



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

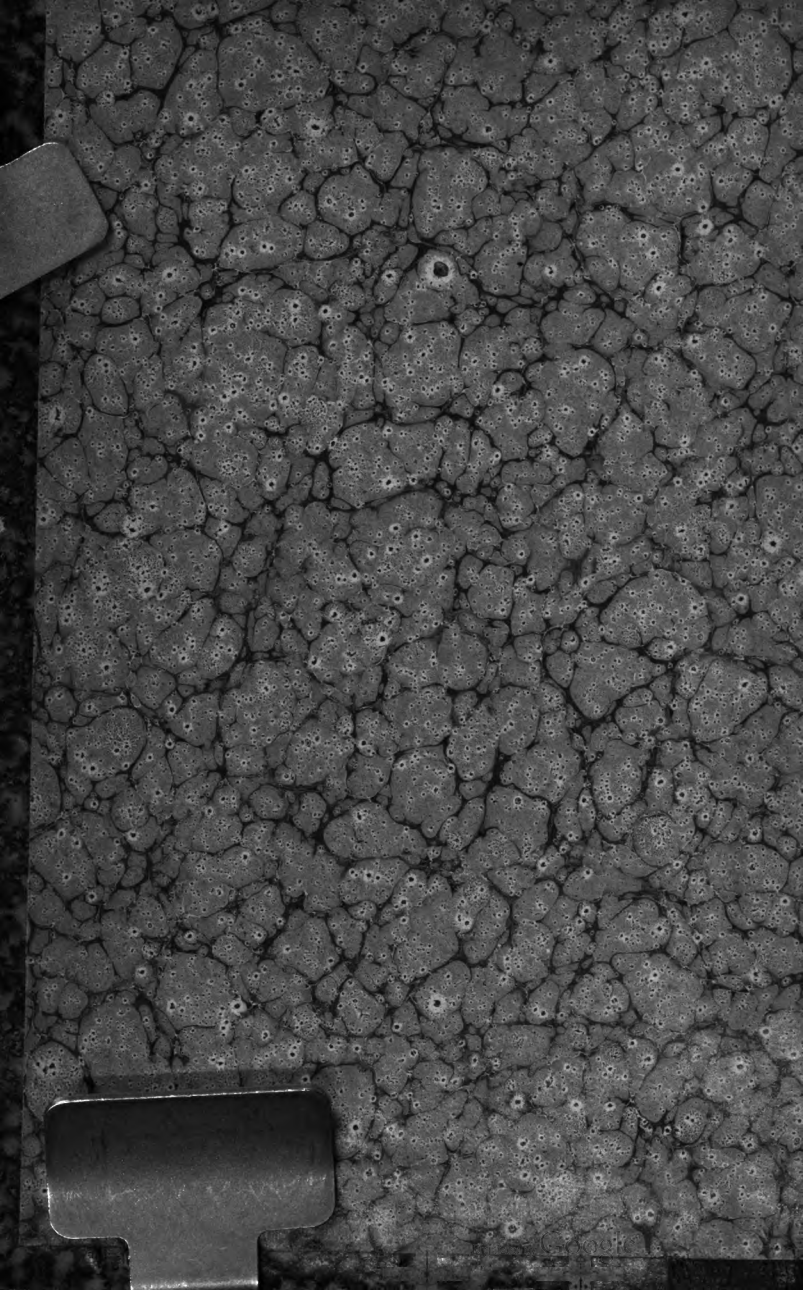
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







A 402/772

24

B24

LE LIVRE DE LA GRACE SPÉCIALE.

RÉVÉLATIONS

DE SAINTE MECHTILDE

VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE DE H. OUDIN FRÈRES.

LE
LIVRE DE LA GRACE SPÉCIALE

— — —
RÉVÉLATIONS

DE
SAINTE MECHTILDE

VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT

TRADUITES PAR LES PÈRES BÉNÉDICTINS DE SOLESMES

SUR LA NOUVELLE ÉDITION LATINE

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

60 - CHANTILLY



H. OUDIN FRÈRES, ÉDITEURS,

POITIERS

PARIS

4, RUE DE L'ÉPÉRON, 4.

51, RUE BONAPARTE, 51.

MDCCCLXXVIII

PRÉFACE

Sainte Mechtilde nous est déjà connue par ce qui en a été dit dans la préface de sainte Gertrude. Les dons spéciaux, non moins que la vie commune dans le cloître d'Helfta de ces deux grandes saintes, les rapprochent et les lient si étroitement qu'on ne peut guère parler de l'une sans mentionner au moins l'autre. Les révélations Gertrudiennes citent et nomment sainte Mechtilde plus qu'aucune autre moniale d'Helfta, notamment au livre I^{er}. 3. 11. 14. 16. et au liv. v. 4 ; nous la trouvons encore rappelée avec vénération aux livres III^e. 76. et IV. 2. Les faits qu'on y signale de Mechtilde se retrouvent dans le livre de celle-ci, naturellement avec plus de détails, mais en quelques endroits avec des termes tellement identiques, que la rédaction originale a dû provenir de la même main.

Sainte Gertrude n'est pas nommée dans le livre de sainte Mechtilde ; néanmoins elle y paraît solennelle-

ment, avec l'importance qui lui convient, principalement dans les deux dernières parties, VI^e et VII^e, où sont rapportées, dans l'une, la maladie et la mort de l'abbesse Gertrude, et dans l'autre, celles de sainte Mechtilde. Double récit, qui s'est déjà présenté au lecteur dans le livre V^e de sainte Gertrude, mais abrégé et rédigé surtout en vue du rôle qu'y remplit Gertrude, et en conservant souvent les termes et des phrases entières du récit plus complet, plus diffus, mais certainement aussi plus original que nous donne le livre de sainte Mechtilde. Si Gertrude n'est pas nommée dans le livre Mechtildien, nous ne pouvons attribuer cette réticence qu'à la modestie de Gertrude elle-même, dont la participation à la rédaction du livre de sainte Mechtilde est accusée par plusieurs traits des deux ouvrages. Nous voyons en effet dans le *Livre de la grâce spéciale* (Part. II. 42. 43. v. 22. 24.) qu'il fut rédigé par deux principales amies de Mechtilde, et à son insu; que Gertrude demande elle-même à l'âme de la sainte (Part. VII. 17.) la permission d'écrire le récit des merveilles qui lui étaient révélées à son sujet, et d'autre part le *Héraut de l'amour divin* en nous présentant sainte Mechtilde comme la principale confidente et le plus sûr garant des grâces spéciales que reçoit Gertrude, nous insinue bien qu'en retour, Gertrude était aussi une des plus intimes confidentes du don que Mechtilde s'appliquait, du reste, à dissimuler le plus possible aux autres personnes du monastère.

Ces récits parallèles et ces mutuelles relations

concernant les deux saintes ont jeté quelque lumière sur leur personnalité. Par ce qui est dit de l'une on a quelquefois appris ce qu'avait reçu l'autre. C'est pourquoi, comme nous n'avons pu donner ce que nous connaissions de sainte Gertrude sans parler de sainte Mechtilde, nous nous contenterons ici de réunir dans leur ensemble les traits qui ont été conservés de la vie de sainte Mechtilde, et de renvoyer pour plus de détails à son livre même, quelque peu plus explicite sur les personnes que celui de sainte Gertrude. On y étudiera avec profit à cet égard les derniers chapitres de la Partie II^e et le chapitre 30 de la Partie V^e.

Mechtilde de Hackeborn naquit en 1241. Sa mère l'ayant conduite à l'âge de sept ans au monastère qui avait déjà reçu Gertrude, sa sœur plus âgée qu'elle de sept ans, inspirée évidemment par la grâce, elle demanda avec instance aux Sœurs et obtint d'elles la faveur de rester parmi ces épouses du Seigneur. Le monastère était alors établi à Rodardsdorf, dans le voisinage du château des seigneurs de Hackeborn, et non loin de la ville épiscopale de Halberstadt. Dix ans plus tard¹, elle suivit sa sœur Gertrude, élue abbesse à l'âge de dix-neuf ans, à la nouvelle résidence qu'elle devait contribuer à illustrer avec d'autres Gertrudes et d'autres Mechtildes. L'abbesse Gertrude avait pu opérer cette translation dans un lieu plus favorable, par la cession que firent en faveur de la

1. En 1258, et non en 1268, comme l'indique la Préface de l'édition latine.

Congrégation ses frères, les nobles seigneurs Albert et Ludvig de Hackeborn, d'un domaine situé à Helfta, à une demi-lieue de la ville d'Eisleben en Saxe. Des donations répétées de génération en génération par les seigneurs de Hackeborn, toujours nommés Albert et Ludwig, ainsi que celles de la famille du premier fondateur, Burchard de Mansfeld, ne tardèrent pas à faire une position convenable à la nouvelle fondation. Mais ce qui plus encore releva l'éclat et la renommée, ce fut le mérite des épouses que le Seigneur daigna s'y choisir parmi les familles les plus puissantes et aussi les plus fortement croyantes de ces contrées.

Mechtilde s'y distingua de bonne heure par son humilité, sa ferveur, et surtout par son amabilité qui la faisait rechercher de toutes avec empressement. Elle aida puissamment l'abbesse Gertrude, sa sœur, dans ses desseins de faire des moniales aussi instruites dans les sciences divines que zélées pour la pratique des plus fortes comme des plus suaves vertus. Elle dirigea les écoles, mais principalement celle du chant. La beauté de sa voix, l'expression de piété intelligente qu'elle savait donner aux mélodies de la prière solennelle, qui est l'œuvre par excellence des enfants de saint Benoît, la désignèrent pour les fonctions de chantré du monastère, où il semble qu'elle eut pour la seconder sainte Gertrude elle-même, que nous voyons la suppléer dans les chants qui suivirent le trépas de l'abbesse Gertrude, alors que Mechtilde, retenue par la maladie, n'avait pu assister sa sœur en ce solennel moment. Plus d'une fois elle eut pour son

chant mieux que les applaudissements des hommes, c'est-à-dire, ceux de l'Époux divin, à qui seul elle voulait les consacrer.

A ces mérites qui la signalaient déjà aux yeux de ses sœurs et répandaient même loin sa renommée, se joignirent les faveurs extraordinaires dont les souvenirs composent le livre qui porte son nom, et qu'à raison de sa nature intime et particulière, on a appelé le *Livre de la grâce spéciale*. On n'a pu savoir, même dans la famille bénédictine de Helfta, à quelle époque de sa vie Mechtilde reçut les premières faveurs du don divin. Non-seulement son humilité, mais encore le mystère dont le Seigneur Jésus aime le plus souvent à voiler ces faveurs si intimes, firent que jusqu'à l'âge de cinquante ans, Mechtilde ne fit point connaître ces secrets de l'amour divin. La réputation de sa sainteté, la renommée de sa haute intelligence était connue au loin et lui attirait de nombreuses consultations d'âmes qui venaient chercher auprès d'elle un remède spirituel, des lumières ou des consolations. (Cf. Part. IV^e.) De savants religieux de l'Ordre de saint Dominique se trouvaient heureux de venir l'écouter, et nous voyons que Gertrude elle-même, au début de sa vie surnaturelle, se tourna vers Mechtilde, pour en recevoir l'assurance que les faveurs extraordinaires dont elle était l'objet procédaient bien de Dieu lui-même. (*Le Héraut*. I. 16.) Mais lorsque la mort de sa sœur, l'abbesse Gertrude, eut enlevé, en quelque sorte, à ses révélations le caractère officiel qu'elles auraient reçu de la position élevée de cette

vénérée sœur, et que la maladie eut retiré Mechtilde à la vie active qu'elle avait jusqu'alors exercée dans le monastère, Dieu lui ouvrit la bouche, et alors elle manifesta, non-seulement aux personnes du monastère, mais à celles du dehors ce que Dieu avait jusqu'à opéré dans l'intime de son cœur. (Part. II. 26.)

C'est bien la même doctrine que celle des révélations Gertrudiennes qui s'épanouit dans les visions de sainte Mechtilde. Le mystère de l'Incarnation y tient la première place, ou plutôt s'y présente et s'y insinue dans toutes ses manifestations. L'Homme-Dieu apparaît non-seulement comme Sauveur, mais comme Médiateur entre Dieu et l'homme. Et quelle est la raison, la cause la plus puissante qui a décidé son intervention, et qui en poussera les conséquences jusqu'à leurs extrémités? C'est l'amour. Oui, l'amour qui est la charité, la charité qui est Dieu même, (I. JEAN. IV. 8.) représenté, selon le genre qu'il a dans la langue allemande, sous les traits d'une Vierge aimable, s'est emparé du Fils de Dieu, et l'a précipité dans le sein d'une Vierge, fille d'Adam, l'a traîné dans les rudes sentiers de la pauvreté et de la souffrance jusque sur la croix du Calvaire, pour le ramener et le suivre au ciel, à la droite du Père, où il ne cesse d'incliner la divinité vers les enfants de la terre.

Ici encore, c'est le Cœur divin qui apparaît comme l'organe principal de l'amour et de ses opérations. Mechtilde en fournit peut-être encore plus d'images que Gertrude ; ce qui tient à un caractère général des visions de sainte Mechtilde, qui se présente

presque constamment sous une forme plus sensible que chez sainte Gertrude. Mais que peut-on trouver de plus délicieux et de plus amoureusement divin que cette tradition que fait le Seigneur de son Cœur divin à Mechtilde, comme un gage qu'il lui redemande lorsqu'elle est sur le point de rendre le dernier soupir. (*Le Héraut*. v. 4. *Livre de la grâce spéciale*. I. 20. II. 19. III. 37. VII. 11.) Et cette promesse faite à tous : « Ceux qui boiront à mon Cœur, je boirai moi-même leurs cœurs. » (Part. IV. 1.)

Cependant la caractéristique première de Mechtilde, c'est la *Louange divine*. Il convenait en effet que celle qui toute sa vie fut la digne chantre du monastère, que le Seigneur à son entrée au ciel salua du titre de sa bien-aimée Philomèle (Part. VII. 11.) fût établie la Prophétesse de la louange divine. Cette louange, solennelle, publique, qui s'élève d'un chœur de moniales, qui loue Dieu avec sa propre louange, avec les paroles de ces psaumes qu'il a inspirés à ses prophètes, avec les leçons que fait entendre son Eglise, est prise et répétée par Mechtilde avec amour, avec enthousiasme ; elle aussi en la chantant tombe sous l'action de l'Esprit divin. Mais non contente de se dévouer, jusqu'à en mourir, à célébrer elle-même la louange de Celui seul à qui elle appartient, Mechtilde en inspire le zèle à ses Sœurs, et par ses révélations, par ses écrits, en répand la pratique parmi les fidèles, tous convoqués à s'unir dans ce concert de louanges dues au Dieu de grandeur, de miséricorde suprême. Mechtilde à peine a quitté cette terre que son Livre

est porté, sous son titre de la Louange de la dame Mechtilde, en d'autres contrées ; la ville de Florence, entre autres, le reçoit, sans doute par l'entremise des Frères-Prêcheurs, et jusqu'aux jours de la révolution, nous voyons son peuple, chaque soir, redire devant les images sacrées les Louanges que lui a transmises la moniale Bénédictine d'Helfta.

Ce caractère de *Louange divine* imprimé à l'œuvre de sainte Mechtilde et ainsi propagé au loin eut pour sa gloire une autre grande conséquence. On s'était toujours préoccupé d'un certain personnage introduit par le Dante dans sa *divine Comédie* (chant du *Purgatoire*) sous le nom de *Matelda*. Comme toutes les autres évocations du poëte, ce ne pouvait être un personnage imaginaire ; longtemps et encore de nos jours, l'éclat du nom de la grande comtesse de Toscane, *Matelda*, l'amie et le défenseur du grand Pontife romain Grégoire VII, avait retenu l'opinion des commentateurs. Cependant on se demandait avec raison quel rapport il pouvait y avoir entre cette grande figure belliqueuse, si virile de la comtesse *Matelda* et le gracieux personnage que Dante se donne pour initiateur à sa régénération spirituelle en son chant du *Purgatoire*. (*Pag.* 31.) Nous savons qu'à l'époque où le poëte composa cette partie de son poëme, l'œuvre de Mechtilde, la *Louange*, était connue à Florence. Or voilà qu'après avoir gravi les sept étages d'une montagne, que nous retrouvons dans notre livre (*Part.* I. 13.) Dante entend d'abord une voix mélodieuse qui lui chante *Venite benedicti Patris*

mei, (Part. II, 19.) puis au delà d'un fleuve lui apparaît une forme gracieuse qui l'invite en chantant à franchir ce courant qui doit séparer sa vie antérieure d'une autre plus pure qui doit la suivre. Les paroles liturgiques à la gloire du Seigneur se répètent, mais au chant de l'*Asperges me*, (Part. II. 2.) le poète est entraîné par la vierge qui lui avait apparu, et plongé dans le fleuve, après quoi elle le remet à quatre vierges qui la suivent. (Part. I.) Quand ensuite Dante consulte Béatrix, celle-ci le renvoie à *Matelda*, plus attrayante et plus effective, laquelle a reçu la mission de lui expliquer toutes les difficultés spirituelles. Ainsi c'est au milieu de ces citations de chants liturgiques, de purifications de l'âme dans le fleuve qui coule au sommet de la montagne aux sept étages, lorsqu'elle vient d'être confiée à quatre vierges, qui sont autant de vertus, que Dante prononce le nom du personnage, qui prend sur lui une autorité aussi douce que puissante. Il l'appelle *Matelda*. Tous les commentateurs y ont reconnu le type de la *vie active* opposée à la *contemplative*, représentée par Béatrix. Quoiqu'il ne faille pas outre mesure presser cette attribution, la vie active en est une éminemment spirituelle et consacrée à soulager les infirmités et à panser les blessures du prochain, plutôt qu'à défendre les armes à la main ou dans les conseils de la politique, même les droits les plus sacrés. Avant ces derniers temps, on ne connaissait en Italie surtout de *Matelda* célèbre que la grande comtesse ; on n'en cherchait pas d'autre pour le personnage du

Dante ; mais aujourd'hui que la critique ne dédaigne plus les mystiques, et que même à titre de poètes, elle leur donne une place assez élevée, notre sainte Mechtilde mieux étudiée a pu être reconnue comme une des meilleures inspirations du grand poète Florentin ¹. Ce nom d'ailleurs pouvait encore lui être recommandé au point de vue de l'inspiration par cette autre Mechtilde, l'auteur du Livre de la *Lumière divine*, également moniale d'Helfta, et qui a tracé avec tant de vigueur les supplices de Lucifer et des damnés. Mais sainte Mechtilde nous paraît avoir des titres plus chers pour l'âme chrétienne du Dante, des titres plus autorisés à prendre une place d'honneur dans son poème immortel.

C'est donc seulement à l'âge de cinquante ans que Mechtilde fit connaître le don qu'elle avait reçu. Cependant deux personnes du monastère, ses amies, auxquelles plus volontiers elle en faisait confidence, s'entendirent pour les rédiger, et en composer un livre qui glorifiât Dieu et son épouse, en même temps qu'il édifierait le prochain. Mais comme elles appréhendaient

1. Si cette opinion est nouvelle, on ne peut la trouver étrange, et c'est sous l'influence seule de ce qui nous paraît la justice et la vérité que nous l'avons avancée et que nous la maintenons, au milieu des débats qu'elle a soulevés dans la patrie de sainte Mechtilde et dans celle de la comtesse de Toscane. Béatrix par l'enseignement précis de la théologie éclairait l'intelligence de Dante, mais elle l'effrayait en même temps en lui montrant combien il s'était écarté dans son cœur ou dans son esprit des vérités éternelles. Mechtilde par la mystique lui révèle les secrets de l'amour divin et de la miséricorde, lui rend la confiance, et il se soumet sous sa direction à ce que réclamait de lui la foi et l'autorité de l'Eglise.

de l'humilité de notre Sainte une défense d'écrire, elles agirent à son insu, et ce ne fut que lorsque le livre était déjà presque achevé que Mechtilde en eut connaissance. D'abord troublée de ce travail, elle fut rassurée sur son utilité et sa fidélité par Dieu lui-même, qui lui donna l'assurance d'avoir inspiré les deux rédactrices du livre, et de les avoir assistées dans l'exécution de leurs pieux desseins. (v. 22:)

Il ne paraît pas que sainte Mechtilde se fût parfaitement rétablie de la maladie dont elle fut attequée en sa cinquantième année ; du moins voyons-nous qu'elle ne fit plus que languir ; elle paraissait n'avoir plus de forces que pour révéler les grâces qu'elle avait reçues et celles qui lui étaient faites encore. Cette cinquantième année concourant avec celle de la mort de sa sœur Gertrude, laquelle arriva en 1291, nous fait ainsi connaître l'année de la naissance de Mechtilde, et nous sert encore à déterminer celle de son bienheureux trépas. Sainte Gertrude, qui lui survécut et qui dicta la dernière partie de son propre livre, *Le Héraut de l'amour divin*, en 1301, y parle de sainte Mechtilde comme récemment décédée. Deux ans avant sa mort, les douleurs redoublèrent, et vers la fin de l'année ecclésiastique, à l'avant-dernier dimanche après la Pentecôte, la malade sentit que Dieu allait l'appeler à lui et se prépara avec les exercices qu'elle avait d'avance déterminés pour ce grand passage.

Sainte Gertrude, qui l'assista particulièrement en ces derniers jours, fut témoin à raison du don qu'elle

avait, ainsi que quelques autres, des faveurs accordées par le Seigneur à Mechtilde dans cette circonstance. A son instigation, la malade reçut l'Extrême-Onction lorsque les Supérieurs et Mechtilde elle-même ne le croyaient pas encore urgent : ce qui eut lieu le lundi avant la célébration des Matines. Des crises fréquentes appelèrent à plusieurs reprises le Convent auprès du lit de la mourante, pour y réciter les dernières prières, et comme elle conservait avec sa pleine connaissance toujours la même affabilité qui l'avait fait si tendrement rechercher de ses Sœurs, chacune lui faisait ses recommandations, auxquelles elle répondait avec un esprit de foi et de charité incomparable.

• On célébrait alors la fête de sainte Elisabeth de Thuringe, depuis quelques années seulement mise au canon des Saints de l'Eglise. Et Gertrude voyait comme les paroles de l'Office de la sainte étaient appliquées par les Anges et par les divines personnes elles-mêmes à sa compagne, et son amie mourante. Le jour même de la fête, qui était un mercredi, ayant lui, sainte Gertrude vit au moment suprême s'accomplir l'engagement contracté autrefois par Mechtilde avec le Seigneur, lorsque l'Époux divin lui donna son Cœur sacré en gage. A cette heure donc, il lui redemanda ce gage, et Mechtilde, le lui ayant fidèlement rendu, fut aussitôt appelée à entrer dans les joies de son Seigneur pour y goûter dans ce Cœur même, les délices suprêmes de l'éternité. C'était le 19 novembre de l'an 1298. Sainte Mechtilde, est ho-

norée par concession du Saint-Siège d'un culte public dans certaines familles de l'Ordre de saint Benoît, et l'on y célèbre sa fête le 26 février. Dieu veuille que ces honneurs puissent lui être rendus dans toute la famille bénédictine !

Sa dépouille mortelle, comme celle des autres grandes moniales de cette époque sainte et héroïque d'Helfta, repose dans ce monastère, dévasté quarante ans plus tard par l'évêque intrus d'Halberstadt, Albert de Brunswick, puis abandonné pour le monastère de Neu-Helfta, construit en 1348 par Burchard IV de Mansfeld. De ce premier monastère, devenu aujourd'hui domaine royal et exploitation agricole, on voit encore l'église convertie en grange, dont on a enlevé les voûtes et diminué la hauteur. Ses vingt-quatre fenêtres, ogivales à lancette, ont été obstruées par des moellons ; mais on a laissé ouvertes encore celles du pignon de l'Est, qui sont du même style, et qui peut-être séparaient l'église du chœur des moniales. A l'extrémité occidentale, aux deux dernières travées, le sol se relevait de deux mètres environ, et formait ainsi une sorte de tribune qui, séparée de la nef, pouvait servir de chœur aux moniales, ou de tribune réservée aux séculiers de haut rang qui fréquentaient le monastère. Le pignon du même côté présente deux fenêtres, aujourd'hui obstruées, du style du ^{xv}e siècle. Au-dessous de cette tribune, on voit une sorte de crypte, ouvrant au nord par deux ouvertures ogivales, qui peut bien avoir été le tombeau de la famille des comtes de Mansfeld. Il serait à désirer qu'on pût

faire des fouilles sous le sol et autour de ce reste assez bien conservé de l'église du monastère bénédictin d'Helfta.

Le livre de sainte Mechtilde compta bientôt un grand nombre de copies, dont on retrouve les exemplaires dans les bibliothèques allemandes. Les plus anciennes copies sont aussi les plus complètes ; ce ne fut que plus tard que s'introduisit une rédaction de l'ouvrage, d'où l'on élagua malheureusement tout ce qui pouvait avoir un intérêt historique, et où l'on se montra très-sobre de détails sur sainte Mechtilde elle-même. C'est sur ce second modèle, qui a subi encore d'autres altérations, que furent imprimées les diverses éditions de l'œuvre Mechtildienne. Il en résulta sur la vie et la personne même de sainte Mechtilde une profonde obscurité, et plus d'une erreur aussi s'établit sur son compte, comme sur celui de sainte Gertrude. C'était regrettable ; les manuscrits les plus complets n'étaient déjà que trop avares de renseignements biographiques. Néanmoins, c'est en les reproduisant en leur intégrité dans l'édition latine que nous en avons donné, que nous pouvons aujourd'hui faire connaître à plus de lecteurs la personne et l'œuvre de sainte Mechtilde, d'une manière plus sûre et mieux déterminée. Quoiqu'il y ait eu plusieurs éditions françaises de sainte Gertrude, nous n'en avons découvert qu'une seule de sainte Mechtilde, celle de Ferraigne publiée en 1623, édition qui est devenue très-rare et dont le style est fort vieilli.

Les éditions imprimées du livre de sainte Mech-

tilde ne contiennent au plus que les cinq premières parties, et quelques-unes, tant anciennes que modernes, ne se contentant pas de laisser de côté les parties VI^e et VII^e, ont encore notablement abrégé le livre, et finalement en ont altéré le caractère, au point qu'on n'y saurait reconnaître la doctrine Mechtildienne sur le Cœur divin, ni la caractéristique de la *Louange divine*. Dans cette édition française, comme dans la latine, nous publions tout ce que nous avons trouvé, sans jamais avoir eu à nous inquiéter d'une authenticité, que d'ailleurs personne n'a songé à contester. Sans doute que ce recueil complet ne présente pas les caractères d'un livre fait, convenablement distribué. Mais nous avons tenu à conserver même ces imperfections, desquelles résulte pour l'œuvre une originalité qui ne déplaira pas à tous les lecteurs ; nous aurions craint, en retranchant ou en modifiant le texte de ce manuscrit, que le vicaire d'Erfurt, Albert, vint collationner à Helfta, au temps même de la translation du monastère à Eisleben, en 1346, de laisser perdre un fragment précieux, un mot qui pourrait servir à de plus habiles, à confirmer ou à corroborer tel fait historique, sur lequel nous n'avons d'ailleurs que de faibles données. Ainsi, par exemple, en est-il des relations des Frères-Prêcheurs avec les moniales bénédictines d'Helfta, relations accusées par le livre complet de sainte Mechtilde et confirmées par celui de la sœur Mechtilde. Il en résulte une première garantie sur la valeur et le mérite de ces révélations, qui ont été ainsi, dès le principe, soumis à des juges aussi

compétents que les Dominicains contemporains des Thomas et des Albert le Grand. D'autres petits traits peuvent également jeter une lumière sur des obscurités historiques, sans que leur enregistrement charge trop le volume, ou nuise à l'édification des lecteurs. Ce sont enfin pour nous comme de précieuses reliques dont la moindre parcelle renferme la même valeur que des membres entiers, et qui, pour les âmes bien disposées, fourniront le trait qui frappera au cœur, et produira l'effet salutaire que la Providence divine s'en est promis.

N. B. Les chiffres romains indiquent la numération des Chapitres, telle que le donna le manuscrit d'Albert d'Erfurt, conservé à la bibliothèque de Wolfenbüttel, et sur lequel nous nous sommes réglé pour l'édition latine. Les chiffres arabes indiquent la numération des Chapitres, telle qu'elle a été établie dans les éditions imprimées les plus correctes, comme celle de Ferraige 1623, de Cologne 1662, etc.



TABLE

DES PERSONNES ET DES CHOSES.

A

ABBESSE, Gertrude, sœur de sainte Mechtilde, 103, 202, 204, 377, 380, 441, 462, 491, 494. — Sophie de Mansfeld, 405.

ADAM. Son péché, 181.

AGNEAU, représente le Christ, 268.

AIGLE, image du Seigneur, 289 ; — symbole de la contemplation, 389.

ALOUETTES symboliques, 256, 331.

AMES du purgatoire, 411, 495. — Ame de N.-S., 439.

AMOUR divin. Son rôle dans le mystère de l'Incarnation, 21, 22, 23, 54, 85, 181, 215 ; — dans l'âme fidèle, 105.

ANGES. Leur mission dans l'Incarnation, 11 ; leur connaissance, 331 ; — accompagnant les moniales, 17, 126 ; — éveillant les moniales, 25 ; — accusent Mechtilde, 66 ; — la conduisent à Marie, 151 ; — assistent la sainte Vierge à sa mort, et comment, 107 ; — reçoivent une gloire nouvelle, 110. — Hiérarchie des anges, 124. — Défendent et assistent l'âme, 145, 195 ; — servent Mechtilde, 184 ; — offrent les prières de la communauté, 331 ; — forment cortège à l'âme, 382, 395 ; — imités par sainte Mechtilde, 435.

ANNE (Sainte) la Prophétesse, 46.

ANNEAU de sept pierres précieuses, 261.

ARBITRE (Libre), 339.

ARGENT, désigne les bonnes œuvres, 291.

AUMÔNES pour les âmes du purgatoire, 402, 407.

B

BAPTÊME de sainte Mechtilde avancé par N.-S. 5. — Enfants morts sans baptême, 53.

BENOIT (Saint) dans le ciel, 52. — Splendeur et importance de son Ordre dans l'Église, 118 : — conduit l'âme de l'abbesse Gertrude devant le trône de Dieu, 454.

BERNARD (Saint), 118.

BURCHARD de Mansfeld fondateur du monastère, 95, 396, 491 ; — (le jeune), 193, 399 ; — (le père de l'abbesse Sophie), 405.

C

CHAMP de froment, 256.

CHANT. Singulière parole de N.-S. sur le chant, 142 ; — de sainte Mechtilde, 7, 480, 489, 490.

CHAPITRE tenu par N.-S., 18.

CHŒUR, 346.

CŒUR de N.-Seigneur, organe, instrument, etc., 8, 23, 41, 81, 100, 120, 128, 160, 165, 234, 237, 258, 260, 309, 355, 357, 413, 424, 461, 480, 482, 483. — Source, trésor, etc., 11, 12, 16, 64, 69, 73, 85, 92, 96, 104, 112, 122, 123, 125, 159, 160, 165, 168, 178, 180, 189, 191, 194, 204, 248, 219, 225, 227, 229, 246, 254, 271, 279, 285, 298, 302, 306, 322, 329, 339, 371, 389, 392, 393, 398, 402, 404, 420, 424, 469, 487. — Uni au cœur fidèle, 75, 100, 187, 237, 268, 273, 277, 335, 356, 367, 368, 369, 409, 436, 468, 469 ; — donné en gage, en échange, etc., 89, 160, 187, 214, 373, 419, 480. — Demeure mystique, 32, 74, 84, 87, 89, 97, 181, 182, 185, 187, 189, 191, 199, 206, 223, 238, 290, 330, 352, 453, 454, 480, 483. — Supplée à ce qui nous manque, 160, 169, 226, 263, 333, 335. — Ses battements, 23, 164, 189, 439.

COLOMBES, symbole, 298.

COMMODITÉS corporelles, 355.

COMMUNION. (Voir **LITURGIE.**)

CONVERS, 324.

CORPS de l'homme, 299.

COULEURS symboliques, 30, 35, 52, 57, 99, 119, 130, 132, 164, 192, 204, 275, 288, 298, 370, 406, 486, 493.

CROIX, 58, 370.

D

DÉFAUTS du prochain, 313.

DÉSIRS. (Voir BONNE VOLONTÉ.)

DOCTEURS, leurs prérogatives.

DOIGTS du Christ, 344, 361, 368, 369.

DONS DE DIEU, 186; — gratuits.

E

ECRITURE (Sainte), 325, 443. — Emploi que fait sainte Mechtilde de l'Ecriture Sainte.

Genèse. I.....	190	CHL.....	185
III ^e Livre des Rois.		CXVIII, 100.....	437
x, 2.....	492	CXVIII, 130.....	424
Esdras.		CXVIII, 131.....	185
I, III, 2.....	31	CXLVIII, 4.....	183
Tobie.		CL, 4.....	128
xii, 7.....	471	Proverbes.	
Job.		VIII, 30.....	121
ix, 28.....	295	VIII, 31.....	125, 275, 429
xxx, 29.....	90	Cantique des Cantiques.	
Psaumes.		I, 3.....	271
xi, 5.....	284	II.....	48
xi, 6.....	284	II, 13.....	194
xvii, 26.....	146	III, 4.....	54
xviii, 6.....	15	IV, 13.....	194
xxi, 6.....	338	v, 1.....	306
xxix.....	71	viii, 13.....	194
xxxiii, 6.....	32	Sagesse.	
xxxix, 11.....	355	vi, 20.....	104, 129
xliv, 8.....	286	Ecclesiastique.	
L.....	167	xxiv, 26.....	29
LIV, 23.....	56	xlvi, 1.....	436
LXXXI, 6.....	93-300	Isaïe.	
LXXXV, 2.....	196	xi, 2, 3.....	88
LXXXVII, 17.....	35	xi, 5.....	7
c, 2.....	191	Jérémie.	
ci, 28.....	29	ix, 1.....	320

XXIV TABLE DES PERSONNES ET DES CHOSES.

XXI, 3	298	XXI, 27	366
Ezéchiel.		XXII, 15	296
XVIII	342	XXII, 28, 29, 30	305
Daniel.		XXIII, 31	57
XII, 4	437	XXIV, 29	82
II. Machabés.		Selon saint Jean.	
XV, 14	379	IV, 16	332
Evangile selon saint Matthieu.		VI, 55	33
III, 14	32	VIII, 12	33
V, 8	33	XII, 32	64, 271
X, 27	471	XV, 5	274
XI, 28	29, 31, 33	XV, 9	92
XII, 50	42	XV, 12	33
XIII, 44	291	XVII, 19	280
XVI, 24	136	XVII, 24	80
XVII, 2	33	XVIII, 4	280
XVIII, 7	33	XX, 17	9
XX, 28	278	XXI, 7	28
XXI, 23	314	XXI, 15	374
XXII, 12	288	Epîtres de saint Paul.	
XXIV, 35	466	I. Cor. XI, 34	29
XXV, 34	15	I. Cor. XV, 9	64
Selon saint Luc.		II. Cor. VI, 16	125, 325
II, 4	29	Ephes. IV, 10	86
II, 44	25	Coloss. III, 5	287
VII, 50	104, 105	Hébr. IV, 12	263
XIV, 27	33	Hébr. XIII, 9	423
XVIII, 13	281	Apocalypse.	
XXI, 19	269	XIX. 5	8

ECUSSENS, symbole, 349.

Eglise figurée par une vigne, 166.

ESPRIT-SAINT. Triple opération, 95; — se sert du Cœur divin comme d'une lyre, 483.

EVANGILE, 434.

F

FACE (Sainte), 15, 39, 40; — rassasie délicieusement les Elus, 38, 50, 84, 255; — appelle les pécheurs à la pénitence, 39.

FACE de l'âme, image de la sainte Trinité, 266.

FLAMBEAUX, signifient les œuvres, 390.

FLEURS, symboles, 255, 275, 300, 349, 370, 380, 448.

FOI des parrains sauve les enfants, 403.

G

GERTRUDE (Abbesse et sœur de Mechtilde), 202, 204, 377, 380, 441, 462, 491, 494.
 GERTRUDE (Sainte) écrit elle-même une partie de ce livre, 432.
 GESTE susceptible de scandaliser, 292.
 GLOIRE essentielle comme acquise après la mort, 394. .
 GRATUITÉ des bienfaits divins, 172.

H

HEURES canoniales, 444.
 HUMILITÉ, ses conséquences, son alliance avec la crainte, 8, 214 ;
 — ses caractères, 44 ; — nid pour l'âme, 199.

I

IMPERFECTION, suppléée par N.-S., 8, 34, 59, 91, 127, 129, 145, 160
 173, 176, 178 ; — et par l'amour qu'il a pour la sainte, 67.
 INCARNATION, 21, 22. — Diverses questions, 24.
 INCLINATIONS, 126, 169.
 INFIRMITÉS de la sainte, 432.

J

SAINT JEAN-BAPTISTE, 33, 86 ; — assiste N.-S. à l'autel, 115.
 SAINT JEAN Évangéliste, ses privilèges, 27, 96 ; — ses relations
 avec la sainte Vierge, 29, 108. — Dévotion à —, 26 ; — assiste
 N.-S. qui chante la messe, 115 ; — présente une âme, 383.
 JÉSUS au temple, 35 ; — devenu pour nous Victime de la colère
 céleste, 35. — Des effets de sa médiation, 123. — Sublime
 chantre de son Père, 163, 189. — Harpe dont les cordes sont
 les élus, 163. — Comment il est père, mère, frère, sœur, 362 ;
 — offre ses œuvres pour l'âme. — 381. (Voir VISIONS.)
 JOSEPH d'Arimathie (Saint), 365.
 JOSEPH (Saint), 86.

JOURNÉE sanctifiée par sainte Mechtilde, 259.

JOYAUX divers, symboles, 343, 409.

JUGEMENTS sur le prochain, leur gravité, 31.

L

LARMES. Ce qui faisait verser des larmes à N.-S. et ce que ces larmes sont devenues, 92. — Larmes des saints, 183, 399.

LIÈVRE dormant, image du sommeil, 283.

LITURGIE.

Fêtes du Temps et des Saints. —

Avent, 13, 211. — Dim. *Populus Sion*, 14. — Vigile de la Nativité de N.-S., 211. — Nativité de N.-S., 211. — Circumcision, 30. — Vigile de l'Épiphanie, 31. — Dimanche *Omnis terra*, 37; — *Esto mihi*, 48. — Carême, 283. — Annonciation, 7. — Dimanche des Rameaux, 55; — Mardi saint, 58; — Vendredi saint, 61, 65, 186; — Pâques, 72.

II^e férie après Pâques, 82; — Pentecôte, 93, 95, 98. — Trinité, 101. — Dim. *Si iniquitates*, 463. — Assomption de N.-D., 107, 115. — Nativité de N.-D., 129. — Saint Michel, 123. — Toussaint, 126, 131.

Féries. *Sabbatum*, 163, 169.

(Heures Canoniales.)

Matines, 26, 40, 127, 140, 153; — Prime, 66, 170, 277; — Tierce, 68, 100, 277; — Sexte, 68, 277; — None, 68, 277; — Vêpres, 70, 77, 278; — Complies, 70, 153, 278

Messe, ses fruits, 36, 129, 190, 288; — Messe chantée par N.-S., 116. — Messe *Veni et ostende*, 4 T. de l'Avent, 15; —

Dominus dixit, 20. — (Nuit de Noël.) — *Lux fulgebit* (aurore), 22; — *In excelso throno*, 34; — *In nomine Domini*, 59; — *Nos autem*, 60; *Resurrexi*, 76; — *Omnis pulchritudo*, 90; — *Spiritus Domini*, 98; — *Gaudeamus*, 116; — *In medio*, 117; — de la Dédicace, 139; — *Salve Sancta Parens*, 143, 145, 148, 152, 212; — *Venite benedicti*, 187; — *Dixit Dominus*, 289; — *Benedicta sit*, 425; — des défunts, 377, 482.

(Parties de la Messe.)

Collectes, 557; — Oraison *Infirmis*, 90; — *Respice quæsumus*, 334; — Graduel *Deus cui adstat*, 139; — Prose *Ave præclara*, 122; — *Mane prima Sabbati*, 135; — Évangile *Simile est*, 290, 366; — *Stabat juxta crucem*, 429; — *Missus est*, 10.

(Citation de l'Évangile du Jour.)

Et tertia die resurget, 404; — *Inclinato capite*, 452; — Simon fils de Jean, 374; — Offertoire, 391; — Offertoire *Offerentur Regi*, 43; — *Domine Jesu*, 308, 381, 385; — Oblation de l'Hostie, 366; —

- Secrètes, 309; — Préface, 340; — *Sanctus*, 23; — *Agnus Dei*, 263, 384; — Communion, 11, 16, 69, 75, 100, 131, 255, 379; — Préparation à la communion, 153, 267. — Effet de la communion, 134; — Postcommunion, 23; — Bénédiction de la Messe, 24, 385. — Citation du *Praeconium Paschale*: *O mira circa nos*, 335.
- Office. Prière *Aperi, Domine*, 280; — *Pater* (récité pour les âmes du Purgatoire), 412, 415; — *Ave Maria*, 41. — Antienne *Hæc est quæ nescivit*, 45, 383. — *Ex quo omnia*, 51, 348, 424; — *Tibi laus*, 52; — *Subvenite*, 481; — *Ave virgo speciosa*, 134; — *Asperges me*, 165; — *Gratias tibi Deus*, 348; — *O Gertrudis, o pia*, 457; — *Tibi decus*, 421; — *Quam pium est gaudere de te*, 458; — *Apostolis comerta, Prælatorum gemma*, 458.
- Psautier, 331. — P. *Beati immaculati*, 412; — *Laudate Dominum omnes gentes*, 262, 456. ¶. du Psaume 150. — *Laudate Deum in tympanis benesonantibus*, 457.
- Répons, *O lampas*, 476; *Ave sponsa*, 472; — *Confirmatum est cor*, 178; — des Vêpres de saint Jean, 27. — *Libera me, Domine*, 489; — *In columbæ specie*, 32. *Surge Virgo*, 453, 490. — *Ipsium audit*, 33. — *Anno Christum*, 40. — *Summæ Trinitati*, 51. — *Vinea facta est*, 95. — *Salve Maria*, 111. — *Vidi speciosam*, 115. — *Stirps Jesse*, 122. — *Benedic*, 141. — *Ave Virgo singularis*, 148. — *Regali*, 150. — *Vidi civitatem*, 296. — *Emitte, Domine*, 335. — De la sainte Trinité, 377. — id. 380. — *Regnum mundi*, 489. — *Quæ est ista*, 454. — *Redemptor meus*, 459. — Hymne *Benedictio et claritas*, 52. — *Veni Creator*, 100, 431. — *Gloria laus*, 188; — de Complices, 282. — *Te Deum* (pour pénitence) 431. — Litanies, 326; — id., 388. — Invocation. — *Omnes sancti Cherubim*, 467.

LOUANGE DIVINE : de sainte Mechtilde, 273, 275, 292, 323, 340, 366; — suppléée par N.-S., 255, 258; — unie à celle de N.-S., 257; — ses effets au ciel, 400, 459; — est désirée par sainte Mechtilde, 83, 210, 323, 486, 487; — et la caractérise, 14, 19, 20, 23, 34, 51, 76, 78, 114, 131, 137, 212, 487; — en l'honneur de saint Jean l'Évangéliste, 28; — en l'honneur des Saints, 41, 137, 184; — réparatrice, 62, 67.

LUITGARDE, jeune sœur de sainte Mechtilde, 103.

M

MANCHES de la tunique du religieux, leur signification, 351.

MARIE (Voir VISIONS). Sa dévotion, 45 et seq.; — conçu

XXVIII . TABLE DES PERSONNES ET DES CHOSES.

- N.-S. par amour, 54 ; — célèbre les louanges de son Fils, 51 ; — augmente la gloire des anges et des saints, 110 ; — ses relations avec la sainte Trinité, 120, 160. — En Marie s'écoule d'abord la louange supérieure des cieux, 340. — Puissance de la médiation de Marie, 147, 148. — Relations de Marie avec les anges et les élus, 157, 161. — Joies de Marie, 151. — Vertus de Marie, 121, 144, 155. — Dévotion agréable à Marie, 111. — Explication de l'*Ave Maria*, 152. — Conduit l'âme dans un jardin, 299 ; — prie pour les novices qui font profession, 326 ; — protège l'âme sous son manteau, 347. — Offrande des grâces qui lui ont été données, 381, 384, 389. — Présente l'âme de la recluse Ysentrude, 383 ; — se tient au lit d'une mourante, 387. — Comment la prier, 315.
- MARIE-MADELEINE au pied de la croix, 104 ; — toute brûlante d'amour divin, 105 ; — sous un arbre dans un jardin de délices, 299.
- MECHTILDE (la Sœur), 228, 386, 390, 392.
- MÉRITES du prêtre qui donne la communion, 380. — Part du fondateur aux mérites des religieux, 39.
- MESSE chantée par N.-S. et ses saints, 115 ; — entendue, 262. — Fruits de la messe pour les âmes du Purgatoire, 402.
- MÉTAUX divers. Significations symboliques, 460.
- MIROIRS sur les membres du Seigneur, 254.
- MISÉRICORDE, désaltère les élus, 207.
- MORT, 89 ; — de la sainte Vierge, 107. — Préparation à la mort, 161, 173.
- MORTIFICATION, sa nécessité, 287.

N

- NOMBRE symboliquement employé 350 fois, une antienne, 52. — 5,460 p. 364 ; est le nombre des plaies de N.-S., 474.
- NOVICES, leur préparation, 324 ; — leur profession, 326.

O

- OBÉISSANCE, agréable à Dieu, 407 ; — renferme les autres vertus, 141.
- OBSERVANCES, leur importance, 378.
- OBSTACLES dans le service de Dieu, comment les accepter, 254.

OFFRANDE de N.-S. à Dieu le Père, 67. — Fruit des offrandes pour les âmes, 400 ; — par Mechtilde des mérites de J.-C. et de N. D., 385.

OVUM, explication de ce mot, 292.

ŒUVRES ennoblies, multipliées, 253, 285 ; — les plus minimas, 378 ; — de N.-S. offertes en supplément des mérites, 389 ; — procédant de son divin Cœur, 254.

OISEAUX, leur signification mystique, 257.

OR, désigne l'amour, 291.

ORIGÈNE, incertitude sur son salut, 408.

ORNEMENTS divers, leurs significations symboliques, 392, 425, 445.

P

PASSION de N.-S., 59, 60, 61, 62, 71, 433.

PATER, explication du, 412.

PAROLES de N.-S., 400.

PÉCHÉS de sainte Mechtilde lui sont remis, 8 ; — remis par amour plus que par crainte, 14 ; — transformés en joyaux, 37. — Nécessité de déplorer ses péchés, 140.

PIERRES précieuses, leur signification symbolique, 37, 40, 117, 127, 163, 184, 215, 291, 486.

PLAIES sacrées de N.-S., 59 ; — glorifiées, 68, 69, 70, 74, 84, 92, 171, 206, 351, 365, 386 ; — leur nombre, 365, 474.

PLAINE, sa signification mystique, 196.

PRÊCHEURS (Frères), 354, 356, 391, 393, 395.

PRÉSENTS symboliques des mages, 33.

PRIÈRE. Ardeur de sainte Mechtilde pour la —, 210 ; — pure, 402. — Comment il faut prier la B. V., 314.

PRIEURE, comment elle peut être élue, 322.

PRÉVÔT, comment il peut être élu, 322 ; — l'âme du prévôt Otto, 399.

PSALMODIE, sa valeur devant Dieu, 26, 41 ; — angélique, 45, 47, 49 ; — unie à celle de sainte Mechtilde, 52, 56, 410.

R

RELIGIEUX, gage spécial de Dieu, 207.

RÉPARATION offerte pour la passion de N.-S., 62

RÉSURRECTION de N.-S. Joie de la —, 79.

RONDE dansée par les Vierges avec N.-S., 316, 385, 388, 456.

ROSSIGNOLS, désignent les âmes aimantes, 256.

S

SAINTS, leurs relations avec N.-S. dans la gloire, 37; — avec les fidèles, 102, 128. — La gloire accidentelle des saints augmentée chaque jour par les actions qu'ils ont faites ici-bas, 184, 205, 41. — Peuvent donner tous leurs biens à qui les aime, 41, 103; — reçoivent de la sainte Vierge une gloire particulière 110; — ainsi que de sainte Mechtilde, 180; — offrent leurs mérites pour suppléer à nos misères, 127; — le dernier des saints, 135; — jouissent mutuellement de leur joie personnelle, 137; — motifs de louange divine offerts par les saints, 137; — sont inférieurs à la sainte Vierge, et comment, 158; — leurs apparitions, 388.

SIMÉON, 47, 86.

SON des cloches, 25.

SOUFFRANCES continuelles de sainte Mechtilde, 7; — proportionnées aux besoins de l'âme, 201; — valeur des souffrances 200, 212.

SON MISSION au supérieur, sa nécessité, 324.

SOUPIRS, leurs effets, 342.

T

TENTATIONS, leurs fruits, 175, 176.

TRINITÉ (Sainte), 50, 76; — s'unit à sainte Mechtilde et féconde l'univers, 101; — reçoit la sainte Vierge en son Assomption, 103; — réjouie par la nativité de la sainte Vierge, 129; — image de l'action de la sainte Trinité, 133; — relations de la Trinité avec la sainte Vierge, 160, 161; — louange qu'elle se donne, 323.

U

UNION de N.-S. avec l'âme, 82, 98, 183, 214; — comparée à l'union de N.-S. avec les espèces sacramentelles, 447.

V

VER qui ronge les âmes du Purgatoire, 410.

VERTUS pratiquées par sainte Mechtilde, 426; — unies à celles du Christ, 547; — en rapport avec l'avidité spirituelle, 475; — de N.-S. communiquées à sainte Mechtilde, 184, 192, 194.

VÊTEMENTS symboliques, 398, 402, 403, 406, 448, 456, 460.

VIE, doit être réglée sur celle du Christ, 253.

VIERGES. Privilèges conférés aux vierges dans la gloire, 43, 103, 128, 132, 317.

VIOLETTES, désignent les veuves, 255.

VISAGE, sa signification dans la sainte Ecriture, 134.

VISIONS de N.-S., 337; — assis sur un trône, 8, 418; — suppléant les imperfections de sainte Mechtilde, 9; — de N.-S. voulant s'incarner à Marie, 11; — de N.-S. comparé au soleil, 15; — de N.-S. au Chapitre, vision confirmée par sainte Gertrude, 18; — de l'enfant Jésus, 36, 44; — recueillant les désirs et les actes qui lui sont offerts, 20; — de l'enfant Jésus, 150, 169; — de la divinité de N.-S., 36; — des relations de N.-S. avec les saints, 37; — sur son trône, 50, 190; — de N.-S. assis à table, 55, 113; — vêtu en diacre, 76, 173; — servant un repas à la congrégation, 78; — revêtu d'un manteau d'or, 101; — près d'une montagne couverte de fleurs, 254; — cousant des vêtements, 360; — avec un vêtement ensanglanté, 364; — les mains étendues et les plaies ouvertes, 364; — de N.-S. tenant un arceau de bois sec, 367; — se préparant à recueillir l'âme, 384; — assistant aux derniers moments d'une Sœur, 386; — suspendu en l'air pieds et mains liés, 409; — comme un jeune homme, 15, 357, 409, 450, 451, 460, 465; — tenant un livre ouvert, 438; — accompagné de N.-D. et de saint Jean l'Évangéliste, 452. — De la sainte Vierge, 19, 24; — sous la forme

XXXII **TABLE DES PERSONNES ET DES CHOSES.**

d'un arbre, 122 ; — de la sainte Vierge portant son Fils dans ses bras, 438 ; — de Dieu le Père, 20 ; — assis à une table royale, 460 ; — de la Jérusalem céleste, 139. *

VOLONTÉ. Bonne volonté, ses effets, 374 ; — ses fruits, 34, 65 ; — unie à celles de Dieu, 211, 433 ; — de Dieu représenté par une vierge très-belle, 328 ; — propre, 328.

Z

ZACHÉE, adore agenouillé, 299.

LES RÉVÉLATIONS DE SAINTE MECHTILDE

VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT.

LE LIVRE DE LA GRACE SPÉCIALE.

PROLOGUE.

LA *bénignité et l'humanité de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ qui s'est montrée au genre humain si miséricordieusement par son Incarnation, daigne encore, en éclatant chaque jour davantage, s'étendre jusqu'à nous, se manifester en nous, en ces temps derniers qui sont les nôtres. Aussi n'est-il pas de discours humain qui puisse alors expliquer les merveilles que Dieu opère en ses élus, ni de langue qui puisse énoncer les dons qu'il répand dans l'âme qui l'aime avec fidélité; elle seule pourrait heureusement exprimer la bonté, la douceur exquise avec laquelle il se donne. Cependant nous voulons avec l'aide de Dieu raconter tout spécialement,*

dans la mesure de notre faiblesse, les dons qu'il répandit dans une âme qui l'aima de tout son cœur. Elle vit avec les yeux de l'âme des mystères sans nombre des secrets célestes ; mais à cause de sa petitesse qui la faisait paraître vile à ses yeux, elle n'en voulait point parler à moins d'y être forcée par ses amis intimes ; et encore dans ce qu'elle disait, faisait-elle de fréquents retranchements, ne révélant que ce qui était à la gloire de Dieu, et de plus contrainte à ce faire par la force de l'obéissance.

C'est donc ses propres récits que, selon notre petit pouvoir, nous écrivons ici au nom du Seigneur Jésus, à la gloire de la suprême et toujours adorable Trinité. C'est pourquoi, nous vous prions, très-chers, qui lirez ce petit ouvrage, nous vous prions en Jésus-Christ de remercier le Seigneur pour toutes les grâces et les biens qui de cette source de tous biens se sont répandus dans cette âme, et dans toute autre de ses créatures. Qu'on nous pardonne en toute charité les fautes de rédaction ou de style qu'on y pourra rencontrer, vu que nous n'avons pas la pratique de composer, et saint Augustin dit fort bien : Un caractère des bons esprits est d'aimer dans les mots la vérité, non les paroles.

Ce livre qui ne renferme guère que des Visions et des Révélations, et qui pourrait à chaque page donner matière à édification et instruction, a toutefois, pour la commodité de ceux qui veulent y trouver ce qu'ils y désirent lire, été distribué en cinq parties. On a mis dans

la première les révélations sur les Fêtes, en suivant l'ordre de l'année, sur quelques Saints, et spécialement sur la sainte Vierge; dans la seconde, certains faits concernant la personne qui en eut communication, mais remplis toutefois d'une grande utilité, et bien capables d'exciter la dévotion et la charité de ceux qui les liront ou les entendront lire. Suivent dans la troisième partie des instructions important aussi bien à la gloire de Dieu qu'au salut des hommes. La quatrième en présente presque de semblables qui tendent à l'utilité et à la consolation des hommes : en premier lieu, elles concernent la Congrégation en général; puis elles s'adressent à certaines personnes en particulier. Enfin la dernière partie traite des âmes des fidèles selon qu'elle les a vues ou aidées.

Tous ceux donc en qui Dieu a répandu l'esprit de sa charité, de cette charité, dis-je, qui croit tout, qui espère tout, qui se fait tout à tous; tous ceux qui aspirent à la grâce de Dieu devront lire ce LIVRE DE LA GRACE SPÉCIALE, s'ils veulent mériter d'obtenir eux-mêmes tous les biens qui s'y trouvent consignés et que Dieu leur a promis. S'ils y rencontrent quelque doctrine qui ne s'appuie point sur le témoignage des Écritures, du moment qu'elle ne répugne ni à l'Évangile ni à l'Écriture sainte, qu'ils s'en remettent sur ce point à la grâce de Dieu qui manifeste aujourd'hui, comme autrefois, à ceux qui l'aiment, les secrets inconnus et cachés de sa sagesse et de sa bonté. Nous prions aussi ceux qui liront ou en-

*tendront lire ce livre, de donner à Jésus-Christ quelque
louange pour cette bienheureuse âme, afin de témoigner
à Dieu à tout le moins leur reconnaissance, de
ce qu'il a daigné renouveler par de tels
excitements ce monde vieilli, et
les hommes engourdis et
glacés pour tout
bien.*

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE

PRÉAMBULE HISTORIQUE.

1. NAISSANCE DE SAINTE MECHTILDE ; SON ENTRÉE AU MONASTÈRE ET LES VERTUS QU'ELLE Y MONTRE.

IL y eut une vierge tellement prévenue des bénédictions de Dieu dès son enfance qu'au moment de sa naissance, comme il semblait qu'elle allât expirer, on la porta en grande hâte pour la faire baptiser par un prêtre, homme de sainteté et de vertu, qui se disposait à célébrer la messe. Tandis qu'il la baptisait, il proféra ces paroles que nous croyons pieusement avoir été prophétiques : « Que craignez-vous ? cette enfant ne mourra pas, mais deviendra une sainte et religieuse personne, en laquelle Dieu opérera beaucoup de merveilles, et elle terminera les jours de sa vie dans une bonne vieillesse. » Son baptême lui fut ainsi avancé pour cette raison qui lui fut révélée plus tard par le Seigneur, que son âme devait sans retard lui être consacrée comme un temple, et qu'il prendrait totalement possession d'elle dès le sein de sa mère, en faisant résider sa grâce en elle.

Comme elle avait sept ans, sa mère s'en vint un jour avec l'enfant au monastère qui était près du château où ses parents demeuraient. Alors elle resta dans le monastère, malgré sa mère, avec un grand contentement, priant elle-même les Sœurs, l'une après l'autre, de la recevoir en leur société ; après quoi ni les menaces ni les caresses de ses parents ne purent l'en faire sortir. Elle se mit aussitôt d'une manière admirable à aimer Dieu avec ferveur et dévotion, et son esprit tressaillait souvent en lui avec une douceur infinie. Progressant de jour en jour, elle fut bientôt parvenue au sommet de toutes les vertus. Elle était d'une douceur merveilleuse, d'une profonde humilité, d'une grande patience, amante sincère de la pauvreté, d'une ferveur et d'une dévotion exquisite ; mais c'était surtout dans l'amour de Dieu et du prochain qu'elle fit des progrès, se montrant complaisante et aimable envers tous, pleine d'une merveilleuse compassion pour les personnes affligées ou éprouvées, et leur portant ses consolations et ses secours avec une affection toute maternelle, en sorte que personne n'approchait d'elle, sans en revenir tout consolé et instruit. Elle était extrêmement aimée de tout le monde ; chacun recherchait sa compagnie, ce qui finissait par lui donner beaucoup d'embarras.

Cependant Dieu commença aussi à se rendre très-familier envers elle, même dès sa plus tendre jeunesse, et à lui révéler grand nombre de ses mystères secrets. Mais nous ne dirons rien de ce qu'il lui révéla en cet âge, jusqu'à sa cinquantième année, imitant la discrétion de l'Évangile qui n'a point manifesté les actions de Notre-Seigneur avant qu'il eût trente ans. Enfin Dieu l'avait en vérité comblée de toutes ses grâces

non-seulement gratuites et spirituelles, mais encore naturelles, de science, d'intelligence, de la connaissance des lettres, d'une voix sonore, en sorte qu'elle pouvait rendre tous les services possibles au monastère, comme si Dieu avait voulu qu'il ne lui manquât aucun de ses dons. De plus le Seigneur plein de bonté la tenait sous le coup de l'épreuve d'une manière si continue, qu'elle ne cessait de souffrir ou de maux de tête, ou des douleurs de la pierre, ou d'une inflammation du foie. Ce qu'elle acceptait de bon cœur et avec joie, regardant seulement comme un supplice de l'enfer de ne pouvoir jouir au gré de son cœur de la suavité exquise de la grâce divine, ou de cette heureuse union qui, faisant de l'âme un même esprit avec Dieu, lui permit de rester attachée de toutes ses forces à son bien-aimé.

CHAPITRE I.

2. DE L'ANNONCIATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, DU CŒUR DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE SA LOUANGE.

LE jour de l'Annonciation du Seigneur, comme elle était en oraison, repassant ses péchés dans l'amertume de son âme, elle se vit revêtue d'un vêtement couvert de cendre. Et cette parole se présenta à sa pensée : *Et la justice lui ceindra les reins.* (ISAÏE. XI. 5.) D'où elle se mit à penser sur ce qu'elle ferait, quand le Dieu de majesté ceint de la justice viendrait revêtu de sa divine toute-puissance, attendu

qu'elle avait été si négligente. Car plus une âme est sainte devant Dieu, plus elle trouve qu'elle est méprisable et la dernière de tous ; et plus sa conscience est nette de tout péché, plus elle craint et se donne de garde d'encourir la haine de Dieu par quelque offense. Comme elle s'arrêtait dans ces pensées de contrition, elle vit le Seigneur Jésus assis sur un trône élevé, et à son aspect ineffable de douceur, toute cette cendre disparut et ne laissa plus voir devant le Seigneur que l'or le plus pur. Alors elle reconnut que tout le bien qu'elle avait négligé se trouvait suppléé par la très-sainte vie et conversation du Christ et par ses œuvres très-parfaites, et que toutes ses imperfections étaient transformées en actions parfaites par l'infinie perfection du Fils de Dieu. En effet, quand le Seigneur regarde une âme d'un œil de miséricorde, et s'incline à en prendre pitié, tous ses crimes sont livrés à un éternel oubli. C'est pourquoi, lorsqu'elle eut reçu de Dieu un si précieux don, savoir, la rémission de tous ses péchés, et le supplément à ce qui lui manquait de mérites, elle se sentit assez rassurée et assez hardie pour se reposer dans le sein de Jésus son bien-aimé, accompagnant cette action de démonstrations nombreuses qui témoignaient de son amour, et s'entretenant avec le Seigneur en termes d'une ineffable douceur.

Alors elle vit sortir du Cœur du Seigneur un tuyau d'or dont elle se servit pour célébrer les louanges de Dieu. Elle pria donc le Seigneur de vouloir bien devenir sa propre louange. Et aussitôt elle ouït la douce voix du Christ, ce Chantre suprême, entonner ce cantique : « *Dites les louanges de notre Dieu, vous tous ses Saints.* » (APOC. XIX. 5.) Et comme elle s'étonnait

que Dieu pût lui-même chanter ces paroles, il lui fut révélé divinement que par ces mots, *les louanges*, il appartenait à Dieu seul de chanter sans fin des louanges dignes de sa grandeur ; par le mot, *dites*, Dieu donnait de sa vertu divine à l'âme l'autorité d'inviter toutes les créatures du ciel et de la terre à chanter les louanges de leur commun Créateur. Dans ces paroles, *de notre Dieu*, elle comprit que le Fils, en tant qu'il est homme, révère Dieu le Père, ainsi qu'il l'a dit lui-même : *Mon Dieu et votre Dieu*. (JEAN. XX. 17.) Dans cette expression, *vous tous, ses saints*, elle connut que tous ceux qui sont sanctifiés, tant au ciel que sur la terre, le sont par le Christ, le souverain sanctificateur.

Elle vit aussi la sainte Vierge à la droite de son Fils, tenant une ceinture d'or où pendaient des cymbales d'or, et traversant tous les Chœurs des Anges et des Saints. Et chacun d'eux, touchant les cymbales, rendait un son merveilleux, louant Dieu pour cette âme et pour tous les dons et les grâces dont il l'avait comblée ; et l'âme louait avec eux de toutes ses forces le Seigneur pour elle-même. Et Dieu appelant l'âme, mit ses mains sur ses mains, lui donnant tout le travail et toutes les œuvres qu'il avait accomplies dans sa très-sainte humanité. Ensuite il appliqua ses yeux remplis d'une si grande douceur sur les yeux de l'âme, lui conférant ainsi l'action de ses yeux très-saints, et l'abondante effusion des larmes. De même il adapta ses oreilles aux oreilles de l'âme, et lui donna ainsi toute l'opération de ses oreilles. Puis imprimant sa bouche vermeille sur la bouche de l'âme, il lui abandonna les paroles de louanges, d'actions de grâces et de ses prédications, pour suppléer à toutes ses négli-

gences. Enfin il colla son doux Cœur au cœur de l'âme, et lui octroya toutes ses méditations, ses actes de dévotion et d'amour, et l'enrichit ainsi largement de tous ses trésors. De cette sorte, l'âme tout entière incorporée au Seigneur Jésus et comme fondue par l'amour divin, ainsi que la cire se fond devant le feu, absorbée en Dieu, en présenta la ressemblance ainsi que le ferait une empreinte. Et c'est ainsi que cette âme bienheureuse devint une même chose avec son bien-aimé.

Sur l'Évangile Missus est, et sur la sainte Vierge.

COMME on lisait l'Évangile *Missus est*¹, elle vit l'archange Gabriel, chargé d'instruire la sainte Vierge, qui arrivait à Nazareth, ayant à la main un étendard avec une inscription en lettres d'or, suivi d'une multitude innombrable d'Ange, qui se rangèrent par ordre autour de la maison où se tenait la sainte Vierge, formant un rempart qui allait de la terre au ciel, de telle sorte qu'au-dessous des Ange venaient les Archanges, ensuite les Vertus, puis les autres Chœurs des Ange, en sorte que chacun des Chœurs entourait la maison comme une muraille. Alors venait le Seigneur sortant comme un jeune époux de la chambre nuptiale, beau par-dessus tous les enfants des hommes, suivi du Chœur brûlant des Séraphins, qui sont les esprits les plus rapprochés de Dieu. Tous ensemble enveloppaient le Seigneur Jésus et la sainte Vierge comme un mur qui s'élevait de la terre au ciel.

1. Évangile de la fête de l'Annonciation (25 mars).

Or le Seigneur se tenait auprès de l'étendard que portait l'Archange, ainsi qu'un époux dans la fleur et l'éclat de la jeunesse, attendant que l'ange Gabriel eût salué la Vierge avec un profond respect.

Après que la sainte Vierge se fut anéantie dans l'abîme de l'humilité en disant : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*, aussitôt le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, étendant les ailes de sa douceur divine, entra dans l'âme de la Vierge, la couvrant heureusement de son ombre, et par un miracle de fécondation, il lui confia le noble fardeau qui faisait d'elle la mère du Fils de Dieu, tout en restant vierge sans tache. Et c'est ainsi que la Vierge devint mère du Dieu-Homme par l'opération du Saint-Esprit.

Comme s'approchait le moment du très-noble banquet où celle-ci devait recevoir le bien-aimé de son âme dans la très-sainte communion du corps et du sang, elle l'entendit qui lui disait : « Toi en moi, et moi en toi, et jamais je ne t'abandonnerai. » Pour elle, la seule chose au monde qu'elle désirât alors était la gloire de Dieu. Or le Seigneur lui remit son Cœur divin comme une coupe d'or merveilleusement décorée, lui disant : « Avec mon Cœur divin tu me loueras toujours : va, et fais boire à tous les Saints dans mon Cœur d'une liqueur de vie, qui les plonge dans une bienheureuse ivresse. » Alors elle s'approcha des Anges, leur présentant cette coupe de salut ; ils n'en burent point, mais ils ne laissèrent pas d'en être fortifiés. Ensuite, elle alla aux Patriarches et aux Prophètes, à qui elle présenta à boire en disant : « Recevez celui que vous avez désiré et si longtemps attendu ; faites que j'aspire après lui avec ferveur de toutes mes

forces, et que je soupire après lui sans fin la nuit comme le jour. » Elle passa ensuite aux Apôtres, disant : « Recevez celui que vous avez aimé si ardemment de tout votre cœur, et faites que je l'aime moi-même avec ferveur par-dessus tout, du plus intime de mes entrailles. » Puis aux Martyrs, à qui elle dit : « Voici celui pour l'amour duquel vous avez répandu votre sang, et livré votre corps à la mort : obtenez-moi que je dépense toutes mes forces à son service. » Elle vint alors aux Confesseurs et leur dit : « Recevez celui pour qui vous avez tout abandonné, et méprisé les délices du monde, et faites que pour son amour je méprise tout, et m'élève au sommet de la perfection religieuse. » Puis, comme elle présentait à boire aux Vierges, elle dit : « Recevez celui à qui vous avez consacré votre virginité, et faites que je triomphe dans la chasteté de l'esprit et du corps, et en toutes choses. »

En ce moment elle vit une vierge qui était morte depuis peu de temps. Elle la reconnut sans peine, attendu que sur la terre elle avait été son amie. Elle s'entretint alors avec elle, lui demandant s'il en était ainsi qu'elle le lui avait dit pendant sa vie, et celle-ci lui répondit : « En vérité, il en est ainsi pour tout, seulement j'ai trouvé le centuple. »

Après cela elle revint au Seigneur, ayant ainsi fait le tour de la cour céleste. Et lui, prenant la coupe, la déposa dans le sein de l'âme, et ainsi fut-elle unie heureusement au Seigneur.

CHAPITRE II

3. COMMENT ON DOIT SALUER LA SAINTE VIERGE.

DANS l'Avent du Seigneur, comme elle désirait saluer la glorieuse Vierge, elle reçut cette instruction du Seigneur : « Salue, lui dit-il, le Cœur virginal de ma mère, pour l'affluence des biens qui l'ont rendu si utile aux hommes : ainsi de ce qu'il fut très-pur ; d'où la première elle émit le vœu de virginité ; secondement, très-humble ; par où elle mérita surtout de concevoir du Saint-Esprit ; troisièmement, rempli de dévotion et de désir ; et par ce désir elle m'attira en elle ; quatrièmement, très-fervent dans l'amour de Dieu et du prochain. Cinquièmement, de ce qu'il fut très-conservateur ; oui, elle conserva diligemment tout ce que j'accomplis dans mon enfance, ma jeunesse et mon âge d'homme ; sixièmement, il fut très-patient dans ma passion, dont le souvenir a toujours transpercé ce cœur de douleur. Septièmement, il fut très-fidèle, en ce qu'elle consentit à ce que moi son fils unique fusse immolé pour la rédemption du monde ; huitièmement, très-ardent en ses prières, intercédant sans cesse pour l'Église à son berceau ; neuvièmement, appliqué dans la contemplation, d'où elle obtient par ses mérites la grâce aux hommes. »

CHAPITRE III.

4. DE QUATRE PAROLES DU SEIGNEUR.

LE Dimanche *Populus Sion* ¹, tandis qu'on chantait ces paroles : « Le Seigneur fera entendre la voix de sa gloire, » elle eut le désir de savoir ce que pouvait être la voix de la gloire du Seigneur, et le Seigneur lui dit : « Voici quelle est la voix de ma gloire : Quand une âme repentante, plutôt par amour que par crainte, déplore ses péchés, elle mérite d'entendre de moi ces paroles : *Tes péchés te sont remis ; va en paix.* (LUC. VII. 48. 50.) Aussitôt en effet qu'un homme se repent et déplore sincèrement les péchés qu'il a commis, je les lui remets tous pleinement, et le reçois en ma grâce comme s'il n'avait jamais péché. Secondement, la voix de ma gloire est encore celle qu'une âme qui m'est unie par une oraison intime et par la contemplation entend de moi : *Viens, mon amie, montre-moi ta face*, etc. (CANTIC. II.) Troisièmement, lorsque l'âme, sur le point de sortir du corps, est doucement invitée à venir se reposer : *Viens, mont élue, et je ferai de toi mon trône* ². Enfin, au jour du jugement, voici quelle sera la voix de ma gloire : lorsque je convoquerai au royaume d'honneur et de gloire tous ceux qui ont été mes élus de toute éter-

1. Premiers mots de l'Introït du 2^e Dimanche de l'Avent, par où l'on désignait ordinairement les Dimanches de l'année.

2. Antienne de l'Office des Vierges.

nité, je leur dirai avec honneur : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.* » (MATTH. XXV. 34.)

CHAPITRE IV.

5. POURQUOI LA FACE DU SEIGNEUR EST COMPARÉE AU SOLEIL.

EN la messe *Veni et ostende*¹, comme elle priaît pour tous ceux qui désirent de tout leur cœur de voir la face de Dieu, elle vit le Seigneur qui se tenait debout au milieu du chœur, et dont la face brillante comme mille soleils lançait sur chacune des personnes présentes un rayon lumineux. Et comme elle s'informait pourquoi sa face présentait l'aspect du soleil, il répondit : « Le soleil a trois propriétés qui lui donnent avec moi quelque ressemblance : il chauffe, il féconde, il éclaire. Le soleil chauffe ; de même ceux qui s'approchent de moi s'échauffent d'amour, et tels que la cire devant le feu, leurs cœurs se fondent en ma présence. Le soleil féconde aussi ; ainsi ma présence rend l'âme vertueuse, et féconde en toutes bonnes œuvres. Il éclaire encore ; ainsi j'illumine toute âme qui vient à moi de la lumière de la divine science. »

Se ressouvenant ensuite de cette parole : *Il s'est élancé comme un géant*, (PSAUM. XVIII. 6.) elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur Dieu, qu'avez-vous

1. Introït du samedi des Quatre-Temps de l'Avent.

inspiré au Prophète dans ces paroles? » Et le Seigneur aussitôt lui apparut dans le ciel comme un jeune homme élançé, agile et d'une grande beauté, ceint d'une ceinture faite de soie rouge, verte et blanche ; et il lui dit : « Quand on doit parcourir une route longue et difficile, il est nécessaire de se ceindre haut et serré, pour que les vêtements n'empêchent pas de marcher. Une bonne soie rouge est plus forte qu'une autre ; ainsi ma passion a été plus forte que les souffrances de tous les martyrs ; elle a pour jusqu'à la fin du monde fortifié la foi, l'espérance et la charité des martyrs, et leur a conféré les vertus de constance et de persévérance. La soie verte et blanche est aussi plus forte qu'une autre ; ainsi l'innocence de mon humanité et la sainteté de ma conversation surpasse toute autre innocence et toute autre vertu des hommes. Je me suis ceint ainsi de l'humanité et de la passibilité haut et serré, réduisant la longueur de l'éternité aux limites de la vie courte et temporaire de l'homme, m'élançant comme un géant dans toute sa force, lorsque j'avais à parcourir cette difficile et bien pénible carrière où je devais accomplir la rédemption du genre humain. Celui encore qui porte un trésor précieux se ceint étroitement, de crainte de le perdre ; ainsi lorsque je portais ce précieux trésor, l'âme de l'homme, je me suis ceint avec soin, parce que je portais dans mon cœur avec un amour et un désir ineffable les âmes de tous ceux qui devaient être sauvés. »

Comme le Convent s'approchait pour la sainte communion, elle vit le Seigneur comme un roi magnifique qui se tenait à la place du prêtre. Toutes s'approchaient avec des lampes ardentes et se tenaient devant

lui, la face éclairée de sa lumière. Par l'inspiration du Saint-Esprit elle comprit que ces lampes signifiaient les cœurs des personnes qui s'approchaient pour la sainte communion, et que la liqueur contenue dans ces lampes était la piété qui avait coulé du divin Cœur dans le cœur de celles qui communiaient ; la flamme était cette charité ardente, donnant à celles qui reçoivent dignement cet auguste sacrement la piété, qui est bonne à tout, et les embrase de l'amour divin.

CHAPITRE V.

6. LE CHAPITRE EN LA VIGILE DE NOEL.

EN la Vigile de la très-douce Nativité du Christ Fils de Dieu, comme le Convent se rendait au chapitre, elle vit une multitude d'AngeS accompagnant deux à deux avec des flambeaux chacune des personnes de la congrégation. Cependant le Seigneur était assis à la place de l'abbesse, sur un trône d'ivoire, d'où s'échappait avec force un courant d'eau limpide, qui au premier *Miserere mei Deus* lava le visage de chacune des personnes présentes. Au second *Miserere*, toutes s'approchant du Seigneur lui offrirent les prières qu'elles avaient faites en cette heure pour l'Église. Au troisième, le Seigneur présenta dans un calice d'or un rafraîchissement à toutes les âmes dont les Sœurs faisaient mention dans leurs prières.

Et le Seigneur dit : « Tous les ans je tiendrai ce chapitre ¹. »

7. *De la douce Nativité de Jésus-Christ.*

EN la très-sainte nuit de la Nativité du Christ, il lui sembla qu'elle se trouvait sur un mont pierreux où était assise la sainte Vierge, toute près d'enfanter. Et comme le moment de l'enfantement sacré approchait, la très-sainte Vierge se sentit remplie d'une joie et d'une allégresse indicible. En ce moment une lumière divine l'enveloppa tellement qu'elle se leva soudainement dans un grand étonnement, pour se prosterner aussitôt contre terre avec une profonde humilité et rendant grâces à Dieu. Elle était ainsi dans cette stupeur, ne sachant ce qu'elle devenait, jusqu'à ce qu'elle eut sur son sein un petit enfant, beau par-dessus tous les enfants des hommes. Prenant alors ce petit enfant avec une joie ineffable et le plus ardent amour, elle lui donna trois baisers pleins de tendresse, qui l'unirent à la très-sainte Trinité, autant qu'il est possible à l'homme de lui être uni, en dehors d'une union de personne.

1. Ce Chapitre est l'assemblée où l'on achève les prières de Prime, quand cette heure est dite canoniquement. Dans les Monastères Bénédictins, le Chapitre de la veille de Noël se célèbre avec solennité, parce que dans le chant du Martyrologe on annonce la Nativité du Seigneur. La vision qu'eut sainte Mechtilde de la présence de Notre-Seigneur à ce Chapitre fut connue de toute la Communauté, qui en garda le souvenir, et y assista depuis avec une grande dévotion, ainsi que nous le lisons dans le livre de sainte Gertrude. (Liv. IV, chap. 2.) C'est un des passages remarquables où nous voyons les révélations d'un saint confirmées par les visions d'un autre.

Cette montagne signifiait la vie religieuse, rude et pénible selon le monde, dont le Christ et sa mère ont donné les premiers l'exemple aux hommes, dans toute sa vérité. Or l'âme, assise, à ce qu'il lui semblait, aux côtés de la Sainte Vierge, désirait avec ardeur de baiser aussi cet aimable petit enfant; et la Vierge mère, après avoir tendrement embrassé et entretenu son Fils, le remit à l'âme pour qu'elle l'embrassât elle-même. Celle-ci reçut donc le petit enfant avec un amour indicible, et le pressant sur son cœur, le salua de ces paroles auxquelles elle n'avait nullement pensé auparavant : « Je vous salue, moelle exquise du cœur du Père, qui êtes la nourriture et la force de mon âme languissante; je vous offre la moelle de mon cœur et de mon âme en louange et gloire éternelle. » Elle comprit alors par une inspiration divine comment le Fils est la moelle du cœur du Père: la moelle fortifie, guérit, et possède aussi un goût agréable; ainsi Dieu le Père nous a-t-il donné son Fils, qui est sa vertu et sa douceur la plus suave, pour être notre défenseur, notre sauveur et notre plus doux consolateur. La moelle de l'âme est cette joie pleine de douceur que l'âme peut recevoir de Dieu seul par l'infusion de l'amour, quand elle arrive à n'avoir plus véritablement que du dégoût pour tout ce qui est de la terre; joie telle qu'on ne pourrait encore lui comparer toutes les joies de ce monde, fussent-elles ressenties à la fois par un seul homme. De la face de l'enfant partaient quatre rayons qui remplissaient les quatre parties du monde, images et figures de la vie et très-sainte conversation du Christ, et de sa doctrine qui a éclairé tout le monde.

8. *De la Nativité et de l'amour divin.*

DE même, comme on chantait la messe *Dominus dixit*, en mémoire et honneur de cette naissance cachée et ineffable du Seigneur Jésus, naissant de toute éternité de Dieu le Père, il parut à celle-ci qu'elle voyait Dieu le Père comme un puissant roi dans une tente merveilleuse, assis sur un trône d'ivoire et disant à l'âme : « Viens et reçois le Fils coéternel et unique de mon cœur, et communique-le à tous ceux qui en ce moment révèrent avec une dévote reconnaissance la naissance sublime qu'il a prise en moi de toute éternité. » Et elle vit du cœur de Dieu procéder une lumière qui vint s'unir au cœur de l'âme comme un petit enfant lumineux, qu'elle salua de ces paroles : « Salut, splendeur de la gloire éternelle du Père. » Puis elle alla porter à toutes le petit enfant qu'elle donnait à chacune ; et lui resta avec toutes sans pourtant cesser d'être porté sur son cœur. Or l'enfant s'inclinant sur le sein de chacune, le suçait trois fois et le baisait : la première fois, il en tira tout leur désir, puis leur bonne volonté, et en dernier lieu, il aspira en lui-même tout le labeur qu'elles avaient accompli dans le chant, les inclinations, les veilles et les autres exercices spirituels. Et elle reconnut qu'il serait infiniment agréable à Dieu que les hommes, malgré l'impossibilité où ils se trouvent d'atteindre par l'intelligence à la génération que le Fils de Dieu tient du Père, s'en réjouissent néanmoins, dans un pieux sentiment de foi, et la célébrent comme ils pourraient de leurs louanges.

À l'Évangile *Exiit edictum*, il lui sembla que Dieu

le Père lui disait : « Va trouver la Mère virginal de mon Fils, et prie-la de te donner son Fils avec toute la joie qu'elle en a reçue lorsqu'elle l'a enfanté, et avec tout le bien qu'il a apporté avec lui, lorsque je l'ai donné à sa mère et au monde entier pour être leur salut. » Elle y alla, et trouva un petit enfant couché dans une crèche et enveloppé de langes, et cet enfant lui dit : « Quand j'entrai dans le monde au moment de ma naissance, je fus lié de bandelettes dans des langes, tellement que je ne pouvais me mouvoir, en signe que je me livrais, moi tout entier, avec les biens que j'apportais du ciel, en la puissance et au service des hommes. Car celui qui est lié n'a plus de puissance ; il ne saurait se défendre, et on peut lui enlever tout ce qu'il possède. Semblablement, quand je sortis du monde, j'ai été attaché à la croix sans pouvoir également me mouvoir, en signe que je laissais à l'homme tous les biens que j'avais acquis durant ma vie mortelle. Ainsi toutes mes œuvres, tous les biens que je possédais comme Dieu et comme homme, toute ma passion, tout a été abandonné à l'homme, qui peut dès lors m'enlever en toute confiance ce qui est à moi, et tout mon désir est qu'il jouisse de tous mes biens. »

Il lui parut encore que l'amour, sous la forme d'une vierge, était assis auprès de la bienheureuse Marie, et elle lui dit : « O très-doux amour, apprenez-moi à rendre de dignes hommages à ce noble enfant. » L'amour lui dit : « C'est moi qui l'ai d'abord tenu dans mes mains virginales, et l'ai enveloppé de langes ; moi qui l'ai allaité à mon sein virginal avec sa mère, qui l'ai réchauffé sur mon cœur et lui ai rendu avec sa mère les services nécessaires, que je ne

cesse encore de lui rendre. Si quelqu'un veut le servir dignement, qu'il me prenne avec lui, c'est-à-dire, qu'il fasse tout en union de cet amour qui a fait prendre à Dieu la nature humaine, et tout ce qu'il fera ainsi, sera très-agréable à Dieu. »

9. *De quatre pulsations du Cœur de Jésus.*

PENDANT qu'on chantait ensuite la messe (de l'aurore) *Lux fulgebit*, elle reçut d'ineffables lumières, et elle comprit comment le Fils de Dieu était cette lumière qui avait éclairé le monde entier et tout homme dans sa lumineuse nativité. Elle reconnut aussi de quelle manière dans un si petit enfant habitait la plénitude de la divinité entière, et comment la vertu toute-puissante de Dieu empêchait ce petit corps de se rompre et de se dissiper sans laisser de traces ; comment ensuite la sagesse inscrutable de Dieu s'y cachait ; car sa sagesse était aussi grande lorsqu'il était étendu dans la crèche, que lorsqu'il régnait dans les cieux ; enfin comment la douceur et l'amour de l'Esprit-Saint étaient répandus partout dans ce petit enfant, en sorte que ce que l'âme en ressentait était au-dessus de toute expression et conception humaines.

L'âme alors prenant l'enfant, et le serrant dans ses bras, le pressa contre son cœur, de manière à ressentir les battements de son cœur. Or il donnait d'abord comme en un seul élan trois battements violents, puis un coup léger ; de quoi l'âme étant tout étonnée, l'enfant lui dit : « Mon Cœur ne battait pas comme celui des autres hommes ; mais depuis mon enfance jusqu'à ma mort, il a toujours battu ainsi ; ce qui a fait

que je suis mort si vite sur la croix. Le premier battement vient de l'amour tout-puissant de mon Cœur, qui était si grand chez moi qu'il triompha par la douceur et la patience des contradictions du monde et de la cruauté des Juifs. Le second provient de cet amour rempli de sagesse, qui m'a fait me gouverner et tout ce qui était à moi avec tant de louange, et régler avec la dernière sagesse tout ce qui est au ciel et sur la terre. Le troisième venait de cet amour de douceur, dont j'étais si pénétré qu'il m'a changé toutes les amertumes de ce monde en douceurs, et m'a fait trouver douce et aimable la mort si amère que j'ai endurée pour le salut des hommes. Le dernier battement qui était plus faible était l'expression de la bonté que j'eus comme homme, par laquelle j'étais pour tous aimable, d'une société facile, et sans peine imitable. »

Pendant les prières secrètes, le Seigneur lui donna cette instruction : « Pendant qu'on commence à chanter *Sanctus*, que chacun dise un *Pater*, en me demandant de le préparer alors avec l'amour tout-puissant, sage et doux de mon Cœur, à dignement me recevoir spirituellement dans son âme, afin d'y opérer et d'y accomplir, selon le bon plaisir de ma volonté, ce que j'en ai résolu et ordonné de toute éternité. Mais pendant la Postcommunion, qu'il récite ce verset : « Je vous loue, ô amour très-fort ; je vous bénis, ô amour très-sage ; je vous glorifie, amour très-doux ; je vous exalte, amour plein de bénignité : en toutes choses et pour tous les biens que votre très-glorieuse divinité, et votre bienheureuse humanité ont daigné opérer en nous par le très-noble organe de votre Cœur, et qu'elle y opérera dans les siècles des siècles. » Et moi à la bénédiction je le bénirai en cette manière : « Que ma

toute-puissance te bénisse ; que ma sagesse t'instruise ; que ma douceur te remplisse, et que ma bénignité t'attire à moi et t'unisse sans fin. Amen. »

10. *Encore sur la Nativité du Christ.*

EN une fête de la Nativité du Christ, il lui sembla voir la sainte Vierge Marie assise sur une montagne, tenant en son sein un enfant de la plus grande beauté. Et elle lui dit : « Ma Dame, où sommes-nous en ce moment ? » Elle répondit : « Sur la montagne de Bethlehem. » Cette ville était en effet sur une montagne, d'où on lit dans l'Évangile : *Et Joseph monta aussi.* (LUC. II. 4.) « Mais l'hôtellerie où j'ai enfanté le Christ était au haut de la ville, près de l'une des portes, et c'est pourquoi on dit que le Christ est né en Bethlehem. » Celle-ci fit donc cette question : « Comment donc les bergers purent-ils venir à l'enfant pendant la nuit ? » La Vierge bienheureuse répondit : « La paix profonde qui régnait alors put leur donner cette sécurité. Ensuite, à raison de la grande affluence, on ne tenait pas les portes fermées. » Celle-ci reprit : « O Dame, pourquoi n'aviez-vous pas de lit, ni aucune autre commodité ? » Elle répondit : « Cela ne fut pas nécessaire, attendu que j'ai mis au monde sans douleur mon enfant. » L'âme reprit : « Dans les visites que vos parents et vos amis vous ont faites, que pouviez-vous, pauvre femme, et cependant Reine du ciel, que pouviez-vous leur offrir ? » Réponse : « Je n'ai pas eu besoin d'avoir quelque chose à leur offrir, parce qu'eux-mêmes apportaient avec eux ce qui était nécessaire. » Elle interrogea encore :

« Quelle nourriture avez-vous donnée à votre Fils après l'avoir sevré? — « Je lui ai préparé un mets de pain blanc et de vin. » Comme elle songeait ensuite en elle-même, se demandant si, après le retour d'Egypte à Nazareth, le Seigneur avait eu quelques relations avec ses parents, l'enfant lui-même lui répondit ainsi : « D'où vient à ton avis qu'il est dit en l'Évangile : *Ils le cherchaient parmi leurs parents et leurs amis*, (LUC. II. 44.) sinon parce que j'allais quelquefois avec eux? D'où penses-tu encore que Jean l'Évangéliste fut si prompt à renoncer aux noces pour me suivre, sinon parce qu'il aimait ma manière de vivre et mon caractère, dont il avait une grande expérience, ce qui le rendit si facile à persuader de me suivre? »

CHAPITRE VI.

11. DE SAINT JEAN APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

EN la fête de saint Jean, Apôtre et Évangéliste, comme on sonnait le premier coup pour les Matines, il lui sembla que l'enfant Jésus, sous la forme d'un enfant de douze ans, éveillait les Sœurs avec une grande joie. Saint Jean lui-même apparut dans le dortoir, s'arrêtant devant le lit d'une personne qui avait pour lui un grand amour. Or un Ange d'une grande beauté et qui inspirait le respect, de l'ordre des Séraphins, précédait saint Jean avec une lumière, suivi d'une multitude innombrable d'Ange qui étaient là pour servir le Saint, et conduisaient au Chœur les Sœurs avec des flambeaux. Et celles qui par affection se le-

vaient avec joie recevaient une gloire beaucoup plus éclatante que celles qui ne le faisaient que par crainte. Or ce premier Ange rendait lui-même ses services à saint Jean, parce que dans sa vie ce bienheureux avait aimé Dieu d'un amour de Séraphin. Et elle comprit que ce même Ange inspire leur amour aux cœurs de tous ceux qui aiment, saint Jean par considération de l'amour supérieur dont il fut aimé par Jésus, et que l'Esprit de Dieu porte encore les hommes à l'aimer.

Pendant les Matines, saint Jean, faisant le tour du Chœur, porta un calice aux lèvres de chacune, et y reçut la dévotion et la ferveur qu'elles mettaient à la psalmodie ; il le présenta ensuite avec joie au Seigneur pour qu'il y bût. Comme celle-ci cherchait ensuite en elle-même quelle avait été la récompense de saint Jean pour avoir écrit sur la divinité du Christ avec plus d'élévation que les autres, elle entendit que Dieu lui faisait cette réponse : « Il a reçu dans tous ses sens quelque chose de plus élevé que les autres Saints. Ainsi ses yeux voient avec plus de clarté dans la lumière inaccessible de la divinité ; ses oreilles saisissent plus subtilement le doux murmure qui vient de Dieu ; sa bouche et sa langue éprouvent un goût d'une ineffable douceur, et il s'en exhale dans tout le ciel une si suave odeur que chaque Saint est tout affecté délicieusement de l'odeur de saint Jean. Mais son cœur surtout brûle avec un charme particulier d'amour pour Dieu, et s'élance d'un essor plus libre et plus sublime dans les secrets les plus inaccessibles des hauteurs de la divinité. »

Il lui sembla voir encore la gloire de Jean, comme si en elle eussent apparu, semblables à des étoiles, tou-

tes les paroles qu'il avait écrites du Christ et de sa divinité, ainsi que toutes celles que les Saints et les Docteurs de l'Église, s'inspirant des siennes, y avaient ajoutées dans leurs écrits ou leurs prédications ; ce qui le faisait ressembler à un soleil rayonnant à travers un cristal entouré de magnifiques pierres précieuses. Il lui sembla aussi que l'on chante de saint Jean (dans le Répons des Vêpres) ces paroles : *Lavit in vino stolam suam*, il a lavé sa robe dans le vin, parce que sur sa robe on voyait, en signe de gloire insigne, qu'il avait assisté au crucifiement du Christ, avec un cœur si touché de compassion qu'il en avait souffert spirituellement le martyre. *In sanguine olivæ pallium suum*, et son manteau dans le sang de l'olive, lui fit comprendre qu'ainsi que l'huile éclaire, échauffe et adoucit ce qu'elle touche, de même en saint Jean brilla un amour brûlant, outre qu'il fut spécialement d'un cœur doux et tendre.

Alors celle-ci offrit au Saint, ainsi qu'on le lui avait demandé, les prières d'une personne qui lui était dévote, et il les accueillit avec plaisir, disant : « Avec tout ce qu'elle m'a offert, je vais préparer un festin à tous les Saints. » Celle-ci lui dit : « Mais à elle, que lui manderez-vous ? » Il répondit : « Je veux être le gardien de sa virginité, et dans toutes les attaques et les tribulations dont elle est l'objet, elle trouvera en moi un refuge assuré ; et je veux à son trépas l'assister et présenter son âme au Christ son bien-aimé. »

12. Douze privilèges de saint Jean l'Évangéliste.

ELLE vit encore saint Jean l'Évangéliste reposant sur la poitrine du Seigneur Jésus, et une multi-

tude de Saints formant comme une ronde autour du Seigneur et le louant à cause de Jean. Alors elle pria le Seigneur de l'instruire comment elle devait le louer pour son disciple bien-aimé. Le Seigneur lui dit : « D'abord tu me loueras à cause de la noblesse de sa naissance, puisqu'il est né de ma famille, la plus noble qui soit sous le ciel. Ensuite, pour ce que je l'ai appelé des noces à l'apostolat. Troisièmement, parce qu'il a mérité plus que les autres de voir la clarté de ma face sur la montagne. En quatrième lieu, de ce qu'il a mérité à la dernière cène de reposer sur mon sein. Cinquièmement, de ce qu'il a reçu plus de connaissances que les autres, par quoi il a pu écrire pour les hommes la prière que j'ai faite au mont des Oliviers. Sixièmement, de ce que je lui ai donné sur la croix, par un amour tout particulier, ma mère en garde. Septièmement, de ce qu'après ma résurrection, je lui ai donné des lumières spéciales qui m'ont fait aussitôt reconnaître de lui, quand les disciples étaient tourmentés par la tempête, et qu'il s'écria : *c'est le Seigneur*. (JEAN. XXI. 7.) Huitièmement, de ce qu'en vertu d'une amitié plus intime je lui ai révélé mes mystères, lorsqu'il a écrit l'Apocalypse, et qu'inspiré divinement il dit : *Au commencement était le Verbe* ; ce qui était resté ignoré des Prophètes et de tous les autres hommes. Neuvièmement, de ce que, pour mon nom, il a bu le poison ; dixièmement, de ce qu'il a fait en mon nom beaucoup de miracles, et ressuscité des morts. Onzièmement, de ce que je l'ai visité avec tant de douceur, et l'ai invité à mon festin avec ses frères. Douzièmement, de ce que je l'ai délivré sans douleur de la chair, et l'ai conduit avec gloire de cet exil à la joie éternelle. »

Une autre fois pendant l'Évangile, elle vit debout près de l'autel, ce même disciple, qui tenait le livre au prêtre, et toutes les paroles de l'Évangile sortaient de sa bouche comme des rayons. Elle vit aussi la bienheureuse Vierge Marie de l'autre côté de l'autel, tandis qu'il partait du visage de saint Jean un rayon d'un merveilleux éclat, donnant sur le visage de la sainte Vierge. Et comme celle-ci étonnée désirait savoir ce que cela signifiait, saint Jean lui dit : « Lorsque j'étais sur la terre, j'avais pour la mère de mon Seigneur tant de respect et de révérence que je n'ai jamais osé la regarder en face. » Celle-ci : « Quel nom lui donniez-vous ? » dit-elle. Il répondit : « Dame Tante. »

CHAPITRE VII.

13. COMMENT ELLE PRIA POUR LA COMMUNAUTÉ, ET DE LA CIRCONCISION SPIRITUELLE.

EN la sainte nuit de la Circoncision du Seigneur, comme elle offrait à Dieu les prières et les pieux hommages des Sœurs, le priant de les bénir en cette nouvelle année, le Seigneur répondit : « Salut et bénédiction à vous, de la part de Dieu mon Père, de moi-même, Jésus-Christ son Fils, et du Saint-Esprit, qui est la sanctification de toutes vos œuvres. Je suis celui de qui il est écrit : *Tes années ne failliront point.* (PSAUM. CI. 28.) *Passez à moi, vous qui avez soif de moi,* (ECCLI. XXIV. 26.) *parce que je suis doux et humble de cœur ;* (MATTH. XI. 28.) *parce que tous*

1***

ceux qui désirent trouver le repos du cœur et du corps doivent être doux et humbles. » Puis il ajouta : « Qui veut renouveler sa vie agisse comme une épouse qui désire vivement recevoir des étrennes de son époux ; que l'âme fidèle aspire donc à être revêtue par moi de vêtements, qui lui permettent pour toute l'année de se présenter avec honneur comme une reine. Premièrement, qu'elle me demande un vêtement de pourpre, c'est-à-dire, l'humilité, qui m'a fait descendre du ciel sur la terre, et qu'elle s'abaisse ainsi humblement à tout ce qui est vil et bas. Ensuite, un vêtement écarlate, c'est-à-dire, la patience ; car c'est pour souffrir que je me suis fait homme, afin de pouvoir endurer les peines et les opprobres : qu'elle embrasse donc avec résignation tout ce qui est lourd et pénible. Que par-dessus ces vêtements elle mette un manteau d'or, c'est-à-dire la charité, en se montrant, à l'exemple de mon affabilité et bonté envers tous, lorsque j'étais sur la terre, aimable et gracieuse envers ses Sœurs et tout le monde. L'année révolue, qu'elle demande le renouvellement de ces vêtements, et s'exerce de plus en plus dans ces vertus, et qu'elle se mette à les pratiquer comme si elle ne faisait que de commencer. »

Comme celle-ci le priait aussi de retrancher en elle ce qui pourrait lui déplaire, le Seigneur répondit : « Retranchez de votre cœur toutes les pensées d'orgueil, d'impatience, et aussi de vanité mondaine ; retranchez de votre bouche les paroles de détraction, de complaisance et de jugement ; retranchez aussi de vos œuvres les actions oiseuses ou tièdes dans le bien, la transgression des commandements de Dieu et la désobéissance. » Ces paroles du Seigneur lui firent comprendre quelle grande faute on commet en jugeant

son prochain. Si l'on en porte un faux jugement, on se rend aussi coupable qu'il l'eût été s'il avait fait le mal qu'on lui impute ; et s'il a réellement commis ce qu'on en dit, si on en juge selon son propre sens et opinion, sans connaître son intention, on se rendra encore par ce jugement aussi coupable que celui qui a commis la faute, et si l'on n'en fait pénitence, on subira aussi le même châtement.

CHAPITRE VIII.

14. DE CINQ PORTES, ET DU BAPTÊME DU SEIGNEUR.

EN la Vigile de l'Épiphanie du Seigneur, comme elle s'entretenait selon sa coutume dans sa prière avec le Seigneur, elle vit une porte d'une merveilleuse grandeur, et dans cette porte cinq autres portes merveilleusement taillées. Or, cette porte signifiait l'humanité de Jésus-Christ ; les deux portes inférieures désignaient ses pieds ; elles étaient séparées par une colonne sur laquelle était écrit ce verset : *« Venez à moi vous tous qui êtes dans le labeur et courbés sous le fardeau, et je vous soulagerai. »* (MATTH. XI. 28.) Elle vit ensuite devant les portes une vierge très-belle : c'était la Miséricorde qui la fit entrer et obtint la rémission de tous ses péchés, puis la revêtit de la robe de l'innocence. Ainsi décemment vêtue, elle s'avança avec confiance vers les portes supérieures, qui représentaient les mains du Christ, et sur la colonne d'entre-deux était écrit : *« Recevez la joie de votre gloire. »* (ESDR. III. 2.) Et là elle vit

encore une tendre vierge, savoir la Bénignité, qui l'introduisit auprès du Roi de largesse par qui elle fut parée des diverses vertus. Avec cette parure elle s'approcha en toute confiance de la porte supérieure qui désignait le très-doux Cœur de Jésus-Christ, semblable à un écusson d'or percé, en signe de la victoire qu'il avait remportée dans la passion. Et sur la colonne était écrit : « *Approchez de lui, et soyez illuminés, et vos faces ne seront pas confondues.* » (Ps. XXXIII. 6.) Elle vit là une vierge qui pour son incomparable beauté l'emportait sur tous les autres : c'était la Charité, laquelle l'introduisit auprès de son doux fiancé, beau par-dessus tous les enfants des hommes, qui la combla des marques de sa tendresse, ainsi qu'un époux le fait pour son épouse.

Dans la sainte nuit, comme on chantait le Répons *In columbæ specie*, sous la forme d'une colombe, elle vit le Seigneur Jésus avec un vêtement blanc comme la neige ; et elle sut qu'au moment où Jean baptisa le Christ, lorsqu'il entendit la voix du Père, et qu'il vit le Saint-Esprit descendre sous la forme d'une colombe, il avait vu aussi le Christ avec la même forme et les mêmes habits qu'il apparut aux trois disciples dans la Transfiguration sur la montagne. Comme elle se demandait ensuite si Jean n'avait pas aussi reçu le baptême du Christ, parce qu'il avait dit : *c'est moi qui dois recevoir de vous le baptême*, (MATTH. III. 14.) le Seigneur lui dit : « En me touchant et en me plongeant dans les eaux, Jean reçut par là de moi le baptême, parce qu'il l'avait désiré et en avait reconnu la nécessité ; il a donc ainsi reçu le baptême du chrétien et du même coup mon innocence. » Il dit ensuite : « Encore aujourd'hui je confère à tous ceux qui sont

baptisés en mon nom, mon innocence, qui les rend enfants du Père céleste, et pour cette raison mon Père dit aussi de chaque nouveau baptisé : Celui-ci est mon fils bien-aimé, mettant en lui ses complaisances comme en un fils qui lui est cher. Et si l'homme vient à perdre en péchant cette innocence, il peut la recouvrer par une vraie pénitence. »

Comme on chantait *Ipsium audite, écoutez-le*, elle dit au Seigneur : « Seigneur, que devons-nous entendre de votre Fils bien-aimé ? » Le Seigneur lui répondit : « Écoutez mon Fils quand il vous dit : « *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine.* » (MATTH. XI. 28.) Écoutez ses enseignements : « *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur.* » (MATTH. V. 8.) Écoutez ses conseils : « *Celui qui mange ma chair,* » etc. (JEAN. VI. 55.) « *Qui me suit, ne marche pas dans les ténèbres.* » (JEAN. VIII. 12.) Écoutez ses commandements : « *Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres.* » (JEAN. XV. 12.) » Écoutez aussi ses menaces : « *Selon que vous jugerez, vous serez jugés vous-mêmes.* » (MATTH. XVII. 2.) Et encore : « *Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple.* » (LUC. XIV. 27.) De même : « *Malheur au monde à cause des scandales.* » (MATTH. XVIII. 7.)

Après la réception du corps du Christ, le Seigneur lui dit : « Voici que je te donne l'or, c'est-à-dire, mon divin amour ; l'encens, c'est-à-dire, toute ma sainteté et dévotion ; enfin la myrrhe, qui est l'amertume de toute ma passion. Je te les donne en propre, de telle sorte que tu puisses à ton tour m'en faire présent comme s'ils t'appartenaient. Que si l'âme fait cela, je les lui rends au double, et

si elle me les offre encore, je les lui rendrai chaque fois doublés. » Et c'est ce centuple que l'homme reçoit même en cette vie, à laquelle s'ajoute ensuite la vie éternelle. On peut tous les ans en ce jour faire à Dieu cette triple offrande, savoir : son divin amour, la pureté de sa sainteté, et le fruit de sa passion.

CHAPITRE IX.

15. COMMENT LE CHRIST SUPPLÉE AUX MANQUEMENTS DE L'ÂME.

PENDANT la messe *In excelso throno*¹, elle vit le Seigneur Jésus, comme un très-bel enfant de l'âge de douze ans, assis sur l'autel comme un roi sur son trône, et disant : « Me voici avec toute ma vertu divine, pour guérir toutes les blessures qui vous font gémir. » Mais elle se disait en elle-même : « Oh ! s'il voulait offrir pour toi une louange pleine et entière à Dieu le Père, j'en serais bien plus contente. » Et le Seigneur lui dit : « Qu'est-ce que la louange de Dieu, sinon un certain gémissement de l'âme de ne pouvoir jamais louer Dieu autant qu'elle le désire ? Pareillement les désirs, la dévotion, la prière et toute bonne volonté qu'une âme a de faire le bien, tout cela est comme un gémissement douloureux de l'âme, et quand je viens y suppléer par moi-même, je la guéris de toutes ses blessures. »

1. Au dimanche dans l'Octave de l'Épiphanie.

16. *Que le Christ apaisa la colère de son Père.*

LE Seigneur Jésus lui apparut encore comme un enfant de douze ans, ayant une tunique verte et blanche, et elle lui dit : « Pourquoi, Seigneur, avez-vous voulu vous montrer pour la première fois à l'âge de douze ans, vous asseoir dans le temple parmi les Docteurs, les écouter et les interroger, quand vous étiez, à ce que je pense, venu déjà plusieurs fois au temple selon la pratique observée? » Le Seigneur répondit : « C'est parce que, suivant le cours naturel des choses, je commençais à cet âge à m'exercer dans la sagesse, y avançant de jour en jour, bien que je fusse égal en sagesse éternelle à Dieu le Père. Vous aussi, lorsque les enfants ont atteint l'âge de douze ans, vous devriez leur montrer le bien et les corriger sérieusement du mal qu'ils font; il n'y en aurait pas alors autant qui se perdraient dans la Religion et la vie spirituelle. » Elle reprit : « Que signifient les deux couleurs de votre vêtement? » Le Seigneur : « La couleur blanche désigne la pureté virginale de ma très-sainte vie ; et la verte ma fraîcheur et ma sève perpétuelles. » Elle dit alors au Seigneur : « Maintenant, Seigneur très-aimant et mon Frère, priez pour moi votre Père céleste. » Il étendit aussitôt les mains et fit au Père cette prière : « *Vos colères ont passé sur moi,* » etc. (Ps. LXXXVII. 17.) Ce que l'âme entendant, elle craignit que ce ne fût une vision diabolique; mais le Seigneur : « C'est bien moi, dit-il, qui ai apaisé la colère du Père céleste et réconcilié l'homme avec Dieu en mon sang ; mais ses colères ont passé sur moi, quand il ne m'épargna point, moi son Fils unique, et me livra aux mains des

impies. Et moi j'ai à ce point apaisé sa colère, que si l'homme veut, jamais il n'en ressentira les coups. »

Une autre fois, pendant la messe, il lui sembla qu'un arbre d'une grandeur merveilleuse avait poussé sur l'autel. Sa hauteur s'élevait jusqu'au ciel, et sa largeur remplissait l'univers, du reste, tout chargé de feuilles et de fruits. La hauteur de cet arbre signifiait la divinité du Christ, et sa largeur représentait sa vie infiniment parfaite ; ses fruits désignaient tout le bien qui résulte de la vie et des actions du Christ, et sur les feuilles était écrit en lettres d'or : « Le Christ incarné ; le Christ né homme ; le Christ circoncis ; le Christ adoré par les Mages ; le Christ présenté au temple ; le Christ baptisé » ; enfin toute la suite de sa vie se trouvait ainsi écrite sur cet arbre.

Après l'Évangile, apparut une échelle d'or, dont le sommet touchait au ciel, par laquelle descendait la Reine de gloire, portant dans ses bras un tendre enfant qu'elle déposa sur l'autel. Ses vêtements étaient de l'argent le plus éclatant, parsemés de roses d'or ; mais le petit enfant avait un vêtement de couleur verte mêlé de rouge. Lorsque le prêtre éleva l'hostie, il éleva en même temps l'enfant, et il accomplissait en l'enfant tout ce qu'il faisait pour l'hostie.

CHAPITRE X.

17. DE LA VÉNÉRATION DE L'IMAGE DU CHRIST, ET DE SON BANQUET.

POUR exciter les fidèles à la vénération de la très-sainte image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le

Dimanche *Omnis terra*, en lequel on fait à Rome la fête de l'Ostension de cette image, elle eut cette vision : Le Seigneur lui apparut sur une montagne couverte de fleurs, assis sur un trône de jaspe, orné d'or et de rubis. Le jaspe figurait la vie éternelle de sa divinité, l'or, son amour, et les rubis, la passion qu'il a soufferte pour notre amour. Et la montagne était ceinte d'une haie d'arbres magnifiques, couverts de fruits ; et les âmes des Saints se reposaient sous ces arbres, dans des tentes dorées, et mangeaient des fruits avec grande joie et grandes délices. Cette montagne signifiait la vie mortelle du Christ ; les arbres représentaient ses vertus, comme la charité, la miséricorde et les autres, et les Saints se reposaient sous tel ou tel arbre, selon qu'ils avaient imité le Seigneur en telle ou telle vertu. Ainsi celui qui avait imité le Seigneur dans sa charité, mangeait des fruits de l'arbre de la charité ; ceux qui s'étaient distingués dans les œuvres de la miséricorde, étaient rassasiés des fruits de l'arbre de la miséricorde, et ainsi des autres, selon les vertus qu'ils avaient pratiquées.

Ensuite tous ceux qui s'étaient préparés à la vénération de l'image du Seigneur par quelque prière particulière, s'approchèrent de lui, portant leurs péchés sur leurs épaules, et après qu'ils les eurent déposés aux pieds du Seigneur, ces péchés furent changés en bijoux d'or. Ceux dont le repentir s'inspirait de l'amour, en sorte qu'ils avaient plus de regret d'avoir offensé Dieu que d'avoir encouru le châtiment, voyaient leurs péchés changés en joyaux d'or ; les âmes qui avaient racheté leurs péchés par des psaumes et des prières, les eurent changés en nœuds d'or, comme ceux dont on se sert dans les fiançailles. Celles qui

avaient résisté aux péchés avec de grands combats, les retrouvaient sous la forme de boucliers d'or. Et celles qui s'en étaient purifiées en châtiant leur chair, les voyaient comme des encensoirs d'or, parce que la mortification de la chair monte devant Dieu comme un encens d'agréable odeur. Le Seigneur jeta les yeux sur ces présents, et dit : « Qu'allons-nous faire de tout ceci ? qu'on brûle tout dans le feu de l'amour. » Puis il ajouta : « Qu'on apprête une table. » Et aussitôt apparut devant le Seigneur une table toute chargée de plats et de coupes d'or. Cependant la face du Seigneur, brillante comme le soleil, remplissait de sa lumière ces plats et ces coupes au lieu de mets et de vin. Ensuite tous ceux qui étaient présents, fléchissant les genoux devant la table, revêtus de la splendeur de la face du Seigneur comme d'un vêtement, prirent ces mets et ce breuvage, qui font le délicieux rassasiement des Anges et de tous les Bienheureux. Pour celles qui ne s'étaient pas approchées ce jour-là des Sacraments de vie, et qui cependant assistaient avec dévotion, le Seigneur leur envoya par saint Jean l'Évangéliste, comme en un plat, de quoi les rassasier, selon sa royale munificence.

Courons donc avec un saint empressement vénérer cette très-douce Face, qui dans le ciel sera pour nous tout ce que peut souhaiter une âme pieuse.

Cette dévote servante du Dieu avait appris aux Sœurs en quelle manière elles pourraient se rendre spirituellement à Rome, le jour où l'on montre la Face du Seigneur. C'était de réciter autant de *Pater* qu'il y avait de milles entre Rome et le lieu où elles résidaient. Arrivées là, elles devaient confesser au Souverain Pontife, c'est-à-dire à Dieu, leurs péchés

dans la prière, recevoir de lui la rémission de tous ces péchés, et communier un Dimanche au corps du Seigneur. Ensuite elles devaient, à l'heure qu'il leur serait plus facile de prier, humblement vénérer la sainte image du Christ, en récitant la prière qu'elle leur avait dictée à cette intention. Ce fut après que les Sœurs eurent accompli ces prescriptions qu'elle eut la vision que nous venons de raconter.

De quatre rayons de la Face du Seigneur.

Une autre fois, mais encore ce même jour, elle vit sortir quatre rayons de cette Face du Seigneur Jésus, que les Anges sont si avides de contempler. Le rayon supérieur illuminait tous ceux qui sont tellement unis à Dieu, que, dans la prospérité comme dans l'adversité, ils ne désirent rien que la volonté de Dieu seul. Le rayon inférieur jetait sa lumière sur tous les pécheurs, pour les appeler à la pénitence ; celui qui était à droite pénétrait en tous les prédicateurs qui annoncent aux hommes la parole de Dieu ; et celui de gauche, en tous ceux qui servent Dieu avec une pleine et entière fidélité. Alors elle pria le Seigneur pour tous ceux qui s'étaient recommandés à ses prières, qui célébrent la mémoire de sa très-douce Face, afin de lui être réunis. Et le Seigneur lui dit : « Pas un seul ne sera séparé de moi. » Et elle vit sortir du Cœur de Dieu une corde qui allait dans l'âme, avec laquelle celle-ci tirait vers le Seigneur tous ceux qui étaient en sa présence. Cette corde désignait l'amour que Dieu avait répandu avec abondance dans cette âme bienheureuse, et qui lui faisait attirer à Dieu tout le monde par

son exemple et par ses enseignements. Alors le Roi de gloire, étendant la main de sa toute-puissance, les bénit en disant : « Que la clarté de mon visage soit pour vous une éternelle volupté. » Amen.

CHAPITRE XI.

18. DE SAINTE AGNÈS, ET QUE LES SAINTS PEUVENT DONNER TOUS LEURS BIENS A CEUX QUI LES HO- NORENT.

LA bienheureuse vierge Agnès apparut, au jour de sa fête, à la servante du Christ, comme si elle venait de l'autel encenser toutes les Sœurs avec un encensoir d'or enrichi de pierres précieuses, et remplir tout le Chœur de la fumée du plus suave encens. Par cet encensoir celle-ci comprit qu'était désigné le cœur de sainte Agnès; les pierreries étaient ses douces paroles, le feu, l'amour que lui inspirait le Saint-Esprit, qui ne faisant qu'un brasier de toutes ses pensées et de tous ses désirs, réjouit et récrée de l'odeur la plus suave Dieu, ainsi que les hommes qui méditent avec dévotion ses paroles.

Aux Matines, comme on chantait le Répons *Amo Christum, j'aime le Christ*, le Seigneur Jésus apparut tenant Agnès embrassée dans son bras droit. Or le Seigneur et la bienheureuse Agnès avaient des vêtements semblables, c'est-à-dire rouges, sur lesquels étaient écrites comme en lettres d'or toutes les paroles de sainte Agnès, et les paroles qui étaient sur le vêtement du Seigneur rayonnaient sur ceux de la robe

de sainte Agnès, qui renvoyaient ensuite leur éclat sur le Seigneur, et jetaient sur le Cœur et sur tous les assistants une vive lumière. Du cœur de toutes celles qui chantaient avec ferveur et piété partait un rayon qui traversait le Cœur de Dieu, pour se répandre ensuite comme une douce liqueur dans le cœur de sainte Agnès. Ce qui fit comprendre à celle-ci que tout le fruit de dévotion et d'amour qui se produit encore de ses paroles, et semblablement des paroles de tous les Saints, ainsi que le soleil, en fondant la glace, la fait remonter en vapeur là d'où elle est venue, remonte aussi en Dieu, et remplit les Saints de douceur et d'allégresse.

Et comme les paroles de sainte Agnès revenaient souvent dans l'office, celle-ci qui avait cette vision se mit à gémir et à se plaindre au Seigneur de ce qu'elle ne l'avait pas, ainsi que cette Vierge bienheureuse, aimé de tout son cœur, en son jeune âge, bien qu'elle eût été fiancée au Christ sous l'habit de la Religion dès son enfance. Alors le Seigneur dit à sainte Agnès : « Donne-lui tout ce que tu as. » Cette parole lui fit comprendre que Dieu a conféré aux Saints cette faveur de pouvoir donner en présent tout ce que Dieu a opéré en eux, tout ce qu'ils ont souffert pour le Christ, à ceux qui les aiment et les révèrent, qui louent Dieu ou lui rendent grâces pour eux, ou qui aiment les dons que Dieu a mis en eux. Sainte Agnès ayant fait ce que le Seigneur lui avait dit, celle-ci, remplie d'une joie ineffable, pria la Reine des Vierges de louer son Fils pour ce don nouveau. Et la Vierge Marie lui dit : « Récite-moi un *Ave Maria*. » Alors celle-ci, divinement inspirée, s'échappa en ces louanges : « *Je vous salue* de la part de la toute-puissance du Père ; *Je*

vous salue au nom de la sagesse du Fils ; Je vous salue de par la bénignité du Saint-Esprit, très-douce Vierge Marie, qui êtes la lumière du ciel et de la terre. Pleine de grâce, la répandant et en remplissant tous ceux qui vous aiment. Le Seigneur est avec vous, le Fils unique de Dieu le Père, le Fils unique de votre cœur virginal, votre ami et très-doux époux. Vous êtes bénie entre les femmes ; oui, vous avez banni la malédiction d'Eve, et acquis pour tous la bénédiction éternelle. Est béni le fruit de vos entrailles, lui le Créateur et le Seigneur de l'univers, qui bénit et sanctifie tout, qui unifie et enrichit toutes choses. »

Alors la bienheureuse Vierge Marie lui donna tous ses biens, même sa maternité virginale, pour qu'elle fût mère de Dieu spirituellement, par la grâce, comme elle-même l'est par nature. Par là elle vit aussi que tous ceux qui se régissent d'après la volonté de Dieu, l'aimant en toutes choses et l'accomplissant dans leurs actions, deviennent les mères du Christ, selon cette parole : « *Quiconque fera la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur, il est ma mère.* » (MATTH. XII. 50.)

Voyant et sentant ce qu'il y a d'affectueux et de tendre chez Dieu pour les Vierges, elle était toute pénétrée d'admiration et de reconnaissance pour cette bonté de Dieu si grande, et le Seigneur lui dit : « J'ai honoré les Vierges au-dessus de tous les Saints de trois privilèges : le premier est que je les aime plus que toute créature ; c'est pourquoi la première Vierge qui m'ait voué sa chasteté a tellement embrasé mon amour que, ne pouvant plus me contenir, je me suis précipité du ciel pour me renfermer en elle tout entier. Le second est que je les ai enrichies par-dessus

tous ; tout ce que je possède, tout ce que j'ai souffert, je le leur ai donné pour être leur propriété particulière. En troisième lieu, je les ai glorifiées par-dessus tous ; car en leur présence je me lève, je leur dis en secret des paroles mystérieuses, et seules elles ont la liberté de jouir quand elles le veulent de mes chastes embrassements. »

Alors celle-ci lui dit : « Dieu très-aimable, que doivent être ces Vierges fortunées que vous honorez d'une telle prérogative ? » Il répondit : « Nobles, belles et riches. La Vierge que je me choisis ainsi pour épouse doit être noble en humilité, ne se réputant rien, s'estimant au-dessous de toute créature, et désirant sincèrement le mépris et l'abjection : et plus elle sera humble, plus elle sera noble dans la gloire des cieux ; et moi à son humilité j'ajouterai la mienne qui lui conférera la noblesse la plus haute. Je la veux belle aussi, c'est-à-dire, patiente ; d'autant plus belle par la patience qu'à ses souffrances s'uniront celles de ma passion ; et pour mettre le comble à sa beauté, je lui donnerai encore cette divine clarté que j'ai reçue du Père avant la constitution du monde. Il faut encore qu'elle soit riche en vertus, amassant les trésors de toutes les vertus, auxquels j'apporterai en surcroît les richesses incomparables de mes vertus, qui la feront vivre dans l'abondance et l'affluence des délices éternelles. »

Une autre fois, comme on chantait l'Offertoire *Offerentur Regi Virgines*, les Vierges seront offertes au Roi¹, elle chercha en elle-même ce qu'elle pourrait en ce

1. Aujourd'hui *Afferentur*, Offertoire de la Messe de sainte Agnès.

moment offrir d'agréable à Dieu; le Seigneur lui dit : « Celui qui m'offrira un cœur humble, patient et enclin à la charité, me fera un présent complètement agréable. » Elle reprit : « Et quel est le cœur si humble qui puisse ainsi vous plaire ? » Il répondit : « Celui qui est joyeux d'être méprisé, que les peines et les contrariétés rendent heureux, qui est content de pouvoir ajouter quelque chose à mon humilité et à ma passion, d'avoir quelque chose à me sacrifier ; voilà celui qui est patient et humble de cœur. De même, celui qui se réjouit du bien qui arrive à son prochain, et s'afflige de ses disgrâces comme si elles étaient les siennes, celui-là m'offre un cœur vraiment enclin à la charité. »

CHAPITRE XII.

19. DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE, DE SAINTE ANNE, ETC.

EN la nuit sainte de la Purification de la bienheureuse Vierge Marie, elle vit cette glorieuse Vierge et Mère portant dans ses bras Jésus, le royal enfant, revêtu d'une robe de la couleur de l'air (d'azur), avec des fleurs d'or, et ces doux mots écrits sur sa poitrine, autour de son cou et de ses bras : JÉSUS-CHRIST. Celle-ci dit à la sainte Vierge : « O très-douce Vierge, aviez-vous ainsi paré votre Fils quand vous fîtes sa présentation au Temple ? » Elle répondit : « Non sans doute ; mais je l'avais cependant habillé convenablement. Depuis le jour de la naissance

de mon Fils, j'aspirais avec une joie indicible après ce jour où je devais offrir à Dieu le Père mon Fils comme une hostie agréable, qui seule a fait accepter de Dieu toute autre hostie à lui offerte dès le commencement du monde. Aussi je l'ai offert avec tant de joie et de dévotion, que si la dévotion de tous les Saints se fût accumulée en une seule personne, on n'aurait encore pu la comparer à la mienne ; mais toute cette joie, aux paroles de Siméon, *un glaive transpercera votre âme*, fut changée en tristesse. Combien de fois n'ai-je pas depuis ce temps, lorsque mon Fils reposant sur mon sein, dans l'excès de ma tendresse j'inclinai ma tête sur sa tête, n'ai-je pas baigné des larmes de l'amour cette tête et tout son visage ! combien de fois lui ai-je répété ces paroles : O salut et joie de mon âme ! » Celle-ci regardant d'un œil d'envie l'aimable enfant, sa royale Mère, pour la contenter, le lui remit entre les bras. Toute remplie de joie, elle voulut serrer l'enfant dans ses bras, mais elle ne fit que se presser elle-même ; elle n'avait pas l'enfant.

Ensuite, comme on imposait l'Antienne : *Hæc est quæ nescivit torum*, Voilà celle qui n'a pas connu de couche défendue ¹, elle entendit les Chœurs des Anges continuer dans les airs l'Antienne avec une douce harmonie, qu'ils répétèrent avec allégresse durant tout le Psaume *Benedixisti*, suivant leurs différents Chœurs, en commençant par les Anges, et passant successivement aux Archanges, aux Trônes, aux Dominations, aux Principautés, aux Puissances et aux Vertus. Mais quand ce fut arrivé au tour de ces Anges de feu, je veux dire, les Chérubins et les Séraphins,

1. Antienne de l'Office des Vierges.

les chants devinrent d'une telle douceur qu'il n'y a rien à leur comparer sur la terre.

La Bienheureuse Vierge était donc au milieu du Chœur, portant son enfant dans ses bras ; et il apparut une lumière élevée de trois coudées au-dessus de la terre, dont l'éclat surpassait celui de milliers de soleils, sur laquelle la Vierge-Mère posa son très-doux Fils. Cette lumière resplendissante figurait la divinité ; en effet, Dieu sur la terre fut son propre porteur à lui-même, et la divinité fégissait l'humanité. La glorieuse Vierge Marie avait sur la tête le diadème royal, que deux Anges soutenaient, et sur lequel étaient inscrits en or et en pierres précieuses les mérites et les vertus de tous les Saints, qui en cette vie ont été ses dévots serviteurs. Il en tombait comme de petites gouttes, qui exprimaient la grâce que Dieu répand en tous ceux qui servent dévotement sa Mère virginale. Saint Gabriel Archange marchait devant elle, ayant à la main un sceptre d'or sur lequel était écrit en lettres d'or : *Ave, gratia plena, Dominus tecum*. Ce qui fit connaître à celle-ci que dans le ciel il est honoré d'une distinction particulière, pour avoir adressé le premier cette merveilleuse salutation à la Mère de Dieu.

La Bienheureuse Vierge Marie se tenait ainsi à la droite de son Fils, ayant à la main une boîte d'or, et comme celle-ci lui demandait ce qu'elle renfermait, elle répondit : « De la liqueur du Cœur divin que je veux offrir à mon Fils, avec tout le travail que l'on dépense à mon service et au sien. » Sainte Anne était à la gauche du Seigneur, et celle-ci demanda à la bienheureuse Vierge Marie combien de temps avait vécu sainte Anne en ce monde. Et il lui fut répondu ; « Jus-

qu'au moment où je ramenai mon Fils de l'Égypte.» Elle vit aussi le bienheureux Siméon debout près de l'autel, et de son cœur partait un triple rayon en manière d'arc-en-ciel ; ce qui exprimait l'humilité, la force et la ferveur du désir qu'il eut de Dieu ; et celle-ci lui dit : « Obtenez pour moi un vrai désir d'être délivrée de mon corps et réunie à Jésus Christ! » Mais Siméon lui répondit : « Il est meilleur et plus parfait de remettre à Dieu votre volonté, et de vouloir ce qu'il voudra. » Alors elle pria la Bienheureuse Vierge Marie d'intercéder auprès de son Fils pour elle et pour la Congrégation ; ce qu'elle fit aussitôt à deux genoux.

Les Matines étant achevées, comme elle devait chanter avec les autres chantres le *Benedicamus*, elle pria encore la sainte Vierge de louer son Fils au nom de la Congrégation. Alors l'illustre Vierge Marie avec la voix la plus douce se mit à chanter :

*« Jesu, corona Virginum,
Amor dulcedo et osculum, »*

Jésus, la couronne des Vierges, leur amour, leur douceur, l'objet de leur tendresse, et tous les Anges et les Saints firent à leur tour retentir les airs de ce chant : « Nous vous louons à tout jamais, vous que l'amour a fait le Fils d'une Vierge. » Il sortit ensuite une splendeur dont tout le Chœur fut rempli, qui lui fit comprendre que la bienheureuse Vierge louait son Fils pour elles et avec elles. Puis l'armée des Anges et des Saints, avec grande allégresse, poursuivit les louanges du Seigneur et remonta dans les cieux en chantant : « Faites entendre vos hymnes dans les cieux, et qu'ils résonnent jusque dans les enfers. »

CHAPITRE XIII.

20. D'UNE MONTAGNE AVEC SEPT ÉTAGES ET SEPT FONTAINES ; DU TRÔNE DE DIEU ET DE LA BIEN-HEUREUSE VIERGE MARIE.

LE Dimanche *Esto mihi*¹, elle entendit le bien-aimé de son âme, Jésus qui lui disait mystérieusement : « Veux-tu rester avec moi ces quarante jours et ces quarante nuits sur la montagne ? » L'âme répondit : « Bien volontiers, mon Seigneur ; c'est tout ce que je veux, ce que je désire. » Alors il lui fit voir une haute montagne d'une grandeur prodigieuse, s'étendant de l'Orient à l'Occident, avec sept étages et sept fontaines. Il la prit avec lui, et ils arrivèrent ensemble au premier étage, qui s'appelait le degré de l'humilité, où se trouvait une fontaine pour laver l'âme de tous les péchés commis par orgueil. Ils gravirent ensuite le second, appelé le degré de la douceur ; la fontaine était celle de la patience, qui purifie l'âme de toutes les taches contractées dans la colère. Arrivés au troisième, le degré de l'amour, la fontaine de la charité qui s'y trouvait lava l'âme de tous les péchés enfantés par la haine. A ce degré Dieu s'arrêta quelque temps avec l'âme. Alors celle-ci se prosterna aux pieds de Jésus, et aussitôt la douce voix du Christ, cet organe si mélodieux, se fit entendre ainsi : « *Lève-toi, mon amie ; montre-moi ton visage.* » (CANTIQ. II.) Et tous les Anges et les Saints qui étaient

1. Dimanche de la Quinquagésime.

réunis au sommet de la montagne firent résonner avec douceur, comme d'une seule voix, avec Dieu et en Dieu, le doux épithalame de l'amour ; ils le chantaient avec un si grand charme que la langue humaine est incapable de l'exprimer.

Ils s'élevèrent de là au quatrième degré ; c'est le degré de l'obéissance, et la fontaine est celle de la sainteté, purifiant l'âme de toutes les œuvres de désobéissance. Ils parvinrent ensuite au cinquième, qui était le degré de la retenue ; la fontaine était celle de la libéralité, où l'âme se purifiait de tous les péchés commis par avarice, usant des créatures sans plus d'utilité pour elle-même que de gloire pour Dieu. Montant toujours, ils arrivèrent au sixième degré qui est celui de la chasteté ; là est la fontaine de la divine pureté, qui purifie l'âme de tous les mauvais désirs de la chair. Là elle vit le Seigneur et elle-même revêtus d'une robe blanche. Ils arrivèrent enfin au septième degré qui s'appelle la joie spirituelle ; la fontaine s'appelle la joie céleste, où l'âme est lavée de toutes les fautes commises par dégoût des choses spirituelles ; or cette fontaine ne s'écoulait pas comme les autres avec impétuosité, mais seulement goutte à goutte et imperceptiblement ; parce que personne, tant qu'il est en cette vie, ne peut recevoir la joie céleste dans sa plénitude, mais il en perçoit seulement une goutte, un rien auprès de la réalité.

Après cela le bien-aimé avec la bien-aimée gravit le sommet de la montagne, où ils trouvèrent une multitude d'Ange, semblables à des oiseaux portant des clochettes d'or, qui rendaient un son harmonieux. Sur la montagne elle-même il y avait deux trônes d'un éclat merveilleux : le premier était le trône et le

siège de la suprême et indivisible Trinité, daquel sortaient quatre fleuves d'eau vive : le premier désignant la divine sagesse qui gouverne les Saints, et leur fait en tout reconnaître et accomplir avec joie sa volonté ; le second, la divine providence, qui leur prépare tous les biens dont ils sont rassasiés dans la liberté éternelle ; le troisième, cette divine affluence qui les enivre de tout ce qui est bon, qu'ils ne peuvent jamais tant désirer qu'ils ne reçoivent encore davantage ; le quatrième, la volupté divine, qui les fait vivre en Dieu avec tant d'ivresse, rassasiés de joies, inondés de délices qui n'auront pas de fin, où Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux.

Ce trône avait à son sommet un baldaquin d'or, recouvrant de son étendue toutes les parties de l'univers, lequel signifiait la divinité. Tout couvert de pierres précieuses et de l'or le plus fin, c'était une œuvre royale, faite véritablement pour le Roi des cieux. Il avait aussi plusieurs pavillons, qui étaient les demeures des Saints : Patriarches, Prophètes, Apôtres, Martyrs, Confesseurs, puis tous les élus.

Le second trône était celui de la Vierge-Mère qui, ainsi qu'il convient à une reine, avait sa place aux côtés de son roi. Ce trône comptait également plusieurs pavillons, qui étaient les demeures des Vierges de la suite de la Vierge par excellence, qu'elles accompagnaient partout.

L'âme, à la vue du Roi de gloire, Jésus, siégeant sur le trône de sa magnificence impériale, avec sa Mère assise à ses côtés, ravie d'admiration pour cette face glorieuse sur laquelle les Anges sont jaloux de jeter un regard, se sentit défaillir devant le trône de la sainte Trinité, et se précipita aux pieds de Jésus ;

mais le Seigneur la relevant la fit doucement reposer sur son sein. Ses vêtements étaient un peu salis au bas de quelque poussière, qui s'y était attachée le soir précédent, dans une affaire qui l'avait occupée ; mais la sainte Vierge Marie vint elle-même l'essuyer.

Elle vit alors dresser devant le trône une table royale où vinrent prendre place toutes celles qui recevaient ce jour-là le corps du Seigneur ; et le Fils de la Vierge venait lui-même leur servir un mets bien délicat, c'est-à-dire son propre corps, pain de vie et de salut ; par quoi le bien-aimé reposa avec ses bien-aimées dans un doux repos. Il leur offrit aussi un calice d'un vin pur d'une grande douceur, c'est-à-dire le sang de l'Agneau sans tache, dans lequel leurs cœurs furent lavés de toute souillure. Alors doucement enivrés, ils reçurent le bonheur d'être unis à Dieu. En ce moment Dieu dit à l'âme : « Maintenant je me donne à toi, avec tout le bien que je suis et que je peux donner ; tu es en moi, et je suis en toi ; jamais tu ne seras séparée de moi. »

Alors elle pria la Bienheureuse Vierge de rendre pour elle à son Fils ses louanges, et aussitôt se levant de son trône et suivie du Chœur des Vierges, elle exalta son Fils avec des louanges ineffables. Les Patriarches et les Prophètes louaient aussi le Seigneur, disant le Répons *Summæ Trinitati*, à la Trinité suprême, et le Chœur des Apôtres chantait avec allégresse l'Antienne *Ex quo omnia*, Celui de qui tout provient ; car sur la terre ils avaient reconnu que du même ont procédé tous les biens, par qui toutes choses ont été faites au ciel et en la terre, et dans lequel tous les biens sont cachés. Ensuite l'armée victorieuse des Martyrs chanta : *Tibi decus*, etc. à vous l'hon-

neur, etc. Puis les Confesseurs faisaient résonner l'hymne *Benedictio et claritas, Bénédiction, lumière*, etc. Or parmi eux elle vit tout particulièrement cet excellent Père, le bienheureux Benoît, revêtu d'une robe blanche, parsemée de roses vermeilles ; la blancheur signifiait sa chasteté virginale ; et le rouge indiquait qu'il avait été vraiment martyr, pour les victoires qu'il avait remportées avec tant de combats et de sueurs pour l'observance et le maintien de l'Ordre. Comme elle s'étonnait de ne pas entendre chanter les Anges, le Seigneur lui dit : « Ils t'attendent pour chanter avec eux. » Et aussitôt les saints Anges, avec cette bienheureuse âme, se mirent à chanter *Te sanctum Dominum*, etc. *Vous êtes le Saint, le Seigneur*, etc.

Après cela elle dit au Seigneur : « O mon unique bien-aimé, qu'aimez-vous mieux que les hommes connaissent de vous ? » Le Seigneur répondit : « Ma bonté et ma justice : ma bonté qui me fait attendre miséricordieusement l'homme jusqu'à ce qu'il se convertisse à la pénitence ; à quoi je ne laisse pas de l'attirer continuellement par ma grâce ; mais quand il ne veut absolument pas se convertir, ma justice réclame sa damnation. » L'âme : « Et que dites-vous de votre charité ? » Le Seigneur : « Un fidèle ami fait part de tous ses biens à son ami, et lui révèle ses secrets ; ce que je fais moi-même. » Elle pria encore le Seigneur de lui apprendre comment elle pourrait lui offrir des satisfactions pour la sainte Eglise, qui en ces temps commettait tant d'outrages contre son bien-aimé. Le Seigneur lui dit : « Récite-moi trois cent cinquante fois l'Antienne *Tibi laus, tibi gloria, tibi gratiarum actio, o beata Trinitas, A vous louange, gloire ; à vous actions de grâces, ô sainte Trinité*, pour

toutes les injures qui me sont faites si indignement par ceux qui sont mes membres. »

21. *Du mont des vertus, et des Saints qu'elle y vit.*

UN autre jour elle vit encore en révélation la même montagne. Elle la gravissait toute seule, et quand elle fut au troisième degré, celui de l'amour, elle s'y purifia dans la fontaine de toutes ses souillures. Au sixième elle fut revêtue d'une robe blanche; parvenue au septième, elle vit le Seigneur Jésus debout sur le sommet de la montagne, qui lui tendant la main, l'éleva jusqu'à lui et lui dit: « Viens, allons nous promener par ici. » Et elle allait seule avec lui seul, et ne voyait rien que Jésus seul. Ils arrivèrent ainsi à une petite maison faite d'argent transparent, autour de laquelle jouaient de petits enfants, tout joyeux et revêtus de blanc, qui louaient le Seigneur. Elle sut que c'étaient les enfants morts avant leur cinquième année qui se réjouissent là sans fin. Ils rencontrèrent ensuite une maison de pierre couleur de pourpre, autour de laquelle chantaient des âmes revêtues de vêtements également de pourpre; et elle connut que c'étaient les âmes des veuves et de celles qui avaient été unies dans le mariage, enfin le commun peuple des bienheureux. Ils arrivèrent après cela à une maison taillée dans un saphir rouge, entourée d'une multitude innombrable de Saints revêtus d'écarlate. Ces âmes Bienheureuses étaient celles qui en cette vie avaient combattu pour le Christ contre le diable, et là elles se réjouissaient à jamais avec le Seigneur.

Ils poursuivirent plus loin, et parvinrent à une maison bâtie de l'or le plus pur, et le Seigneur la montrant à l'âme lui dit : « C'est ici la maison de l'amour dont il est écrit : *Je te conduirai en la maison de ma mère, en la chambre de celle qui m'a donné le jour.* » (CANTIQ. III. 4.) L'Amour est ma mère, et moi je suis le fils de l'Amour. » De ces paroles elle comprit divinement que la Vierge Marie enflammée d'une ardeur extrême du Saint-Esprit et consumée célestement, avait conçu le Fils de Dieu dans le fervent amour du Saint-Esprit; ainsi le Christ est le fils de l'Amour, et sa mère, c'est l'Amour. Lorsqu'ils furent entrés en cette maison, l'âme se prosterna aux pieds de Jésus, mais lui la relevant aussitôt, la reçut dans ses bras. Or toutes les personnes qui s'étaient recommandées à ses prières étaient là à la porte, et du Cœur du Seigneur il sortit une corde qu'ils saisirent tous avec empressement : ce qui indiquait que tous ceux pour qui elle priait, avaient part aux grâces divines.

Après qu'elle eut reçu le corps du Seigneur, les Saints qui étaient autour de la maison se mirent à chanter : « *Panem Angelorum manducavit homo. Alleluia. L'homme a mangé le pain des Anges. Alleluia.* » Les Anges chantaient à leur tour : « *Panem de cælo dedit ei. Il lui a donné un pain qui vient du ciel.* » Et ainsi unie à son bien-aimé, elle se reposait dans les délices en lui et avec lui, en qui seul on trouve la plénitude de tout bien, et l'abondance des délices éternelles.

CHAPITRE XIV.

22. COMMENT LE SEIGNEUR SE FIT SERVIR
PAR L'ÂME.

Au saint jour des Palmes, tandis qu'elle occupait son esprit des choses accomplies sur la terre par le Christ en ce jour, il lui vint le désir de savoir ce que les bienheureuses Marie et Marthe avaient préparé de bon pour le Seigneur, lorsqu'il était venu loger chez elles. Il lui sembla aussitôt qu'elle était à Béthanie dans leur maison. Et elle vit un appartement tout préparé, où était dressée une table, et le Seigneur assis à cette table. Elle lui demanda ce qu'il avait fait cette nuit, et il lui répondit : « J'ai passé toute cette nuit dans la prière, seulement vers le point du jour j'ai un peu dormi tout assis. » Puis il ajouta : « Tu prépareras un appartement semblable dans ton âme, et tu m'y serviras. » Et tout aussitôt il lui sembla voir le Seigneur assis à cette table, avec elle pour le servir.

D'abord elle lui servit dans un plat d'argent du miel, c'est-à-dire, cet amour tendre, qui du sein du Père le coucha dans une crèche, alors que tous les cieux se mirent à distiller le miel. En second lieu, un mets composé de violettes, savoir, l'humble vie du Christ en ce monde, en lequel il se soumit à toute créature. Troisièmement, elle lui apporta les chairs d'un agneau, celles de cet Agneau sans tache qui effaça les péchés du monde entier. Quatrièmement,

elle posa devant lui un veau gras, engraisé de la douceur de la grâce spirituelle. En cinquième lieu, elle servit un jeune faon, c'est-à-dire, ce désir inappréciable qui fit courir tous les jours de sa vie le Christ jusqu'à la mort. Sixièmement, elle lui offrit un poisson rôti, désignant le Christ lui-même dans la passion qu'il souffrit pour nous. Septièmement, elle offrit le Cœur de Jésus-Christ assaisonné de divers arômes de la plus suave odeur, c'est-à-dire, rempli et débordant de vertus. Elle lui versa aussi à boire de trois vins différents : premièrement, d'un vin excellent, qui désignait tous les travaux supportés par le Christ durant sa vie, et par ses élus ; en second lieu, d'un vin rouge, figurant la passion et la mort du Christ ; enfin, d'un vin pur et délicieux, savoir, l'effusion intime et spirituelle de la divine douceur.

Toute âme dévote en fait autant, chaque fois qu'elle médite ces grâces et ces bienfaits dans un sentiment de reconnaissance, et qu'elle en rend au Seigneur Jésus ses bénédictions et ses louanges.

CHAPITRE XV.

23. DE CINQ MANIÈRES DE LOUER DIEU.

UNE autre nuit, comme la tristesse l'empêchait de se livrer au sommeil, elle entendit les Chœurs des Anges chanter ces paroles : « *Jacta cogitatum tuum in Domino, et ipse te enutriet, Jette tes réflexions et les abandonne au Seigneur, et lui-même te nourrira.* » (Ps. LIV. 23.) Et elle vit le Seigneur debout devant

elle, en un vêtement vert. Et elle lui dit : « O Seigneur très-aimable, comment paraissez-vous habillé de vert, en ce temps de votre passion ? » Le Seigneur répondit : « Il est écrit : *Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ?* » (LUC. XXIII. 31.) Elle comprit par cette parole que si Jésus, qui est la sève et la verdure de toutes les vertus, a souffert tant de supplices, que peuvent attendre ceux qui sont secs et arides de tout bien, sinon les tourments éternels ? Alors elle pria le Seigneur de l'instruire des louanges qu'elle devrait lui adresser en ce temps de sa passion ; il lui montra les cinq doigts de sa main, lui faisant entendre ainsi qu'elle devait le louer en cinq manières.

C'était premièrement l'incompréhensible toute-puissance, qui pour l'homme l'avait rendu faible et sans pouvoir, lui, le tout-puissant Seigneur des Anges et des hommes. Secondement, l'inscrutable sagesse qui l'avait amené à se faire passer pour insensé ; troisièmement, son inestimable charité, qui l'a rendu gratuitement odieux à ceux qu'il devait sauver. Quatrièmement, sa bénignissime miséricorde, qui a fait qu'il a été condamné à souffrir pour l'homme une mort si cruelle. Cinquièmement, sa douceur enchanteresse, qui ne lui a procuré à lui que les amertumes de la mort la plus amère.

CHAPITRE XVI.

24. DU NOM DE JÉSUS DE NOTRE-SEIGNEUR, ET DE SES PLAIES SACRÉES.

EN une Messe de *Nos autem*¹, le Seigneur lui dit : « Remarque ces paroles : *in quo est salus, vita et resurrectio nostra* : dans la croix est le salut, et hors d'elle il n'y a point de salut, selon cette parole : point de salut même en la maison. Une âme donc qui n'a pas de croix, c'est-à-dire, de tribulation, n'a pas de patience à exercer, et sans patience, c'est-à-dire, sans souffrance, point de salut. La vraie vie a aussi été donnée à l'homme dans la croix, lorsque moi, qui suis la vie de l'âme, mourant sur la croix de la mort d'amour, j'ai vivifié l'âme qui était morte dans le péché, et lui ai donné de vivre en moi pour l'éternité. C'est encore en la croix qu'il est donné à l'homme de pouvoir se relever par la pénitence, toutes les fois qu'il lui arrive de tomber par le péché. D'elle enfin viennent la résurrection de la chair et la vie éternelle. »

Et comme on lisait dans l'Épître : *Dedit illi nomen, Il lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom*, elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur, quel est ce nom très-digne qui vous a été donné par le Père ? » Le Seigneur lui répondit : « Ce nom est celui de Sauveur de tous les siècles. Car je suis le Sauveur et le Rédempteur de tout ce qui est, a été, et qui sera jamais.

1. Messe du mardi de la Semaine sainte.

Je suis le Sauveur de ceux qui ont vécu avant mon Incarnation ; le Sauveur des hommes avec qui j'ai conversé comme homme dans le temps ; le Sauveur de ceux qui ont suivi mes enseignements, et qui veulent de plus marcher sur mes traces, et cela jusqu'à la fin des siècles. Et c'est là mon nom très-digne, qui dès le commencement du siècle m'a été destiné par le Père pour moi seul, et qui est au-dessus de tout nom. »

Et comme elle rendait grâces à Dieu pour ses très-saintes plaies, le priant de faire à son âme autant de blessures d'amour qu'il en avait reçues en son corps, le Seigneur lui dit : « Toutes les fois qu'au souvenir de ma passion l'homme gémit du fond de son cœur, autant de fois il semble appliquer une rose fraîche sur mes plaies, et il en part en son âme un trait d'amour qui lui fait une blessure de salut. »

25. *D'un désir de l'âme.*

EN la férie quatrième, comme on chantait la messe *In nomine Domini*, etc. elle dit au Seigneur : « Oh ! si j'en avais maintenant le pouvoir, je ferais plier humblement devant vous, mon très-doux et très-fidèle ami, le ciel, la terre et l'enfer avec toutes les créatures ! » Le Seigneur lui répondit benigne-ment : « Demande-moi d'accomplir ce vœu en moi-même ; car en moi est contenue toute créature, et quand je viens devant Dieu le Père remplir l'office de louanges ou d'actions de grâces, il est nécessaire que tout ce qu'il y a de défaut en la créature soit suppléé par moi et en moi de la façon la plus digne.

Ma bonté ne peut d'ailleurs souffrir que le désir d'une âme fidèle, quand elle ne peut par elle-même l'accomplir, demeure imparfait. »

CHAPITRE XVII.

26. DE L'ARBRE DE LA CROIX DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

D E même, dans une messe de *Nos autem*, elle vit au milieu de l'église, un bel arbre d'une prodigieuse grandeur, et couvrant de sa largeur toute la terre ; il était poussé de trois rameaux sortis ensemble de la terre, sur laquelle ils venaient se replier en retombant. Sous l'une de ces branches on voyait des bêtes qui se nourrissaient des fruits tombés de l'arbre, désignant les pécheurs et les hommes qui vivent comme des brutes, jouissant des bienfaits de Dieu comme les animaux, sans jamais, par l'action de grâces, lever leurs regards vers Celui de qui tous biens procèdent. Sous une autre branche étaient des hommes qui mangeaient du fruit de l'arbre, et elle reconnut en eux tous les personnages justes et bons qui étaient remarqués dans l'Église. Sur la troisième des oiseaux faisaient entendre des chants mélodieux ; ils désignaient les âmes des Saints qui louent Dieu sans fin. Les âmes du purgatoire apparaissaient aussi comme des figures humaines sans corps qui venaient se réconforter des odeurs de cet arbre. Des oiseaux noirs volaient aussi à l'entour ; mais ils étaient tenus à distance par une grande fumée qui sortait de l'ar-

bre : ces derniers figuraient les démons et les diverses tentations des hommes, qui ne seront jamais mieux repoussées que par le souvenir de la passion du Seigneur, dont cette fumée signifiait l'âpreté.

Le prêtre qui célébrait la messe paraissait vêtu et paré des feuilles du même arbre, et les fruits qui pendaient des branches retombaient tout autour de lui ; ce qui indiquait que celui qui honore avec amour la passion du Christ, voit ennoblir ses vertus, et tout le bien qu'il peut faire, fructifier à son grand avantage. Les cœurs des fidèles apparaissaient aussi comme des lampes ardentes suspendues aux branches de l'arbre, et la liqueur qui brûlait dans ces lampes décollait de l'arbre ; ce qui insinuait qu'on ne peut affectionner la passion du Seigneur si on n'en reçoit de Dieu la grâce. Ces lampes étaient ardentes, parce que celui qui veut aimer Dieu doit conserver le souvenir et le culte de la passion, qui alimentera ainsi son amour ; car il n'y a rien qui affecte et embrase autant l'âme que le souvenir de la passion de Jésus-Christ.

CHAPITRE XVIII.

27. DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

LE jour du Vendredi Saint, au milieu des grâces qu'elle reçut de Dieu, elle dit au Seigneur : « O mon Dieu très-doux, qu'est-ce que l'homme peut vous rendre pour vous être ainsi laissé arrêter

et lier en ce jour pour son salut? » Le Seigneur : « Qu'il se laisse lier lui-même volontiers à cause de moi du lien de l'obéissance. » L'âme : « Quelle louange vous rendra-t-il pour ce que vous avez été couvert des sales crachats des Juifs, et cruellement souffleté par eux? » Le Seigneur : « Je te le dis en vérité, tous ceux qui méprisent leurs supérieurs, me crachent au visage. Si l'on veut donc m'offrir une réparation de cet outrage, on doit honorer ses supérieurs. » L'âme : « Quelles actions de grâces doit-on vous rendre, ô tendre ami, pour les soufflets? » Réponse : « Que l'on suive rigoureusement les coutumes prescrites, et les constitutions de son Ordre. » L'âme : « Quelle louange vous faut-il, ô très-fidèle ami, pour la souffrance que vous avez endurée, lorsqu'on enfonça sur votre tête impériale la couronne d'épines, et qu'on en fit sortir le sang avec tant de force qu'il voila toute votre aimable face, sur laquelle les anges convoient de jeter leurs regards? » Il répondit : « Que l'homme résiste avec force aux tentations, et autant de fois qu'il en aura surmonté, autant de pierres précieuses qu'il placera sur mon diadème. » L'âme : « Que faire, ô le plus savant des maîtres, pour les avanies qu'on vous a faites en vous revêtant de blanc comme un pauvre insensé? » Le Seigneur : « Ne chercher dans les vêtements ni la parure, ni la rareté, mais seulement la nécessité. » L'âme : « Quelles actions de grâces, ô l'unique de mon cœur, vous offrir pour votre cruelle et barbare flagellation? » Le Seigneur : « La fidélité et la persévérance dans la patience avec moi, dans l'adversité comme dans la prospérité. » L'âme : « Qu'est-ce que vous accepterez, mon bien-aimé, pour vous être laissé percer les pieds et

attacher ainsi à la croix ? » Le Seigneur : « Que l'homme épanche en moi ses désirs, et s'il ne peut avoir de désirs, qu'il ait la volonté d'avoir des désirs, et j'accepterai sa volonté pour le fait. » L'âme : « Que lui demanderez-vous pour vous être laissé clouer les mains à la croix ? » Le Seigneur : « Qu'il s'exerce en toutes les bonnes œuvres, et que pour moi il évite toute mauvaise action. » L'âme : « Quelles actions de grâces, ô douceur sans pareille, doit-on vous rendre pour cette plaie d'amour que vous avez reçue en croix pour l'homme, lorsque l'amour perça de la flèche d'un amour invincible votre très-doux Cœur, dont il sortit alors pour nous guérir de l'eau et du sang, et qu'ainsi vaincu par l'amour que vous aviez pour votre Épouse, vous êtes mort de la mort de l'amour ? » Le Seigneur : « Que l'homme conforme toujours sa volonté à ma volonté, et que ma volonté lui plaise toujours, en tout et par-dessus tout. »

Le Seigneur lui dit encore : « Je te le dis en vérité : J'accepterai les larmes répandues pieusement pour ma passion, comme si on l'avait soufferte pour moi-même. » L'âme : « Comment ferai-je, mon Seigneur, pour obtenir ces larmes ? » Le Seigneur : « Je vais te l'apprendre. Pense d'abord avec quelle amitié et quelle affection je suis allé à la rencontre de mes ennemis, qui me cherchaient avec des épées et des bâtons pour me faire mourir, comme si j'avais été un brigand et un malfaiteur ; je n'ai pas laissé d'aller au-devant d'eux avec l'empressement d'une mère qui va au-devant de son fils, pour l'arracher à la gueule des loups. Secondement, lorsqu'ils me frappaient sans pitié de leurs soufflets, autant de soufflets qu'ils me donnaient, autant de baisers affectueux

ai-je donné aux âmes de tous ceux qui, jusqu'au dernier jour, doivent être sauvés par les mérites de ma passion. Troisièmement, pendant qu'ils me flagellaient avec tant de férocité, j'ai fait pour eux-mêmes une prière si efficace à mon Père céleste, que beaucoup d'entre eux en furent convertis. Quatrièmement, lorsqu'ils m'enfonçaient la couronne d'épines sur la tête, autant de pointes d'épines pénétrèrent dans mes chairs, autant de pierres précieuses je plaçai dans leur couronne. Cinquièmement, quand ils me clouèrent à la croix, et m'étendirent les membres au point que l'on put compter mes os et mes entrailles, j'attirai par ma divine vertu à moi les âmes de tous ceux qui étaient prédestinés à la vie éternelle, ainsi que je l'avais dit auparavant : *Lorsque je serai élevé, j'attirerai tout à moi.* (JEAN. XII. 32.) Sixièmement, lorsque la lance m'ouvrit le côté, j'ai présenté dans mon Cœur à boire la vie à tous ceux qui en Adam avaient bu la mort, afin que tous devinssent des fils de vie éternelle et de salut en moi qui suis la vie. »

Lorsqu'elle eut reçu le corps du Christ, le Seigneur lui dit : « Veux-tu voir comment je suis maintenant en toi, et comment tu es en moi ? » Mais elle gardait le silence, se jugeant indigne. Et tout aussitôt elle vit le Seigneur comme un cristal transparent, et son âme comme une eau pure et brillante répandue dans tout le corps du Christ. Elle était dans l'admiration de cette faveur inestimable et de l'étonnante bonté de Dieu à son égard. Et le Seigneur lui dit : « Souviens-toi de ce que le bienheureux Paul a écrit : *Je suis le dernier des Apôtres, indigne d'être appelé apôtre ; mais par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis.* (COR. XV. 9.) Ainsi tu n'es rien

en toi-même ; mais ce que tu es, par ma grâce tu l'es en moi. »

Comme on faisait ensuite, selon l'usage, l'ensevelissement de la croix, elle dit au Seigneur : « Maintenant, ô l'unique de mon cœur, ensevelissez-vous en moi, et me liez à vous d'une manière inséparable. » Le Seigneur : « Je veux bien m'ensevelir en toi ; je veux être dans ta tête l'objet de ton intelligence, je veux être l'œuvre de tes mains, et m'identifier à toutes tes actions et à tous tes mouvements. »

28. *Encore sur la passion de Notre-Seigneur
Jésus-Christ.*

DANS la nuit encore du Vendredi Saint, pendant sa prière elle dit au Seigneur : « Mon très-doux Seigneur, que puis-je vous offrir en compensation de ce qu'en cette nuit vous vous êtes laissé pour moi arrêter et charger de liens ? » Le Seigneur répondit : « Le désir et la bonne volonté, ce sont là deux liens de soie avec lesquels tu me retiendras doucement attaché à ton âme. Car le cœur rempli de bon vouloir, et disposé à tout bien, ne me perd pas facilement. Les pensées inutiles qui lui surviennent inopinément, ne sont, pour ainsi dire, pas des fautes, pourvu qu'il ne s'y arrête pas avec délibération, lorsqu'il s'en sera aperçu. » Et il ajouta : « Quand je me livrai aux mains des impies, ils me lièrent les mains, et firent de moi tout ce qu'ils voulurent ; ils ne purent cependant lier ma langue ; mais moi je l'enchaînai de telle sorte que je ne dis que ce qu'il était utile que je dise. De même l'homme, quoiqu'il puisse dire bien ou mal à son choix,

devrait tellement refréner sa langue, qu'il ne dit jamais rien qui pût blesser ou seulement troubler son prochain. »

A Prime, comme elle se rappelait que c'était vers cette heure-là que le Christ avait paru devant le président pour être jugé, le Seigneur lui dit : « Viens avec moi au tribunal. » Il la prit, et la plaça devant son Père céleste, lui auprès d'elle. Alors tous les Saints et toutes les créatures se mirent à déposer contre elle : les Séraphins l'accusèrent d'avoir éteint souvent par sa tiédeur l'amour divin que le Cœur de Dieu avait allumé dans son cœur. Les Chérubins lui reprochaient de ne s'être pas régie selon les lumières supérieures dont elle avait été favorisée plus que les autres. Les Trônes se plaignirent qu'elle eût troublé par ses pensées inutiles et inquiètes le repos de leur Roi de paix, qui avait établi en elle son trône. Les Dominations prétendaient qu'elle ne s'était pas soumise avec respect à Dieu, leur roi et Seigneur. Les Principautés se plaignaient qu'elle n'eût pas respecté la divine noblesse qu'elle tenait de sa ressemblance à Dieu, pas plus chez elle-même que chez les autres. Les Puissances l'accusaient de ne s'être pas inclinée devant la divine majesté avec le respect et le tremblement qu'elle aurait dû. Les Vertus se plaignirent de ce qu'elle n'avait pas pratiqué comme il fallait les saintes vertus. Les Archanges disaient qu'elle ne s'était pas rendue aussi attentive qu'elle l'aurait dû aux suaves entretiens de Dieu, et qu'elle ne les avait pas chargés, quand ils lui avaient été envoyés, de reporter à son bien-aimé des tendresses et de douces paroles d'amour. Les Anges se plaignaient de ce qu'elle abusait de leurs services.

La Bienheureuse Vierge Marie déposa qu'à l'égard du très-doux Fils de Dieu, dont elle est devenue la Mère, pour qu'il fût son frère, elle s'était montrée infidèle. Les Apôtres proclamaient qu'elle n'avait pas suivi avec zèle leur doctrine ; les Martyrs disaient qu'elle avait enduré les peines et les infirmités malgré elle ; les Confesseurs, qu'elle avait agi avec négligence dans la Religion et dans les exercices spirituels ; les Vierges se plaignaient qu'elle n'eût pas aimé de toutes ses entrailles un époux aussi aimable ; enfin toutes les créatures criaient ensemble qu'elle avait abusé d'elles.

Alors le très-bon Jésus dit à son Père : « Je répondrai pour elle moi-même à chacune des plaintes qui lui sont intentées, parce que, je l'avoue, je me suis épris d'amour pour elle. » Alors Dieu le Père lui dit : « Qu'est-ce qui vous y a obligé ? » Il répondit : « Mon libre choix, parce que je l'ai choisie pour moi d'avance et de toute éternité. » Alors l'âme, pleine de confiance dans le crédit d'un tel répondant, le prit avec assurance dans ses bras, et dit à Dieu le Père : « Je vous présente, ô Père adorable, je vous présente votre Fils très-humble, qui pour moi vous a payé toutes les fautes que j'ai commises par orgueil. Je vous présente votre Fils rempli de douceur, qui pour moi vous a donné satisfaction pour tous mes péchés de colère. Je vous présente aussi votre Fils très-aimant, l'amour de votre cœur, qui a pleinement suppléé à tous les manquements où je suis tombée par haine. Sa libéralité sans bornes a payé pour tous mes péchés d'avarice ; son très-saint zèle a réparé ma lâcheté ; son abstinence parfaite a suppléé à toute mon intempérance ; la pureté de sa très-inno-

cente vie a payé pour le mal que j'ai commis en pensées, paroles ou actions mauvaises. Sa parfaite obéissance avec laquelle il s'est fait obéissant jusqu'à la mort a effacé toutes mes désobéissances. Enfin sa perfection rachète toutes mes imperfections. »

A Tierce, elle vit le Seigneur entouré d'une clarté et d'une gloire inestimable, en sorte que, des pieds à la tête, chaque place en son corps présentait quelque ornement ; et cela parce qu'il avait été flagellé pour nous avec tant d'inhumanité. Il avait sur la tête une couronne composée de fleurs diverses et des plus belles, disposées avec un art si merveilleux, qu'on n'avait jamais rien vu de pareil. Le Christ s'était composé cette couronne des douleurs de tête dont elle avait souffert en ce temps plus de quarante jours durant.

A Sexte, elle vit le Seigneur porter sa croix, et toute la Congrégation arriver, et chaque personne charger, comme de branches, la croix de tout ce qu'elle avait de lourd et de pénible. Le Seigneur recevait tout avec bonté, et le portait sur sa croix avec joie et patience. [Cependant les Sœurs aidaient toutes le Seigneur à porter sa croix.]

Vers l'heure de None, le Seigneur lui apparut dans une gloire et une majesté merveilleuse, portant un collier d'or d'où pendait un écusson, contenant tous les divers supplices de sa passion. Cet écusson recouvrait toute la poitrine du Seigneur, et se terminait en haut par un lis éclatant, et en bas par une rose magnifique. Cet écusson ou bouclier figurait la triomphante passion du Christ ; le lis indiquait son innocence, et la rose sa patience parfaite.

Lorsque les Sœurs s'approchèrent de la sainte

communion, le Seigneur donna à chacune son divin Cœur, tout rempli d'aromates d'une odeur délicieuse ; ces aromates sortaient de toutes les parties du Cœur sacré, comme de boutons de fleurs qui s'épanouissaient, en sorte que c'était comme un bouquet fleuri. Et chacune reçut en s'approchant un bouclier pareil à celui du Seigneur, lequel venait ensuite briller d'un éclat merveilleux sur sa poitrine. Par là celle-ci comprit que le Christ a conféré à ses fidèles la victoire de sa passion, pour leur être un rempart et une force contre tous leurs ennemis.

Quand le moment fut arrivé pour elle d'embrasser la croix, à la plaie des pieds, elle dit par une inspiration divine : « J'attache en vous, mon Seigneur, tous mes désirs, et je les conforme à vos désirs, afin qu'à ce contact pleinement purifiés et parfaitement sanctifiés, ils ne puissent plus désormais s'arrêter aux choses de la terre. » A la plaie de la main droite, le Seigneur lui dit : « Cache ici ta vie de religieuse, afin que toutes les négligences que tu y auras pu commettre, soient pleinement réparées par la mienne. » A la main gauche, il dit : « Place ici toutes tes peines et tes afflictions, afin qu'unies à mes souffrances, elles deviennent douces, et exhalent devant Dieu une odeur agréable, ainsi qu'un vêtement imprégné de musc ou d'autres essences, en répand l'odeur ; ainsi qu'une bouchée de pain trempée dans le miel en prend la douceur. » A la plaie du Cœur, il dit : « Dans cette plaie d'amour, si grande, qu'elle embrasse le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, applique ton amour à mon divin amour, pour qu'il y devienne parfait, et tel qu'un fer ardent avec le feu, il se confonde en un seul amour. »

Aux Vêpres, elle vit le Seigneur comme s'il venait d'être déposé de la croix, et reposant entre les bras de la bienheureuse Vierge Marie qui lui dit : « Approche et baise les plaies salutaires que mon très-doux Fils a reçues pour ton amour. Mais à son Cœur si bienveillant donne trois baisers, lui rendant grâces pour cette effusion qui l'a fait se répandre en toi et en tous les élus, maintenant et à tout jamais. En baisant la plaie de la main droite, tu lui rendras grâces de ce qu'elle vient t'aider et coopérer à toutes tes bonnes œuvres ; à la main gauche, de ce qu'elle sera toujours pour toi un refuge assuré. Baise aussi la plaie du pied droit, en actions de grâces pour le désir ardent qui l'a fait courir altéré après toi tous les jours de sa vie ; baise avec gratitude la plaie du pied gauche, parce que tu y trouveras toujours la rémission de tous tes péchés. Tu dois avoir aussi pour oindre le bien-aimé de ton âme des aromates de trois sortes : d'abord de l'huile d'olive, qui représente la miséricorde, dont tu exerceras les œuvres avec plus d'assiduité. Ensuite, de l'huile de myrrhe, c'est-à-dire que tu supporteras avec joie et constance pour l'amour de Dieu les tribulations et les infirmités ; troisièmement, le baume, en ce que tu recevras tous les dons de Dieu avec reconnaissance, pour sa seule gloire, n'en espérant ou n'en désirant rien pour toi-même, mais faisant tout refluer purement à Celui qui est la source et l'origine de tous biens. »

Vers Complies, la bienheureuse Vierge Marie lui dit : « Reçois mon Fils et l'ensevelis dans ton cœur. » Aussitôt elle vit son cœur comme un tombeau d'argent avec un couvercle d'or. L'argent signifiait la pureté du cœur, et l'or désignait l'amour qui retient et con-

serve Dieu dans l'âme. Comme elle y renfermait le Christ, à ce qu'il lui semblait, il lui dit : « Tu me trouveras toujours ici dans ton cœur, et je te donne présentement l'assurance de la vie éternelle, ainsi qu'à tous ceux pour qui tu as prié aujourd'hui. »

29. *Comment on peut honorer la passion du Christ le jour du Vendredi Saint.*

Celui qui voudra célébrer d'une manière suivie la mémoire de la passion du Seigneur, n'a qu'à réciter à l'heure de Sexte, comme si c'était de l'Office, sept fois le psaume (XXIX) *Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me*. Et à la fin de l'année il aura récité autant de versets que le Christ reçut de plaies. Qu'il récite encore, s'il le peut, une des Passions du Seigneur, et qu'il rende grâces à Dieu, entre autres, de ce que de la plaie de son pied gauche est sorti pour nous un bain de salut, et de son pied droit un fleuve de paix ; de la main gauche sont sortis des torrents de grâce, de la droite le médicaments des âmes ; mais de la blessure de son très-doux Cœur s'est élancée pour nous l'eau vivifiante et le vin enivrant, c'est-à-dire, le sang du Christ, et tous les biens en une abondance infinie.

30. *Qu'est-ce que Dieu aime le plus en l'homme ?*

ELLE demandait au Seigneur ce qui lui plaisait le plus en l'homme ; il répondit : « C'est qu'il médite avec un profond sentiment de reconnaissance, et garde dans une perpétuelle mémoire tous les actes de

vertus que j'ai accomplies sur la terre ; toutes les peines et les injures que j'ai supportées pendant trente-trois ans ; en quelle misère j'ai vécu, quels affronts j'avais à supporter de mes créatures, et enfin que je suis mort en croix de la mort la plus amère, pour l'amour de l'âme de l'homme, que j'ai achetée de mon sang précieux pour en faire mon épouse. Que chacun ait pour tous ces bienfaits autant d'affection et de reconnaissance, que si j'avais souffert pour son salut à lui seul. »

CHAPITRE XIX.

31. DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ET DE SA GLORIFICATION.

EN la nuit sainte de la joyeuse Résurrection de Notre-Seigneur Jésus, la servante du Christ le vit comme s'il reposait dans le tombeau, et elle connut par une lumière divine comment Dieu le Père avait conféré sa toute-puissance entière à l'humanité du Christ en sa résurrection, comment le Fils lui avait donné cette glorification de lumière qu'il tient du Père de toute éternité, et comment le Saint-Esprit avait répandu toute sa douceur, sa bonté et son amour dans cette humanité ainsi glorifiée. Et le Seigneur lui dit : « En ma résurrection le ciel et la terre avec toute la création furent à mon service. » Elle lui demanda : « Comment le ciel fut-il à votre service ? » Il répondit : « Tous les Esprits angéliques m'assistèrent en ce moment. » Et aussitôt il lui sembla qu'elle voyait

une telle multitude d'Anges autour du tombeau qu'ils entouraient le Seigneur comme un mur qui montait de la terre jusqu'au ciel. Elle dit alors : « Qu'est-ce que les Anges, qui à votre Nativité avaient chanté *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*, vous chanteront alors? » Le Seigneur répondit : « Saint, Saint, Saint! Allons, allons, réjouissons-nous ; louange au Très-Haut, à Dieu dans les cieux, ce qui était au moins le sens, sinon les paroles. »

Elle vit aussi la Congrégation tout entière autour du Seigneur, du Cœur de qui partaient des rayons qui pénétraient dans chaque personne. Et le Seigneur étendant sa main donna à chacune sa glorification, disant : « Voici que je vous donne la clarté de mon humanité glorifiée, que vous conserverez par la pureté du cœur, par une douce union des unes avec les autres, et par une vraie patience ; et au jour du jugement vous me la présenterez en vous avec gloire. »

32. *De l'onction spirituelle.*

PENDANT qu'on visitait le tombeau, cette Vierge dévouée à Dieu dit d'un cœur fervent au Seigneur : « Ah! mon bien-aimé, mon élu entre mille, enseignez-moi avec quel onguent je pourrai vous embaumer, vous l'amant de mon âme. » Le Seigneur lui dit : « Prends cette ineffable suavité, qui éternellement s'est écoulée de mon Cœur divin dans le Père et l'Esprit-Saint, et tu t'en composeras du vin. Prends ensuite cette douceur dont fut indulcoré plus que tout autre le cœur virginal de ma Mère, et tu t'en feras un miel exquis. Prends enfin cette dévotion qui

me tenait avant ma passion dans le désir le plus ardent et l'amour le plus fervent, et tu t'en composeras un baume excellent. » Aussitôt il lui sembla qu'elle avait une boîte pleine d'aromates exhalant une odeur merveilleuse, dont elle oignit selon le désir de son cœur le Seigneur, et elle baisa ses plaies vermeilles, les véritables remèdes de l'âme.

33. *De la maison du cœur.*

APRÈS cela le Seigneur lui fit voir une superbe maison très-haute et très-grande, dans laquelle elle en vit une autre faite de bois de cèdre et revêtue à l'intérieur de lames d'argent, au milieu de laquelle le Seigneur résidait. Elle reconnut parfaitement que cette maison était le Cœur divin qu'elle avait déjà vu plus d'une fois sous cette forme ; mais la petite maison intérieure désignait l'âme qui, de même que le bois de cèdre est incorruptible, est immortelle. La porte de cette petite maison donnait sur l'Orient ; elle avait un verrou d'or, d'où pendait une chaîne d'or qui allait s'attacher au Cœur divin ; en sorte qu'on ne pouvait ouvrir cette porte sans que cette chaîne parût mouvoir le Cœur divin. Par cette porte elle comprit qu'était désigné le désir de l'âme, par le verrou sa volonté ; mais la chaîne désignait le désir de Dieu, qui toujours prévient le désir et la volonté de l'âme, l'excite et l'attire au Seigneur.

Et le Seigneur lui dit : « C'est ainsi que ton âme est toujours enfermée dans mon Cœur, et moi dans le cœur de ton âme. Mais quoique je sois au dedans

de toi-même, en sorte que je te suis plus intime que ce que tu as de plus intime, cependant mon divin Cœur est si grand et si supérieur à ton âme, qu'elle semble ne pouvoir atteindre jusqu'à lui ; ce qui est marqué par la hauteur et la grandeur de cette maison. »

L'âme pria ensuite le Seigneur de daigner la préparer à recevoir dignement son corps très-précieux, et il lui répondit : « Lorsque tu veux communier, examine avec soin la maison de ton âme, si ses murs sont endommagés ou salis. Dans la partie orientale, considère si tu as été zélée ou négligente en tout ce qui se rapporte à Dieu, comme la louange, l'action de grâces, la prière, l'observation des commandements. En la partie méridionale, examine comment tu as été dévote à ma Mère et à tous les Saints, combien tu as profité de leurs exemples et de leurs enseignements. En la partie occidentale, vois attentivement et examine le progrès ou le retard où tu te trouves dans la pratique des vertus, combien tu as été obéissante, humble, patiente dans les injures, fidèle dans l'observance de ta règle et des statuts, si tu as exterminé et vaincu en toi les vices. En la partie de l'aquilon, observe quelle a été ta conduite à l'égard de l'Eglise entière, ainsi que du prochain, si tu l'as aimé d'un amour intime, si tu as regardé ses peines comme si elles étaient les tiennes, si tu as prié dévotement pour les pécheurs, pour les âmes des fidèles, et pour tous ceux qui sont dans le besoin. Si en quelqu'un de ces points tu trouves quelque tache ou quelque dommage, applique-toi à le réparer par une humble pénitence et en en faisant satisfaction. » L'âme entra alors dans la maison et s'y jeta aux pieds du Seigneur, qui la relevant aussitôt la plaça en

son sein, et la baisant par trois fois lui dit : « Je te donne le baiser de paix, de par ma toute-puissance, ma sagesse et mon immuable bonté. »

Comme on chantait la messe *Resurrexi*, le Seigneur la comblant de caresses lui dit : « Oui, je suis ressuscité, *et adhuc tecum sum*, et je suis encore avec toi, pour y demeurer éternellement. *Posuisti super me manum tuam*, tu as posé ta main sur moi, c'est-à-dire l'intention de toutes tes bonnes œuvres. » Et il lui tint encore d'autres merveilleux et ineffables discours. Mais l'âme, stupéfaite d'une si grande bonté du Seigneur, voulait par un humble sentiment de respect s'éloigner de lui ; lui au contraire l'attirait davantage, lui disant : « Non, non, reste avec moi, pour que je goûte mon bonheur. » Et comme on chantait le *Gloria in excelsis*, elle voulut louer Dieu pour tous ses bienfaits ; alors le Seigneur lui dit : « Tu sais qu'il est écrit : La louange aux choses de la terre, la gloire à celles des cieux. Si tu veux me louer, glorifie-moi en union de cette gloire dont Dieu le Père avec le Saint-Esprit me glorifie dans sa toute-puissance, et en union de cette gloire sublime, avec laquelle je glorifie de mon inscrutable sagesse le Père et le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit glorifie de son immuable bonté le Père et moi de la manière la plus parfaite. »

Après Tierce, pendant la Procession, comme elle était encore d'une grande faiblesse, elle se fit conduire par les Sœurs appuyée sur un bâton, à la queue de la Procession. Et elle vit le Seigneur Jésus ainsi qu'un diacre revêtu d'une dalmatique, et tenant à la main un étendard rouge, qui marchait auprès d'elle et aux côtés de chacune des personnes qui suivaient la Procession. Et comme elle s'étonnait pourquoi le

Seigneur paraissait sous la forme d'un diacre auprès de chaque personne, le Seigneur Jésus lui répondit lui-même avec bonté : « De même que le diacre sert à l'autel, ainsi j'assiste mon Père, prêt à exécuter tout ce qu'il peut commander. Et jamais diacre ne s'est montré aussi empressé dans son ministère que j : me montre fidèle ministre des âmes. »

34. *Ce que le Seigneur servit à la Congrégation.*

A VÊPRES, pendant l'Antienne *Regina cœli*, elle vit la Bienheureuse Vierge Marie dans le Chœur, tenant son Fils virginal par la main, portant un vêtement tout couvert de trèfles et d'écussons éclatants. Elle comprit que les trèfles désignaient la très-sainte Trinité, laquelle habite en toute sa divinité d'une manière substantielle dans le Christ, et les écussons, dont la pointe était tournée en bas, tandis que leur partie la plus large se trouvait en haut, signifiaient que l'amertume du Christ dans sa vie et sa passion était comme terminée par une bonne (prompte) fin, tandis que la joie et la gloire qu'il en a reçues brillent et se dilatent dans le ciel, où son triomphe sera éternel. Le Seigneur avait aussi une couronne d'où pendaient d'autres écussons, sur lesquels la croix brillait avec éclat, rayonnant sur tous les points. Et le Seigneur dit : « Je suis venu ainsi préparé, pour vous servir ce soir ; je veux pour le souper vous servir cinq différents mets, dont le premier sera la joie que ma divinité reçut de mon humanité, et mon humanité de ma divinité. Le second sera la joie que je ressentis lorsque l'amour, en place des amertumes dont il m'avait

abreuvé dans ma passion, remplit tous mes membres d'une allégresse inestimable et de l'abondance de ses délices. Le troisième est la joie que j'eus de présenter, avec le sentiment du triomphe, à mon Père ce gage si précieux, je veux dire mon âme, avec toutes les âmes que je venais de racheter. Le quatrième est la joie que je reçus, quand mon Père me donna le pouvoir d'honorer, d'enrichir et de rémunérer mes amis, que j'ai acquis avec tant de peines et un si haut prix. Le cinquième est la joie que je ressentis de voir mon Père m'associer ceux que j'ai rachetés, en leur faisant partager pour toujours mon trône, afin qu'ils soient mes cohéritiers et qu'ils s'asseoient à ma table. Les autres rois, après avoir invité leurs amis, le repas fini, se séparent d'eux aussitôt; mais mes amis, partout où je serai, demeureront éternellement avec moi. Si donc on veut me faire ressouvenir de ces joies, pour la première je donnerai, pourvu qu'on en ait le désir, avant la mort, un avant-goût de ma divinité; pour la seconde, j'accorderai le don de connaissance; pour la troisième, aux derniers moments de la vie je présenterai l'âme à mon Père; pour la quatrième, j'accorderai le fruit et une part de tous mes travaux et de toutes mes souffrances; enfin pour la cinquième, je l'associerai aux Saints dans leur félicité. »

35. *Louange et prière sur les cinq joies de Notre-Seigneur en sa résurrection.*

LOUANGE, adoration, grandeur, gloire et bénédiction à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que vous avez eue, lorsque votre bienheureuse huma-

nité reçut du Père en votre résurrection la glorification divine et conféra à tous les élus la glorification éternelle en sa divinité. Par cette joie ineffable je vous prie, ô très-aimable médiateur de Dieu et des hommes, de me conserver dans son intégrité cette clarté que vous m'avez alors donnée, pour la reprendre avec joie au jour du jugement. Amen.

Louange, adoration, grandeur, gloire et bénédiction à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que vous avez eue, lorsque l'amour inestimable qui vous a déposé en ce monde du sein de votre Père, et vous a soumis à toutes les peines et les misères, a rempli en votre résurrection tous vos membres d'une allégresse et d'un bonheur incomparables, ainsi que sur la croix il les avait remplis d'une douleur intolérable. Par cette joie ineffable je vous prie, ô très-aimable médiateur de Dieu et des hommes, de me donner la lumière de l'intelligence et la connaissance de mon âme, afin que je sache en tout temps ce qui plaît à vos regards. Amen.

Louange, adoration, grandeur, gloire et bénédiction à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que ressentit votre très-sainte âme, lorsqu'elle se présenta à Dieu le Père, en prix et en gage de rédemption éternelle, suivie avec allégresse de la nombreuse multitude de toutes les âmes bienheureuses qu'elle venait de délivrer des enfers. Par cette joie ineffable je vous prie, ô très-aimable médiateur de Dieu et des hommes, d'être à l'heure de ma mort un gage pour mon âme, et un prix qui rachète toute ma dette ; apaisez en ma faveur Dieu le Père, ce juge équitable, et conduisez-moi avec joie en sa présence.

Louange, adoration, grandeur, gloire et bénédic-

tion à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que vous avez eue, quand Dieu le Père vous a donné le plein pouvoir de récompenser, enrichir et honorer, selon la magnificence de votre libéralité, tous vos amis et compagnons d'armes, que vous aviez délivrés avec un si glorieux triomphe d'une puissance tyrannique. Par cette joie ineffable je vous prie, ô très-aimable médiateur de Dieu et des hommes, de me faire participer à tous vos travaux et vos labeurs, ainsi qu'à votre mort glorieuse et votre bienheureuse passion.

Louange, adoration, grandeur, gloire et bénédiction à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que vous avez eue, quand Dieu le Père vous a donné tous vos amis en éternel héritage, et que fut accomplie cette bienveillante demande, ce désir qui vous faisait dire : *Je veux que là où je serai, soit aussi mon serviteur*, (JEAN. XVII. 24.) en sorte que toute la joie, tout le bien que vous êtes, soit leur partage à jamais. Par cette joie ineffable, ô très-aimable médiateur de Dieu et des hommes, je vous prie de m'accorder cette bienheureuse société avec vos élus, afin que je vous possède avec eux, vous, toute ma joie et mon bien, ici et dans l'éternité. Amen.

De l'humanité du Christ glorifiée en la résurrection.

ENSUITE elle pria le Seigneur afin que dans le même sentiment de joie avec lequel il avait rendu gloire et action de grâces à Dieu le Père, pour lui avoir conféré l'immortalité dans la résurrection, il voulût bien rendre aussi des actions de grâces pour

elle, de ce qu'elle devait semblablement être dotée de l'immortalité dans la résurrection future. Et le Seigneur lui dit : « Je le fais présentement pour toi et pour chacun des miens, aussi volontiers que pour moi-même ; parce que je considère la gloire de mes membres comme la mienne elle-même, et l'honneur qui leur est rendu, comme rendu à moi-même. L'âme pour laquelle j'acquitte ainsi ces louanges et ces actions de grâces, tandis qu'elle est encore sur la terre, en recevra une grande gloire et une grande joie dans les cieux. » Et comme elle cherchait en elle-même ce qu'avait été la glorification de l'humanité du Christ, que Dieu le Père avait conférée à son Fils dans la résurrection, le Seigneur lui répondit avec bonté : « La glorification de mon Cœur a consisté en ceci, que Dieu le Père m'a donné tout pouvoir au ciel et sur la terre, en sorte que je fusse tout-puissant dans l'humanité comme dans la divinité, pour récompenser, élever et combler mes amis de témoignages de mon amour, selon toute la générosité de mes désirs. La glorification de mes yeux et de mes oreilles m'a donné de pouvoir pénétrer jusqu'au fond de tous les besoins et dans toutes les tribulations de mes fidèles, entendre et exaucer leurs vœux et leurs prières. Tout mon corps a aussi reçu cette gloire que je puis être partout en l'humanité comme j'y suis en la divinité, avec tous et chacun de mes amis, partout où je veux ; ce qu'aucun autre, si puissant qu'il soit, n'a jamais pu et ne pourra jamais. »

36. *Comment Dieu reste avec l'âme, et du banquet du Seigneur.*

LA seconde férie de Pâques, comme on lisait dans l'Évangile : *restez avec nous*, (LUC. XXIV. 29.) celle-ci dit au Seigneur : « O douceur unique, restez, je vous prie, avec moi ; car le jour de ma vie baisse vers le soir. » Le Seigneur lui répondit : « Je resterai avec toi comme un père avec son fils, en partageant avec toi l'héritage céleste que je t'ai acheté de mon précieux sang, avec tout le bien que j'ai fait pour toi sur la terre durant trente-trois ans ; tout cela te sera donné pour t'appartenir. Ensuite, je serai avec toi comme un ami avec son ami ; or celui qui a un ami fidèle, dans toutes ses nécessités se réfugie auprès de lui, s'attache toujours à lui ; de même, tu auras en moi, qui suis l'ami de tous le plus fidèle, un refuge assuré dans tous tes besoins ; dans ta faiblesse tu te laisseras tomber sur moi, parce que je viendrai toujours fidèlement à ton aide. Troisièmement, je serai avec toi comme un époux avec son épouse ; entre eux il ne peut y avoir de séparation, sinon pour cause de maladie ; mais toi, si tu viens à tomber malade, je suis le médecin le plus habile qui te guérirai de toute maladie ; ainsi pas de séparation possible entre nous, mais un lien éternel et une inséparable union. Quatrièmement, je demeurerai avec toi, comme un voyageur avec son compagnon ; si l'un d'eux porte un fardeau trop pesant, aussitôt l'autre l'en décharge, et le porte avec lui ; ainsi je porterai avec toi tous tes fardeaux, si fidèlement qu'ils te paraîtront tous légers à porter. »

Alors il lui vint à l'esprit ce que Dieu lui avait dit quelquefois : Je te donne mon âme pour être ta compagne et ton guide ; confie-lui tout ce que tu as, et lorsque tu seras affligée, elle te consolera, et en toutes rencontres elle sera pour toi un aide fidèle. Et elle dit au Seigneur : « Hélas ! mon Seigneur, la vie de mon âme, pardonnez-moi, guide très-doux, de ce que j'ai invité si rarement à mes travaux une si noble compagne, et n'ai pas réclamé son aide en toutes choses comme je le devais. » Le Seigneur : « Je te pardonne, et mon âme demeurera avec toi jusqu'à la fin de ta vie, et alors elle te recevra en cette union avec laquelle j'ai en mourant sur la croix remis mon esprit entre les mains du Père, et elle te présentera à mon Père céleste. »

Après cela, elle pria le Seigneur pour une personne qui était son amie fidèle, afin qu'il lui donnât aussi ce qu'il lui venait de donner ; et aussitôt elle la vit en présence du Christ, et le Seigneur lui prenant les mains, lui donna en propriété tous ces biens.

Ensuite, poussée d'un grand désir de louer le Seigneur pour tous ces bienfaits, elle le pria de préparer en son honneur et gloire un grand banquet à sa famille céleste. Et aussitôt elle vit préparé un banquet exquis, et le Seigneur revêtu d'une robe nuptiale qui était de couleur verte avec des roses d'or, et il lui dit : « C'est moi qui suis la rose sans épines dans ma naissance, percé ensuite de nombreuses pointes d'épines. » Toute la famille céleste était là revêtue de robes semblables à celle du Seigneur. Et lorsque les noces furent prêtes, il dit encore : « Qui est-ce qui va faire dans ce festin l'office de joueur ? » Et après ces paroles, il prit l'âme dans ses

main et la fit danser, de quoi tous les convives recevant un accroissement de joie et de plaisir, rendirent grâces au Seigneur de ce qu'il se montrait si gai avec cette âme. Mais l'âme serrant étroitement le Christ son amant, dans les transports d'un amour intime, le conduisit devant la table des convives. Et elle vit une inénarrable clarté, une merveilleuse splendeur, qui sortait de la face du Seigneur, remplissait toute la cour céleste, et se versait dans toutes les coupes de cette table royale. Ainsi la clarté de son aimable face était leur rassasiement, leur joie et leur volupté, lui qui rassasie ses élus sans amener la satiété, qui les égaie sans fin, et les fait tressaillir d'allégresse en lui-même. Pour un tel festin louange et honneur au tendre Fils de la Vierge.

De l'Octave de Pâques.

LE huitième jour, octave de la résurrection du Christ, elle vit de nouveau la maison dont il a été parlé ci-dessus, et comme elle se disposait à y entrer, elle trouva deux Anges à la porte, les ailes étendues de telle sorte qu'elles se touchaient par les extrémités, et rendaient un son très-suave comme d'une harpe, de la joie ressentie par eux de l'arrivée de l'âme qu'ils attendaient. Lorsqu'elle fut entrée, elle tomba aux pieds du Seigneur, saluant et baisant les plaies vermeilles du Christ. Etant arrivée à la plaie du Cœur, elle la trouva ouverte, et lançant par cette ouverture une grande vapeur comme d'une flamme ardente. Le Seigneur accueillit l'âme avec bonté, et lui dit : « Entre et parcours le divin Cœur

en long et en large ; la longueur représente l'éternité de ma bonté, et la largeur, l'amour et le désir que j'ai eus éternellement pour ton salut. Parcoure cette longueur et cette largeur, c'est-à-dire, prends possession, puisqu'il est vraiment à toi, de tout le bien que tu trouveras dans mon Cœur. » Puis il souffla sur elle, et dit : « Reçois mon Esprit-Saint. » Alors cette âme bienheureuse, remplie du Saint-Esprit, vit sortir de tout son corps des rayons de feu, qui allèrent se projeter séparément sur chacune des personnes pour qui elle avait prié. Et lorsqu'elle eut communiqué, elle vit son cœur fondu comme une seule masse avec le Cœur divin, et elle entendit le Seigneur lui dire : « Ainsi restera attaché ton cœur éternellement selon ton désir et le charme que tu en ressentiras. »

CHAPITRE XX.

37. COMMENT DIEU LE PÈRE REÇUT SON FILS EN SON ASCENSION.

LE jour de la glorieuse Ascension du Christ, il lui sembla qu'elle était sur une montagne, où l'amour lui apparut sous les traits d'une très-belle vierge, habillée d'une robe verte, et cette vierge dit à l'âme : « Je suis celle que tu as vue dans une si grande splendeur en la nuit sainte de la nativité du Christ. C'est moi qui ai tiré le Fils du sein du Père pour l'amener sur la terre, et qui maintenant le fais remonter au-dessus de tous les cieux des cieux. » A

ces paroles, l'âme demeurant comme interdite, la vierge ajouta : « Ne crains pas ; tu en verras encore davantage. » Et tout à coup ses vêtements prirent un éclat merveilleux et tout nouveau : on y distinguait comme de petits cadres d'or, où l'on voyait une image du Roi assis sur son trône, et l'on y lisait ces mots : « *C'est celui qui était descendu qui vient de monter.* » (EPHES. IV. 10.) Toutes les œuvres de notre Rédemption étaient aussi rendues dans des images d'un travail merveilleux. Le Seigneur Jésus portait des vêtements semblables, excepté que, dans les cadres, c'était l'amour qu'on voyait assis sur un trône comme une reine. Ainsi Dieu était vêtu de lui-même, puisque Dieu est l'amour, et que l'amour c'est Dieu. Et l'amour prenant Dieu dans ses bras, le tint élevé en disant : « C'est en vous seul que j'ai pu développer toute la vertu de ma puissance. » Et l'âme demandait à la vierge avec quels bras elle avait pu porter Dieu. Elle répondit : « Mes bras ne sont rien autre chose que la toute-puissance et la volonté. Je peux tout, mais tout ce que je peux n'est pas expédient à faire ; c'est pourquoi mon inscrutable sagesse ordonne et dispose toutes choses. »

Il apparut là encore une grande armée de Saints, parmi lesquels étaient au premier rang Jean-Baptiste, Joseph le nourricier du Seigneur, et Siméon qui reçut le Christ dans le temple ; tous montaient avec le Seigneur. La Bienheureuse Vierge Marie, Mère du Seigneur, apparut aussi sur cette montagne, vêtue, ainsi que nous l'avons dit, de l'amour, mais ayant en dessous une tunique de couleur rouge. Et elle dit à l'âme : « Toutes les souffrances que j'ai endurées avec mon Fils et pour mon Fils, je les ai suppor-

tées dans le silence et la patience. J'avais aussi auprès du Seigneur un désir incessant pour la jeune Eglise, et je l'ai plus d'une fois incliné à une spéciale miséricorde. Encore maintenant, il ne peut se refuser au désir de l'âme aimante, en ce que l'âme a plus de pouvoir sur la terre que dans le ciel. » Alors l'âme se recommanda à elle de la joie qu'elle eut en l'Ascension de son Fils ; à quoi elle répondit : « J'ai connu dans cette joie celle que je devais avoir, et quelle béatitude je recevrais plus tard dans mon Assomption. »

Le Seigneur, ainsi montant dans une ineffable allégresse de triomphe, arriva devant le Père, lui représentant en sa personne les âmes de tous les élus, tant de ceux qui étaient montés avec lui, que de ceux qui devaient le faire ensuite, avec toutes leurs œuvres, leurs souffrances et leurs mérites. Ceux qui pour le moment se trouvaient en état de péché, apparaissaient tels qu'ils devaient être un jour dans le ciel. Les âmes aimantes, et qui pour le Christ souffrent de grands maux avec patience, brillaient dans son Cœur d'un éclat particulier, tandis que les autres avaient leur éclat dans les autres parties du corps. Le Père céleste accueillit son Fils avec les plus grands honneurs et lui dit : « Je vous donne toute cette affluence de délices, que vous avez comme abandonnées, en descendant dans l'exil du monde, avec le plein pouvoir de les communiquer sans réserve à toutes les âmes que vous venez de me présenter. » Alors le Seigneur Jésus présenta à Dieu le Père toute la pauvreté, les opprobres, le mépris, les peines, tout le labeur et toutes les œuvres de son humanité, comme un agréable présent et tout nouveau, et qui ne s'était pas vu jusqu'alors dans le ciel,

bien qu'il y eût été dans la divinité connu d'avance et prévu ; et le Père les attira à soi et les unit à sa divinité, comme s'il les eût soufferts en sa propre personne. Il apporta aussi au Saint-Esprit cette fragrance de l'amour qui avait embrasé son très-saint Cœur au delà de toute pensée, et les sept dons du Saint-Esprit avec tout le fruit qui s'en peut retirer ; parce que c'est dans le Christ seul que le Saint-Esprit a opéré ses dons d'une manière parfaite, selon cette parole d'Isaïe : *L'Esprit du Seigneur se reposera sur lui, Esprit de sagesse*, etc. (ISAÏE. XI. 2. 3.) Aux esprits angéliques il fit don du lait de son humanité, dont ils n'avaient pas eu jusque-là l'expérience, c'est-à-dire, d'une surabondance nouvelle de délices en son humanité, en augmentation de leur joie et de leur gloire. Aux Patriarches et aux Prophètes il présenta une coupe d'une très-douce liqueur, dont tous leurs désirs furent désaltérés, et dès lors il les fit reposer en lui-même ; pour les Innocents et ceux qui étaient morts pour la vérité, comme Jean-Baptiste, Jérémie et beaucoup d'autres, il para et embellit leurs souffrances de sa mort et de sa passion glorieuse, comme s'il les avait revêtues d'or. Il fit aussi aux habitants de la terre, c'est-à-dire aux apôtres et aux autres fidèles, grand nombre de dons, pour leur consolation intérieure, pour la science des choses spirituelles, et l'enflammement de leur amour.

De là le Seigneur se tournant vers l'âme lui dit : « Voici que je suis monté comme un glorieux triomphateur, et que j'ai pris avec moi tout ce qui t'accablait. » Par cette parole elle comprit que les nécessités et les tribulations de tous les hommes lui sont présentes, et que, combattant lui-même en nous et

pour nous, il triomphe avec gloire. Et il ajouta : « Ainsi que je l'ai dit à mes disciples, Dieu le Père a donné à mon humanité le pouvoir de faire au ciel et sur la terre tout ce que je voudrai ; de remettre aux hommes leurs péchés, de faire obstacle à tout ce qui est hostile à l'homme, d'incliner ma divinité jusqu'aux hommes selon leurs nécessités. » Alors l'âme se prosterna aux pieds du Seigneur, l'adorant et lui rendant des actions de grâces ; mais il lui dit avec bonté : « Lève-toi, ma reine ; car toutes les âmes qui seront unies à mon amour seront reines. » L'âme dit alors entre beaucoup d'autres choses au Seigneur : « Que veut dire cela, ô Dieu très-aimable, que la pensée de la mort ne m'inspire que peu ou pas du tout de joie, lorsque plusieurs attendent cette heure avec joie et une vive ardeur ? » Le Seigneur répondit : « C'est par un effet spécial de ma bonté ; parce que si tu avais le désir de la mort, tu apporterais à mon divin Cœur tant de douceur et d'attrait, que je ne pourrais te faire un refus. » Elle reprit : « Pourquoi donc une si grande frayeur de mourir chez les hommes, quelquefois chez les plus parfaits ? Et moi-même, toute misérable que je suis, la pensée de la mort m'épouvante. » Le Seigneur répliqua : « La crainte qu'ont les hommes de la mort, vient de la nature ; car l'âme attachée à son corps frissonne d'horreur devant l'amertume de la mort ; mais toi, pourquoi crains-tu, lorsque tu as reçu mon Cœur¹ en gage d'alliance éternelle, pour maison de refuge, et pour demeure éternelle ? »

Le jour même, comme on chantait le Répons

1. Cf. Liv. II, 21, et *Le Héraut de l'amour divin*. Liv. v. 4.

Omnis pulchritudo Domini, toute la beauté du Seigneur, dans un élan du cœur, elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur, maintenant toute votre beauté et votre éclat nous sont enlevés. » Il lui répondit avec bonté : « Nullement, car je suis avec vous, avec toute ma beauté, ma force, avec tout mon honneur, ma gloire et mon amour, et j'y demeurerai à jamais. » De même, comme on chantait à la Procession : *Et benedixit eos, et il les bénit*, elle vit dans l'air au-dessus du monastère une main d'un éclat merveilleux qui bénissait la Congrégation, et elle entendit le Seigneur qui disait : « Cette bénédiction que j'ai donnée alors à mes disciples, est éternelle, et jamais elle ne vous sera retirée. »

38. *Comment on peut rappeler à Dieu la Rédemption de l'homme.*

COMME elle entendait réciter une fois à la messe cette Collecte : *Infirmi-
tatem nostram respice,
quæsumus, omnipotens Deus, etc. Regardez, nous vous
en prions, Dieu tout-puissant, sur notre infirmité, etc.* elle désira savoir quel était le fruit qu'on pouvait recueillir de ces paroles : *Incarnatio, l'Incarnation, etc.* Et le Seigneur lui répondit : « Ces paroles sont comme une personne qui me fait souvenir des œuvres de la Rédemption de l'homme. Cette parole, *Incarnatio*, me rappelle la charité qui m'a fait devenir le frère des lions et le compagnon des autruches, (JOB. xxx. 29.) ainsi qu'il est écrit de moi. Par les lions on entend les cœurs superbes ; et par les autruches les cœurs durs des Juifs, avec lesquels j'ai vécu, me

comportant comme un ami et comme un frère. Cette parole, *gloriosa passio*, me rappelle la fidélité que j'ai montrée à mes ennemis, lorsqu'au moment où ils me faisaient souffrir une mort amère, je priai si instamment pour eux auprès de mon Père céleste. Cette parole, *pretiosa mors*, me dit à quel grand prix je me suis donné pour l'homme, lorsque, sur l'autel de la croix, je me suis offert en victime agréable à Dieu le Père, et que j'ai ainsi acquitté toute sa dette. Cette parole, *resurrectio*, me rappelle le grand honneur dont j'ai revêtu l'homme, lorsque je ressuscitai du tombeau la chair humaine en signe de véritable résurrection, et aussi de la dignité que j'ai conférée aux hommes, en ce qu'ils me sont éternellement unis comme les membres à leur chef. La cinquième parole, *ascensio*, me rappelle que je suis devenu l'avocat des hommes, et leur médiateur auprès du Père. Un avocat ou intendant fidèle recueille avec soin les revenus de son maître, et quand il voit quelque déficit, il y supplée du sien. C'est ainsi que j'offre à mon Père les biens de l'homme centuplés, et partout où il y a défaut, j'y supplée du mien, afin de pouvoir présenter à mon Père céleste devant tous les Saints son âme avec des richesses inestimables. »

CHAPITRE XXI.

39. DES PLEURS DU SEIGNEUR ET DES LARMES D'AMOUR.

COMME elle entendait lire dans l'Évangile que le Seigneur avait pleuré, (JEAN. XI. 35.) et qu'elle

s'en était occupé l'esprit, le Seigneur lui dit : « Toutes les fois que sur la terre je pensais à cette ineffable union que j'ai avec Dieu le Père, par laquelle je suis un avec lui, mon humanité ne pouvait retenir ses larmes. Toutes les fois encore que je pensais à cette affection inestimable qui m'a attiré hors du sein de mon Père, pour me conjoindre à la nature humaine, mon humanité ne pouvait s'empêcher de verser des pleurs. » Alors celle-ci lui dit : « Et où sont maintenant toutes ces larmes que l'amour vous a fait répandre ? » Il répondit : « Elles ont une place réservée dans mon Cœur, comme un trésor aimé que l'on garde dans un lieu choisi et caché. » Elle reprit : « Vous m'avez dit une autre fois que ces larmes d'amour étaient consumées, comme dans un feu, dans votre Cœur ? » Le Seigneur répliqua : « C'est parfaitement vrai, car dans mon Cœur ardent elles sont comme des gouttes d'eau sur le feu ; elles sont absorbées et non consumées ; elles sont au contraire conservées au plus profond de mon Cœur. »

Elle vit encore le Seigneur ouvrir la plaie de son très-doux Cœur, et lui dire : « Regarde toute l'étendue de mon amour ; pour le bien connaître, tu ne pourras trouver nulle part plus clairement que dans les paroles de l'Évangile, car on n'en a jamais entendu qui exprimassent un amour plus fort ou plus tendre que celles-ci : *Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés* ; (JEAN. XV. 9.) ainsi que d'autres semblables que j'ai adressées tant à mes disciples qu'à mon Père, en comblant ceux-là de mes bienfaits. »

CHAPITRE XXII.

40. D'UNE TRIPLE OPÉRATION DU SAINT-ESPRIT DANS
LES APOTRES ET DANS TOUTE AME DE DÉSIR.

EN la sainte Vigile de la glorieuse fête de la Pentecôte, comme elle désirait de devenir le réceptacle du Saint-Esprit, le Seigneur lui dit : « Le Saint-Esprit a opéré trois choses dans les Apôtres : par la première opération il les embrasa à son arrivée de l'amour divin, et les transforma en telle sorte qu'eux, auparavant faibles et timides, pleins d'amour pour eux-mêmes, devinrent si forts que, loin de craindre la mort, ils voyaient leur gloire et leur bonheur à souffrir des contradictions pour l'amour de Dieu. En second lieu, comme le feu purifie le fer et le rend semblable à lui-même, ainsi le Saint-Esprit a purifié les Apôtres de toute souillure et les a pleinement sanctifiés en lui-même. Troisièmement, de même que l'or fondu au feu prend la forme exacte du moule où il est coulé, ainsi le Saint-Esprit a fondu les Apôtres au feu de son amour, les a fait refluer en Dieu, et les a conformés à son image divine, en sorte que fut accomplie cette parole du psalmiste : *Je l'ai dit : vous êtes des dieux.* » (Ps. LXXXI. 6.)

Qu'à cet exemple celui qui désire ces trois opérations, demande au Saint-Esprit de les parfaire en lui, à savoir : que le Saint-Esprit par son amour le rende fort contre tous les maux et contre tous les

biens, bannissant de lui tout respect humain, et lui faisant accepter avec joie pour l'amour de Dieu toute espèce de contradictions. Qu'il prie aussi afin que par le Saint-Esprit il reçoive la rémission de tous ses péchés, et que, complètement dissous au feu de l'amour divin, il passe tout en Dieu, et mérite de se conformer à lui dans une heureuse union.

Le Saint-Esprit fit boire aussi aux Apôtres de trois coupes, dont il les remplit si abondamment que ce ne fut pas sans raison que le peuple crut qu'ils étaient ivres. D'abord il les remplit du vin de l'amour en telle abondance, que, pareils à des hommes ivres, ils s'oubliaient eux-mêmes, n'ayant plus de souci des honneurs ou de quelque avantage matériel, mais cherchant uniquement la gloire de Dieu. Secondement, il les remplit à satiété du vin pur de la consolation et de la douceur divines, si bien qu'ils n'avaient plus de goût pour aucune joie ou consolation de la terre. Troisièmement, en les enivrant du nectar de l'amour des choses célestes, il les rendit comme insensés, au point que, dans le désir et l'amour qui les embrasait pour Dieu, ils auraient affronté mille morts pour arriver jusqu'à lui.

L'âme fidèle doit demander au Saint-Esprit de lui faire boire aussi de ce vin du divin amour, qui fasse naître en elle l'oubli de soi-même, en sorte qu'elle ne recherche ni son propre honneur ni son propre avantage, qu'autant que la gloire de Dieu s'y trouve intéressée. Qu'elle prie aussi pour être remplie de la douceur intérieure du Saint-Esprit, de manière à se déguster des joies et des délices de la terre ; pour être enflammée de l'amour des choses célestes et spirituelles, qui la fasse soupirer de tout son cœur

vers Dieu, et mépriser la mort et toutes les souffrances.

41. *De la vigne du Seigneur qui est l'âme du juste.*

LE même jour, pendant la célébration de l'Office, elle vit le Roi de gloire, le Seigneur Jésus, assis dans l'Eglise avec une multitude d'Anges et de Saints. De son Cœur brillaient autant de rayons qu'il y avait là de Saints, de manière à se partager sur chacun d'eux. Comme on chantait le Répons *Vinea facta est*, cette vierge du Christ dit au Seigneur dans un mouvement d'affection : « Oh ! plutôt à Dieu que mon cœur fût toujours une vigne choisie selon votre cœur ! » A quoi le Seigneur répondit : « Je puis accomplir ce que tu désires. » Et aussitôt elle se vit elle-même au dedans de son cœur, se promenant comme dans une vigne de toute beauté, qu'une multitude d'Anges protégeait à l'entour comme un mur. En la partie orientale on trouvait un vin très-pur et d'une excessive douceur, qui désignait les fruits des œuvres offertes à Dieu dans l'enfance. Au nord, était un vin rouge et fort, figurant le labeur que s'impose l'homme dans sa jeunesse pour résister aux vices et aux tentations, et contre toute puissance de l'ennemi. Au midi, c'était un vin chaud et excellent désignant les actes de vertu que l'homme accomplit dans la force de l'âge en l'amour de Dieu. Enfin au couchant, était un vin généreux comme du nectar, exprimant les désirs divers qui font aspirer l'homme de toutes ses forces vers Dieu et vers les choses du ciel, exprimant aussi les peines et les tribulations de toute sorte qui viennent ordinairement attrister la vieillesse.

Et il lui fut révélé que l'homme juste était cette vigne de Dieu, et que Dieu se plaît grandement en celui qui, dès son enfance jusqu'à son trépas, a toujours vécu louablement pour Dieu. Au centre de la vigne, il y avait une fontaine auprès de laquelle Dieu était assis sur un trône, et de son Cœur coulait, d'un trait dans cette fontaine, une eau que le Seigneur faisait rejaillir sur tous ceux qui désiraient leur régénération spirituelle. Au-dessus et autour de cette fontaine, se dressaient sept écussons d'un merveilleux travail, désignant les sept dons du Saint-Esprit, ainsi figurés par sept écussons ou boucliers, parce que personne ne peut acquérir sans travail les dons du Saint-Esprit.

42. *De cinq baisers.*

ENSUITE, comme on chantait *Rex sanctorum Angelorum*, Roi des saints Anges, il lui sembla que le Seigneur lui-même en grande gloire se rendait aux fonts baptismaux en procession, ayant à sa droite Jean l'Évangéliste, et Barthélemy à sa gauche, faveur qu'ils devaient à la singulière pureté de cœur et de corps qui les avait distingués. Pierre et Jacques le Mineur précédaient le Seigneur, à raison de la dignité épiscopale qu'ils eurent avant les autres apôtres. La glorieuse Vierge Marie apparut aussi, marchant à la droite de son Fils, avec un vêtement d'or orné de petites boules qui tournaient incessamment sur elles-mêmes, désignant le désir incessant qu'elle eut pour le salut de l'Église naissante. Du Cœur divin jaillissait une source vive d'eau très-pure. L'âme alors

s'approchant pria la Mère du Seigneur de lui obtenir d'être lavée de tous ses péchés dans cette fontaine. Aussitôt la Bienheureuse Vierge la soulevant dans ses bras, la posa contre le divin Cœur, que l'âme baisa à cinq reprises. A la première fois elle se sentit purifiée de toutes ses taches; au second baiser, elle sentit que la vraie paix du Seigneur lui était donnée; au troisième, il lui fut transmis une douceur spéciale comme à l'amie la plus chère; au quatrième, elle fut ravie dans le Cœur divin, où elle vit et reconnut tous les élus et toute créature. Et le Seigneur lui dit : « Que veux-tu, ou que peux-tu vouloir encore? Voici que tout le bien dont la possession fait la joie du ciel et des cieux des cieux, t'appartient; maintenant fais part aux Saints, selon ta volonté, de ce qui est ton bien. » Mais elle embrassant le Seigneur avec une joie ineffable, le livra lui-même d'abord à la Bienheureuse Vierge Marie, ensuite à tous les Saints. Au cinquième baiser, il lui sembla qu'elle était assise à une table opulente avec le Seigneur, et qu'elle y mangeait avec lui.

Et le Seigneur lui dit : « Tu dois chaque jour baiser mon Cœur en ces cinq manières, comme tu peux t'en rendre compte, en voyant comment agit une mère à l'égard d'une fille qui lui est extrêmement chère. D'abord elle lui regarde le visage; et si elle y découvre quelque tache, elle la fait aussitôt disparaître; ensuite elle lui met une couronne; troisièmement, pressée par son affection maternelle, elle lui donne un tendre baiser; quatrièmement, elle l'introduit dans son appartement, où elle lui fait voir toutes ses richesses, et enfin elle lui sert le meilleur repas qu'elle peut. En la même manière, l'âme qui vient à moi

par la pénitence est reçue en ma grâce, et j'essuie toutes ses taches. Après cela je lui mets une couronne sur la tête, en la parant des diverses vertus ; la trouvant ainsi à mon gré, je lui donne, dans un élan d'amour, le baiser d'une douceur spéciale qu'elle reçoit en don ; admise ensuite comme une amie intime, je lui fais connaître par une heureuse expérience les richesses de mes délices, et de là je la nourris du mets le plus exquis, c'est-à-dire du Sacrement de mon corps et de mon sang. »

CHAPITRE XXIII.

43. DE L'AMOUR ; COMMENT L'HOMME DOIT OFFRIR SON CŒUR A DIEU.

LE jour de la fête (de la Pentecôte), comme on entonnait la messe *Spiritus Domini*, elle entendit une voix qui lui disait : « Écoute, ô mon âme, et triomphe de joie ; car si l'Esprit de Dieu a rempli tout l'univers, tu ne seras pas exclue. » Alors elle se prit à se dire intérieurement : « Ces paroles ne viennent pas de Dieu, mais de ton âme seulement qui cherche ainsi à se consoler. » Mais le Seigneur répondit à cette pensée : « Ces paroles sont bien de moi, puisque ton âme est la mienne, et mon âme la tienne. Ainsi qu'on lit de David et de Jonathas, que leurs âmes furent collées l'une à l'autre, de même et plus fortement, l'amour a collé ton âme à la mienne, comme je te le ferai voir aujourd'hui. » Ces paroles dites, l'âme reçut deux ailes blanches avec lesquelles elle s'envola

dans les régions supérieures, et parvenue en un lieu d'une grande splendeur, elle s'y reposa. Or un Ange du Seigneur s'approchant la salua avec respect, lui disant : « O noble vierge, pare-toi, parce que ton fiancé va bientôt arriver. » Et elle dit : « Je ne sais comment me parer ; mais si je ne dois paraître que dignement parée, il faut que ce soit le bien-aimé de mon âme qui me pare pour lui-même. » Aussitôt le Roi de gloire, dans toute la forme et l'appareil d'un fiancé, la revêtit d'une robe blanche, lui disant : « Reçois la robe de mon innocence que je te donne pour t'en parer éternellement. » La parant ensuite d'une robe de couleur rose, il lui dit : « Je t'ai préparé cette robe de mes souffrances et de tes douleurs. » L'amour se tenait aussi devant le Seigneur, sous la forme d'une vierge très-belle, et le Seigneur la regardant avec affection lui dit : « Tu es ce que je suis. » L'âme songeant ensuite qu'elle n'avait pas de manteau, l'amour étendit le sien et en couvrit à la fois l'âme et le Seigneur, en sorte que l'âme semblait couverte par l'amour elle-même. Et le manteau de l'amour était en dessous de diverses couleurs, et d'une telle dimension qu'il pouvait recouvrir tous les hommes de l'univers. Et cette vierge, l'amour, dit : « Autant il y a de fils dans mon manteau, autant je donne de consolations à ceux qui viennent à moi. » Or l'âme se fondait tout entière en son bien-aimé, en sorte qu'il lui semblait qu'elle n'était plus qu'un seul esprit avec lui. Alors le Seigneur lui dit : « Maintenant, commande tout ce que tu voudras. » Mais elle : « Mon Seigneur, les paroles de commandement ne me conviennent pas ; cependant, si j'avais quelque pouvoir, je voudrais exciter toutes les créatures à

consacrer à votre gloire toute leur vertu, leur science et leur beauté. »

Comme on chantait ensuite à l'Offertoire *Tibi offerent reges munera*, les rois vous offriront leurs présents, elle dit au Seigneur : « Que vous offrirai-je maintenant, ô bien-aimé de mon cœur, quand je n'ai rien qui soit digne de vous ? Les séculiers donnent des biens de la terre ; les religieux s'offrent eux-mêmes avec leurs actes de dévotion. » Le Seigneur lui répondit : « Offre-moi ton cœur en cinq manières, et ce sera pour moi la plus agréable offrande. D'abord offre-le-moi comme des arrhes de fiançailles, avec toute la fidélité dont il est capable, priant que par l'amour de mon Cœur il soit purifié de tout ce qu'il aurait de corrompu en étant infidèle. Secondement, offre-le comme un joyau dans toute la délectation de ton cœur, en sorte que si tu jouissais de toutes les délices, tu y renoncerais volontiers pour moi. Troisièmement, comme une couronne, dans tout l'honneur que tu pourrais acquérir en ce monde ou dans l'autre, afin que moi seul sois ta gloire et ta couronne. Quatrièmement, comme un flacon d'or, d'où je puisse boire ma propre douceur. Cinquièmement enfin, comme un vase où l'on conserve un mets exquis, dans lequel je pourrai me nourrir de moi-même. »

A Tierce, comme on entonnait *Veni Creator Spiritus*, Venez, Esprit Créateur, elle vit le Saint-Esprit sous la forme d'un aigle, volant dans le Chœur ; et de son cœur partaient autant de rayons qu'il y avait de personnes présentes, et pour chaque rayon mille Anges prêtaient leur ministère. A la sainte communion, une colombe blanche comme la neige vint toucher de son bec le cœur de chacune, et y allumer une

flamme de feu. Chez quelques-unes le feu s'éteignait, mais chez d'autres, il croissait et devenait un vaste incendie.

Une autre fois, en ce même jour, le Seigneur Jésus lui apparut avec un manteau d'or, qui était l'amour : il s'approcha avec bonté de chacune des personnes qui étaient au Chœur, et de son Cœur très-doux il envoyait à chacune comme un souffle très-léger et très-suave.

CHAPITRE XXIV.

44. DE LA SOURCE D'EAU VIVE QUI EST DIEU, ET DE LA JOIE DE L'ÂME.

EN la fête de la toujours adorable Trinité, s'étant mise en prière, elle demanda que tous les Saints et toutes les créatures rendissent leurs bénédictions et leurs louanges à la très-adorable Trinité, pour tous les bienfaits qui lui avaient été départis. Soudain elle se vit ravie en esprit, et amenée devant le trône de gloire. Et elle vit la très-sainte Trinité elle-même, comme une source d'eau vive existant par soi-même et sans commencement, et contenant toutes choses en soi-même, puis se répandant avec un charme merveilleux, sans pourtant jamais diminuer, et allant arroser et féconder tout dans l'univers. Or l'âme, toute fondante d'amour, s'écoulait dans la propre divinité, et la divinité refluaît avec d'ineffables délices dans l'âme. Dans ce commerce étroit elle entendit parmi d'autres s'adresser ces paroles : « Voici qu'avec ma toute-puissance tu

es devenue toute-puissante ; et si tu veux toujours ce que je voudrai, tu seras toujours unie à ma toute-puissance. Mon insondable sagesse t'a aussi attirée à soi ; et si tu approuves toutes mes œuvres et tous mes jugements, tu seras toujours unie à la divine sagesse. Mon amour également t'a pénétrée et s'est tellement répandu en toi, que tu sembles m'aimer plus avec mon amour qu'avec le tien, union qui te retiendra toujours attachée à moi. »

Comme elle devait communier, elle se sentit tellement remplie d'une joie spirituelle, que ce lui fut un sujet d'extrême admiration. Alors le Seigneur lui dit : « Va, fais part de ta joie à tous les Saints. » Et elle vint d'abord à la Bienheureuse Vierge Marie, et en lui communiquant sa joie elle dit : « O Vierge gracieuse, en augmentation de votre gloire je vous communique cette immense joie de mon cœur. » A quoi elle répondit : « Et moi je te donne toute la joie que j'ai reçue plus que toute créature, sur la terre et dans les cieux. » Ensuite elle alla communiquer sa joie aux Apôtres, qui lui dirent : « Et nous, nous te faisons présent de toute la joie que nous avons jamais éprouvée en la société de notre très-doux Seigneur et docteur, et spécialement quand il nous a appelés de la mort à lui, qui est la vie éternelle. » Elle passa de là aux Martyrs, qui lui dirent : « Et nous, nous te donnons toute la joie que son amour nous a fait trouver dans le feu, dans le fer et dans mille espèces de morts. » Arrivée aux Confesseurs, ils dirent : « Et nous aussi, nous te faisons part de toute la joie que l'amour du Christ nous a fait goûter dans les travaux et la pratique rigoureuse de l'Ordre. » Mais lorsqu'elle eut communiqué sa joie aux Vierges, celles-ci lui répondirent :

« Nous te donnons aussi toute la joie que nous goûtons par une spéciale prérogative en Dieu notre époux. » Il lui sembla aussi que les Vierges jouissaient de Dieu avec plus de délices que les autres Saints, et qu'il refluaît en elles avec une suavité particulière, et elle comprit la vérité de ces paroles :

*Lauda manna virginale,
Manna novum et regale,
Quod nulli sapit hominum
Nisi palato Virginum.*

Louez la manne virginale, cette manne nouvelle et royale, qui ne se fait goûter que de la bouche des Vierges.

Et dans ces chœurs de Vierges, elle vit sa sœur de vénérable mémoire, la Dame Abbesse, dont il a été parlé, ornée et parée de toutes les vertus comme une reine, puis une autre sœur à elle, nommée Luitgarde, qui était morte dans les premières années de sa vie, jeune vierge aimable à Dieu et aux hommes. Elle était revêtue d'une robe tissue de blanc et d'or : prenant sa sœur par la main, elle la conduisit devant le trône de Dieu, où elle chanta : « Elle est plus belle que le soleil, plus élevée que les cèdres. »

CHAPITRE XXV.

45. DES BLESSURES DE SAINTE MARIE-MADELEINE.

EN la fête de sainte Marie-Madeleine, le Seigneur lui apparut allant par le Chœur, tenant la bien-

heureuse Marie doucement enserrée dans son bras. Ce que voyant, celle-ci fut prise d'un grand étonnement, parce qu'il est écrit : *C'est la pureté qui rapproche de Dieu.* (SAG. VI. 20.) Mais à cela le Seigneur répondit : « L'intensité de l'amour qu'elle éprouva pour moi sur la terre est la règle de l'union qui me l'associe dans les cieux. » Elle dit alors : « O Dieu très-doux, enseignez-moi comment je dois vous louer en cette Sainte, qui eut pour vous tant d'amour. » Et le Seigneur lui dit : « Que ce soit dans les cinq plaies que lui fit l'amour au temps de ma passion. Comme j'étais attaché à la croix sur le point d'expirer, elle, voyant la mort me fermer déjà les yeux, qui s'étaient si souvent abaissés sur elle avec miséricorde, eut le cœur percé comme d'une flèche. Voyant encore s'approcher la mort de mes oreilles qui s'étaient prêtées tant de fois à ses prières, et témoin aussi de la peine et des larmes de ma mère, qu'elle aimait tendrement à cause de moi, elle reçut une nouvelle blessure en son cœur tout ému de compassion. Puis, quand elle vit ma bouche qui lui avait adressé de si douces paroles de consolation et d'instruction, particulièrement lorsque je lui dis : *Ta foi t'a sauvée; va en paix,* (LUC. VII. 50.) quand elle vit cette bouche pâlir en la mort, et devenir incapable de parler, elle fut encore transpercée comme d'un glaive. Quatrièmement, quand elle vit percer de la lance mon Cœur qui lui avait fait ressentir de si fréquents effets de son amour, en sorte qu'à chaque fois qu'elle me voyait, son cœur éprouvait un nouveau mouvement d'affection pour moi, l'amour porta encore un coup violent qui pénétra dans son cœur. Enfin, quand elle me vit, moi sa vie, sa joie et tout son bien,

sans qui elle croyait ne pouvoir vivre, quand elle me vit mort, mis au tombeau, son âme, plus morte d'amour qu'on ne pourrait dire, sembla s'anéantir sous le coup d'une indicible douleur. »

46. *Que sainte Marie-Madeleine peut obtenir la pénitence à ceux qui l'invoquent.*

UNE autre fois, en la fête de cette Sainte, celle-ci la vit debout devant le Seigneur, et son cœur embrasé rayonnait d'une telle clarté que tout son corps en était lumineux. Elle comprit par une inspiration divine que ce feu avait été allumé dans son cœur pour la première fois lorsqu'elle entendit le Christ lui dire : *Tes péchés te sont remis ; va en paix.* (LUC. VII. 50.) Et ce feu prit en elle tant de force que depuis tout ce qu'elle faisait ou pensait, passait en ce feu. Elle comprit encore que toute âme embrasée de l'amour divin, avec toutes ses actions, pensées ou souffrances, comme avec du bois qu'on jette au feu, alimente le feu de l'amour et l'augmente sans cesse en elle. Si elle y jette d'autres matières combustibles, comme seraient les péchés véniels, tout est consumé par ce feu et réduit à néant ; et cette âme sera toute de feu, ce qui à sa sortie du corps empêchera les esprits malins absolument d'en approcher. Mais ceux que n'embrase pas ce feu de l'amour divin, quoi qu'ils fassent, ne peuvent le consumer ainsi, et de plus ce qu'ils font de mal les charge comme un fardeau au moment de leur mort.

Il lui sembla aussi que des pieds du Seigneur il était poussé deux arbres verdoyants, couverts de

fruits magnifiques, signifiant les fruits de pénitence, dont sainte Marie-Madeleine cueillait et faisait part avec joie à tous ceux qui venaient à elle. D'où celle-ci comprit que sainte Marie-Madeleine avait reçu aux pieds du Seigneur la prérogative d'obtenir à tous ceux qui l'invoqueraient, le don d'une vraie pénitence. Et sainte Marie-Madeleine lui dit : « Toute personne qui rend grâces à Dieu pour les larmes que j'ai répandues sur les pieds du Christ, et pour l'action que j'ai accomplie de laver de mes mains ses pieds sacrés, et de les essuyer de mes cheveux, pour l'amour qu'il a versé alors dans mon âme et dans mon cœur, dont il m'a embrasée tout entière, tellement que je ne pouvais plus aimer autre chose ; si cette personne prie pour obtenir les larmes d'une vraie pénitence et l'infusion de l'amour divin, le Seigneur très-bon, en vue de mes mérites, fera droit à sa pieuse demande, en lui remettant ses péchés avant la mort, et la faisant avancer dans l'amour de Dieu. »

Modèle de la prière recommandée ci-dessus.

« **J**E vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, pour les larmes que la Bienheureuse Marie-Madeleine a répandues à vos pieds, et pour l'œuvre qu'elle a exercée, en lavant de ses mains vos pieds sacrés et les essuyant de ses cheveux ; ainsi que pour l'amour dont vous l'avez remplie tout entière, corps et âme, et embrasée tellement qu'elle n'a plus aimé autre chose que vous. C'est pourquoi je vous prie, Seigneur Jésus, qu'eu égard à ses éclatants mérites, vous m'accordiez les larmes d'une vraie

pénitence, et me remplissiez du divin amour, en sorte qu'avant la mort tous mes péchés soient effacés : Par vous Jésus, Sauveur du monde, Roi de gloire, qui vivez et régnez avec le même Dieu, Père et Saint-Esprit, Dieu durant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE XXVI.

47. DE LA GLORIEUSE ASSOMPTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

EN la vigile de la glorieuse Assomption de la très-douce Vierge Marie, la servante du Christ étant en prière, il lui sembla qu'elle était dans une maison petite, où la Vierge Marie était couchée sur un lit, recouvert de linges très-blancs. Celle-ci lui dit : « D'où pouviez-vous avoir à souffrir quelque langueur, ô Mère Vierge, quand, selon notre croyance, vous n'avez pas connu les douleurs de la mort ? » Elle lui répondit : « Comme j'étais plongée dans la prière et la méditation de tous les bienfaits que j'avais reçus de Dieu, je m'embrasai d'un désir inappréciable de le louer et de lui rendre grâces ; alors survint une ardeur nouvelle de l'amour divin, qui excita en moi un désir indicible de le voir et d'être avec lui. Cette ardeur séraphique croissant toujours, les forces de mon corps m'abandonnèrent, je me mis sur un lit, et tous les Ordres des Anges m'y assistaient : les Séraphins m'apportaient l'amour, allumant en moi toujours de plus en plus ce feu divin. Les Chéru-

bins me donnaient la lumière de la connaissance ; en sorte que je prévoyais en mon âme toutes les grandes choses que le Seigneur, mon Fils et mon époux, devait faire pour moi. Aussi je dis dans ma prière : Que l'esprit de ténèbres ne se mette pas au-devant de moi, afin que sa présence n'obscurcisse en rien cette lumière céleste. Les Trônes conservaient dans un calme parfait ce repos dans lequel je jouissais de Dieu. Les Dominations m'assistaient avec le respect que les princes observent à l'égard de la reine et de la mère de leur roi. Les Principautés empêchaient par leur présence qu'aucun de ceux qui venaient auprès de moi ne pût dire ou faire rien qui troublât la quiétude de mon âme. Les Puissances défendaient aux troupes des démons d'approcher. Les Vertus, portant en mon honneur les ornements qui leur sont propres, se tenaient autour de moi. Les Anges et les Archanges faisaient en sorte que tous ceux qui étaient là présents, me servissent en grande révérence et dévotion. »

Elle vit encore en esprit de quelle manière les Anges entouraient la glorieuse Vierge, et les Séraphins passaient dans le souffle de la Bienheureuse Vierge. Apercevant saint Jean l'Évangéliste debout auprès de la Bienheureuse Vierge Marie, elle lui dit : « Par cette offrande que vous avez faite à Dieu, en consentant pour son amour à vous séparer de sa Mère, je vous prie de m'obtenir que pour l'amour du Christ j'abandonne et repousse tout ce qui peut m'être cher, afin de pouvoir l'aimer, lui, de tout mon cœur. » Et Jean lui répondit : « J'ai trouvé tant de consolation dans les paroles de la Dame qui fut comme ma belle-mère, qu'il n'en est pas une dont mon cœur n'ait éprouvé une joie particulière. »

48. *Comment la Bienheureuse Vierge accomplit son Assomption.*

EN la nuit sainte, comme celle-ci était au Chœur, il lui sembla voir de nouveau la bienheureuse Vierge Marie couchée sur son lit. Et tout à coup, à ce qu'il lui sembla, elle crut voir la hauteur de l'infinie majesté s'abaisser jusque dans le plus profond de l'abîme, c'est-à-dire, dans le cœur très-humble de la Vierge, et le remplir du torrent de sa divine volupté, avec une telle abondance que son âme bienheureuse en fut absorbée et passa en Dieu. C'est ainsi que l'âme très-sainte de Marie, sortie de son corps sous l'impression d'une joie ineffable, étrangère à toute douleur, s'envolant joyeusement dans les bras de son Fils, reposa avec amour et tendresse sur son Cœur, et fut conduite, aux applaudissements d'allégresse des Saints, jusqu'au trône de la très-parfaite Trinité.

Il est impossible à une créature d'exprimer avec quelle tendresse Dieu, le Père de toute paternité, reçut cette âme en son sein paternel. Les honneurs dont la sagesse inscrutable du Fils la combla, la révérence due à une mère, la distinction sublime qu'il lui fit en la plaçant à sa droite sur un trône de gloire, dépassent toute pensée. L'Esprit-Saint également la combla avec une telle affluence, de son amour, de sa bonté, de sa suavité et de tous ses dons, que tous les habitants du ciel en furent remplis à leur tour. Les Séraphins, qui depuis le premier moment de leur création ont brûlé au foyer de la divinité, se sentirent embrasés d'un nouveau feu à la chaleur de l'amour de

la bienheureuse Vierge Marie. Les Chérubins, si remplis de la science de Dieu, reçurent en quelque sorte une lumière nouvelle; enfin tous les Anges et les Saints reçurent de la gloire d'une si grande Reine un accroissement d'amour, de joie et de récompense. Alors la très-sainte Trinité, se répandant en elle de toute la plénitude de la divinité, la pénétra tellement que toute remplie de Dieu, tout ce qu'elle semblait faire, c'était Dieu qui le faisait en elle et par elle : ainsi il voyait par ses yeux, entendait par ses oreilles, et célébrait en son propre honneur par sa bouche les louanges les plus douces et les plus parfaites; il prenait enfin sa joie et ses délices dans le cœur de la Vierge Marie comme dans le sien même.

La Reine de gloire était donc à la droite de son Fils, portant sur ses vêtements de petits miroirs où se reflétaient d'une manière merveilleuse tous les mérites des Saints. Aussi venaient-ils en grande joie devant le trône contempler chacun ses mérites, pour de là faire entendre de nouveaux concerts de louanges à l'honneur de Dieu. Les Patriarches et les Prophètes, considérant leurs désirs, leurs vertus grandioses, la familiarité dans laquelle ils avaient conversé avec Dieu sur la terre, trouvèrent que sur tous ces points la bienheureuse Vierge Marie les avait tous dépassés ; car il apparaissait constant que ses vertus avaient été plus grandes, ses désirs du Seigneur plus ardents, et sa familiarité avec Dieu plus intime. De même tous les Ordres des Saints s'approchant à leur tour, et regardant leurs mérites en la bienheureuse Vierge Marie, admiraient avec joie de combien elle les avait précédés. En effet, parmi les Apôtres, il fut avéré que nul n'était resté plus fidèlement attaché au Christ, et

n'avait conservé avec plus de soin ses paroles ; entre les Martyrs elle paraissait la plus patiente et la plus constante ; parmi les Confesseurs, la plus éclairée, et répandant le plus de lumière tant par ses paroles que par ses exemples ; parmi les Vierges elle était non-seulement la plus chaste et la plus pure ; mais elle, la première, avait pratiqué la virginité et la vie religieuse dans son intégrité. Entre les doux, elle était la plus douce, entre les miséricordieux la plus miséricordieuse, entre les humbles la plus humble, entre les parfaits la plus parfaite. Ainsi elle surpassait tous les Saints en mérite et en vertu.

Et la bienheureuse Vierge Marie dit : « Quiconque voudra être exalté et recevoir des honneurs au-dessus de tous les autres, qu'il se mette au-dessous de tous. Qui voudra être le plus riche, se dépouille de sa volonté propre ; qui voudra l'éclat des dignités les plus élevées, s'applique à pratiquer toutes les vertus. »

Comme on chantait le Répons *Salve Maria*, celle-ci dit à la Bienheureuse Vierge : « Plût à Dieu que j'eusse maintenant à ma disposition les cœurs de toutes les créatures, afin de pouvoir vous saluer, ô très-douce Vierge, de toutes leur force et leur amour. » A quoi elle répondit : « Penche-toi sur le Cœur de mon très-doux Fils, lequel contient en soi toute la création sans altération, et salue-moi par lui selon ton désir et selon mes mérites. »

Ensuite elle pria pour une personne afin que la bienheureuse Vierge Marie vînt à son secours à son départ de ce monde ; à quoi celle-ci répondit avec bonté : « Elle me priera par cette ferveur qui a fait rejaillir, comme une étincelle dans le feu, mon âme en Dieu, et l'a fait s'attacher à son divin Cœur, afin que son

âme s'embrase d'un désir aussi fervent, et qu'à l'heure de sa mort, libre de tout obstacle, elle puisse, comme une plume légère, s'envoler heureusement vers Dieu. Car je veux assister en personne de mon secours et de ma protection, en leurs derniers moments, cette personne et tous ceux qui me servent en ce lieu. »

Comme elle priait encore pour une autre personne très-dévote à Notre-Dame, à laquelle souvent elle rappelait ses joies, elle vit celle pour qui elle priait debout devant la bienheureuse Vierge Marie, qui lui donnait un joyau ayant cinq pointes comme des cornes, en disant : « Quand elle fera mémoire de mes joies, qu'elle y ajoute encore cinq choses : d'abord, qu'elle me salue en cette joie ineffable que je reçus, lorsque je vis pour la première fois la lumière inaccessible de la très-sainte Trinité, en laquelle, comme en un miroir resplendissant, je reconnus cet amour éternel dont elle m'a aimée et choisie avant toute créature : l'amour qui m'a fait choisir pour mère et pour épouse ; la complaisance qu'il a prise en moi, et dans tout ce que j'ai fait pour lui sur la terre. En second lieu, qu'elle me salue en cette plénitude de joie dont furent remplies mes oreilles, lorsqu'elles entendirent le tendre salut de bienvenue qui me fut adressé par mon très-aimable Fils, mon père et mon époux, quand il me reçut avec tant d'affection, selon la grandeur de sa toute-puissance, les plans de sa sagesse, et l'immensité de son ardent amour, me chantant le cantique le plus doux et le plus sublime que pût faire entendre sa voix la plus suave. Troisièmement, qu'elle me salue en cette plénitude de joie que goûta mon âme en ce doux baiser qu'elle reçut de la divinité, par lequel le sentiment de sa divine

douceur se répandit en moi avec tant d'abondance, que le courant en reflua sur les cieux, et en fit couler des douceurs infinies ; en sorte qu'il n'y eut sur la terre personne de si malheureux ou de si méchant, à qui je ne puisse accorder de ma plénitude, s'il veut seulement le demander. »

Alors celle-ci fit cette question à la bienheureuse Vierge Marie : « Ma noble Dame, qu'appelle-t-on la bouche de l'âme ? » Elle répondit : « La bouche de l'âme est un désir que Dieu inspire sans cesse, et remplit de lui-même selon le goût et la douceur que l'âme y trouve. » Et elle reprit : « Quatrièmement, qu'elle me salue en cette joie que j'ai reçu, lorsque mon âme fut tout embrasée du feu du divin amour, et que mon cœur se fondit sous l'effet de la douceur de son divin Cœur, lorsqu'il épancha en moi toute la plénitude de son divin amour, autant qu'il est possible à une créature d'en contenir et d'en jouir ; d'où cette ardeur vint embraser d'une ferveur nouvelle la multitude des Saints. Enfin, qu'elle me salue en cette joie que j'ai eue, lorsque la splendeur de la divinité pénétra de sa lumière la plus vive tous mes membres ; en sorte que tout le ciel fut illuminé de ma gloire comme d'une lumière nouvelle, et que toute la joie des Saints reçut un accroissement de ma présence. »

49. *Que celui qui communie s'exerce sur les cinq points suivants.*

LE jour même, tandis que le Convent communiait, il lui sembla comme si le Seigneur était assis à une grande table avec la Vierge Mère. Les personnes

qui avaient communie à la première messe étaient assises à cette table, et celles qui communiaient en ce moment y étaient respectueusement conduites par des anges. Or le Seigneur donnait à chacune un morceau de pain partagé en cinq bouchées. Par quoi celle-ci comprit que celui qui communie doit en ce jour observer spécialement cinq choses, dont il doit en quelque sorte préparer un festin.

La première est d'exalter, en tout ce qu'il peut, le Seigneur par ses louanges, et en union de la louange que le Christ rendit à Dieu le Père, en faisant toutes ses actions pour sa gloire ; qu'il fasse de même toutes ses actions pour l'amour et pour la gloire de Dieu. La seconde est qu'en union du sentiment de gratitude, avec lequel le Christ prit la nature humaine et souffrit avec joie la mort, et de l'amour qui lui fit nous octroyer ce grand bienfait, en rendant grâces à Dieu son Père, il passe tout ce jour à rendre grâces dans un profond sentiment de reconnaissance, pour un si grand sacrement. La troisième est de multiplier ses désirs et ses demandes, afin de ne pas rester comme les mains vides en la présence d'un tel hôte. La quatrième est qu'il se propose de faire toutes ses actions de ce jour pour l'utilité et l'avantage du monde entier. La cinquième est que toutes ses actions et toutes ses souffrances profitent au salut des âmes des fidèles.

Elle connut encore d'une source divine que Dieu aime à trouver dans les Religieux ces quatre choses, savoir : des pensées pures, de saints désirs, la douceur dans les relations, et les œuvres de la charité.

CHAPITRE XXVII.

50. D'UNE MESSE ET D'UNE PROCESSION CÉLÉBRÉES
PAR LE SEIGNEUR.

A L'ÉPOQUE où les Chanoines exerçant les fonctions de l'Évêque étaient allés jusqu'à l'interdiction des choses saintes¹, pour revendiquer certains intérêts temporels, le jour de l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie, comme cette servante de Dieu éprouvait une grande douleur d'être privée du corps du Seigneur, l'objet de ses désirs intimes, il lui sembla que le Seigneur essuyait ses larmes, et lui prenant les mains, lui disait : « Aujourd'hui tu verras des merveilles. » Lors donc que le Prêtre, selon l'usage, entonna pour la procession le Répons *Vidi speciosam*, il lui parut que toute la Congrégation se mettait en ordre pour la procession, en avant de laquelle marchait Notre-Seigneur avec sa Mère, portant une bannière de couleur blanche et rouge. Sur le blanc il y avait des roses d'or, et sur le rouge des roses d'argent. Cette procession fit le tour du cloître jusqu'au Chœur, et de là vint dans l'église. Alors le Seigneur se prépara pour célébrer la messe, se revêtant d'une chasuble rouge et des ornements pontificaux. Saint Jean l'Évangéliste devait lire l'Évangile, ayant été le gardien de la glorieuse Vierge. Saint Jean-Baptiste et saint Luc servaient Notre-Seigneur à l'au-

1. Cf. *Le Héraut de sainte Gertrude*, Liv. III. 16. 17.

tel, et saint Jean l'Évangéliste assistait la bienheureuse Vierge Marie, qui était à droite de l'autel, vêtue de vêtements brillants comme la lumière du soleil, portant sur la tête une couronne enrichie de toutes les plus belles pierres précieuses.

Au moment où tous les Saints présents commencèrent la messe solennelle : *Gaudeamus omnes*, la bienheureuse Vierge Marie s'avança vers l'autel, présentant à son Fils une boucle d'or, pure comme le cristal, et enrichie de gemmes qui avaient chacune la lucidité d'un miroir, en sorte que la Bienheureuse Vierge contemplait en elles toutes ses vertus. Or cette boucle recouvrit comme un bouclier toute la poitrine du Seigneur, et la bienheureuse Vierge Marie s'y contemplait comme en un miroir. Lorsqu'on en fut à la messe au dernier *Kyrie eleison*, le Seigneur lui-même entonna d'une voix élevée le *Gloria in excelsis*, disant : « Je vous présente à tous de la joie de mon cœur le calice de la gloire. » A l'Offertoire, les personnes qui avaient pratiqué des dévotions particulières en l'honneur de la Bienheureuse Vierge, s'approchèrent de l'autel, et y offrirent des anneaux d'or que le Seigneur prit et mit à ses doigts. Quand le Prêtre et Pontife suprême eut lui-même chanté la Préface jusqu'à ces mots : *cum quibus et nostras voces*, il dit aux Saints ; « Chantez tous, chantez. » Et tous chantèrent : « *Sanctus, sanctus, sanctus.* » Mais entre eux tous, et plus qu'eux tous, la bienheureuse Vierge Marie faisait entendre le son le plus doux, et sa voix se faisait ainsi facilement reconnaître parmi les voix de tous les autres Saints.

Mais quand fut arrivé le moment solennel où l'on devait faire l'élévation de l'hostie, le Seigneur Jésus, qui est en même temps le prêtre et l'hostie, sembla

élever l'hostie renfermée dans une boîte d'or et recouverte d'un voile ; ce qui figurait que ce sacrement demeure caché à toute intelligence humaine ou même angélique. Après que *Pax Domini* eut été dit, on dressa une table où le Seigneur se plaça, et sa Mère s'assit auprès de lui. Alors toute la Congrégation s'approchant de cette table, chaque personne s'agenouillant, en quelque sorte sous le bras de la bienheureuse Vierge Marie, reçut le Corps du Seigneur de la main du Seigneur ; et la bienheureuse Vierge Marie tenait au côté du Seigneur une coupe d'or avec un tuyau d'or, par lequel toutes burent de cette très-douce liqueur qui coulait du sein du Seigneur. La messe étant finie, le Seigneur donna la bénédiction de sa main, dont tous les doigts étaient chargés d'anneaux, signifiant les fiançailles de toutes ces Vierges qu'il s'était fiancées : ces anneaux portaient des rubis, qui exprimaient que son sang fait particulièrement l'ornement des Vierges.

CHAPITRE XXVIII.

51. DE SAINT BERNARD ABBÉ.

EN la fête de l'excellent Docteur saint Bernard, comme on chantait en son honneur la messe *In medio Ecclesiæ*, cette amante de Dieu, qui appliquait dévotement son attention à tout ce qui se chantait, se demandait en elle-même ce que pouvaient signifier ces paroles, *In medio Ecclesiæ*, au milieu de l'Eglise. Le Seigneur, dont le regard se tient sans cesse sur ses

élus, éclaira son âme des lumières de sa connaissance en lui disant : « Le milieu de l'Église est l'Ordre de saint Benoît¹, qui est comme une colonne sur laquelle toute la maison repose ; parce que dans l'Église de Dieu il est en quelque relation avec les différents ordres qui s'y trouvent. A l'égard des supérieurs, tels que le Pape et les Prélats, il leur rend respect et obéissance ; à l'égard des Religieux, il dispense l'instruction et les règles pour tenir une bonne vie et conversation ; car les autres Ordres ne font qu'imiter cet Ordre en quelque point. Les bons et les justes trouvent en lui conseil et secours ; les pécheurs, la compassion, la correction et l'audition de leurs péchés en confession ; les âmes du purgatoire, une assistance dans de saintes prières. Enfin les étrangers y trouvent l'hospitalité, les pauvres leur entretien, les infirmes leur soulagement, ceux qui ont faim et ceux qui ont soif, à manger et à boire ; ceux qui sont dans la tristesse, la consolation, et les âmes des fidèles, leur délivrance. »

« Dans ce milieu, le Seigneur a ouvert la bouche de saint Bernard qu'il avait singulièrement prévenu des bénédictions de sa douceur. Le Saint-Esprit le remplit avec tant d'affluence et tant d'abondance de sa vertu, que, pareil à un vent violent qui force une porte, il répandit sous l'impulsion du Saint-Esprit, dans le feu de la charité, les doctrines qui lui étaient divinement inspirées, et en éclaira toute l'Église. *Et implevit eum Dominus spiritu sapientiae et intellectus, et le Seigneur le remplit de l'esprit de sagesse et d'intelligence* ; parce que toutes les connaissances qu'il

1. V. S. Hildegarde, *Scivias*, Liv. II, vis. v.

reçut de l'Esprit-Saint, ou dont il eut la douce jouissance, le goût et l'expérience, dont son âme fut illuminée plus qu'on ne saurait dire, encore qu'il en ait répandu beaucoup en dehors, cependant il en garda plus encore dans son intelligence. » Elle dit alors : « O bien-aimé de mon cœur, quelle est cette robe de gloire dont l'Église dit si souvent que vous avez revêtu les Saints ? Vous m'avez révélé le nom de votre gloire¹ ; maintenant, si vous le voulez bien, révélez-moi quelle est cette robe de gloire ? » Aussitôt saint Bernard, revêtu d'une robe merveilleusement tissée de vert, de rouge et d'or, lui apparut ; et une lumière pareille à celle du soleil, se mêlant à ces couleurs, en faisait ineffablement ressortir le charme et la beauté. Et le Seigneur prit la parole : « Voilà cette robe de gloire, tissée de la blancheur de mon innocence, et de l'épanouissement de mes hautes vertus, colorée de l'éclat vermeil de mon sang, et de plus comme dorée par les rayons de mon ardent amour. De cette robe je revêts tous mes Saints, parce que j'ai parfait toute leur gloire de mon innocence, de l'éclat de mes vertus et de l'amour de ma passion. »

L'amour, sous la forme d'une vierge très-belle, était debout à la droite de saint Bernard ; et partout où il allait, c'était sa compagne, en signe du mérite spécial qu'il eut d'être embrasé de l'amour divin, et d'allumer chez beaucoup cet amour autant par ses écrits que par ses discours. Et ses paroles étaient comme une parure de perles dans tout le ciel.

1. Chap. 16 de ce premier Livre.

CHAPITRE XXIX.

52. DE LA NATIVITÉ DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE.

A L'APPROCHE de la fête de la glorieuse Vierge Marie, qui parut comme une aurore rutilante à son entrée en ce monde, cette dévote servante du Christ demanda à cette Reine de gloire elle-même ce qu'elle devait réciter pour cette fête en son honneur. Et la bénigne Vierge Marie apparut aussitôt, lui disant : « Récite-moi autant d'*Ave Maria* que je fus de jours dans le sein de ma mère, c'est-à-dire, deux cent soixante-dix-sept, et invoque-moi pour cette joie que je ressens de voir et de connaître la joie de la très-sainte Trinité, pour la complaisance qu'elle a prise en moi de toute éternité. Elle a spécialement tressailli au jour de ma Nativité, en sorte que de la surabondance de cette joie le ciel et la terre avec toutes les créatures tressaillirent eux-mêmes, bien que la cause leur en restât cachée. De même qu'un habile ouvrier qui a résolu de faire un merveilleux chef-d'œuvre, le médite d'avance avec attention et s'en dessine avec joie tout le plan ; ainsi l'adorable Trinité se délectait et se réjouissait, parce qu'elle voulait faire de moi une œuvre où paraîtrait le plus délicatement tout l'art de sa sagesse et de sa bonté. De plus, elle savait que son œuvre en moi ne serait jamais gâtée ; aussi elle daigna prévoir ma naissance et mon enfance en si grande joie et allégresse, que toutes mes actions d'enfant

étaient comme un jeu qui charmait ses regards, selon cette parole : *Se jouant tout le temps en sa présence.* (PROV. VIII. 30.) Secondement, rappelle-moi à cette joie que j'eus quand Dieu me chérit par-dessus toute créature avec un si grand amour, que pour moi il pardonna maintes fois au monde avant que je fusse née. Dans l'excès de son amour, il anticipa quelque peu ma naissance et me prévint de sa grâce dans le sein de ma mère. Troisièmement, rappelle-moi à cette joie que j'ai d'avoir été par lui élevée en honneur au-dessus de tous les Anges et de toute créature ; car du moment où mon âme fut unie à mon corps, il me remplit du Saint-Esprit qui me purifia absolument du péché originel, me choisit pour son sanctuaire, afin que, telle qu'une rose sans épines, telle que l'étoile du matin, je me levasse sur le monde. »

Or la bienheureuse Vierge Marie avait des cheveux d'une beauté merveilleuse, et comme celle-ci les caressait à cause de leur douceur, la glorieuse Vierge lui dit : « Manie mes cheveux ; plus tu les manieras, plus tu en seras ornée. Car ces cheveux désignent mes innombrables vertus ; les manier, c'est les imiter, et par là croître d'autant en beauté et en honneur. » Alors celle-ci dit : « O Reine des vertus, dites-moi, je vous prie, quelle vertu vous avez pratiquée la première dans votre enfance ? » Elle répondit : « L'humilité, l'obéissance et l'amour. Dès mon enfance je fus d'une humilité si profonde, que je ne me préfèrai jamais à aucune créature ; et j'étais si soumise et si obéissante à mes parents, que je ne les ai jamais en rien contristés. Du moment encore que le Saint-Esprit me remplit dans le sein de ma mère, je fus inclinée à tout ce qui était bon, et j'aimais

merveilleusement tout bien ; j'embrassais avec un bonheur inexprimable la pratique de toutes les vertus. »

En la nuit sainte, comme on chantait le Répons *Stirps Jesse*, elle vit la bienheureuse Vierge Marie sous la forme d'un arbre magnifique qui s'étendait en hauteur et en largeur sur tout l'univers. Cet arbre avait le brillant et la transparence d'une glace, et des feuilles d'or qui rendaient un son harmonieux. A son sommet s'épanouissait une fleur pleine de charmes, qui recouvrait tout le monde et le remplissait d'une odeur merveilleuse. Et la glorieuse Vierge Marie dit : « Mon Dieu est en moi son propre louangeur et sa louange, et il se nourrit en moi d'une manière merveilleuse. »

A la messe, comme on chantait dans la Prose *Ave præclara* la strophe *Hinc manna verum*, d'ici la vraie manne, il lui sembla que la bienheureuse Vierge Marie était assise au milieu de la Congrégation, tenant un enfant d'une grande gentillesse, dont les bras étaient ineffablement ornés d'or et de pierres précieuses. Par là celle-ci comprit que le Seigneur Jésus avait souffert une douleur excessive dans les bras, lorsqu'après avoir porté la croix, et qu'on l'y eut étendu, il y était resté pendant par les bras. Puis comme on chantait *Ora, Virgo, Priez, ô Vierge, nos illo pane cæli dignos effice*, rendez-nous dignes de ce pain du ciel, la Vierge Mère éleva très-haut l'enfant, et une liqueur de baume qui s'écoulait de l'enfant se répandit abondamment dans toute la Congrégation. A cette strophe : *Fac fontem dulcem, Faites une douce fontaine*, il lui semblait que la Bienheureuse Vierge serrait sous son manteau chacune des personnes con-

tre le divin Cœur de son Fils, disant : « Dans cette fontaine changez en douceur toute votre amertume, et triomphez de toutes vos tentations. » Et comme elle priait ensuite pour la Congrégation, afin de la fortifier et la confirmer dans son bon propos, le Seigneur dit : « Si elles veulent me rester attachées, je ne les abandonnerai jamais. »

CHAPITRE XXX.

53. DES ANGES, ET COMMENT LES HOMMES PEUVENT S'ASSOCIER A EUX.

AVANT la fête de saint Michel, comme cette servante du Christ, dans une intime union avec Dieu, lui avait demandé quels hommages elle devait rendre aux Anges, elle reçut cette réponse : « Récite en leur honneur neuf *Pater noster*, selon le nombre de leurs chœurs. » Elle le fit, et le jour même de la fête elle voulut en faire l'offrande à son Ange, afin qu'il la remît lui-même aux autres Anges ; mais le Seigneur Jésus lui dit avec indignation : « Donne-moi à faire cette commission, que je serai heureux d'accomplir ; parce que toute offrande qui m'est confiée, lorsqu'elle vient à être faite dans les cieux, s'ennoblit par mon intervention, et se transforme à son grand avantage ; comme un denier que l'on jetterait dans une masse d'or fondue, et qui s'y mêlerait cesserait d'être ce qu'il était d'abord, et montrerait ce qu'il est devenu en paraissant comme de l'or. »

Après cela elle vit une échelle d'or formée de neuf degrés, toute couverte d'Anges, en sorte que les Anges étaient au premier degré, au second les Archanges, et ainsi de suite pour tous les autres Chœurs. Et elle comprit divinement que cette échelle désignait la vie de l'homme en cette manière : celui qui dans l'Eglise de Dieu sert avec fidélité, humilité et dévotion, et qui pour Dieu encore assiste les infirmes, les étrangers ou les pauvres, et rend au prochain les bons offices d'une mutuelle charité, serait placé au premier degré au niveau des Anges. Ceux qui s'appliquent plus intimement à Dieu dans la prière et la dévotion, qui donnent secours et conseil au prochain, seraient au second degré avec les Archanges. Ceux qui pratiquent la patience, l'obéissance, la pauvreté volontaire et l'humilité, et toutes les vertus avec courage, montent au troisième degré avec les Vertus. Ceux qui, résistant aux vices et aux concupiscences, méprisent le diable et toutes ses suggestions, reçoivent le triomphe de gloire au quatrième degré avec les Puissances. Ceux qui dans l'Eglise, dans leur office de prélats, exercent dignement l'office qui leur a été confié, veillant nuit et jour au profit des âmes, et doublant par leur diligence le talent qui leur a été confié, posséderont au cinquième degré, avec les Principautés, la gloire du royaume en récompense de leurs travaux. Ceux qui s'inclinent révéremment avec toute la soumission possible devant la divine majesté, qui pour sa gloire honorent et chérissent toute personne, et parce qu'ils ont été faits à l'image de Dieu, se conforment à Dieu autant qu'ils peuvent, soumettant la chair à l'esprit, dominant leur âme et la reportant aux choses du ciel, triompheront au sixième degré

avec les Dominations. Ceux maintenant qui s'adonnent à la méditation et à la contemplation, embrassant la pureté et la tranquillité de l'âme, font d'eux-mêmes une paisible demeure pour Dieu, qu'on peut appeler le Paradis de Dieu, selon cette parole : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (PROV. VIII. 31); dont il dit encore : *Je me promènerai en eux et j'y demeurerai* (II. COR. VI. 16); ceux-là sont associés aux Trônes sur le septième degré. Ceux qui excellent au-dessus des autres en science et en connaissance, qui ont le bonheur insigne de contempler face à face Dieu qui se reflète en eux, et font refluer ce qu'ils ont puisé à la source même de toute sagesse en elle-même, en illuminant et instruisant les autres, ceux-là seront placés au huitième degré de cette échelle avec les Chérubins. Ceux enfin qui aiment Dieu de tout leur cœur et de toute leur âme, et se précipitent tout entiers dans ce feu éternel qui est Dieu, et transformés en lui-même, n'aiment plus alors Dieu avec leur amour, mais avec l'amour divin, comme ils sont aimés eux-mêmes; qui aiment toutes choses en Dieu et pour Dieu, qui regardent leurs ennemis comme des amis, que rien ne peut séparer de l'amour de Dieu, ni même les en empêcher, parce que plus leurs ennemis s'élèvent contre eux, plus ils se fortifient dans l'amour, brûlant heureusement en eux-mêmes et embrasant les autres, à ce point que s'ils le pouvaient, ils rendraient tous les hommes parfaits dans l'amour de Dieu; pleurant sur leurs péchés et sur les vices d'autrui, parce qu'ils aiment et recherchent la gloire de Dieu et non la leur : ceux-là sont au neuvième degré avec les Séraphins, les plus rapprochés de Dieu, sans plus avoir d'autres Esprits qui soient entre Dieu et eux-mêmes.

54. *Comment chaque Ange s'occupe de l'âme qui lui est confiée.*

PENDANT la messe, elle vit une grande multitude d'Ange^s présents, qui se tenaient chacun devant la vierge qui lui avait été confiée, sous la forme d'un très-beau jeune homme. Quelques-uns avaient des sceptres terminés par des fleurs, et certains avaient des fleurs d'or. Et quand le Convent faisait des inclinations, la bouche de chacune venait poser sur ces fleurs en signe de paix éternelle ; c'est en cette sorte que les Ange^s s'acquittèrent en grand respect de leur office pendant toute la messe.

Quand on s'approcha au banquet du Roi des cieux, chaque Ange conduisit celle qui lui était confiée ; et le Roi de gloire était à la place du prêtre, entouré d'une gloire ineffable, avec un ornement sur la poitrine, comme un bel arbre qui se partagea en deux, et de ce Cœur qui distille la douceur du miel, dans lequel sont cachés tous les trésors de science et de sagesse, sortit une veine très-pure, qui enivra toutes celles qui s'approchaient de Dieu, du torrent de la divine volupté.

CHAPITRE XXXI.

55. DE LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS, ET COMMENT
LE CHRIST SUPPLÉE AUX DÉFAUTS DE L'ÂME.

EN la vigile de la Toussaint, comme, par suite d'un travail qui lui avait été enjoint de par l'obéis-

sance, elle n'avait pu venir à la messe qu'à l'élévation de la sainte hostie, elle offrit, le cœur tout triste, son omission à Dieu. Et le Seigneur lui dit : « Est-ce que je ne te parais pas d'un assez grand prix pour pouvoir payer toutes tes dettes ? » A quoi elle répondit : « Oui, Seigneur, j'ai pleine confiance que vous le pouvez. » Le Seigneur : « Ne suis-je pas encore un prix si inappréciable qu'il est capable d'acquitter et de suppléer toutes tes omissions ? » Mais elle répondit : « Oui, Seigneur ; car je sais que rien ne vous est impossible. » « Donc, dit le Seigneur, je répondrai pleinement pour toi auprès de Dieu mon père. De ton côté, prie chacun des groupes des Saints, afin qu'ils offrent aussi pour toi leurs mérites : les Patriarches et les Prophètes, le désir qu'ils ont eu de mon Incarnation ; les Apôtres, la fidélité qui les a fait persévérer avec moi dans toutes mes tribulations, et courir prêcher par le monde pour m'y former un peuple fidèle ; les Martyrs, la patience avec laquelle ils ont répandu leur sang pour mon amour ; les Confesseurs, la sainteté héroïque en laquelle ils ont montré aux autres, de paroles et d'action, la voie de la vie ; les Vierges saintes, leur chasteté et leur intégrité, qui leur ont mérité d'être les plus rapprochées de moi. »

Pendant les Matines, elle vit le Roi de gloire assis sur un trône d'une pureté de cristal, et orné de coraux d'une vive couleur rouge. A sa droite la Reine du ciel était assise sur un trône pareil, mais d'un saphir orné de perles éclatantes. D'où elle reconnut dans le trône de cristal du Seigneur la pureté inestimable de la divinité, et dans les coraux la passion vermeille de son humanité ; dans le saphir, le cœur

céleste de la Mère de Dieu, et dans les perles, sa pureté virginalle.

Comme on chantait le verset du deuxième Répons, *Ora pro populo, priez pour le peuple*, la Mère de gloire se levant de son trône, parut supplier dévotement à genoux le Roi son Fils pour la Congrégation. Et chaque Chœur des Saints sembla faire de même lorsqu'on venait à en faire mention. Ensuite, pendant la huitième leçon, la sainte Vierge se leva de nouveau avec la troupe innombrable des Vierges saintes, et voilà que de ce Cœur qui distille la douceur, le trésor de toute béatitude, il parut sortir une corde triple, de la couleur de l'or, laquelle, passant par le très-aimant cœur de la Vierge Mère, et de là à travers le cœur de toutes, jusqu'à ce qu'elle revînt du cœur de la dernière dans le Cœur du Seigneur, formait ainsi dans un circuit merveilleux comme une ronde. En dehors des Vierges on voyait la multitude qui restait, de l'un et de l'autre sexe, qui n'avait pas eu ce don sublime de la virginité. En dehors aussi se trouvaient les chœurs des saints Anges; et du cœur de tous les Saints, des Vierges aussi bien que des autres, se fit entendre un son harmonieux comme celui des orgues. Et cela donnait à entendre qu'il n'est rien de si minime qu'ils aient accompli sur la terre, en louanges et en actions de grâces, en prières, en œuvres, paroles, même en pensées, qui ne résonne avec douceur du fond de leurs cœurs, à la louange de Dieu, et pour l'accroissement de leur joie et de leur gloire. Elle se souvint alors qu'il était écrit à ce sujet : *Là résonnent perpétuellement les instruments des Saints*, et encore : *Louez-le dans les cymbales et dans le chœur*. (Ps. CL. 4.) Par la corde triple qui sortait du Cœur divin, elle en-

tendit l'amour de la toujours adorable Trinité : savoir, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui, par sa très-digne mère Marie, pénètre les cœurs des Vierges pures d'une suavité particulière, et les unit au sien, selon ces paroles de l'Ecriture : *La pureté rapproche de Dieu.* (SAG. VI. 20.)

A la grand'messe, comme on chantait l'Evangile, celle-ci questionnant selon sa coutume dit : « Que voulez-vous, très-doux bien-aimé, que je fasse maintenant ? » Le Seigneur répondit : « Quels avis t'ai-je donnés hier ? » Se rappelant alors que le Seigneur l'avait avertie la veille de prier l'assemblée des Saints d'offrir pour elle, elle se mit en devoir d'obtenir cette faveur, et elle connut que le Seigneur lui disait : « Voici que je précède moi-même tous les Saints, et que je vais faire pour toi l'offrande à Dieu le Père : d'abord ce temps sacré, durant lequel je suis resté le laps de neuf mois dans le sein de ma mère virginale, comme un époux dans la chambre nuptiale, je l'offrirai pour ce temps où toi-même, renfermée dans le sein de ta mère, mais non sans la tache originelle, n'étais pas encore capable de recevoir ma grâce. Ensuite, j'offrirai ma très-sainte nativité pour ta naissance, en laquelle, avant que tu fusses régénérée dans la fontaine du baptême, tu m'étais étrangère. Après cela, ma très-innocente enfance, dans ses premiers jours et les années de ma puérilité, pour l'ignorance où tu étais à l'âge correspondant ; j'offrirai aussi l'application très-fervente de mon adolescence et de ma jeunesse pour les négligences de ta jeunesse. J'offrirai toute la suite de ma très-sainte et très-parfaite vie sur la terre, avec le fruit de ma passion douloureuse, pour tous tes péchés de commission et d'omis-

sion, en sorte que par moi et en moi tout ce qui est de toi reçoive son supplément et sa perfection. »

Après avoir ainsi parlé, le Seigneur des vertus s'avancant, suivi de toute la milice des cieux, vint déposer son offrande sur un autel qui semblait décoré d'ornements merveilleux et variés, sculptés avec le travail le plus ingénieux. Elle comprit que là était renfermé cet inestimable et inappréciable trésor de la suprême et incompréhensible divinité tout entière. Les sculptures de l'autel représentaient les divers bienfaits de Dieu, dont l'idée dépasse l'intelligence humaine. On montait à cet autel par trois degrés, dont le premier était d'or, ce qui déclarait que nul ne peut venir à Dieu, à moins de monter par la charité. Le second degré semblait avoir la couleur azurée de l'air ; ce qui indiquait la méditation des choses divines et célestes ; parce que celui qui veut approcher de Dieu est obligé de se désoccuper de toutes les choses terrestres, et de s'efforcer par la méditation de s'élever aux choses célestes. Le troisième degré semblait de couleur verte ; ce qui marquait la vivacité et la vigueur de la louange divine : c'est-à-dire, que dans toutes nos actions nous devons avoir pour intention de désirer la louange et la gloire de Dieu, plus que la nôtre et que notre salut.

Ensuite au moment de la communion, elle vit au milieu de la ronde décrite plus haut, une grande table magnifiquement dressée, où le Seigneur donna, sous l'espèce de l'hostie sacramentelle, son corps divin et son sang à la Congrégation, assise avec lui à cette même table. Ensuite, comme un roi magnifique, il fit remettre par le ministère des Princes célestes des présents royaux à chaque personne de la Congrégation.

tion. Or celle qui vit ces choses assura que ces présents devaient être ce que le Seigneur avait annoncé à une âme qui lui était dévote, avant cette fête : à savoir, qu'en témoignage d'amitié singulière, il donnerait à chaque personne de la Congrégation mille âmes, qui par leurs prières seraient délivrées de leurs liens, et qu'il transférerait au royaume des cieux ¹.

56. *De l'auréole des Vierges.*

ENCORE en cette fête de la Toussaint, comme elle cherchait quelle louange elle pourrait rendre à Dieu en l'honneur de ses Saints, le Seigneur lui dit : « Loue-moi de ce que je suis la couronne de tous les Saints. » Aussitôt elle se mit à louer et à bénir selon ses moyens la très-sainte et toujours adorable Trinité, de ce qu'elle daigne être la couronne et l'admirable dignité qui distingue les Saints ; et de plus, pour la prérogative spéciale de l'auréole qui couronne toutes les Vierges bienheureuses. Et tout aussitôt elle vit autour de la tête de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les Saints une couronne d'un éclat inestimable telle que sa gloire ne saurait être exprimée par aucune parole. Elle vit aussi comment Dieu était l'auréole de la bienheureuse Vierge Marie et de toutes les Vierges : c'était comme une couronne formée de nœuds ronds, réunis trois par trois, dont l'un était rouge, le second blanc, et le troisième de la couleur de l'or. Elle comprit que le nœud rouge désignait la passion du Christ, ainsi que les souffrances de

1. Cf. *Le Héraut de l'amour divin*, Liv. III. 9.

toutes les Vierges, et toutes leurs peines ; parce que celui qui veut conserver intacte la virginité, n'y peut parvenir sans de grands travaux et sans tribulations. Le nœud couleur d'or figurait l'amour du Christ et des Vierges ; parce que celles qui sont véritablement vierges, aiment naturellement celui auquel elles ont consacré leur virginité. La perle blanche exprimait l'innocence et la virginité sans tache du Christ. Leur disposition de trois par trois signifiait que les Vierges possèdent de ces trois qualités une intimité, une délectation, et un goût suave dans le Seigneur, au-dessus de tous les autres Saints. Car, bien que la beauté et la gloire se forment et se perfectionnent toujours du sang et de l'innocence du Christ et de ses autres vertus, et qu'il en résulte entre chaque âme et le Seigneur une douce familiarité accompagnée de délices, toutefois pour les Vierges cette familiarité et ces délices ont plus de douceur, et ce goût plus de suavité. La forme ronde de ces nœuds désigne un bien qui s'y trouve caché, inestimable et inexplicable, que les Saints, même au ciel, ne peuvent complètement connaître, ni discuter, en sorte qu'il est dit avec vérité que c'est un bien que nul ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit.

Comme en la nuit sainte elle célébrait, ainsi qu'elle le pouvait, les louanges de la très-excellente Trinité, elle vit dans une extase une fontaine d'eau vive, plus brillante que le soleil, qui, existant d'elle-même et en elle-même, répandait une fraîcheur exquise et salutaire dans l'air. Le bassin qui la supportait était du travail le plus solide et le plus précieux, contenant en lui-même sa machine à puiser, qu'il faisait fonctionner sans aucun secours de l'homme, et versant à tous libéralement de ses eaux. Le bassin solide de cette fontaine

signifiait la toute-puissance du Père ; la machine à puiser désignait la sagesse incréée du Fils, qui se répand volontiers sur tous, selon son bon plaisir, et se distribue et se communique à chacun comme elle le veut. La douceur de l'eau désignait l'ineffable suavité et bonté du Saint-Esprit ; et l'air salubre qui s'en dégageait signifiait que Dieu est la vie de tout ; parce que si l'homme ne peut vivre sans air, aucune créature ne vit aussi sans Dieu. Entourant la fontaine et reposant sur le bassin même, s'élevaient sept colonnes dont les chapiteaux étaient de saphir, par lesquelles sept courants venaient couler sur tous les Saints ; en sorte qu'il y en avait un pour les Anges, un autre pour les Prophètes, un troisième pour les Apôtres, un quatrième pour les Martyrs, un cinquième pour les Confesseurs, le sixième pour les Vierges, et le septième pour tous les autres Saints. Et tous rassasiés de biens exhalaient de l'un à l'autre l'odeur la plus suave, que chacun aspirait à soi avec une pieuse avidité ; ce qui donnait à entendre qu'ils se communiquent entre eux avec une généreuse affection leur joie et tous les biens qu'ils possèdent en Dieu.

CHAPITRE XXXII.

57. DE SAINTE CATHERINE ET DE SA GLOIRE.

EN la fête de cette Vierge distinguée, sainte Catherine, cette Vierge elle-même lui apparut revêtue d'une robe qui était toute remplie de roues d'or, et avait à son extrémité comme deux mains ou agrafes d'or

qui en rassemblaient les plis ; ce qui signifiait cette bienheureuse et inséparable union de Dieu avec l'âme. Alors la servante de Dieu salua la Sainte avec cette Antienne : *Ave Virgo speciosa : Salut, Vierge pleine de beauté*, et ensuite elle lui dit : « Dites-moi, je vous prie, ce qui est marqué par ces paroles que nous chantons en votre honneur : *cujus vultum ac decorem concupivit Dominus : dont le Seigneur a convoité le visage et la beauté*. Quel est ce visage que le Seigneur a convoité en vous ? » Elle répondit : « Mon visage est l'image de l'adorable Trinité, que le Seigneur a convoitée en moi, parce que je ne l'ai jamais défigurée par le péché. Ma beauté est cet éclat distingué que répand sur ses fidèles le Christ, en les empourprant avec son sang d'une inestimable beauté. Or apprends que toutes les fois que l'on communie, cet éclat se renouvelle et s'augmente ; en sorte que celui qui communie une seule fois double cet éclat dans son âme ; mais celui qui communie cent fois ou mille fois, augmente autant de fois cet éclat dans son âme. »

Cette Vierge ayant prié sainte Catherine pour une personne qui lui était dévote, elle répondit : « Dis-lui de réciter en mon honneur le *Laudate Dominum omnes gentes*, et l'Antienne *Vox de cælis insonuit : veni dilecta mea ; veni, intra thalamum sponsi tui ; quod postulas impetrasti ; pro quibus oras, salvi erunt : Une voix se fit entendre du ciel : Viens, ma bien-aimée, viens ; entre dans la chambre nuptiale de ton époux ; ce que tu demandes est accordé ; ceux pour qui tu pries, seront sauvés*. Tu me rappelleras à cette joie que j'ai eue, quand le Christ mon Roi et mon époux m'a appelée avec ces paroles. Lorsqu'en effet j'entendis cette voix, un si grand amour embrasa mon cœur, et le pénétra

d'une joie si ineffable, que toute l'horreur de la mort disparut. »

CHAPITRE XXXIII.

58. DU DERNIER DES SAINTS, ET DE LA BONTÉ DE DIEU.

UN samedi, comme on chantait la Séquence *Mane prima sabbati*, à cette strophe, *Ut fons summæ pietatis*, comme source de la suprême bonté, elle réfléchissait combien de dons inénarrables étaient sortis de cette source de tous les biens, et en émanent sans fin. Et le Seigneur lui dit : « Viens voir le dernier des Saints qui sont dans le ciel, et alors tu pourras avoir quelque connaissance de la source de bonté. » Elle se demanda aussitôt où elle pourrait le trouver, et comment elle pourrait le reconnaître. Et voilà que se présente à elle un homme habillé de vert, avec des cheveux crépus et d'une couleur glauque, de petite taille, mais d'un visage extraordinairement beau et bien fait. Elle lui dit : « Qui es-tu ? » Il répondit : « Sur la terre j'étais un voleur et un malfaiteur, et je n'ai jamais fait une bonne œuvre. » Elle reprit : « Comment alors es-tu entré dans la joie ? » Lui : « Tout le mal que j'ai fait, je l'ai commis plutôt par habitude que par méchanceté, ne sachant mieux faire, parce que mes parents m'avaient ainsi élevé ; c'est pourquoi finalement j'ai par la pénitence obtenu miséricorde de Dieu ; j'ai passé cent ans dans le lieu de souffrances, où j'ai enduré beaucoup de tourments, et

maintenant par la seule et gratuite bonté de Dieu, j'ai été amené en ce lieu de repos. » Alors il transmet à celle qui voyait ces choses les biens que Dieu avait miséricordieusement accomplis en lui, et c'était pour lui une grande joie que d'avoir pu agir de la sorte. Et c'est ainsi qu'elle connut en ce dernier habitant du ciel la source de toute bonté. En effet, si Dieu opère de telles merveilles en celui qui n'a rien fait de bien, que n'accomplit-il pas dans les Saints remplis de vertus ?

CHAPITRE XXXIV.

59. DE SAINT BARTHÉLEMI.

ELLE vit une fois saint Barthélemi dans une gloire admirable, ayant devant lui une croix d'or. Et comme elle s'étonnait sur ce que cette croix pouvait désigner, le Seigneur lui dit : « C'est là cette croix dont j'ai dit dans l'Evangile : *Celui qui veut venir après moi, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive.* (MATTH. XVI. 24.) L'espérance et la confiance en font la partie supérieure, en dirigeant vers moi ceux qui pour moi renoncent à eux-mêmes et à ce qu'ils ont. Le bras droit est l'amour du prochain ; le gauche, la patience dans les adversités ; la partie inférieure est la précaution qu'on prend à éviter tout ce qui peut éloigner l'âme de Dieu. Or, comme ce disciple, mon bien-aimé, en me suivant et m'imitant parfaitement, a porté cette croix, elle brille maintenant avec gloire dans la dignité dont je l'ai récompensé. »

Comment Dieu est loué dans ses Saints.

LA gloire si grande de l'Apôtre lui ayant été ainsi manifestée, elle désira louer Dieu en ses Saints, pour la gloire qu'il donne à ceux qui l'aiment ; et le Seigneur, plein de bonté pour sa dévote disciple, l'instruisit en cette manière : « Loue ma bonté dans les Saints que j'ai gratifiés d'une telle béatitude, qu'ils abondent de tous biens, non-seulement en eux-mêmes, mais que la joie de l'un s'accroît de la joie de l'autre, au point qu'il se réjouit plus de son bonheur qu'une mère de l'élévation de son fils unique, ou qu'un père du triomphe et de la gloire de son fils. Ainsi chacun d'eux jouit des mérites particuliers de tous dans une douce charité. »

60. *Comment on loue Dieu en ses Saints.*

EN la fête de chaque Saint, tu peux donc me louer d'abord pour les avoir élus de toute éternité : élection que j'ai confirmée en eux, tellement qu'une fois élus pour la béatitude éternelle, s'il arrive qu'ils tombent en de grands péchés, je les regarde en vue de cette gloire où ils doivent parvenir. Secondement, pour les avoir appelés comme un ami au royaume de gloire. Qui donc aurait la présomption d'approcher de ma divine majesté, si je ne l'appelais et ne le tirais à moi ? Troisièmement, pour leur avoir fidèlement partagé mon royaume ; car je les ai tous établis rois et reines avec moi, et je les ai fait régner avec tant de bonheur et de gloire, qu'ils semblent avoir reçu, non pas la moitié de mon royaume, mais mon royaume tout entier. »

« Tu peux aussi faire ressouvenir les Saints de la joie qu'ils goûtent à me connaître maintenant d'une manière parfaite, et des délices qu'ils ont de voir comme je les ai aimés de toute éternité, et gratuitement élus pour une telle félicité. Personne ne peut voir dans le cœur de son ami de quelle disposition il est animé à son égard, comme mes élus, qui pénètrent jusqu'au fond de mon cœur, ressentent avec une joie ineffable l'affection et l'amour que j'ai pour eux. Ensuite, tu peux leur rappeler ce goût si suave qu'ils prennent à me louer et à me bénir ; et de voir la charité que j'ai pour eux leur est d'une grande douceur ; enfin, leur rappeler encore qu'ils ont leur volonté franche, puisqu'ils peuvent accomplir largement tout ce qu'ils veulent. »

On peut encore rappeler aux Saints cette très-glorieuse, très-splendide et très-délicieuse récompense que Dieu leur a préparée de toute éternité ; à savoir, qu'ils soient où il est lui-même, les cohéritiers de son Fils unique ; bien plus encore, c'est dans le plus profond de son cœur paternel qu'il leur a préparé une demeure. On peut encore leur rappeler cet épanchement si doux par lequel Dieu a épanché en eux toutes ses délices divines, que dans une pleine gratitude ils font par une douce jouissance refluer ensuite en lui-même. Troisièmement, leur rappeler l'insigne honneur qu'il leur a fait en leur donnant une place à sa table, les nourrissant et les rassasiant, sans qu'ils en éprouvent jamais de dégoût, de la splendeur de son aimable face, et les enivrant du torrent de la volupté divine, comblant de biens tous leurs désirs. Quatrièmement, les faire ressouvenir de cette rémunération fidèle en vertu de laquelle il n'y a si peu de chose qu'ils n'aient fait, abandonné ou souffert pour son amour,

qui soit oublié ; au contraire, il a tout conservé avec soin, et il les récompense bien au delà de leur mérite. Cinquièmement, on peut enfin les invoquer au nom de cette béatitude éternelle qui les assure de la permanence de leur gloire et de leur félicité, et de l'accroissement continu de leurs récompenses et de leurs joies.

CHAPITRE XXXV.

61. FÊTE DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE.

EN la fête de la Dédicace de l'église, comme on chantait à la messe le Verset du Graduel : *Deus cui adstant Angelorum chori, Dieu devant qui se tiennent les Chœurs des Anges*, elle vit en esprit la céleste Jérusalem avec le trône de Dieu en elle, si grand qu'il allait du ciel jusqu'aux enfers, avec un levier en bas qui pesait sur tous ceux qui étaient dans l'enfer, désignant la justice de Dieu qui a si justement séparé de lui les impies. Et cette cité était construite de pierres précieuses et vivantes, c'est-à-dire, les Saints, en telle sorte que chaque Saint apparaissait distinctement dans le mur, comme dans un miroir éclatant, avec tous ses mérites. Tous les Anges se tenaient devant le trône, rangés selon leur ordre et leur dignité. Or l'âme voulant parvenir jusqu'à son bien-aimé, les Anges la prirent avec une merveilleuse prévenance au milieu d'eux et la conduisirent aux Archanges, et ceux-ci aux Vertus, et ainsi traversant tous les Chœurs, elle arriva jusqu'au trône de son bien-aimé, et

tombant à ses pieds elle dit : « Je salue vos pieds sacrés, sur lesquels vous élançant comme un géant, d'amour et de désir, vous avez parcouru la voie de notre rédemption et de notre salut. » Et là elle rendit grâces pour les bienfaits qu'elle avait obtenus à ses pieds.

Ensuite elle dit au Seigneur : « Que vais-je demander maintenant, puisqu'aujourd'hui on nous invite à demander par l'assurance qu'on nous donne d'être exaucés aussi souvent que nous demanderons ? » Le Seigneur lui répondit : « Prie d'abord pour la rémission de tous tes péchés ; car rien n'est plus salutaire pour l'âme, et ce sera pour elle le principe d'une vraie joie. Quiconque en effet vraiment repentant confesse ses péchés, ou bien, ayant la volonté sincère de les confesser, se jette à mes pieds pour en avoir le pardon, sera certain d'avoir obtenu cette rémission, s'il se trouve dans son cœur assez d'humilité pour être disposé à se soumettre à toute autre personne. »

Alors l'âme, se levant, vit le Seigneur sur son trône, étendant les mains et disant : « De même que sur la croix je suis resté les bras étendus tout le temps jusqu'à ma mort, ainsi je me tiens encore devant mon Père les bras étendus pour l'homme, en signe que je suis tout prêt à recevoir celui qui vient à moi dans mes embrassements. Quelqu'un veut-il obtenir cette faveur ? s'il est tout disposé à supporter pour mon amour toutes les adversités, c'est un signe qu'il est arrivé dans mes bras. Quelqu'un aspire-t-il à mon baiser ? si en tout il peut se rendre témoignage qu'il aime ma volonté, qu'elle lui plaît souverainement, c'est une marque qu'il est parvenu jusqu'à mon baiser. Quiconque veut faire parvenir ses prières à mes

oreilles et désire les voir exaucées, doit être prêt à toujours obéir ; car il est impossible que les prières d'un homme obéissant ne soient pas acceptées. »

Comme on chantait le Répons *Benedic*, elle vit toutes les Vertus qui s'y trouvent nommées, auprès de Dieu, sous la forme de jeunes vierges, dont l'une plus belle que les autres tenait une coupe d'or, dans laquelle chacune de ces vierges déposait des parfums, que celle-ci, en se mettant à genoux devant Dieu, lui présentait à boire. Celle-ci étonnée et désirant savoir le sens de cette vision, le Seigneur lui dit : « C'est l'obéissance qui seule me présente cette coupe, parce qu'elle contient en elle-même le bien des autres vertus, et qu'une âme vraiment obéissante doit avoir nécessairement ces vertus. Cette âme doit avant tout être saine, c'est-à-dire exempte de toute infirmité de péché mortel. Elle doit avoir l'humilité, soumise en tout à ses supérieurs ; elle a la sainteté et la chasteté, parce qu'elle doit conserver la pureté du cœur et du corps. Les vertus et la victoire lui sont nécessaires, car il lui faut la force pour bien travailler, et la victoire pour résister aux tentations. L'obéissance comporte encore les autres vertus, telles que la foi, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu ; l'espérance qui nous fait tendre vers Dieu, et la charité, tant à l'égard de Dieu que du prochain ; la bonté, qui se montre douce et sociable pour tous ; la tempérance, qui retranche tout le superflu ; la patience, qui triomphe de toutes les adversités, et se les rend utiles et fructueuses ; enfin la discipline religieuse, qui fait observer rigoureusement sa règle. »

Durant ce temps, elle pria pour une personne qui trouvait pénible son office, et elle la vit auprès de

Dieu parmi ces vierges, et le Seigneur dit : « Pourquoi me chante-t-elle de mauvaise grâce, quand je veux lui chanter à mon tour avec tant de douceur dans le ciel ? Chanter un seul jour pour moi par obéissance m'est plus agréable que tous les chants qu'on peut exécuter d'après sa propre volonté. »



PETIT TRAITÉ

SUR LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

CHAPITRE XXXVI.

1. DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE ET DE SES SEPT SUIVANTES.

TANDIS qu'à la messe *Salve sancta parens*, elle saluait la bienheureuse Vierge Marie, demandant de lui obtenir du Seigneur la rémission de ses péchés, il lui sembla que la Bienheureuse Vierge était debout devant le Seigneur, sur quoi elle-même tomba à ses pieds, touchant le bord de sa robe qui se déroulait jusqu'à terre ; elle s'en essuya le visage, puis se relevant, elle vit plusieurs vierges debout autour d'elle ; et comme elle désirait savoir qui elles étaient, la bienheureuse Vierge Marie lui dit : « Toutes ces vierges étaient à mon service sur la terre : la première, qui est la sainteté, m'a servie dans le sein de ma mère, quand je fus remplie du Saint-Esprit. La seconde est la prudence qui m'a servie dans mon enfance, de telle sorte que je n'ai jamais rien fait de puéril qui fût contre la volonté de Dieu. La troisième est la chas-

teté, qui me servit au moment de la salutation de l'Ange ; c'est l'amour que j'avais pour elle qui me dicta toutes les réponses que je fis. La quatrième est l'humilité, qui m'a fait mère de mon Dieu, quand je me confessai sa servante. La cinquième est la charité, qui a fait reposer le Fils de Dieu du sein de son Père dans le mien, et m'a remplie d'une telle ardeur que de même que l'excès de la douleur fait défaillir le cœur aux autres mères dans leur grossesse, ainsi l'excès de l'amour faisait défaillir le mien ; et de même que le cerf désire les fontaines, ainsi je désirais de voir le Fils que je portais dans mon sein. La sixième est la diligence attentive qui m'assista dans tous les soins réclamés par mon Fils après sa naissance, pour moi accomplir en lui toute la volonté de son Père. La septième est la patience, qui a été à mon service depuis la première heure où mon Fils est né jusqu'au jour de sa passion. La crainte du Seigneur était ma compagne, laquelle ne me laissa jamais glisser les pieds. »

Alors celle-ci dit : « O Dame, obtenez-moi ces vertus. » Elle répondit : « Approche de mon Fils, et demande-les à lui-même. » Or le Seigneur était assis sur un siège d'or, porté sur deux colonnes ornées comme de saphir et d'or ; et l'âme, tombant à ses pieds, le pria pour obtenir ces vertus et pour tous ceux qui sont en tentation. Ce que le Seigneur lui accorda, assignant les vierges qui étaient là pour son service. Elle vit que chacune avait à la main comme une lance aiguë ; la pointe signifiait la constance avec laquelle il faut résister aux vices ; à ces lances étaient attachées des cymbales d'or qui, aussitôt qu'on les remuait, rendaient le son le plus doux pour les oreilles du

Seigneur. Ces cymbales signifiaient toutes ces pensées avec lesquelles on triomphe des vices, triomphe qui résonne avec tant de charme aux oreilles du Seigneur. Et elle vit tout à l'entour d'innombrables multitudes d'Anges et de Saints, et le Seigneur dit : « Tous ces milliers de mille qui sont ici, seront les défenseurs de ceux qui combattent pour moi, contre toutes les embûches de l'ennemi. »

CHAPITRE XXXVII.

2. COMMENT ON PEUT ACQUÉRIR UNE VRAIE SAINTETÉ.

UN samedi, comme on chantait la messe *Salve sancta parens*, saluant la bienheureuse Vierge Marie, elle la pria de lui obtenir une vraie sainteté, et la glorieuse Vierge lui répondit : « Si tu désires une vraie sainteté, tiens-toi près de mon Fils qui est la sainteté même, sanctifiant toutes choses. » Et comme elle pensait comment elle accomplirait cette recommandation, la très-bénigne Vierge Marie lui dit : « Tiens-toi à sa très-sainte enfance, demandant que toutes les actions ou omissions de ton enfance soient réparées et suppléées par sa très-innocente enfance. Tiens-toi à sa fervente adolescence, qui fut si embrasée d'amour, qu'elle seule suffit à alimenter le foyer de l'amour divin, afin que par elle soit réparée la tiédeur, la langueur ennuyée de ta jeunesse. Tiens-toi à ses divines vertus, qui pourront ennoblir et élever tes propres vertus. Secondement, tiens-toi à mon

Fils en dirigeant vers lui toutes tes pensées, tes paroles et tes actions, afin qu'il efface tout ce qui peut s'y trouver d'imparfait, lui qui n'a jamais failli en elles. Troisièmement, tiens-toi à lui comme une épouse à son époux ; elle vit et s'habille de son bien, et par amour pour lui elle chérit et honore sa famille et ses amis. Ainsi que ton âme se nourrisse du Verbe de Dieu comme de la meilleure nourriture ; et de ses délices, c'est-à-dire, de l'exemple de ses vertus, qu'elle doit imiter, qu'elle se fasse ses vêtements et sa parure. Qu'elle se tienne à sa famille, c'est-à-dire à ses Saints, qu'elle les aime, qu'elle loue Dieu à cause d'eux, qu'elle les engage souvent à louer avec elle son bien-aimé. Ainsi tu seras vraiment sainte, selon ce qui est écrit : *Avec le saint, tu seras saint*, (Ps. xvii. 26.) ainsi qu'une reine est reine en partageant la condition du roi. »

Comme dans la Séquence *Ave Maria* on chantait : *Salvatoris Christi templum exstitisti*, vous avez été le temple du Christ Sauveur, elle rappela à la bienheureuse Vierge Marie qu'elle avait été le plus glorieux, le plus brillant et le plus délicieux temple de Dieu. Alors la bienheureuse Vierge la prenant par la main, la conduisit à une maison très-belle, très-élevée, construite de pierres de taille, n'ayant aucune fenêtre, et toute fois lumineusement éclairée à l'intérieur, avec une petite porte d'un jaspé rouge et pesant, fermée d'une chaîne d'or. Cette maison figurait la glorieuse Vierge Marie ; les pierres de taille marquaient que les quatre éléments dont l'homme est composé furent admirablement proportionnés en elle : la hauteur et la clarté lumineuse indiquaient la hauteur de sa contemplation et la lumière de sa con-

naissance. Par la porte était exprimée sa miséricorde qui s'ouvre à tous ceux qui viennent à elle ; par le jaspé rouge, son admirable patience , et par la chaîne d'or , l'amour. Et la Bienheureuse Vierge dit à celle-ci : « Si tu veux devenir une pareille maison de Dieu, pratique de même ces vertus. »

La glorieuse Vierge Marie avait aussi à sa main droite quatre anneaux ornés de pierres très-riches , et elle posa cette main sur le cœur de l'âme en lui disant : « Avec ces pierres tu triompheras de toute espèce de tentations ; toute tentation naît de quatre vices , qui sont l'orgueil , la colère, la luxure et la paresse spirituelle. Si tu te sens enflée par l'orgueil, oppose-lui ma très-dévote humilité ; si la colère te chagrine, rappelle-toi ma douceur, car je fus plus douce que personne ; si l'impureté te poursuit, recours à ma très-sainte chasteté ; et si tu es tentée de paresse , réfugie-toi près de mon amour si animé de ferveur , et ainsi tu repousseras toute vertu et force de l'ennemi. »

CHAPITRE XXXVIII.

3. DES COURONNES DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

EN la messe *Salve sancta parens*, elle vit la bienheureuse Vierge Marie ayant sur la tête une couronne dont les fleurs étaient inclinées vers la terre : son manteau de couleur rouge était tout rempli de couronnes d'or dont les fleurons étaient aussi tournés vers la terre , et au dedans de chaque couronne était écrit

le nom de cette couronne. La couronne de la tête signifiait l'union avec Dieu, qui est plus intime en elle qu'avec toutes les autres créatures. Une autre couronne qui recouvrait ses épaules avait pour inscription : « La Mère de Dieu et de l'Homme. » La troisième couronne qui était sur la poitrine portait ce nom : « La Reine des Anges. » La quatrième : « La joie de tous les Saints. » La cinquième : « La consolation de tous les malheureux. » La sixième : « Refuge de tous les pécheurs. » La direction de ces couronnes vers la terre exprimait que dans tous les dons et toutes les grâces que Dieu lui confère, elle s'incline vers les enfants des hommes.

Alors celle-ci pria particulièrement pour certaines personnes qui lui étaient recommandées ; et la bienheureuse Vierge Marie lui dit : « Si un homme enivré du vin de la terre se montre plus libéral que celui qui est sobre, combien ne serai-je pas plus généreuse, moi qui à toute heure bois de la suprême douceur du Cœur divin le vin très-doux et très-pur de la divinité même. »

CHAPITRE XXXIX.

DES RAYONS QUI SORTAIENT DU CŒUR DE LA
BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

UN samedi, comme on chantait le Répons *Ave Virgo singularis, Salut, ô Vierge entre toutes*, la bienheureuse Vierge Marie lui apparut debout devant l'autel, avec saint Gabriel en face d'elle. Alors celle qui avait

cette vision tomba aux pieds de la bienheureuse Vierge, la priant de lui obtenir la rémission d'un péché de détraction qu'elle avait commis, non toutefois par malice, mais en cherchant à apaiser l'esprit d'une autre personne. Mais la bienheureuse Vierge Marie, lui prenant le menton lui dit : « Fais vœu à mon Fils de ne plus commettre une pareille faute. » Elle reprit : « C'est à vous, ô tendre Mère, de m'obtenir cette grâce de votre Fils. »

Comme on chantait le verset : *Auro vestiris intus, au dedans vous êtes revêtue d'or*, le cœur de la bienheureuse Vierge s'ouvrit, et il en sortit deux rayons qui se dirigèrent sur les deux cœurs ; et il fut donné à celle-ci de saluer le cœur de la glorieuse Vierge Marie en les sept points suivants, où il se montra plus utile pour nous que tout autre cœur, après celui du Christ. D'abord elle le salua en ce désir qu'il eut, plus que les Patriarches et les Prophètes, de la nativité du Christ ; secondement, en l'amour très-ardent et très-humble d'où elle est devenue la Mère de Dieu ; troisièmement, en cette tendresse et cette douceur qui lui a fait élever avec tant d'affection le petit enfant Jésus ; ensuite, en la conservation soigneuse qu'elle eut des paroles du Christ ; cinquièmement, en l'imitation qu'elle fit de la passion du Christ ; sixièmement, en la prière constante et le désir qu'elle eut pour l'Eglise naissante ; septièmement, en ce qu'elle accomplit chaque jour dans le ciel auprès du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en recommandant nos demandes.

Comme celle-ci faisait l'inclination au *Gloria Patri*, la glorieuse Vierge Marie venant devant elle, s'inclinait de même sur ses genoux ; de quoi celle-ci s'é-

tonnant, il lui fut révélé que si d'un côté elle était élue et élevée par-dessus toutes les créatures, d'autre part, elle avait plus de reconnaissance que personne pour tous les dons de Dieu.

Lorsqu'on chanta *Salve, Regina nobilis, Salut, noble Reine*, la bienheureuse Vierge Marie apparut encore tenant entre ses bras un tendre enfant enveloppé de langes, et attaché à sa mamelle virginale; elle se tenait ainsi devant la personne qui chantait le verset : *Omnia pascentem, lui qui nourrit toutes créatures*. Dans le Répons suivant, à ces paroles : *Agnosce cui præbueris ulnas, Reconnaiss celui que tu as porté dans tes bras*, elle éleva l'enfant au-dessus de sa tête, comme pour le montrer à Dieu et aux hommes.

CHAPITRE XL.

LES ANGES CONDUISENT L'ÂME A LA VIERGE MARIE.

DE même un samedi, comme celle-ci désirait jouir de la présence de la Bienheureuse Vierge, il lui sembla voir pendant le Répons *Regali*, comme si tous les Chœurs des Anges s'approchaient de la Bienheureuse Vierge pour lui annoncer le désir de cette âme aimante, et pour la prier humblement de venir : ainsi au neume du mot *Ostende*, les Anges vinrent lui dire : « Notre Dame, venez » ; puis à chaque partie de ce neume, ce fut successivement le tour des Archanges, des Vertus, des Puissances, des Principautés, des Dominations, des Trônes et des Chérubins. A ces paroles *De te Maria*, les Séraphins s'emparèrent

d'elle avec grande puissance, et suivis de tous les Anges, la conduisirent respectueusement au milieu du chœur. Il lui fut souvent donné d'avoir cette victoire.

CHAPITRE XLI.

4. DES JOIES DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

UNE fois, comme la glorieuse Vierge Marie lui apparaissait, elle la pria de l'instruire comment elle voulait être honorée par elle en ce jour. La Bienheureuse Vierge lui répondit : « Rappelle-moi la joie que j'ai eue lorsque le Fils de Dieu sortant du sein de son Père, comme un époux, vint dans mon sein, s'élançant comme un géant pour parcourir sa voie ; secondement, la joie que j'ai eue lorsque, sortant de mon sein virginal, il est devenu pour moi un fils de douceur et d'allégresse. Les autres enfants apportent à leurs mères la douleur et la tristesse ; mais le Fils de Dieu, qui est la douceur même, ne m'a apporté à moi, sa mère, que de la joie et de la suavité. Troisièmement, ma joie à l'offrande des Mages, alors qu'il est devenu pour moi un fils d'honneur, car depuis les siècles aucune mère n'a reçu de tels honneurs à la naissance de son fils. Quatrièmement, ma joie lorsque j'offris mon fils dans le temple ; là il a été pour moi un fils de pureté et de sainteté ; les autres mères y venaient pour se purifier, mais moi qui n'avais pas besoin de purification, j'y ai reçu un accroissement de sainteté. Cinquièmement, en la passion il a été pour moi un fils de tristesse, de douleur et de rédemption.

Sixièmement, en sa résurrection il a été pour moi un fils de joie et d'allégresse ; et enfin dans l'ascension il a été un fils de majesté divine et de royale dignité. »

CHAPITRE XLII.

5. QU'ON NE PEUT MIEUX SALUER LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE QU'AVEC L'*Ave Maria*.

UN samedi, comme on chantait la messe *Salve sancta parens*, celle-ci dit à la bienheureuse Vierge Marie : « Si je pouvais vous saluer, ô Reine du ciel, de la salutation la plus douce que le cœur de l'homme ait jamais trouvée, je le ferais de grand cœur. » Aussitôt la glorieuse Vierge lui apparut portant écrite en lettres d'or sur sa poitrine la salutation angélique, et elle dit : « Jamais on ne parviendra plus haut que cette salutation, et on ne peut me saluer avec plus de douceur, que de le faire respectueusement avec cette salutation dont m'a saluée Dieu le Père par ce mot *Ave*, confirmant ainsi par sa toute-puissance que j'étais exempte de toute malédiction (*Væ!*) de péché. Le Fils de Dieu m'a, de son côté, illuminée de sa divine sagesse, et établie ainsi comme une étoile brillante qui éclaire le ciel et la terre ; ce qui est indiqué par le nom de *Marie*, qui signifie étoile de la mer. Le Saint-Esprit enfin, me pénétrant de toute sa divine douceur, m'a tellement remplie de sa grâce, que tous ceux qui cherchent la grâce par moi, la trouvent ; ce que fait entendre cette expression, *gratia plena*, pleine de grâce. Ces paroles, *Dominus tecum*, le Seigneur est avec vous,

me rappellent l'union ineffable et l'opération accomplie en moi par toute la Trinité, lorsqu'elle unit ma substance charnelle à la nature divine par l'incarnation d'une personne, en sorte que Dieu fut l'homme, et l'homme fut Dieu. Aucun ne pourra jamais avoir une pleine expérience de la joie et de la douceur que j'ai ressenties à cette heure. Par ces mots, *benedicta tu in mulieribus*, toute créature reconnaît avec admiration et proteste que je suis bénie et élevée au-dessus de toute créature, tant du ciel que de la terre. Par ceux-ci, *benedictus fructus ventris tui*, bienheureux le fruit de votre sein, est béni et exalté le fruit si excellent et si avantageux de mon sein, lui qui a vivifié, sanctifié et béni à jamais toute créature. »

CHAPITRE XLIII.

6. DE CINQ *Ave Maria* QU'ON DOIT DIRE AVANT DE COMMUNIER.

UN jour, après les Matines, il lui vint en doute qu'elle eut récité la veille les Complies de Notre-Dame. De quoi contristée, elle confessa à Dieu sa négligence et récita aussitôt ces Complies. Ensuite elle récita cinq *Ave Maria* qu'elle avait pour pratique de dire avant de communier ; ce que nous écrivons ici pour l'instruction d'autrui.

Premièrement, elle rappelait Notre-Dame à ce moment solennel où elle conçut dans son sein virginal un Fils, à l'annonciation de l'Ange, et l'attira en elle du séjour des cieux par sa profonde humilité ;

elle lui demandait en conséquence de lui obtenir une conscience pure et une sincère humilité. Au second *Ave Maria*, elle la rappelait à cet heureux moment plein de charmes, où elle le reçut dans ses bras, et le vit pour la première fois dans son humanité, et le reconnut pour son Dieu ; elle la priait alors de lui obtenir une vraie connaissance. Au troisième, elle lui appelait qu'elle avait été toujours prête à recevoir la grâce, et que jamais elle ne lui fit obstacle ; la priant de lui obtenir un cœur toujours prêt à recevoir la grâce divine. Au quatrième, avec quelle dévotion et quelle gratitude elle recevait sur la terre le corps de son Fils bien-aimé, parce qu'elle connaissait mieux que personne le salut qui en résulte pour les hommes, lui demandant d'obtenir pour elle une juste reconnaissance. En effet, si l'homme connaissait le salut qui résulte pour lui du corps de Jésus-Christ, il défaillirait de joie. Au cinquième *Ave Maria*, elle la rappelait à cette réception à laquelle son Fils l'avait appelée, la priant de lui obtenir de s'approcher de lui avec une joie toute spéciale.

Alors elle vit la bienheureuse Vierge Marie devant elle, et la serrant étroitement dans ses bras ; puis, comme elle se reprochait sa négligence et lui demandait si elle avait récité ces *Complies* la veille, ou non, la Vierge Marie lui dit : « Lorsque tu ne sais si tu les as récitées, c'est devant mon Fils comme si tu n'en avais rien fait. »

CHAPITRE XLIV.

7. DE LA FIDÉLITÉ DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE
EN TROIS POINTS.

UNE autre fois, comme elle s'accusait devant Dieu de n'avoir jamais aimé sa Mère comme elle aurait dû le faire, et de ne lui pas avoir rendu les respects et les hommages qui lui étaient dus, le Seigneur lui dit : « Pour cette négligence, loue ma Mère de cette fidélité qu'elle m'a gardée en toutes choses durant sa vie, préférant dans toutes ses actions ma volonté à sa volonté. Secondement, exalte encore la fidélité avec laquelle elle m'a constamment assisté dans tous mes besoins, jusqu'à souffrir en son âme tout ce que j'ai eu à souffrir en mon corps. Troisièmement, proclame la grandeur de la fidélité qu'elle me conserve même dans le ciel, en me gagnant les pécheurs par leur conversion, et m'acquérant les âmes par leur délivrance ; par ses mérites nombre de pécheurs ont été convertis, et des âmes que ma justice équitable destinait aux peines éternelles, ont été rappelées par sa miséricorde et aussi délivrées des feux du purgatoire. »

CHAPITRE XLV.

8. COMMENT ON SALUE LA BIENHEUREUSE VIERGE
MARIE AVEC LES ANGES ET LES SAINTS.

EN une messe *Salve sancta Parens*, comme elle désirait saluer la bienheureuse Vierge Marie, le Seigneur lui dit : « Salue ma Mère avec toutes les créatures. » Réfléchissant alors comment elle pourrait s'en acquitter, elle vit des Esprits séraphiques venir du midi, portant tous des cierges allumés. Alors elle comprit par une inspiration divine que ces Esprits venaient pour l'assister et la servir, afin qu'elle pût saluer avec eux la bienheureuse Vierge. Donc, embrasée d'une ardeur séraphique, elle salua la très-douce Vierge en cet amour dont elle avait, plus que toute créature, aimé Dieu; amour qui en la passion de son Fils unique avait pris tant de force qu'il avait vaincu et absolument éteint toute affection humaine; en effet, lorsque toute la création s'affligeait de la mort du Fils de Dieu, elle seule avec la divinité, immobile (et joyeuse), avait voulu que son Fils fût immolé pour le salut du monde.

Les Chérubins vinrent ensuite avec des miroirs; par quoi elle reconnut de quelle manière elle devait saluer avec eux la Bienheureuse Vierge, en la très-certaine et très-lumineuse connaissance, dont elle avait joui sur la terre au-dessus de toute créature, et avec laquelle maintenant elle regarde avec plus de limpidité que personne, dans la lumière inaccessible de

la divinité. Les Trônes apportèrent ensuite un siège d'ivoire, par quoi elle entendit le tranquille et paisible repos dans lequel Dieu avait habité en elle ; et quelle que démarche que ce fût, soit quand elle se réfugia en Egypte avec son Fils, soit qu'elle en revînt, ne troubla jamais d'un instant ce repos. Les Dominations portaient une couronne d'une merveilleuse beauté, où apparaissaient des figures d'hommes d'une beauté et d'un éclat merveilleux ; ce qui indiquait que par la Vierge était surtout venue la rédemption du genre humain. Les Principautés tenaient des sceptres terminés par des fleurs ; en quoi elle comprit qu'elle devait avec elles exalter la glorieuse Vierge de ce qu'elle représentait en soi, mieux qu'aucune créature, l'image de Dieu sans altération. Les Puissances avaient des glaives ; ce qui signifiait que Dieu lui avait conféré au ciel et sur la terre la plus grande puissance, de préférence à toute créature, spécialement sur les démons, qui la craignent à un tel point qu'ils ne peuvent entendre prononcer son nom. Les Vertus portaient des coupes d'or, où le Seigneur buvait de soi-même avec allégresse. Elle comprit par cela que l'homme doit se préparer pour Dieu par la pratique des vertus, de manière à ce que Dieu puisse s'épancher en l'homme et opérer en lui par sa grâce. Celle-ci devait avec ces Esprits saluer la glorieuse Vierge, qui plus que toute autre a été remplie de grâce et de vertu. Les Archanges apportèrent un très-beau voile, dont ils recouvrirent ensemble le Seigneur et sa mère : ce qui signifiait l'union étroite de Dieu et de l'âme ; faveur qui appartient tout spécialement à la très-sainte Vierge, pendant qu'elle était sur la terre. Les Anges assistaient leur Roi de leur ministère ; elle comprit qu'elle devait avec eux

bénir la Mère de Dieu, et la louer pour tout le service qu'elle avait accompli auprès du Fils de Dieu sur la terre, en très-fidèle et très-dévouée servante.

Après les Anges vinrent les Patriarches et les Prophètes portant des écrins d'or fermés. Ce qui exprimait ce qu'il y avait de fermé et d'obscur dans leurs prophéties, qui ont été accomplies par le Christ et par la Vierge, et dont le sens nous a été ouvert par le Saint-Esprit. Les Apôtres avaient des livres splendidement décorés ; ce qui exprimait la doctrine de foi qu'ils ont fait retentir jusqu'aux extrémités de la terre ; mais la sérénissime Vierge les précède de bien loin par l'enseignement de ses exemples et de ses vertus. Les Martyrs portaient à leur main droite des boucliers d'or et des roses à leur main gauche, signes de leur victoire et de leur constance dans les tourments, où pour le nom et pour l'amour du Christ ils ont versé leur sang ; et la Bienheureuse Vierge les dépassait en constance et en souffrance. Les Confesseurs offrirent des encensoirs et des fioles pleines de parfums : ce qui marquait le zèle de leur dévotion et de leur prière, et là encore la très-dévote Vierge fut la première et la meilleure. Les Vierges tenaient des lis d'or en l'honneur de la Vierge Mère, car c'est d'elle qu'a germé sur la terre l'honneur de la virginité. Après les Anges et les Saints, le ciel et la terre, ainsi que toute créature, furent appelés, et se mirent humblement en devoir de servir et d'assister cette âme bienheureuse, s'offrant à elle pour saluer ensemble la Vierge, très-douce et très-digne de louange, Mère de Dieu.

CHAPITRE XLVI.

9. ENCORE SUR LA SALUTATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

L lui vint un jour en pensée qu'elle n'avait pas servi Notre-Dame avec toute la dévotion qu'elle lui devait. Touchée de douleur, elle pria le Seigneur pour que désormais il la fit servir sa glorieuse Mère avec ferveur et dévotion, sans qu'il en résultât cependant un empêchement à l'union de son amour. Aussitôt elle vit le Seigneur Jésus, avec sa royale Mère, assis sur un trône élevé, qui disait à sa Mère : « Levez-vous, vous qui êtes la plus près de moi ; faites place à celle-ci. » Ce qu'entendant l'âme, elle fut saisie d'effroi, pensant que ce fut là un fantôme ; mais Dieu lui dit : « C'est vrai, c'est vrai ; tu n'es pas trompée, et tu ne l'es jamais en ces matières. » Alors la bienheureuse Vierge Marie, élevant l'âme dans ses bras, la livra aux embrassements de son bien-aimé ; et le Seigneur, la recevant avec une merveilleuse douceur, appliqua sa bouche à son divin Cœur, et lui dit : « C'est là que tu puiseras tout ce que tu dois payer à ma Mère. » Et elle sentit tomber comme des gouttes les paroles suivantes qu'elle n'avait jamais entendues : « Salut, Vierge très-excellente, en cette douce rosée qui, selon une heureuse prédestination, a distillé en vous du cœur de la très-sainte Trinité : salut, Vierge très-sainte, en cette douce rosée qui, dans votre très-heureuse vie sur la terre, a distillé sur vous du cœur

de la très-sainte Trinité : salut , Vierge très-noble , en cette douce rosée qui dans la doctrine et la prédication de votre très-doux Fils , a distillé sur vous du cœur de la très-sainte Trinité : salut , Vierge très-aimante , en cette très-douce rosée qui distilla en vous de la sainte Trinité , lors de la passion et de la mort très-amère de votre Fils unique : salut , Vierge très-digne , en cette très-douce rosée qui de la très-sainte Trinité a distillé en vous , dans toute cette gloire et cette joie dont vous jouissez à jamais , au-dessus de toute créature , au ciel et en la terre , vous qui avez été préélue avant la fondation du monde. Amen. »

Une autre fois , comme elle exposait en gémissant à la bienheureuse Vierge Marie une semblable négligence de la part d'une autre personne , elle lui donna le Cœur du Christ sous la forme d'une lampe ardente , en lui disant : « Voici que je lui donne le très-digne et très-noble Cœur de mon cher Fils , afin qu'elle me l'offre avec toute la fidélité et l'amour qu'il m'a souverainement témoigné et qu'il me témoignera sans fin , pour toutes ses négligences dans mon service , et sa faute sera ainsi amplement réparée¹. »

1. V. *Le Héraut*. Liv. III c. 25.

CHAPITRE XLVII.

10. TROIS *Ave Maria* A RÉCITER POUR OBTENIR LA PRÉSENCE DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE A LA FIN DE LA VIE.

COMME elle priait la glorieuse Vierge Marie de l'assister de sa présence à l'heure de sa mort, elle répondit : « Je le ferai assurément ; mais toi récite-moi chaque jour trois *Ave Maria* ¹. Au premier tu demanderas que de même que Dieu le Père, selon la magnificence de sa toute-puissance, a élevé mon âme sur un trône, et lui a conféré les plus grands honneurs, tels qu'après lui je suis la plus puissante au ciel et sur la terre, ainsi je t'assiste à l'heure de ta mort, te fortifiant, et repoussant de toi toute puissance ennemie. Au second *Ave Maria*, demande que si le Fils de Dieu selon l'excellence de son inscrutable sagesse, m'a distribué ingénieusement les trésors de la science et de l'intelligence, et m'en a comblée tellement que je jouis de la très-sainte Trinité avec une plus grande connaissance que tous les Saints, qu'il m'a communiqué de telles clartés que, semblable à un soleil, j'éclaire des rayons de ma vertu le ciel entier ; de même, à l'heure de ta mort, j'éclaire ton âme de la lumière de la foi et de la connaissance, afin que ta foi demeure à l'abri de toute ignorance et de toute erreur. Au troisième *Ave Maria*, demande que de même que le

1. V. *Le Héraut*. Liv. III. c. 19.

Saint-Esprit m'a remplie de la suavité de son amour, et m'a rendue si douce, si tendre, qu'après Dieu je suis la plus douce et la plus bénigne, ainsi je t'assiste à l'heure de la mort, en remplissant ton âme de la suavité de l'amour divin, qui prene tant de force en toi, que toute la peine et l'amertume de la mort se change pour toi en douceur par l'effet de l'amour. »



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I.

1. EN QUELLE MANIÈRE DIEU INVITE L'ÂME.

UN samedi, comme on faisait la mémoire de la Vierge Marie, Mère de Dieu, cette servante du Christ désira célébrer ses louanges ; mais elle n'en savait aucune qui fût digne d'elle. Se prosternant alors selon sa coutume aux pieds de Jésus, elle vit le Seigneur qui avait sur le pied droit comme un saphir, et sur le gauche une pierre de grenat. Et comme cela lui causait de l'étonnement, le Seigneur lui dit : « De même que le saphir chasse les humeurs malignes, ainsi mes plaies chassent le venin de l'âme et la purifient de ses taches ; de même aussi que le grenat réjouit le cœur de l'homme, ainsi mes plaies, après la délivrance du péché, font que l'âme trouve en moi sa joie. » Alors, dans un ravissement qui l'emporta au-dessus d'elle-même, elle vit le Roi de gloire, et à sa droite son impériale Mère, et elle se vit soi-même à sa gauche. Puis inclinant sa tête sur son sein, elle écoutait de l'oreille du cœur, cette source de douceur, le Cœur du Christ, qui battait sans interrup-

tion avec violence. Or le battement du Cœur divin résonnait comme s'il invitait l'âme par ces paroles : « Viens te repentir ; viens te réconcilier ; viens te consoler ; viens te faire bénir. Viens, mon amie, recevoir tout ce qu'un ami peut donner à son ami. Viens, ma sœur, posséder l'éternel héritage que je t'ai acquis de mon sang précieux. Viens, mon épouse, jouir de ma divinité. »

La Vierge Marie avait donc un manteau de la couleur du safran, sur lequel étaient de nombreuses roses rouges avec des roses d'or merveilleusement brodées en elles. La couleur de safran désignait l'humilité avec laquelle elle s'était soumise à toute créature ; les roses rouges marquaient sa constance dans les souffrances, en ce qu'elle se montra douce et patiente en toutes rencontres ; mais les roses d'or désignaient l'amour, attendu qu'elle avait accompli toutes ses actions dans l'amour de Dieu. Le vêtement qui couvrait ses épaules, ou robe supérieure, était de couleur verte, brodé de roses d'or, désignant qu'elle avait toujours produit de bonnes œuvres et pratiqué de saintes vertus. Sa tunique était de l'or le plus pur et le plus brillant : l'or désignait l'amour, et comme la tunique touche au corps, ainsi l'amour tient au cœur.

Alors cette bienheureuse se mit à saluer l'illustre Vierge Marie par le Cœur de son Fils bien-aimé, et par son Fils elle lui rendait une louange plus parfaite que toute créature aurait pu lui adresser. Ensuite elle loua le Seigneur, voulant qu'il n'y eût dans son chant, de louange que pour lui seul, et qu'elle ne cherchât jamais rien que sa louange. Puis le Seigneur lui dit : « Pourquoi, à ton avis, vous inclinez-vous, après avoir entonné les Antiennes, si ce n'est pour

recevoir avec louange et action de grâces la grâce que Dieu a répandue en l'âme ? » Et elle vit sortir du Cœur divin comme une trompette qui allait dans le cœur de l'âme, puis revenait au Cœur divin, emblème de la louange de Dieu. Cette trompette était ornée de nœuds d'or, représentant ces âmes bienheureuses qui déjà louent Dieu dans les cieux et le glorifient pour tous les siècles.

CHAPITRE II.

2. DE LA VIGNE DU SEIGNEUR, QUI EST L'ÉGLISE, ET D'UNE QUADRUPLE PRIÈRE.

UN Dimanche, comme on chantait *Asperges me*, elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur, avec quoi voulez-vous présentement laver et purifier mon cœur ? » Aussitôt le Seigneur avec un amour inestimable, s'inclinant comme une mère sur son fils, le prit dans ses bras, disant : « C'est avec l'amour de mon Cœur divin que je te laverai. » Il ouvrit alors la porte de son Cœur, ce trésor des douceurs de la divinité, et elle y entra comme dans une vigne. Elle y vit un fleuve d'eau vive coulant de l'Orient à l'Occident ¹, et sur les bords du fleuve douze arbres portant douze fruits, qui sont les vertus énumérées par saint Paul dans son Epître, savoir : la charité, la paix, la joie, etc. (GALAT. V. 22.) Ce fleuve était le fleuve de l'amour.

1. Comparez ce chap. II avec le chant XXVIII du *Purgatoire* de la *Divina comedia* du Dante, et il deviendra évident que le poète a voulu désigner sainte Mechtilde par la *dona Matelda*.

L'âme entra donc, et fut aussitôt lavée de toutes ses taches. Il y avait dans ce fleuve une multitude de poissons qui avaient des écailles d'or, signifiant les âmes aimantes, qui, séparées de toutes les délectations de la terre, se sont plongées dans la source de tous biens, c'est-à-dire en Jésus. Dans la vigne étaient plantés des palmiers, dont les uns s'élevaient vers le ciel, tandis que les autres se penchaient vers la terre. Les palmiers élancés sont ceux-là qui ont méprisé le monde avec toutes sa fleur, et élèvent leurs pensées vers les choses du ciel ; les palmiers inclinés sont au contraire ces malheureux qui gisent couchés dans la poussière de leurs péchés. Le Seigneur, semblable à un jardinier, béchait cette terre, et celle-ci lui dit : « Seigneur, quelle est votre bêche ? » Le Seigneur répondit : « Ma crainte. » En certaines places la terre était dure, et meuble en d'autres ; ces places dures signifiaient les cœurs endurcis dans le péché, que ni avis ni reproche ne peuvent corriger ; la terre meuble désignait les cœurs qui se sont attendris dans les larmes et une sincère contrition.

Et le Seigneur dit : « Ma vigne c'est l'Eglise catholique, en laquelle durant trente-trois ans j'ai travaillé avec beaucoup de peine et de sueur. Viens travailler avec moi dans cette vigne. » Elle lui dit : « Et comment ? » Le Seigneur reprit : « En l'arrosant. » Aussitôt courant précipitamment au fleuve, elle remplit d'eau un vase qu'elle prit sur ses épaules, et bien chargée elle vint l'apporter au Seigneur, et son fardeau lui devint léger. Et le Seigneur dit : « Ainsi, lorsque je donne ma grâce aux hommes, tout ce qu'ils font ou supportent pour moi leur paraît doux et léger ; mais quand je soustrais la grâce, tout leur paraît

pesant. » Autour des palmiers elle vit une multitude d'Ange qui formaient comme une muraille ; c'est qu'ils courent parmi nous et autour de nous pour défendre l'Eglise de Dieu.

Après cela le meilleur des maîtres lui apprit une manière de réciter le *Miserere*, qui compte vingt versets, qu'elle devait partager en quatre parties, cinq par cinq, par l'antienne *O beata et benedicta et gloriosa Trinitas, Pater et Filius et Spiritus Sanctus, O bienheureuse et bénie, et glorieuse Trinité, Père et Fils et Saint-Esprit*, et par le verset *Miserere, miserere, miserere nobis, Pitié, pitié, pitié pour nous*. Les cinq premiers versets devaient être récités pour tous les pécheurs qui, endurcis dans leur péché, ne veulent pas se convertir à Dieu, afin qu'en vertu de sa mort amère Dieu daigne les rappeler par une sincère pénitence. Les cinq versets suivants, pour les pénitents, afin qu'ils obtiennent la rémission qu'ils désirent, et ne retournent plus au péché. Les cinq versets de la troisième série, pour les justes qui ont fait déjà des progrès dans les bonnes œuvres et les vertus, afin qu'ils y persévèrent. Elle devait réciter les cinq versets qui venaient en quatrième lieu pour les âmes du purgatoire, lesquelles sont assurées d'aller bientôt dans le royaume céleste boire à la source d'eau vive, régner à jamais avec le Christ, et après une prochaine délivrance s'asseoir à la table du Seigneur.

Pendant la prière secrète, à l'élévation de l'hostie le Seigneur lui dit : « Voici que je me livre tout entier avec tout le bien qui est en moi, en la puissance de ton âme, afin qu'il soit absolument en ta puissance de faire tout ce qu'il te plaira de moi. » Elle ne voulut

pas l'accepter, mais choisit en toute sa (divine) volonté. Et le Seigneur lui dit : « Non pas que ce que je veux, mais que ce que tu veux soit en ta puissance. » Mais elle, reconnaissant la volonté du Seigneur, lui dit : « Je ne désire rien à mon avantage ; je ne recherche rien, je ne veux rien, sinon qu'aujourd'hui de vous, en vous et par vous-même, vous receviez une louange aussi élevée et aussi parfaite que vous pourrez l'accomplir. »

Alors elle vit du sein de Dieu sortir une harpe, et cette harpe était le Seigneur Jésus, et les cordes étaient tous les élus qui ne font qu'un avec Dieu par l'amour. Puis le grand chantre des chœurs toucha la harpe, et tous les Anges firent entendre un son mélodieux, disant : « Louons le Roi des rois, Dieu un et en trois, qui t'a élue aujourd'hui pour son épouse et pour sa fille. » Et tous les Saints chantaient en Dieu avec une douce harmonie : « Rendons tous maintenant des actions de grâces à Dieu le Père pour cette âme enrichie de sa grâce. Dieu soit béni ! »

CHAPITRE III.

3. COMMENT DIEU VINT À L'ÂME.

UNE nuit qu'elle se trouvait éveillée et saluait le Seigneur du plus profond de son cœur, elle le vit venir à elle du palais du ciel, et lui dire en plaçant son Cœur divin sur son propre cœur : Une abeille ne se précipite jamais dans les prés verdoyants pour y butiner parmi les fleurs avec plus d'avidité que je ne suis prêt à venir à ton âme, lorsqu'elle m'appelle. »

4. *Comme elle fut embrasée de l'amour de Dieu.*

IL lui arriva de même souvent, lorsqu'elle était lâche et moins dévote, de sentir le Cœur divin se poser sur son cœur comme de l'or embrasé, et l'approche de ce feu produisait en elle une telle douceur qu'elle était bientôt embrasée de l'amour qui la consumait d'ordinaire.

CHAPITRE IV.

DE L'EMBRASSEMENT DU SEIGNEUR.

UN samedi elle vit encore l'époux de l'Eglise, Jésus, qui s'élançait du ciel les mains étendues pour l'embrasser, et qui l'attirait à lui si intimement qu'absorbée toute en Dieu, elle tomba en défaillance, et qu'on fut obligé de l'emporter du Chœur comme morte, parce que son esprit était passé tout entier en celui qu'elle aimait de tout son cœur et désirait par-dessus tout. Elle en fut remplie d'une si grande douceur qu'elle la ressentit toute la semaine.

Une fois qu'elle devait lire une leçon, comme elle s'inclinait devant le pupitre, celui-là lui apparut, qui est beau par-dessus les enfants des hommes, l'enfant Jésus, l'embrassant et l'attirant à soi, en sorte qu'elle ne put se relever qu'avec beaucoup de peine et de difficulté ; aussi lui fut-il difficile de lire cette leçon.

CHAPITRE V.

LE SEIGNEUR L'AIDE A LIRE.

IL lui arriva encore nombre de fois que, pendant les Matines, toute remplie de Dieu et jouissant de lui en grande douceur, au point que cela consumait toutes ses forces et l'empêchait de lire sa leçon, le Seigneur lui dit : « Va lire ; je t'aiderai moi-même. » Alors elle se mettait courageusement à sa leçon et l'achevait heureusement.

CHAPITRE VI.

5. LE SEIGNEUR L'ÉVEILLE DOUCEMENT.

UNE fois, comme elle lisait aux Matines l'Évangile *Exurgens Maria*, le Seigneur la pénétra de tant de grâce et de douceur que par défaillance elle interrompit la leçon, et fut emportée du Chœur comme morte. Lorsqu'on l'eut posée sur sa couche, elle pria le Seigneur de l'éveiller à l'heure convenable ; or, voilà qu'à Prime elle voit en vision un beau jeune homme debout devant elle, dont la présence répandit dans son cœur une telle douceur qu'elle en fut éveillée incontinent.

CHAPITRE VII.

DES COURSES ET DES TRAVAUX DU SEIGNEUR.

UNE autre fois, comme sur commandement elle était allée dormir après les Matines, elle vit le Seigneur comme assis sur un trône élevé, avec un escabeau sous les pieds et lui disant : « Viens ici te reposer et dormir sur mes pieds. » Obéissant aussitôt, elle alla se poser la tête sur ses pieds, en sorte que son oreille était appliquée contre la plaie du pied ; et elle entendit alors cette plaie bouillonner comme une chaudière bouillante. Et le Seigneur lui dit : « Que dit cette chaudière bouillante ? » Mais elle réfléchissant qu'elle n'en savait rien, le Seigneur reprit : « Cette chaudière bouillante fait un bruit qui semble dire : cours, cours ; et c'est ainsi que l'amour de mon cœur ardent et bouillant m'a toujours pressé, me disant : cours, cours de travaux en travaux, de ville en ville, de prédication en prédication ; et jamais il ne m'a laissé reposer jusqu'à ce que j'eusse accompli jusqu'au bout tout ce qui était nécessaire pour ton salut. »

CHAPITRE VIII.

6. DU BAISER DU SEIGNEUR.

UNE fois qu'elle était dans la tristesse, elle se réfugia au moyen de la prière auprès du Seigneur,

comme c'était sa coutume ; elle lui offrit alors son cœur et sa volonté en telle sorte qu'elle souffrit volontiers pour son amour non-seulement cette peine, mais toutes celles qui pourraient lui arriver. Et le Seigneur s'inclinant avec douceur vers elle, lui présenta sa bouche vermeille à baiser ; or l'âme, sentant qu'il n'avait pas de barbe, se prit à réfléchir s'il n'avait pas reçu de Dieu le Père une récompense spéciale de ce qu'on lui avait arraché la barbe dans sa passion ; et le Seigneur lui dit : « Moi qui suis le Créateur de l'univers, je n'ai besoin d'aucune récompense, mais tu es toi-même ma récompense ; car mon Père céleste t'a donnée à moi pour être mon épouse et ma fille. » Alors l'âme répondit : « Pourquoi, Seigneur très-aimant, agissez-vous ainsi avec moi qui n'ai rien de bon en moi ? » Il reprit : « Uniquement par un effet de ma bonté, parce que j'ai placé en toi les délices de mon cœur. »

CHAPITRE IX.

7. COMMENT LE SEIGNEUR LUI APPARUT.

UNE autre fois le Seigneur lui apparut comme un enfant de cinq ans. Elle lui dit : « Seigneur, pourquoi m'apparaissez-vous en cet âge ? » L'enfant répondit : « Tu as maintenant cinquante ans, et moi j'en ai cinq. Ma première année comptera pour les dix premières années de ta vie, et ma seconde pour les dix suivantes, ma troisième fera ta trentième, ma quatrième comptera pour ta quarantième, et ma cin-

quième pour ta cinquantième ; de la sorte se trouveront effacés tous tes péchés, tes années sanctifiées, et toute la suite de ta vie perfectionnée par la mienne. »

Or l'enfant s'arrêtait à regarder ses mains, et comme elle en était étonnée, il lui dit : « Ainsi qu'un homme regarde souvent ses mains, ainsi depuis mon enfance jusqu'au jour de ma passion, j'ai toujours eu ma mort devant les yeux, et j'ai connu d'avance tout ce qui devait m'arriver. » C'était là pour elle une instruction qui lui apprenait qu'il est bon pour l'homme de se rappeler fréquemment la mort et ce qui lui doit arriver.

CHAPITRE X.

8. COMMENT ELLE VIT LE SEIGNEUR SOUS LA FORME D'UN DIACRE.

ELLE vit le Seigneur Jésus debout près de l'autel en dalmatique, portant sur sa poitrine une croix très-brillante. Elle lui dit : « Mon Seigneur bien-aimé, pourquoi vous montrez-vous ainsi ? » Il répondit : « Ainsi qu'un diacre sert à l'autel, ainsi j'opère avec le prêtre et dans le prêtre tout ce qu'il accomplit lui-même. » Elle : « Que désigne cette croix que vous portez sur la poitrine ? » Le Seigneur : « La partie supérieure de cette croix désigne mon amour auquel on ne doit rien préférer ; la partie inférieure, l'humilité, en ce qu'on doit se soumettre à toute créature à cause de moi ; le bras droit signifie qu'on ne doit pas mettre de côté la crainte de Dieu dans la prospérité,

5***

et le bras gauche, qu'il faut supporter patiemment à cause de moi l'adversité. Que si en se la rappelant constamment à la mémoire on porte cette croix dans son cœur, on aura pour récompense de ses peines, que l'âme à la sortie du corps n'aura pas d'autre demeure que mon Cœur. »

CHAPITRE XI.

9. DU FLÉAU DU SEIGNEUR.

ELLE vit un jour le Seigneur debout avec un fléau d'or à la main dont il la menaçait. Aussitôt elle se précipita en terre et embrassa le fléau du Seigneur. Cela donnait à entendre que l'on doit recevoir avec reconnaissance tout ce qui vient de Dieu, la prospérité comme l'adversité. Le Seigneur cependant la releva et la revêtit d'une tunique rouge toute percée de trous, et il lui dit : « Ainsi mon corps était tout percé de blessures en ma passion, et cruellement déchiré, tellement que de la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y avait pas une place saine. » Cela lui figurait par avance la douloureuse maladie qui devait bientôt l'accabler.

Elle vit encore le Seigneur tenant en arrière un calice d'or ; par quoi elle comprit que l'âme ne voit ni ne goûte d'abord la douceur que Dieu doit répandre en elle, mais qu'elle reste cachée en Dieu de qui tous les biens procèdent.

CHAPITRE XII.

10. QUE LA CONSOLATION L'ACCOMPAGNA DANS
LA TENTATION.

LE diable poursuivait souvent et avec force de ses tentations cette servante de Dieu, ainsi qu'il en agit d'ordinaire avec tous ceux qui sont dévots à Dieu. Il lui arriva un jour, où Dieu lui avait communiqué sa grâce et avait fait de grands biens à son âme, comme elle était en sa présence, que le tentateur survint et lui jeta dans le cœur la tristesse et la crainte que ce ne fût pas là un don de Dieu. Dans l'excès de son épreuve, elle se précipita aux pieds du Seigneur Jésus, et se plaignant de l'infidélité de son cœur, elle lui dit : « Voici, Seigneur, que je vous offre ce don pour votre louange et gloire éternelle, et je vous prie si ce don ne vient pas de vous, que je ne le reçoive plus jamais ; car je serai contente d'être privée pour vous de toute douceur et de toute consolation. » Mais le Seigneur l'appelant par son nom lui répondit : « Ma bien-aimée Mechtilde, n'aie pas de crainte ; je te jure, par la vertu de ma divinité, que cette crainte et cette tristesse ne te nuiront pas, et ne feront que te préparer à ma grâce. Si la joie de ton cœur n'éprouvait de ces contrariétés, ton cœur ne pourrait résister à l'excès de ma douceur. Ne sois donc pas étonnée d'être en but à ces pensées lorsque tu te trouves en ma présence ; car le diable me tentait encore lorsque j'étais attaché pour toi sur la croix. »

CHAPITRE XIII.

11. COMMENT DIEU SOUTIENT L'ÂME AFFLIÉE.

UNE autre fois, comme elle était excessivement troublée, elle se réfugia auprès de son fidèle défenseur. Aussitôt le Christ lui apparut comme un très-beau jeune homme, la conduisant à l'autel : en quoi elle reconnut que le Seigneur voulait être son défenseur auprès de son Père pour toutes ses fautes d'action ou d'omission. Il lui donna aussi pour s'appuyer un bâton qui n'avait pas de pommeau pour y appuyer la main ; or ce bâton figurait l'humanité du Christ. Et comme la servante de Dieu s'étonnait que ce bâton n'eût pas de pommeau, le Seigneur lui dit : « J'y placerai ma main pour t'appuyer : ainsi, quand je te donne la consolation dans l'affliction, apprends que tu reposes sur ma main ; mais si tu ne sens pas la consolation, c'est que j'aurai retiré ma main, et alors tu t'attacheras à moi-même d'un cœur fidèle. »

CHAPITRE XIV.

12. DU DÉSIR QU'ELLE EUT DE LA CONFESSION.

UN jour, voulant se confesser, mais n'ayant pas de confesseur, elle en était fort affligée, parce

qu'elle n'osait pas recevoir le corps du Seigneur sans s'être confessée. Elle se mit alors à prier et à se plaindre avec amertume à Dieu, le prêtre suprême, de ses négligences et de ses fautes, et il lui donna l'assurance de la rémission de ses péchés ; de quoi rendant grâces elle dit au Seigneur : « O Dieu très-doux, qu'est-il advenu maintenant de mes péchés ? » Il répondit : « Quand un roi puissant vient prendre son logement dans une maison, on la nettoie promptement pour qu'il ne s'y montre rien qui blesse son regard ; mais comme il est si proche qu'on n'a pas le temps d'enlever les ordures, on les cache dans un coin pour les jeter plus tard à la porte. Ainsi, lorsque tu as le désir et la volonté sincère de confesser tes péchés avec le ferme propos de ne plus les commettre, ils sont si bien effacés à mes yeux, que je ne les rappellerai plus, mais tu dois y revenir dans la confession. Pour la volonté et le désir que tu as d'éviter avec soin le péché autant que tu le peux, c'est pour moi comme un lien qui m'attache et m'unit à toi à ne plus jamais nous séparer. » Toutefois, comme diverses pensées la faisaient encore hésiter, parce qu'elle se trouvait indigne de s'approcher de l'impérial banquet du Roi des Anges, songeant comment elle pourrait sans préparation ni confession recevoir un don si magnifique, et d'autre part concevant des pensées d'espérance et de consolation, le Seigneur lui dit : « Réfléchis que tout désir qu'une âme peut jamais avoir conçu de me posséder, lui est inspiré par moi ; tout ainsi que les écritures et les paroles des Saints procèdent et procéderont de mon Esprit. » Elle connut à cela que le désir qu'elle avait de recevoir le corps du Christ lui était inspiré du ciel par

le Saint-Esprit; d'où prenant confiance, son cœur reprit tellement courage, qu'il ne lui semblait plus que rien pût s'opposer à son désir.

Comme elle était dans cette confiance, elle entendit les Chœurs des Anges dans le ciel chanter avec joie : « *Confirmatum est cor virginis* ¹, *Le cœur de la vierge a été fortifié.* » Elle s'approcha du délicieux banquet du corps et du sang du Christ. Alors elle l'entendit lui-même qui lui disait : « Veux-tu connaître comment je suis dans ton âme ? » Elle s'en réputait indigne, mais ne voulait toutefois rien autre chose que la volonté de Dieu : alors elle vit de son corps sortir une merveilleuse splendeur comme les rayons du soleil; ce qui lui fit connaître l'opération de la grâce divine en elle, et une marque certaine d'une bonté spéciale de Dieu à son égard.

CHAPITRE XV.

13. QUE L'AMOUR RÉPARE ET SUPPLÉE TOUTES SES NÉGLIGENCE.

UNE autre fois, comme elle réfléchissait dans l'â-mertume de son cœur qu'elle avait inutilement dépensé le temps que Dieu lui accordait, et qu'elle se rappelait avoir en ingrate consommé les dons de Dieu sans en rapporter de fruit, l'amour lui dit : « Ne te trouble point; j'acquitterai toutes tes dettes, et je suppléerai pour toutes tes négligences. » Mais, quoi-

1. Répons des Matines en la fête de la Circoncision.

que cela lui parût une grande faveur, elle ne pouvait cependant se consoler, tant elle était affligée d'avoir perdu de si grands dons, de n'avoir pas aimé avec assez d'ardeur Dieu qui lui avait conféré tant de bienfaits, d'avoir été infidèle pour lui qui pour elle et pour tous est d'une si grande fidélité. Le Seigneur lui dit : « Si tu m'es parfaitement fidèle, préfère alors, et de beaucoup, que l'amour répare tes négligences plutôt que toi-même, afin qu'il en ait la gloire et l'honneur. »

CHAPITRE XVI.

14. QUE LE SEIGNEUR LUI DONNA L'AMOUR POUR MÈRE.

UNE autre fois l'amour la revêtit d'une beauté brillante comme le soleil, et tous deux, c'est-à-dire, elle et l'amour, s'avancèrent jusqu'en la présence du Christ, où ils se tinrent comme deux vierges très-belles. L'âme désirait grandement s'approcher davantage, car, bien qu'elle contemplât cette face majestueuse, ce n'était pas assez pour elle ; et comme elle en concevait quelque étonnement, et toujours un plus grand désir, le Seigneur lui fit signe de la main. Alors l'amour prenant l'âme la conduisit au Seigneur, et elle, se penchant sur la plaie du doux Cœur du Sauveur, qui était tout pour elle, y puisa à longs traits la douceur et la suavité, qui changèrent toute son amertume en douceur, et sa crainte en sécurité. Elle tira encore du très-suave Cœur du Christ un fruit d'une grande douceur qu'elle porta du Cœur divin dans sa

bouche : ce qui exprimait cette éternelle louange qui procède du Cœur divin ; car toute louange de Dieu procède de ce Cœur qui est la source pure d'où s'écoule tout bien. Elle y prit ensuite un second fruit qui était l'action de grâces ; parce que l'âme ne peut rien d'elle-même, si Dieu ne la prévient.

Et le Seigneur lui dit : « J'attends encore de toi un fruit au-dessus de tous les autres. » L'âme répondit : « Et quel est, ô Dieu qui m'êtes le plus cher, quel est ce fruit ? » Le Seigneur : « C'est d'épancher en moi seul toutes les délices de ton cœur. » L'âme : « O mon unique bien-aimé, comment puis-je faire cela ? » Il répondit : « Mon amour l'accomplira en toi. » Alors, dans un transport de reconnaissance, elle s'écria : « Oui, oui ; amour, amour, amour ! » Le Seigneur : « Tu appelais l'amour ta mère ¹ ; eh bien ! l'amour sera en effet ta mère, et ainsi que les enfants boivent au sein de leurs mères, ainsi tu boiras au sein de cette vierge l'interne consolation, une suavité inénarrable, et cette vierge te nourrira, te désaltérera, te vêtira, et pourvoira à toutes tes nécessités, ainsi que le fait une mère pour sa fille unique. »

1. Le mot *Liebe*, qui signifie amour, est du genre féminin en allemand ; le mot adressé à sa mère, *minne*, est un terme ancien et affectueux qui signifie également *amour*. Au reste, le texte ici présente quelque obscurité et des variantes ; nous avons suivi la version qui nous paraissait la plus probable à raison du contexte, restant fidèle aux manuscrits les plus anciens.

CHAPITRE XVII.

15. COMMENT ELLE NE FIT PLUS QU'UN AVEC SON BIEN-AIMÉ.

DE même encore, comme dans la prière, le cœur plein de ferveur, elle désirait le bien-aimé de son âme, tout à coup la vertu divine attira si fortement son âme qu'il lui parut qu'elle était venue s'asseoir à côté du Seigneur. Or, le Seigneur pressant l'âme dans un tendre embrassement contre son cœur, répandit en elle sa grâce avec tant d'abondance, qu'il lui semblait que de tous ses membres s'échappaient des ruisseaux qui coulaient sur les Saints, en sorte que tous, corblés d'une joie nouvelle, tenaient dans leurs mains leurs cœurs comme des lampes ardentes, remplies de ce don que Dieu venait d'épancher en l'âme, et qu'ils rendaient pour elle des actions de grâces au Seigneur en toute gratitude et allégresse.

Elle vit ensuite dans le cœur de Dieu comme une vierge très-belle, laquelle avait à la main un anneau où se trouvait une pierre de diamant avec quoi elle frappait sans cesse contre le cœur de Dieu. Et l'âme demanda à cette vierge pourquoi elle frappait ainsi contre le cœur de Dieu ; elle lui répondit : « Je suis l'amour divin, et cette pierre désigne le péché d'Adam ; et de même qu'on se sert de sang pour briser le diamant, ainsi la faute d'Adam ne pouvait disparaître que par l'incarnation et par le sang du Christ ; or, aussitôt qu'Adam eut péché, je suis in-

tervenue, et j'ai arrêté toute cette faute ; puis, frappant sans cesse sur le cœur de Dieu, je ne lui ai laissé de repos qu'au moment où j'ai pris le Fils de Dieu dans le cœur du Père, pour le déposer dans le sein d'une vierge, qui fut sa mère. Lorsqu'en suite celle-ci s'en alla aux montagnes pour saluer Elisabeth, le bienheureux Jean, dans le sein de sa mère, fut rempli d'une si grande joie à la présence du Christ, que jamais il ne ressentit depuis de joie terrestre. Ensuite, quand j'eus enveloppé de langes le Fils de Dieu, je le couchai dans une crèche ; puis je le conduisis en Egypte ; après cela je l'amenai à tout ce qu'il fit ou souffrit pour l'homme, jusqu'à ce que je l'eus attaché à l'arbre de la croix, où j'apaisai toute la colère du Père, et unis l'homme à Dieu par un lien d'amour indissoluble. »

L'âme dit alors : « Dites-moi, je vous prie, de toutes les souffrances qu'endura le Christ pour nous, laquelle lui fut la plus douloureuse ? » L'amour répondit : « Ce fut d'être étendu en croix, au point que tous ses membres étaient sortis de leurs jointures. Lui rendre grâces pour cette souffrance sera pour lui un service aussi agréable que d'appliquer sur toutes ses plaies l'onguent le plus calmant. Lui rendre grâces aussi pour la soif qu'il éprouva sur la croix pour le salut de l'homme, sera pour lui comme le rafraîchissement le plus agréable. Lui rendre grâces pour avoir été attaché avec des clous à la croix, sera pour lui comme si on le délivrait de la croix et de toutes ses peines. »

L'amour dit encore à l'âme : « Entre dans la joie de ton Seigneur. » A cette parole elle fut toute ravie en Dieu, et comme une goutte d'eau versée dans le

vin ne peut plus s'en distinguer, ainsi cette bienheureuse âme passant en Dieu devint avec lui un seul et même esprit. Dans cette union l'âme s'anéantissait en elle-même, mais Dieu la réconfortant lui dit : « J'épancherai en toi tout ce qu'un homme est capable de contenir, et autant qu'il est possible à un homme je multiplierai en toi mes dons. » Et l'amour dit : « Repose ici appuyée sur le cœur de celui qui t'aime, et ne t'inquiète pas dans la prospérité ; repose ici dans le souvenir des bienfaits de ton bien-aimé, et ne t'inquiète pas dans l'adversité. »

CHAPITRE XVIII.

16. DIEU PARE L'ÂME DE SES VERTUS.

UN jour, comme on chantait le psaume *Laudate Dominum de cælis*, à ces paroles : *et aquæ omnes quæ super cælos sunt laudent nomen Domini* ; et que les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le nom du Seigneur, (Ps. CXLVIII, 4.) elle dit au Seigneur : « O Seigneur, quelles sont ces eaux dont il est ici parlé ? car je sais bien qu'il n'est pas une goutte d'eau en laquelle vous ne soyez loué en vous-même d'une spéciale manière. » Le Seigneur lui répondit : « Ce sont les larmes de tous les Saints, qu'ils ont versées par amour, ou par dévotion, ou par compassion, ou par un sentiment de contrition. » Et aussitôt elle vit une eau très-limpide, désignant les larmes des Bienheureux, coulant sur un fond d'or très-pur, sur un lit de perles et de pierres précieuses, au lieu de sable,

qui désignaient les diverses vertus dans lesquelles les Saints s'étaient exercés, comme les prières, les veilles, les jeûnes et autres œuvres de vertu. Il y avait aussi dans cette eau une multitude de poissons qui jouaient et s'y agitaient, désignant les désirs qui agitent l'âme vers Dieu, ainsi que les soupirs et les plaintes avec lesquelles l'âme attire Dieu à soi. Les Saints au ciel contemplent en Dieu leurs vertus et leurs bonnes œuvres, à la grande augmentation de leurs joies et des délices de leur cœur, bien que chacun d'eux ait en soi-même la parure de ses vertus.

Ensuite, elle se plaignit au Seigneur de n'avoir pas célébré le jour de ses fiançailles assez dévotement, et de ne lui être pas restée attachée avec la fidélité qu'une épouse doit à son époux, unique objet de son affection. Alors le Seigneur la revêtit de la robe de toutes ses très-parfaites vertus, lui mettant sur la tête un diadème d'or ; il la pressa dans les embrassements de la charité la plus intime, et l'entoura de son bras nu ; et comme l'âme s'étonnait qu'il en agît de la sorte, le Seigneur lui dit : « C'est parce qu'entre nous deux il n'y a point d'obscurité, et que je ne te cacherai rien de tous mes mystères. » Elle vit aussi des millions d'Anges qui se tenaient en grande révérence devant leur Roi, et le Seigneur dit à l'âme : « Je te les donne tous pour te servir. » Mais elle voulut que tout le service qu'ils lui devaient rendre fût à la louange et à la gloire de son unique bien-aimé. Aussitôt elle vit de tous les cœurs des Anges des tuyaux se rendre dans le Cœur divin, et faire résonner un cantique si doux que personne ne pourrait le raconter.

Après cela, le Cœur divin s'ouvrit, et le Seigneur

y attira l'âme, et l'y renferma en lui disant : « La partie supérieure de mon Cœur sera pour toi la suavité de l'Esprit divin, qui distillera perpétuellement en toi la rosée ; élève donc vers lui tes yeux avec un désir avide ; ouvre la bouche, et aspire la douceur de la grâce divine, selon qu'il est dit dans le psaume : *j'ai ouvert la bouche, et j'ai aspiré l'esprit.* (Ps. cxviii, 131.) Dans la partie inférieure tu trouveras le trésor de tous les biens, et l'abondance de tout ce qui peut faire l'objet de tes désirs. En la partie orientale, tu trouveras la lumière de la vraie science, qui te fera connaître et accomplir toute ma volonté. Dans la partie australe, tu verras le paradis des délices éternelles, où tu seras toujours avec moi assise à un banquet. » Et aussitôt elle vit une table dressée, couverte d'une nappe d'une blancheur éblouissante ; la table signifiait la largesse, et la nappe la piété. A cette table était assis le Seigneur, et l'âme le servait avec joie, et posait devant lui divers mets, qui étaient les divers dons de Dieu. Toutes les fois en effet qu'elle rendait grâces à la divine largesse, pour tous ses dons et ses innombrables bienfaits, autant de fois elle lui servait des mets. Et elle dit au Seigneur : « Quel vin est-ce que je vous présente à boire, mon bien-aimé, lorsque je prie pour mes amis ? » Il répondit : « Un vin très-généreux qui réjouit mon cœur, ainsi qu'il est écrit : *le vin réjouit le cœur de l'homme.* » (Ps. ciii.) Elle reprit : « Et quand je prie pour les pécheurs ? » Il répondit : « C'est un vin pur d'une grande douceur, au-dessus du miel et du rayon, que tu me présentes, quand tu pries pour mes ennemis qui sont en état de damnation, afin qu'ils se convertissent à moi. » L'âme : « Et quand je prie

pour les âmes ? » Il répondit : « C'est encore un vin qui égaye mon cœur, lorsque tu pries pour ceux qui sont l'objet de ma bienveillance, afin qu'ils soient plus tôt délivrés de leurs peines. »

L'âme prit alors la parole et dit : « O très-aimant Seigneur, avec quel désir fervent je voudrais maintenant vous offrir mon cœur ! » Et lui, prenant aussitôt son cœur dans ses mains, en respira l'odeur comme d'une rose parfumée ; et l'âme dit : « Que pouvez-vous respirer en ce qui ne contient rien de bon ? » Le Seigneur : « Comme je suis moi-même dans ton âme, c'est ma suavité même qui s'exhale de toi. » Après cela il lui dit : « Dans la partie occidentale est la longueur des jours, la paix éternelle, et la joie qui doit durer sans fin. En la partie de l'aquilon, tu recevras l'éternelle sécurité contre tous tes adversaires, dont aucun ne pourra prévaloir contre toi. »

CHAPITRE XIX.

17. LE SEIGNEUR L'ENSEVELIT EN LUI-MÊME.

EN un jour de Vendredi-Saint, tandis que les prêtres, suivant la coutume, faisaient l'ensevelissement de la croix, cette dévote Vierge dit au Seigneur : « O cher bien-aimé de mon âme, si seulement mon âme était d'ivoire afin de vous y ensevelir avec décence ! » Le Seigneur lui répondit sur le même ton : « Ce sera moi qui t'ensevelirai en moi ; et je serai au-dessus de toi espérance et joie, et je t'élèverai ; au-dedans de

toi, je serai une vie vivifiante, une grasse qui réjouira et engraissera ton âme. En arrière de toi, je serai un désir qui te poussera en avant, et devant toi un amour qui alléchera et flattera ton âme. À ta droite je serai la louange qui donne la perfection à toutes les œuvres ; à ta gauche, un appui d'or pour te soutenir dans les tribulations ; au-dessous de toi je serai la ferme base qui portera ton âme. »

*Comment le Seigneur lui donna son Cœur en gage
de vie éternelle.*

EN la férie quatrième après Pâques, comme on commençait la messe *Venite benedicti*, toute remplie d'une joie ineffable et extraordinaire, elle dit au Seigneur : « Oh ! si j'étais de ces âmes trop bénies qui entendront cette douce parole de votre bouche ! » Le Seigneur lui répondit : « Sois-en bien certaine ; et je vais t'en donner en gage mon Cœur, que tu garderas toujours avec toi, et que tu me remettras comme un témoignage, au jour que j'aurai accompli ton désir. Je te donne encore mon Cœur comme une maison de refuge, afin qu'à l'heure de ta mort, il ne s'ouvre devant toi aucun autre chemin que dans mon Cœur, où tu viendras te reposer éternellement. ¹ »

Ce don fut un des premiers qu'elle reçut de Dieu ; aussi, elle conçut dès lors une extrême dévotion pour le Cœur divin de Jésus-Christ, et presque à chaque fois que le Seigneur lui apparaissait, elle recevait de son Cœur quelque faveur spéciale, ainsi qu'on peut

1. Voir *Le Héraut*, Liv. v. c. 3, et ici le Liv. III. c. 37. et Liv. VII. c. 11.

le voir en beaucoup d'endroits de ce livre. Et elle-même répétait souvent : « S'il fallait écrire tous les biens qui me sont venus du très-bénigne Cœur de Dieu, un livre gros comme celui des Matines n'y suffirait pas. »

CHAPITRE XX.

18. LE CHRIST ACQUITTE POUR ELLE SES LOUANGES A DIEU LE PÈRE.

UN certain jour, comme, après avoir reçu le corps très-sacré du Christ, elle chantait à Dieu des actions de grâces, et priait le Fils de Dieu lui-même, Jésus, l'époux florissant de l'âme aimante, de vouloir bien, pour un don si grand et si inestimable, rendre à Dieu le Père des louanges d'amour, elle le vit aussitôt révérencieusement devant le Père céleste, et l'exalter selon sa grandeur en ces termes : « *Cœtus in excelsis te laudat cœlicus omnis*¹. etc. *Toute l'assemblée céleste vous loue dans les hauteurs suprêmes; et l'homme mortel, et toutes les créatures s'y joignent de concert.* » Par ces paroles, l'assemblée céleste, elle comprit que le Seigneur attirait en lui-même l'accord de toutes les louanges des habitants du ciel; et par celles-ci, l'homme mortel, qu'il y unissait l'intention de tous les mortels; et par ces dernières : *toutes les créatures*, qu'il ramassait en lui-même l'essence de toute créature pour célébrer

1. De l'Hymne *Gloria, laus*, à la procession du Dimanche des Rameaux.

les louanges de Dieu le Père, et que de cette manière il faisait retentir pour elle en la présence de Dieu le Père la louange, de la part des cieux, de la terre et des enfers.

Puis, s'inclinant sur le sein de son bien-aimé, elle entendit à l'intérieur du Cœur divin résonner comme trois battements. De quoi s'étonnant beaucoup, et cherchant à savoir ce que marquaient ces trois battements, le Seigneur lui dit : « Ces trois battements marquent trois paroles que j'adresse à l'âme aimante : ainsi, le premier est *viens*, c'est-à-dire sépare-toi de toutes les créatures ; la seconde, *entre*, avec la confiance d'une épouse ; la troisième, *dans le lit nuptial*, qui est le Cœur divin. » Par ces paroles elle comprit que Dieu appelle d'abord chaque élu entre toutes les créatures, en telle sorte que, renonçant à toutes les délices qu'il peut trouver en quelque créature, il s'applique au Seigneur son Dieu de toute sa dévotion. Ensuite, le Seigneur suggère la confiance, afin que l'élu, comme une épouse qui n'a jamais à craindre de refus, s'avance toujours plein d'assurance, et qu'il entre au lit nuptial de son Cœur divin, en lequel abondent et surabondent toutes les délices et toute la béatitude que le cœur de l'homme pourra jamais souhaiter.

Alors celle-ci désira d'un désir violent d'avoir la faveur d'entendre le son ou la manière dont la voix du Fils de Dieu fait résonner avec tant de douceur les louanges en l'honneur de Dieu le Père. Et le Seigneur lui dit : « Ma voix ne dit encore maintenant que cette seule parole : *fiat*, soit : c'est-à-dire qu'elle n'est que la puissance invincible de ma divine volonté. Car de cette seule parole j'ai créé le ciel, la

terre, les mers et tout ce qu'ils renferment, ainsi que l'atteste l'Écriture qui dit : *fiat lux, fiat firmamentum* : que la lumière soit, que le firmament soit, etc., parce que tout ce qui est au ciel et en la terre est régi par ma seule volonté divine, et toute la louange, la joie et la béatitude des Saints dépendent d'un signe de moi seul. »

CHAPITRE XXI.

19. LE CŒUR DU SEIGNEUR LUI APPARAÎT SOUS LA FORME D'UNE LAMPE.

PENDANT une messe, comme diverses pensées l'empêchaient de jouir de Dieu, elle eut recours à la médiatrice de Dieu et des hommes, la Vierge Marie, qu'elle pria de lui obtenir la présence de son Fils bien-aimé. Par cette intervention, comme nous croyons, elle vit le Roi de gloire, le Seigneur Jésus, assis sur un trône élevé et pur comme le cristal. De la partie antérieure de ce trône partaient deux ruisseaux d'une pureté exquise, et qui faisaient plaisir à voir ; elle connut qu'ils signifiaient, l'un la grâce de la rémission des péchés, et l'autre, celle de la consolation spirituelle, que la vertu de la divine providence octroie à chacun pendant la messe plus spécialement et plus facilement.

Vers l'oblation de l'hostie bénie, le Seigneur, se retirant de ce trône, parut de ses propres mains élever son Cœur très-suave, comme une lampe brillante, remplie et débordante. Elle débordait en effet

de tous côtés avec tant de force, qu'il en rejaillissait de larges gouttes, et toutefois il ne paraissait pas que ce qui la remplissait diminuât en rien. Ce qui donnait à entendre que, encore que tous reçoivent en abondance des grâces de la plénitude du Cœur du Christ, chacun selon sa capacité, cependant il redonde toujours en lui-même de toute béatitude, et n'éprouve de perte en aucune partie. Elle fut prise alors d'un grand désir de voir son propre cœur versé totalement dans le Cœur divin. Et aussitôt elle sentit qu'il était enlevé du milieu des autres et plongé comme un poisson dans le Cœur divin. Elle pria alors avec une dévotion suppliante le Seigneur de lui apprendre quelle disposition elle devait donner à son cœur ainsi immergé, pour demeurer dans cette heureuse union qu'elle venait de recevoir ; et incontinent elle vit le Cœur divin changé comme en une grande maison brillante comme l'or, et le Seigneur allant et venant au milieu de son Cœur comme en une belle et délicieuse maison. Comme elle en était dans l'admiration, et réfléchissait comment cela pouvait se faire, elle comprit que le Seigneur lui disait : « Est-ce que tu ne te souviens pas de ce passage du psaume : *Perambulabam in innocentia cordis mei, in medio domus meæ ; J'allais et venais dans l'innocence de mon cœur, au milieu de ma maison.* (Ps. c, 2.) Et qui peut accomplir cela, si ce n'est moi, parce qu'il n'y a personne qui soit innocent de soi-même, excepté moi seul ? »

Elle vit aussi dans cette maison quatre vierges très-belles, qui étaient les vertus suivantes : savoir, l'humilité, la patience, la douceur et la charité ; cette dernière, plus belle encore que les autres, portait un vêtement vert. La voyant ainsi et se rappelant qu'elle

était ainsi apparue avec un manteau vert à une autre personne de bienheureuse mémoire, elle demanda avec étonnement au Seigneur pourquoi la charité apparaissait le plus souvent sous cette couleur. Et sa question reçut du Seigneur cette réponse : « Parce que la charité par sa vertu fait reverdir beaucoup de troncs desséchés, c'est-à-dire les pécheurs, et leur fait porter les fruits des bonnes œuvres : il est donc juste qu'elle porte la couleur verte. » Et le Seigneur ajouta : « Tâche d'entrer dans l'intimité de ces Vierges et d'obtenir leur amitié, si tu veux rester avec moi dans cette maison, et jouir de ma présence. Par exemple, lorsque la vanité voudra faire faiblir ton cœur, rappelle-toi la vertu de cette charité qui du repos que j'avais au sein de mon Père m'a fait descendre dans le sein d'une Vierge, m'a enveloppé de pauvres langes, couché dans une crèche, et m'a obligé à supporter tant de fatigues, à prêcher, et pour finir, m'a fait mourir de la mort la plus amère et la plus honteuse. Ces souvenirs chasseront bientôt toute vanité loin de ton cœur. Semblablement, lorsque tu es poursuivie par l'orgueil, rappelle-toi mon humilité qui m'a toujours empêché de m'élever, si peu que ce fût, dans mes pensées, mes paroles ou mes actions; au contraire, j'ai montré dans toutes mes démarches l'exemple de la plus parfaite humilité. Lorsque c'est l'impatience qui te sollicite, souviens-toi de ma patience : je l'ai conservée dans la pauvreté, dans la faim, la soif, dans mes courses, devant les injures, les outrages, et surtout à la mort. Semblablement, dans les tentations de colère, rappelle-toi ma douceur : avec ceux qui haïssaient la paix j'étais pacifique et doux, à ce point que j'ai obtenu de mon Père pardon pour mes bour-

reaux, qui, après avoir exercé sur moi toute espèce de cruauté, à ne plus savoir que faire encore pour y ajouter, dans l'excès de leur fureur grinçaient des dents contre moi ; j'ai prié pour leur réconciliation, comme s'ils n'avaient jamais rien fait contre moi. C'est de la sorte que tu pourras triompher de tous les vices par les vertus. »

CHAPITRE XXII.

20. UN BUISSON ; LA VERGE DE JUSTICE ; LES NEUF CHŒURS DES ANGES.

LORSQUE le jeune seigneur comte B. mourut ¹, la Congrégation alla processionnellement au-devant du convoi funèbre, et la servante de Dieu voyant les plaines qui s'étendaient dans la campagne, y prit beaucoup de plaisir. Plus tard, pendant la nuit, comme elle ne pouvait dormir, et que la maladie l'empêchait de se lever pour prier, le Seigneur lui apparut vêtu de blanc, et assis devant sa couche ; et il la consolait avec douceur de ses diverses peines et infirmités. Mais elle, prenant la parole, lui dit : « Combien je voudrais, mon Seigneur, pouvoir me promener avec vous dans ces plaines que j'ai traversées dernièrement ! » Le Seigneur lui répondit : « Ne sais-tu pas ce proverbe : Le bois a des oreilles, et la plaine des yeux ? » Et il ajouta : « Voici comment le bois a des

1. Ce jeune seigneur B. paraît être le même dont il est question au Livre v. c. 11, c'est-à-dire Burchard, fils de Gebhard de Mansfeld et d'Irmengarde de Schwarzbouurg mort en 1294.

oreilles : si deux personnes s'asseoient contre un buisson pour y causer, ceux qui passent par là pourront les entendre. » Et aussitôt un buisson très-beau lui apparut, tout formé de jeunes branches qui s'élançaient agréablement vers le ciel. Sous ce buisson le Seigneur était assis avec l'âme : les jeunes branches qui formaient ce buisson étaient les vertus de Dieu : la sagesse, la bénignité, la justice, la miséricorde, la charité, et toutes les autres vertus naturelles du Seigneur, qui, telles qu'un olivier, sont toujours verdoyantes et fécondes en nouveaux rejetons.

Or, l'âme embrassa la branche de la justice, disant au Seigneur : « Je dois embrasser cette branche en ce moment avec reconnaissance, puisque vous en usez envers moi en m'envoyant ces souffrances et ces tribulations. » Et elle vit que cette branche n'était autre que Dieu même, que l'âme tenait étroitement embrassé. Alors elle se mit à le louer en ces termes : « Louez la pierre de justice ; louez le soleil de justice ; louez l'ornement de justice, » etc. Or, il sortait du Cœur divin un fleuve qui, se répandant en cette âme, la pénétra tout entière, et dissolvant complètement toute sa précédente tristesse, l'en délivra pleinement. Et le Seigneur dit : « C'est là ce buisson dont l'Ecriture dit : *Ses épanchements sont un paradis.* » (Cantiq. IV, 13,) Autour du buisson se tenaient tous les Anges, en sorte que leurs Chœurs entouraient le buisson comme neuf cercles formés à l'entour.

Et le Seigneur dit à l'âme : « Voici ce que dit l'Ecriture : *Toi, qui habites les jardins, tes amis sont aux écoutes.* » (CANT. VIII, 13.) Et l'âme divinement inspirée comprit en quelle manière tous les Anges assistent le juste dans tout le bien qu'il accomplit.

Quand quelqu'un récite des psaumes ou d'autres parties des saintes Écritures, ou qu'il fait quelque bonne œuvre, les Anges sont là pour l'assister. Lorsque dans l'oraison il s'entretient avec Dieu, ou qu'il écoute la parole de Dieu, ou qu'il parle de Dieu, il est assisté par les Archanges. Lorsqu'il médite sur les vertus de Dieu, qu'il les exalte, comme sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa justice, sa miséricorde, sa longanimité et sa charité, et qu'il s'applique selon ses forces à l'imiter en ces vertus, les Vertus sont à sa disposition. Mais lorsque, réfléchissant à l'ineffable et parfaite divinité, il craint Dieu avec tremblement, il se soumet à Dieu en toute humilité, ce sont les Puissances qui le servent. Quand ensuite il exalte dans son cœur toute la noblesse et l'éminence de la divinité, songeant comment cette infinie majesté a daigné former l'homme à son image et ressemblance ; méditant tout ce qu'elle a fait et souffert, et quand pour l'égard que Dieu témoigne à l'homme en l'aimant, lui-même aime et respecte tous les hommes, il est alors servi par les Principautés. Quand on témoigne son adoration envers Dieu par des inclinations, des génuflexions et des prostrations, alors on a le service des Dominations. Si dans la tranquillité de son cœur on médite sur Dieu, ce sont les Trônes qui font le service. Mais quand l'homme, éclairé par la connaissance, s'élève dans la contemplation jusqu'à fixer son regard sur les mystères de Dieu, les Chérubins sont ses ministres. Quand l'âme enfin, attirant du Cœur divin un amour de feu, aime Dieu avec son propre amour, et aime tout homme en Dieu et pour Dieu, ce sont les Séraphins qui exercent auprès d'elle leur ministère.

Après cela le Seigneur lui dit : « Veux-tu savoir ce que signifie que la plaine a des yeux ? Lorsque deux personnes se trouvent dans une grande plaine, elles peuvent se voir de loin. Si ce sont deux personnes chères l'une à l'autre qui s'aperçoivent dans de telles circonstances, elles ne s'en rejoignent que plus vite. Quand le cerf et la biche s'aperçoivent à de grandes distances, ils n'en courent que plus fort pour se rencontrer. Ainsi l'âme qui m'aime et me désire, d'un seul soupir m'attire à elle plus vite que la parole. Dans la plaine encore les voyageurs, les étrangers trouvent du soulagement ; ainsi je fais pour cette âme qui pour moi se rendant étrangère en ce monde, le cœur vide et détaché des choses de la terre et de tout bagage, est souvent invitée par moi à mon banquet. Dans la plaine on cueille aussi des fleurs ; ainsi j'ai à cueillir dans l'âme sainte les divers désirs qui la parent comme un champ de fleurs, et je m'en fais une couronne que je mets sur ma tête, jusqu'au jour où l'âme vient elle-même à moi, et alors je lui remets sa couronne. »

Elle dit alors au Seigneur : « Mon Seigneur, quelle faute ai-je commise en regardant autour de moi, et prenant plaisir à voir l'étendue de la campagne ? » Il répondit : « C'est une faute contre l'obéissance, et d'attention pour moi ; ensuite tu as alors négligé de prier pour l'âme du défunt. » Elle reprit : « Enseignez-moi, Seigneur très-aimant, comment nous devons agir dans ces circonstances, si elles viennent à se représenter. » Il répondit : « En quittant le chœur pour sortir dites ce verset : *Deduc me, Domine, in via tua, et ingrediar in veritate tua. Latetur cor meum ut timeat nomen tuum. Con-*

duisez-moi, Seigneur, dans votre voie, et j'entrerai dans votre vérité. Que mon cœur se réjouisse à la crainte de votre nom. (Ps. LXXXV, II.) Sortez ainsi avec ma crainte, et prenez-moi pour compagnon de route, comme un bâton pour vous soutenir. Une fois dehors, bénissez de ma droite, les maisons, le chemin et tout ce que vous rencontrerez, et ils en resteront bénis. Quand on a conçu une vaine joie, on en a toujours ensuite le cœur chargé ; mais celui qui a ma crainte, ne sera pas ensuite attristé, au contraire il trouvera une joie véritable. A l'approche du convoi, vous pourrez vous représenter cette procession où tous au jour du jugement, après être ressuscités, viendront en leurs corps devant moi, tandis qu'entouré de toute la multitude des Anges et des Saints avec une gloire et une majesté ineffable, je m'avancerai à leur rencontre. Vous prierez aussi pour l'âme du défunt, afin que si elle est dans les peines, elle soit plus tôt délivrée ; si quelque obstacle la sépare de moi, qu'elle en soit débarrassée, qu'elle soit réunie bientôt à moi et à mes Saints ; qu'elle devienne digne de la glorification future, pour paraître avec joie et honneur devant moi en ce jour redoutable. »

CHAPITRE XXIII.

LA CUISINE DU SEIGNEUR.

UNE fois, comme elle venait de recevoir une insigne faveur, la divine libéralité du Seigneur lui faisant reconnaître sa propre vileté, elle dit avec un humble

mépris d'elle-même : « O Roi plein de munificence, un don d'une si haute valeur ne me convient pas ; je ne suis pas même digne d'être employée dans votre cuisine à laver vos écuelles. » Le Seigneur lui répondit avec bonté : « Qu'est-ce qui est ma cuisine, et quelles sont mes écuelles que tu voudrais laver ? » Et comme, embarrassée de répondre, elle gardait le silence, le Seigneur, qui suscite quelquefois une question pour avoir l'occasion de la résoudre lui-même, lui répondit par la vision suivante dont il la favorisa. Il dit donc : « Ma cuisine, c'est mon Cœur divin. La cuisine est une salle commune ouverte à tous, aux esclaves comme aux personnes libres ; ainsi, mon Cœur est toujours ouvert à tous et disposé à fournir à chacun tout ce qui peut lui plaire. Le chef de cette cuisine est le Saint-Esprit, dont l'inestimable suavité remplit mon Cœur sans interruption de son abondante libéralité, et le remplit à le faire déborder. Mes écuelles, ce sont les cœurs des Saints et de mes élus, qui reçoivent continuellement la merveilleuse suavité qui déborde de mon Cœur divin. »

Et voici qu'elle aperçut la bienheureuse Vierge Marie debout, tout près de Dieu, avec toute la multitude des Anges et des Saints. Les Anges semblaient tirer de leur poitrine leurs cœurs comme des plats d'or, et les présenter au Seigneur leur Roi, pour qu'il les remplit. Et chacun d'eux semblait aussitôt se remplir du torrent de volupté divine qui s'échappait avec tant d'abondance de la source du Cœur divin ; puis, débordant à leur tour, les cœurs des Saints le faisaient refluer avec une merveilleuse gratitude vers sa première origine, le Cœur du Seigneur. Alors le Seigneur dit à celle-ci : « Va d'abord au cœur très-

pur de ma mère virginalle ; tu pourras y laver, en t'y répandant en actions de grâces, en exaltant cette noble fidélité avec laquelle plus que toute créature elle m'est restée formement ou plutôt inséparablement unie et attachée dans toutes ses actions. Bois l'eau même qui t'aura servi, en désirant et voulant l'imiter. Fais semblablement pour les cœurs de tous les autres Saints, toujours exaltant dévotement leurs vertus, et les imitant humblement selon ton pouvoir : ainsi pourras-tu parvenir heureusement à jouir de leur société dans la gloire. »

CHAPITRE XXIV.

21. L'ÂME FAIT SON NID DANS LE CŒUR DU SEIGNEUR.

UNE autre fois, après la sainte communion, le Seigneur lui dit : « Je suis en toi, et tu es en moi dans ma toute-puissance, comme le poisson dans l'eau. » Elle : « O mon Seigneur, les poissons sont souvent tirés de l'eau par les filets ; s'il venait à m'en arriver de même ? » Le Seigneur : « On ne pourra pas te tirer hors de moi, mais tu feras ton nid dans mon Cœur divin. » Elle : « Qu'est-ce qui sera mon nid ? » Le Seigneur : « L'humilité dans tout don et toute grâce que je t'aurai conférés ; plonge-toi toujours dans l'abîme d'une sincère humilité. » L'âme : « Les poissons fructifient dans l'eau, quel sera mon fruit ? » Le Seigneur : « Lorsque tu m'offres à Dieu le Père pour la joie et la gloire des Saints, leurs joies

alors et leurs récompenses se multiplient comme s'ils me recevaient corporellement sur la terre : voilà quel sera ton fruit. » Alors l'âme se mit à réfléchir comment cela pourrait se faire pour les Patriarches et pour les Prophètes, qui en leur vie sur la terre n'avaient pas reçu le corps du Christ ; et le Seigneur lui dit : « Ce que les Apôtres ont eu en réalité, les Patriarches et les Prophètes l'ont possédé par la foi et l'espérance ; et pour cette raison, cela leur appartient aussi véritablement qu'aux Apôtres. »

CHAPITRE XXV.

22. D'UNE CROIX ; D'UN VÊTEMENT DE SOIE DU SEIGNEUR.

UN jour, dans un ravissement d'esprit elle se vit dans une maison d'une beauté merveilleuse, qu'elle reconnut parfaitement pour être le Cœur du Christ, parce qu'elle y était entrée plus d'une fois en cette manière, comme on l'a vu précédemment. Se prosternant alors à terre, elle trouva sur le pavé une grande croix, sur laquelle l'âme s'étendit. Et voilà que du milieu de la croix sortait un trait d'or aigu qui traversait l'âme ; et elle entendit le Seigneur lui dire : « Tout ce qui est sur la terre ne saurait donner de joie à une seule âme ; toute sa gloire et son salut consistent dans la souffrance et la tribulation. » L'âme cependant était triste et anxieuse de ce qu'elle entendait son bien-aimé, mais ne le voyait pas. Et comme elle le réclamait avec un grand désir, il lui apparut aussitôt,

debout devant elle, revêtu d'une robe de soie rouge ; et lui prenant la main il lui parla avec beaucoup de douceur. Mais l'âme, sentant l'extrême mollesse de son vêtement, songeait en elle-même à ce que cela pouvait signifier, et le Seigneur lui dit : « Ainsi qu'une étoffe de soie est douce et moelleuse, ainsi toute souffrance et tribulation est douce pour l'âme qui aime vraiment Dieu. » L'âme reprit : « Cela est vrai au commencement de la souffrance, lorsqu'elle saisit l'âme dans le fort de son affection ; mais quand elle augmente, elle lui devient bien lourde à porter. » Le Seigneur répondit : « Sans doute ; mais quand on porte un vêtement de soie orné d'or et de pierres précieuses, on ne le rejette pas cependant à cause de sa pesanteur ; on ne l'en tient que pour plus distingué et plus précieux ; ainsi l'âme fidèle ne refusera pas la souffrance pour la raison qu'elle est trop cuisante, parce que ses vertus s'y ennoblissent, et que son mérite s'en accroît à l'infini. »

Cette vision était le présage de la maladie dont elle fut prise peu après, savoir en l'Avent du Seigneur, qu'elle célébrait toujours avec grande dévotion et de fervents désirs. Elle fut saisie alors d'une douleur aiguë ; mais ce qui l'affligeait le plus était de ne pouvoir aller au chœur, ni suivre le cours de ses dévotions.

CHAPITRE XXVI.

23. DE SES NOMBREUSES ET DIVERSES SOUFFRANCES.

C'EST à proportion des consolations et des douceurs que Dieu répand dans une âme aimante qu'il

multiplie ses douleurs et ses infirmités, ainsi que nous le voyons souvent dans cette âme fidèle. En effet une fois, elle fut plus d'un mois souffrante d'un violent mal de tête, qui ne lui permettait ni repos ni sommeil. De plus, elle avait perdu toutes ces faveurs et toutes ces douceurs accoutumées, et les visites divines, en sorte qu'elle se plaignait souvent avec larmes de ne pouvoir plus avoir une douce pensée sur Dieu; ce qui la réduisit à une telle tristesse qu'on l'entendait quelquefois réclamer à grands cris Dieu son bien-aimé, et que sa voix retentissait dans toute la maison. Mais après sept jours passés dans cette désolation, le Seigneur plein de bonté, qui est toujours tout près de ceux qui ont le cœur dans la tribulation, la remplit d'une si abondante consolation et de douceur, que souvent depuis Matines jusqu'à Prime, et depuis Prime jusqu'à None, elle restait les yeux fermés, comme si elle eût été morte, dans la jouissance de Dieu. Le Seigneur lui révéla alors les merveilles secrètes de sa tendresse, et lui donna tant de joie de sa douce présence, que, ne pouvant plus se contenir dans son ivresse, elle manifestait sans aucune réserve cette grâce qu'elle avait cachée durant tant d'années, et la révélait même aux hôtes et aux étrangers. Ce qui fit que plusieurs lui donnaient leurs recommandations auprès de Dieu; et à chaque personne elle révélait, selon que Dieu le lui avait fait voir à elle-même, les désirs de son cœur, de quoi un grand nombre rendirent avec joie leurs grâces au Seigneur.

Dans cette maladie, le Seigneur lui enleva par la mort sa bonne Sœur, la Dame Abbessé, de vénérable mémoire; mais, comme elle le déclara elle-même, elle fut infiniment dédommée par Dieu de cette peine et

de ses autres tribulations, lui étant donné de voir son âme toutes les fois qu'elle le voulait, et de connaître l'étendue de sa récompense¹. Comme cependant elle continuait à se plaindre que le mal de tête l'empêchât de dormir, quelques-uns crurent que le mal lui faisait dire ceci par erreur, parce qu'ils pensaient qu'elle ne faisait que dormir. Mais son amie intime lui demandant ce qu'elle faisait lorsqu'elle restait ainsi immobile, les yeux fermés, elle répondit : « Mon âme se délecte dans la jouissance divine, nageant dans la divinité comme le poisson dans l'eau, ou comme l'oiseau dans l'air : entre l'union que les Saints ont avec Dieu et celle de mon âme il n'y a pas d'autre différence, si ce n'est qu'ils en jouissent dans la joie, et moi dans la souffrance. »

Durant le cours de cette maladie, le temps du Carême étant survenu, elle résolut de se retirer spirituellement au désert avec le Seigneur. Une nuit donc qu'il lui semblait qu'elle était au désert avec le Seigneur, elle lui demanda où il voulait rester cette première nuit. Le Seigneur lui montrant un arbre d'une beauté merveilleuse, mais qui était creux, appelé l'arbre de l'humilité, lui dit : « C'est là que je passerai la nuit. » Et aussitôt le Seigneur entra dans le creux de l'arbre. Alors elle dit : « Et moi, où vais-je demeurer ? » Le Seigneur lui répondit : « Ne peux-tu pas voler sur mon sein et t'y reposer, comme font les oiseaux ? » Et aussitôt elle se vit telle qu'un petit oiseau, volant sur le sein du Seigneur, où elle reposa très-paisiblement. Et elle dit au Seigneur : « Seigneur très-clément, mettez votre doigt sur ma tête, afin

1. Voir le Liv. vi.

qu'ainsi au moins je puisse dormir. » Le Seigneur lui répondit : « Ne sais-tu pas que les oiseaux, quand ils veulent dormir, se mettent la tête sous leur aile ? » Elle reprit : « Seigneur, quelles sont mes ailes ? » Il répondit : « Ton désir est une aile d'un rouge éclatant, parce qu'il est toujours ardent ; ton amour est une aile verte, parce qu'il est vivace et s'accroît toujours. Ton espérance est une aile jaune d'or, parce qu'elle aspire sans cesse après moi. »

Elle vit alors du Cœur du Seigneur tomber des gouttes qu'elle recevait avidement avec son bec, et elle en ressentit une douceur ineffable jusqu'alors inconnue. En ce moment arriva, comme il lui semblait, Pierre, grandement étonné que le Seigneur de majesté s'abaissât vers l'âme avec tant de condescendance. Mais le Seigneur lui dit : « Pourquoi t'étonner, Pierre ? Ne sais-tu pas que les premiers et les derniers enfants sont les plus chers ? Vous, mes disciples, avez été mes premiers-nés, à qui j'ai témoigné toute ma tendresse, et vous avez eu en moi tout ce que vous vouliez selon votre désir. »

Dès lors son esprit fut ravi au ciel, et elle y vit le Seigneur assis à l'Orient, et sa Sœur la Dame Abbessse, d'heureuse mémoire, entourée des personnes de sa Congrégation, tant de celles qui étaient vivantes que des morts. Au plus léger mouvement qu'elle faisait, il se produisait en ceux qu'elle avait gouvernés sur la terre un son d'une telle douceur, que toute la milice céleste en recevait une joie nouvelle, et toutes les personnes de la Congrégation volaient autour d'elle comme un essaim de blanches colombes. Ensuite, les saints Anges offrirent à Dieu toutes les œuvres méritoires de chaque personne, en augmentation de la joie de

leur Abbesse. Et elle-même priait ainsi pour la Congrégation : « Père saint, conservez en votre nom celles que vous m'avez données. » Et le Seigneur lui répondit : « Ta volonté est ma volonté : je les conserverai en effet dans l'innocence et les préserverai de tout mal. » Elle pria aussi le Fils, disant : « Je vous prie qu'elles soient un en vous, comme nous sommes un ; » c'est-à-dire que par une pleine et entière volonté elles fussent unies en tout à Dieu, comme les Saints lui sont unis en tout dans le ciel. Le Fils lui répondit : « Ton désir est mon désir ; je suis en elles, et elles sont en moi, et ainsi je perfectionnerai et confirmerai en moi toutes leurs œuvres. » Ensuite elle pria le Saint-Esprit, disant : « Sanctifiez-les en la vérité ; daignez être leur consolateur. » Et le Saint-Esprit lui répondit : « Ta joie est ma joie ; je veux être leur consolateur et leur conservateur. »

Elle entendit alors retentir dans le ciel un son très-doux qui venait du bruit des disciplines que prenaient les Sœurs en cette heure pour le salut commun. A ce bruit les Anges applaudissaient et tressaillaient d'allégresse ; les démons occupés à torturer les âmes fuyaient bien loin ; les âmes étaient délivrées de leurs peines, et les chaînes de leurs péchés étaient rompues.

CHAPITRE XXVII.

24. LE SEIGNEUR LUI PROMET DE LA REVÊTIR DE LUI-MÊME.

UNE autre nuit, comme le mal de tête l'empêchait de prendre le moindre repos, elle supplia le Sei-

gneur de lui indiquer au moins un trou dans lequel il lui fût permis de trouver le repos. Et le Seigneur lui montra les quatre trous de ses plaies, lui enjoignant de choisir dans lequel elle voulait demeurer. Mais elle, ne voulant pas choisir elle-même, remit le tout à sa bonté, afin qu'il lui donnât ce qu'il lui plairait. Alors il lui montra la plaie de son Cœur et lui dit : « C'est ici que tu dois entrer pour te reposer. » Et aussitôt elle entra avec joie dans le Cœur divin. Il ressemblait à une belle maison, au milieu de laquelle elle trouva le Seigneur reposant sur un lit magnifiquement recouvert d'une étoffe verte, et l'âme, sous le commandement du Seigneur, se plaça avec joie auprès de lui pour reposer. Il lui sembla alors qu'elle avait autant d'oreillers qu'elle sentait de coups lui frapper dans la tête, et elle les mettait avec un grand empressement, l'un après l'autre, sous la tête de son bien-aimé, disant : « Dieu très-aimable, si vous daigniez me parer, pauvre misérable, en la fête de Pâques, de vêtements semblables à cette couverture » ? Le Seigneur lui répondit : « Ce sera même par moi et de moi, ma bien-aimée, que je te vêtirai ainsi. » Mais elle ne savait trop ce que signifiaient ces paroles du Seigneur ; c'est pourquoi il reprit : « Ne sais-tu pas que ce sont des vers qui filent la soie ; et puisqu'il est écrit de moi : *Je suis un ver et non un homme*, (Ps. xxi, 7.) je tirerai pour toi des entrailles de ma tendresse des vêtements que nous porterons ensemble, si tu ne peux les porter seule. Jusqu'à ce moment en effet tu m'as dévotement servi dans tes travaux ; désormais tu me serviras en pratiquant les vertus dont j'ai donné l'exemple. »

CHAPITRE XXVIII.

25. ELLE FAIT BOIRE A TOUS LES SAINTS DE LA
SOURCE DE MISÉRICORDE.

UNE autre nuit encore, elle demanda au Seigneur où il comptait passer la nuit. Il répondit : « Au pied de cette montagne déserte. » Et il l'y amena, et elle y vit la source de miséricorde qui sortait du pied de la montagne ; il y avait dedans une coupe d'argent, et il lui dit : « Fais boire de cette source à tous selon le bon plaisir de ta volonté. » Elle lui répondit : « Je vous en prie, Seigneur, faites-le en ma place, car j'en suis incapable, tant je suis faible et malade. » Alors les saints Anges, venant prendre sa place, offrirent à boire de cette fontaine, d'abord à la glorieuse Vierge Marie, en augmentation de sa béatitude. Et pendant qu'elle buvait, les gouttes, en passant dans sa gorge, faisaient entendre un bruit d'une suavité si merveilleuse que tous les citoyens de cette bienheureuse Jérusalem en jubilaient d'une nouvelle allégresse. Ils firent boire ensuite les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, les Veuves, les époux, enfin tous les citoyens du ciel, qui en burent tous de même, et toujours les gouttes résonnaient avec suavité en l'honneur de Dieu, ainsi qu'il était arrivé pour la bienheureuse Vierge Marie. »

Ensuite, ils firent boire de cette source de miséricorde à l'Église militante : d'abord au Seigneur Apos-

tolique, aux Cardinaux, aux Archevêques, Évêques, et à tous les Ecclésiastiques ; ensuite à l'Empereur, aux Rois, Princes, juges et recteurs des âmes ; enfin, à tous ceux qui vivaient encore sur la terre. Là-dessus, les Anges, toujours au nom et place de l'amante du Christ, firent boire de la même fontaine de miséricorde aux âmes du Purgatoire. Tous en buvaient, mais ils ne rendaient pas tous ce son harmonieux et suave, comme dans l'Église triomphante. Pour finir, le Seigneur présenta de son Cœur à boire à toutes ces personnes, tant de l'Église militante que de l'Église triomphante, un breuvage de nectar dans une petite coupe, formée des prières de sa servante.

CHAPITRE XXIX.

ENCORE LA FONTAINE DE MISÉRICORDE.

LA nuit suivante, conduite encore en esprit à cette fontaine de miséricorde, elle en vit sourdre une veine d'eau considérable, qui était celle de l'humble reconnaissance, et cette veine, passant par le Cœur du Christ Jésus, retournait aussi pure à sa source. Et ceci doit s'entendre de la manière suivante : Comme les dons de Dieu sont divers, et que tous les hommes n'ont pas la même grâce, puisque les dons se divisent, chacun doit une attention sérieuse au don qui lui a été conféré par Dieu, et le faire remonter à Dieu par la reconnaissance, s'estimant indigne de toute grâce et même de la vie. Que dans un profond mépris de lui-même il dise : Je suis toujours au-

dessous de votre pitié. Qu'il ne désire pas plus de bienfaits, sinon pour la gloire de Dieu, et qu'il sache que tout ce qui lui arrive de joyeux ou de fâcheux, lui vient de l'extrême charité de Dieu pour lui, et qu'ainsi plein de reconnaissance, en union d'action de grâces avec Jésus-Christ, il fasse remonter par son Cœur très-saint tous les dons de Dieu à leur origine.

De même une autre fois, elle vit le Seigneur Jésus assis à la droite de la Majesté, et procédant à l'effacement des péchés. En effet, à mesure que les Sœurs venaient se confesser, le Seigneur les prenait chacune de son bras droit, et anéantissait en lui-même tous leurs péchés, absolument comme s'ils n'avaient jamais existé, et après les avoir ainsi purifiées, il les présentait toutes au Père céleste. Et Dieu les regardant d'un œil bienveillant leur disait à chacune : « La droite de mon Juste t'a reçue en sincère réconciliation. »

CHAPITRE XXX.

26. COMMENT LE SEIGNEUR LA GUÉRIT.

QUARANTE jours s'étaient enfin écoulés depuis qu'elle était tombée malade, durant lesquels elle avait continuellement souffert du mal de tête. Il lui sembla qu'elle était encore avec le Seigneur dans un champ couvert de fleurs, et qu'elle lui disait : « Mon très-doux amateur, donnez-moi votre bénédiction comme vous avez fait autrefois à votre serviteur Jacob. » Et il la bénit avec bonté de sa main, lui

disant : « Sois saine dans l'âme et dans le corps. » Et elle sentit aussitôt se calmer sa douleur. Toute remplie de joie, elle pria alors la bienheureuse Vierge Marie et tous les Saints de louer, pour le bienfait qu'elle avait reçu, l'amant de son âme. Tous donc, la bienheureuse Marie commençant, entonnèrent de nouvelles louanges à Dieu pour cette âme et pour tous les bienfaits qu'elle avait reçus. De ce moment, elle commença d'aller mieux, bien que sa santé ne fût pas complètement rétablie ; ce qui eut pour cause en grande partie, qu'aussitôt qu'elle se sentit un peu mieux, elle s'adonnait aux exercices spirituels avec tant d'intensité que ses forces ne pouvaient y résister.

CHAPITRE XXXI.

27. UISSANCE DE L'AMOUR.

UNE autre fois, comme en action de grâces elle réfléchissait sur la puissance de l'amour divin, qui a déposé le Christ du sein du Père dans celui d'une Mère, le Seigneur lui dit : « Voici que je me remets en ta puissance pour être ton captif, et pour que tu commandes de moi tout ce que tu voudras, et moi, tel qu'un captif qui ne peut que ce que son maître lui commande, je serai à tes ordres. » En entendant avec reconnaissance les paroles d'une si grande condescendance, elle songeait à ce qu'elle demanderait de préférence à la tendre bonté du Seigneur. Trouvant en son cœur qu'elle préférerait à tout la santé, parce que la solennité de Pâque était déjà proche, et que

depuis l'Avent du Seigneur jusqu'à ce moment, excepté la Vigile et le jour de la Nativité du Christ, elle n'était pas allée au chœur à cause de sa continuelle maladie, revenant enfin à elle-même, forcée par la fidélité qu'elle avait toujours conservée au Seigneur, elle lui dit : « O vous le plus doux, le plus cher à mon âme, quand même je pourrais recouvrer toute la force et la santé que j'avais, je ne le voudrais jamais ; tout ce que je veux de vous, c'est de n'avoir jamais d'autre volonté que la vôtre, mais de vouloir toujours avec vous tout ce que vous voudrez et que vous accomplirez sur moi, de favorable ou de contraire. » Et aussitôt il lui sembla que le Seigneur la prenait dans son bras gauche, et inclinait sa tête sur sa poitrine, en lui disant : « Du moment que tu veux tout ce que je veux, ton âme sera toujours ainsi dans mes bras et, prenant en moi toutes tes douleurs, je les sanctifierai dans mes souffrances. »

On pourrait encore écrire beaucoup sur tout ce que le Seigneur lui fit durant cette maladie ; mais nous le laissons de côté ; parce que, dans ses récits souvent interrompus et donnés par lambeaux, elle supprimait la plupart du temps le meilleur, ainsi qu'elle le déclarait elle-même. Elle disait en effet : « Tout ce que je vous raconte n'est que du vent en comparaison de ce que je ne puis exprimer par des paroles. » Quelquefois aussi elle parlait si bas que nous ne pouvions bien la comprendre ; c'est pourquoi, à l'exception de ce que nous avons soigneusement et véritablement entendu, nous n'en avons pu rien conserver ni écrire à la gloire de Dieu et pour l'utilité du prochain.

CHAPITRE XXXII.

28. DE L'EMBRASSEMENT DU SEIGNEUR.

UNE autre fois, comme durant sa maladie elle se plaignait à Dieu de ne pouvoir se rendre au chœur, ni accomplir d'autres bonnes œuvres, il lui sembla que le Seigneur reposait près d'elle sur la couche, la tenant de son bras gauche, de telle manière que la plaie de son très-doux Cœur s'appliquait sur le cœur de l'âme ; puis il lui dit : « Lorsque tu es malade, je te tiens de mon bras gauche, et quand tu es en santé, c'est de mon bras droit ; mais sache bien que quand c'est du bras gauche, tu es beaucoup plus rapprochée de mon Cœur.

CHAPITRE XXXIII.

29. COMMENT ON PEUT PRÉPARER SON CŒUR
POUR QUE DIEU Y HABITE.

UN samedi, comme on chantait la messe *Salve sancta Parens*, elle dit au Seigneur : « Oh ! si jepouvais en ce moment, Dieu très-aimable, exalter votre très-glorieuse Mère dans mes louanges, et lui offrir des présents royaux, qui lui fissent autant d'honneur qu'en a jamais reçu quelque reine ! » Sur-le-champ le Seigneur fit signe à deux Anges de lui apporter

quelque chose. Ils allèrent et rapportèrent comme un sac blanc qui contenait toutes ses bonnes œuvres, et le Seigneur entre autres joyaux en tira une croix d'or qui signifiait les souffrances de l'âme. Il y prit encore un lis merveilleux qu'il plaça en ornement sur sa poitrine. L'âme, satisfaite de ce qu'elle voyait, dit au Seigneur : « Maintenant, bien-aimé de mon cœur, je voudrais aussi de ce cœur vous faire vous-même le plus beau et le plus digne présent. » Le Seigneur lui répondit : « Tu ne peux me faire de présent plus agréable et plus cher que de convertir ton cœur en demeure pour moi, où j'habiterai et prendrai mon plaisir. Que cette maison n'ait en tout qu'une fenêtre, par où je parlerai et distribuerai mes dons aux hommes. » Elle comprit que cette fenêtre voulait dire la bouche, par laquelle elle devait annoncer la parole de Dieu à ceux qui venaient la trouver, et dans ses enseignements remplir un ministère de consolation.

CHAPITRE XXXIV.

30. COMMENT LE SEIGNEUR DONNE A L'ÂME SES SENS POUR SON USAGE.

ELLE priait un jour le Seigneur de lui donner quelque chose qui excitât en elle continuellement son souvenir, sur quoi elle reçut cette réponse du Seigneur : « Je te donne mes yeux, pour que tu voies toutes choses avec eux ; mes oreilles, pour comprendre avec elles tout ce que tu entendras ; je te donne aussi

ma bouche, afin que tu accomplisses par elle tout ce que tu auras à dire, à prier, à chanter. Et je te donne mon Cœur, afin de penser par lui, et de m'aimer moi-même et toutes choses pour moi-même. » A ce dernier mot, le Seigneur absorba l'âme tout entière et se l'unit de telle manière qu'il semblait qu'elle vît par les yeux de Dieu, qu'elle entendît par ses oreilles, qu'elle parlât par sa bouche, et qu'elle ne se sentît pas d'autre cœur que celui de Dieu même. Il lui fut donné encore plus d'une fois d'éprouver cette faveur.

Comment l'homme est élevé à la hauteur inaccessible de la divine Majesté.

LE Seigneur lui dit ensuite : « Plus tu t'éloignes de toute créature et rejettes ses consolations, plus tu t'élèves à la hauteur inaccessible de ma Majesté. Plus ta charité s'étend sur les créatures, par la compassion et la miséricorde, plus tu t'approches et enveloppes avec douceur mon incompréhensible largeur. Plus tu te méprises, et t'humilies au-dessous de toute créature, plus tu te plonges en moi-même, et par là tu t'enivres avec plus de douceur et d'intimité du torrent de ma divine volupté. »

CHAPITRE XXXV.

31. COMMENT DIEU APPELA L'ÂME A SOI.

UNE fois, comme elle désirait de tout son cœur le bien-aimé de son âme, lui qui daigne non-seulement

exaucer le désir du pauvre, mais encore le prévenir, de sa voix si douce l'appela ainsi en chantant : « Viens à moi, ma bien-aimée. » Or, la voix du Seigneur avait une sonorité si grande, que tout le ciel en fut rempli, et qu'il en résonna dans toutes ses profondeurs. Et elle comprit que ces profondeurs du ciel désignaient les âmes qui applaudissaient avec joie à la voix du Seigneur. L'âme donc ainsi appelée se présenta tout aussitôt, et se tint debout devant son bien-aimé assis sur un trône élevé et admirable, dont les colonnes antérieures étaient d'ambre, avec des chapiteaux en émeraudes, et des bases de saphir. L'émeraude exprimait l'éternité toujours verdoyante, et le saphir la noblesse et l'excellence de la divinité. L'amour sous la forme d'une belle vierge allait autour du trône en chantant : « *Gyrum cæli circuivi sola : J'ai moi seule fait le tour du ciel.* » (ECCLI. XXIV, 8.) En ces paroles elle reconnut comment l'amour seul avait soumis la toute-puissance de la Majesté divine, et comme affolé sa sagesse insondable, épanché sans réserve les doux trésors de sa bonté, assoupli les rigueurs de la divine justice convertie en mansuétude, et enfin abaissé le Dieu de majesté jusqu'à l'exil de notre misère. Les paroles suivantes : *et in fluctibus maris ambulavi. Et j'ai marché sur les flots de la mer,* lui apprirent comment avant la loi, sans loi et sans la grâce, tous ceux qui par amour demeurèrent fidèles à Dieu dans leurs tribulations, avaient triomphé de tous les obstacles et de leurs vices par la force de l'amour.

L'amour continua cependant de chanter : « *Audit in gyro sedis, Elle entend dans le tour du trône.* » Elle y comprit comment les Saints chantent maintenant avec jubilation les grandes opérations de Dieu

en eux : savoir, avec quelle investigable sagesse il les a élus, comme il les a gratuitement justifiés, et rendus dignes de sa grâce, avec quel amour puissant il les a délivrés de toute misère, et a fait tourner à leur salut et à leur bien, non-seulement ce qu'ils avaient de bon, mais encore tout le mal qui était en eux. Et Dieu accepte des Saints ces louanges avec autant de faveur que s'ils tenaient ces biens non de lui mais d'eux-mêmes, et qu'alors ils lui en rendissent également la gloire.

Ensuite, il lui sembla encore que l'amour se tenait à la droite de Dieu, dont le Cœur produisait un instrument merveilleux qui se portait au cœur de cette vierge, comme la harpe appelée psaltérion, qui a dix cordes, ainsi qu'il est dit dans le psaume (xxxii.) *In psalterio decem chordarum psallam tibi.* Neuf de ces cordes signifiaient les neuf Chœurs des Anges, y compris tout le peuple des Saints. La dixième corde était le Seigneur lui-même, Roi des Anges et sanctificateur de tous les Saints. L'âme alors se prosterna devant le Seigneur, et touchant légèrement la première corde, elle loua le Seigneur en ces paroles : « *Te Deum Patrem ingenitum, Vous, ô Dieu Père non engendré ;* » puis à la seconde corde : « *Te Filium unigenitum, Vous, ô Fils seul engendré ;* » à la troisième : « *Te Spiritum Sanctum paraclitum, Vous, Saint-Esprit Paraclet ;* » à la quatrième : « *Sanctam et individuum Trinitatem, Sainte et individuelle Trinité ;* » à la cinquième : « *Toto corde et ore confitemur, Nous vous confessons de cœur et de bouche ;* » à la sixième : « *Laudamus, Nous vous louons ;* » à la septième : « *atque benedicimus, Et nous vous bénissons ;* » à la huitième : « *Tibi gloria, A vous gloire ;* » à la neuvième : « *in sæcula, Pour les siè-*

cles. » Mais à la dixième elle ne put rien dire, parce que sans doute elle ne pouvait jusque là atteindre à la hauteur de Dieu.

Après cela elle vit sur la poitrine du Seigneur un miroir transparent, dans lequel apparaissait une face humaine semblable à la lune. Et elle se demandait tout étonnée ce que cela pouvait signifier. Et le Seigneur lui dit : « Que ceci t'instruise. » Aussitôt elle comprit que les yeux signifiaient que lui seul est la sagesse éternelle, qui sait tout au ciel et en la terre, et seul se connaît parfaitement et clairement, lui que nulle créature ne peut comprendre. Le Seigneur reprit : « Qui t'a enseigné cela ? » Elle répondit : « C'est vous-même, distributeur de tous les biens, qui m'avez instruite, vous qui apprenez la science à l'homme et lui inspirez toute sagesse. » Par la bouche elle connut que Dieu est immense et incompréhensible dans sa toute-puissance, et qu'il est impossible à tous ceux qui sont au ciel et sur la terre de le louer en suffisance ; mais qu'il est lui-même la pleine suffisance de sa propre louange, connaissant seul parfaitement la grandeur de l'amour avec lequel il se donne à l'âme aimante, et s'offre chaque jour sur l'autel en hostie à Dieu le Père, pour le salut des fidèles, ce que les Chérubins ni les Séraphins ni toutes les Vertus ne peuvent suivre jusqu'au bout. Le Seigneur prit encore la parole : « Qui t'a enseigné cela ? » Et elle répondit : « Vous, le meilleur des maîtres, l'auteur de toute bonté, la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. »

Alors cette âme se pencha sur la poitrine de son bien-aimé Jésus, Notre-Seigneur, le louant de toutes ses forces, ses sens et ses mouvements, en lui et par

lui-même ; et plus elle le louait ainsi unie à lui, plus les forces lui manquaient, jusqu'à l'anéantissement : comme la cire devant le feu, elle se fondait en elle-même et passait en Dieu, unie heureusement à lui, et enchaînée par le lien d'une union indivisible. Mais elle voulut alors que tous au ciel et sur la terre eussent part à la grâce de Dieu. Prenant donc la main du Seigneur, elle traça avec une croix si grande qu'elle semblait remplir le ciel et la terre. Et de ce signe la joie de ceux du ciel fut augmentée, les coupables reçurent le pardon, les affligés la consolation, les justes la force et la persévérance, les âmes du purgatoire leur absolution et l'allégement de leurs peines.

CHAPITRE XXXVI.

32. COMMENT ON DOIT CONFIER A DIEU SES PEINES.

UNE autre fois, comme elle trouvait que sa maladie la rendait inutile, et qu'elle souffrait sans aucun fruit, le Seigneur lui dit : « Dépose toutes tes peines dans mon Cœur, et je leur donnerai une perfection aussi haute qu'aucune souffrance en a jamais pu acquérir. Ma divinité absorbant en elle les souffrances de mon humanité, se les a complètement unies : de même, je veux transporter sur ma divinité tes peines, et n'en faire qu'un avec ma passion, et je t'admettrai à cette glorification que Dieu le Père a conférée à mon humanité pour toutes ses souffrances. Résigne donc toutes tes peines en la puissance de l'amour,

disant : « O amour, je te les confie dans la même intention que tu me les as apportées du Cœur de Dieu, et je te prie de les y reporter lorsqu'elles auront reçu leur perfection dans une gratitude suprême. »

Lorsque tu voudras aussi me louer, et que tes souffrances t'en empêcheront, demande à Dieu le Père de le louer et le bénir, de cette louange que je lui ai adressée sur la croix au milieu des souffrances, avec cette gratitude en laquelle je lui ai rendu grâces de ce qu'il a voulu que je souffrisse ainsi pour le salut du monde, et avec cet amour qui m'a fait souffrir de tout cœur et toute volonté. Ma passion porta des fruits infinis dans le ciel et sur la terre : ainsi tes peines, tes moindres tribulations, que tu m'auras confiées en cette manière, en union avec ma passion, porteront de tels fruits, que ceux du ciel en recevront un accroissement de gloire, les justes plus de mérite, les pécheurs leur pardon, et les âmes du purgatoire un soulagement. Qu'y a-t-il en effet que mon divin Cœur ne puisse changer en mieux ? car tout le bien que contiennent et le ciel et la terre, est sorti de la bonté de mon Cœur. » Et il lui fit voir tous les Ordres des Saints, avec leur gloire et leur inestimable dignité, disant : « Voilà les grandes choses que la bonté de mon Cœur a opérées dans les Prophètes et dans les Apôtres, ainsi que dans tous les Saints ; voilà quelle perfection elle a donnée à leurs œuvres, et comment elle les a rémunérées au-delà de leur mérite. »

Tandis qu'elle considérait ainsi avec délices les différents Ordres des Saints et leur gloire, ses regards s'arrêtèrent sur les Vierges, et plus ravie encore de leur bonté et de leurs délices que de tout le reste, elle dit au Seigneur : « Ah ! mon Seigneur, parmi toutes

ces faveurs dont vous avez par un amour gratuit honoré les Vierges, quelle est, je vous prie, votre plus grande joie en elles? » Le Seigneur lui répondit : « Et comment pourrais-tu savoir quelle est la plus grande, lorsqu'en cette vie la moindre est au-dessus de ta portée ? Toutefois, je t'en enseignerai quelque chose. Dieu mon Père aime tellement chaque Vierge ! il attend son arrivée avec plus de joie que le peut jamais faire un roi pour la jeune épouse de son fils unique, dont il espère avoir un digne héritier. Aussitôt en effet que cette nouvelle a retenti dans le ciel, qu'il arrive une Vierge, toute la magnificence des cieux s'ébranle sous l'impression de la joie ; et les premiers pas que fait une Vierge dans les parvis célestes rendent un son qui transporte les Saints d'allégresse, et leur fait chanter à sa louange ces paroles : *Quelle est belle sa démarche !* etc. Moi-même je m'empresse de me lever, et je viens au-devant d'elle, en l'appelant par ces paroles : *« Viens, mon amie ; viens, mon épouse ; viens recevoir ma couronne. »* Et ma voix alors est d'une telle sonorité qu'elle emplît tout le ciel, qu'elle pénètre les esprits des Anges et des Saints, et les fait résonner comme des instruments à l'unisson. Arrivée en ma présence, nous nous regardons ; elle se voit dans mes yeux, je me vois dans les siens comme dans un miroir, et nous nous contemplons ainsi avec ravissement. Puis, je la presse avec amour contre mon sein, je la remplis et la pénètre de ma divinité tout entière, en sorte qu'en quelque partie qu'elle se regarde, elle me trouve tout entier en elle ; et réciproquement je l'attire en moi, je l'absorbe, en sorte qu'on la voit partout glorieuse au-dedans de moi-même. De plus, je lui fais de moi-même

une couronne, dont je la pare comme mon épouse légitime. Le Saint-Esprit la comble aussi de l'abondance de sa douceur et de sa bonté, et l'en imprègne comme une mie de pain noyée dans un vin pur. Et ainsi devient-elle aimable et ravissante pour tous ceux qui sont dans le ciel. »

CHAPITRE XXXVII.

33. QUELLES SONT LES VÉRITABLES ET PURES VIERGES.

UNE autre fois encore, comme elle remerciait Dieu pour les bienfaits à elle octroyés, le Seigneur lui dit : « Remercie d'abord pour le bien que j'ai fait à ma Mère et aux Anges. » Elle obéit sur-le-champ, rendant grâces de ce que de toute éternité il l'avait élue avant toutes et préparée pour être sa Mère très-digne, la sanctifiant dans le sein de sa mère, et la gouvernant en son enfance et en sa jeunesse, de telle sorte qu'elle ne commit jamais de péché, et de ce que, par l'inspiration du Saint-Esprit, la première elle fit le vœu de la plus pure chasteté. Alors le Seigneur lui répondit : « Je n'aime rien tant au ciel et sur la terre comme la pureté virginale. » Elle reprit : « Alors, Seigneur, s'il en est ainsi, dites-moi, je vous prie, quelles sont les vierges pures que vous aimez plus que tout. » Il répondit : « Ce sont celles qui n'ont jamais eu une volonté ou un désir de perdre leur virginité, qui les eût souillées. » Elle dit encore : « Et que feront celles qui n'ont pas eu ce soin ? » Il répondit : « Qu'elles se lavent par la

pénitence et la confession, et elles auront part en grandes joies et délices avec celles qui sont des vierges pures; mais quant à ces délices intimes et débordantes qui coulent du torrent de ma volonté, elles ne peuvent les sentir. »

CHAPITRE XXXVIII.

34. DES ARRHEs OU FIANÇAILLES DES VIERGES.

UNE fois la Reine des Vierges lui apparut couverte d'un manteau d'or, où se trouvaient brodées des colombes rouges, deux à deux, l'une tournée vers l'autre, et tenant dans leur bec un lis verdoyant. Par le manteau d'or, ainsi qu'elle le comprit, était marqué ce très-fervent amour de Dieu, dont la bienheureuse Vierge Marie fut embrasée par-dessus tout; par les colombes de couleur rouge, la patience invincible et de colombe qu'elle montra dans toute adversité; par le lis, le très-agréable et très-noble fruit de ses vertus et de ses œuvres. Elle avait aussi sur son manteau une ceinture d'or, où pendaient des anneaux d'or aussi, rattachés l'un à l'autre par des chaînes, et tous montés de rubis tournés vers la terre. Ces anneaux signifiaient les arrhes des fiançailles de toutes les Vierges qui sont unies à Dieu par le vœu de chasteté. Ils étaient ainsi suspendus à la ceinture de la Mère du Seigneur, parce que cette très-bénigne Vierge conserve les arrhes de toutes les Vierges qui la servent dévotement, avec un soin tout maternel, par amour pour son Fils; et à l'heure

qu'elles sortent de ce siècle, elle remet à chacune devant le Seigneur ses arrhes conservées dans toute leur pureté. Les pierres de rubis signifiaient que le Roi de gloire, le Seigneur Jésus, l'époux des Vierges, décore de son propre sang les arrhes des Vierges sacrées. La direction de ces pierres vers la terre indiquait qu'aucune vertu ne sera jugée digne de récompense, si l'exercice corporel ne vient l'ennoblir.

CHAPITRE XXXIX.

35. LE CHRIST SE REVET DES SOUFFRANCES DE L'ÂME, ETC.

UN jour qu'elle souffrait beaucoup de sa maladie, le Seigneur Jésus-Christ lui apparut revêtu d'une robe blanche, avec une ceinture faite de soie et de petites plaques d'or, qui lui tombait jusqu'aux genoux. Tout étonnée, elle voulait savoir ce que cela voulait dire, quand le Seigneur lui dit : « Je me suis revêtu de tes souffrances. Cette ceinture indique que la douleur te serre de toutes parts, et que tu en es remplie jusqu'aux genoux. Mais j'absorberai en moi toutes ces douleurs, et supporterai tout en toi ; et ainsi j'offrirai comme une offrande très-agréable à Dieu le Père toutes tes souffrances unies à ma passion ; et je serai avec toi jusqu'au dernier soupir, que tu ne rendras que pour venir te reposer à jamais dans mon Cœur. Je recevrai alors ton âme à moi et en moi-même, avec un si estimable amour que toute la cour céleste en sera ravie d'admiration. »

CHAPITRE XL.

36. COMMENT LA TRINITÉ OPÈRE EN L'ÂME.

DE même, une fois qu'elle avait communiqué durant sa maladie, elle dit au Seigneur : « Hélas ! mon Dieu très-doux, comment ai-je pu vous appeler tout à l'heure dans mon âme, sans avoir fait auparavant des prières, ni quelque bien ? » Le Seigneur lui répondit : « Mon Père opère toujours jusqu'à cette heure, et moi j'opère ; mon Père opère en toi par sa puissance ce que tes forces ne te permettent pas d'accomplir, et moi dans ma divine sagesse j'opère en toi ce qui dépasse ton intelligence. Le Saint-Esprit opère aussi par son immense bonté en toi ce que tu ne peux sentir et goûter encore. »

CHAPITRE XLI.

37. LE CHRIST PREND COMME RENDUS A LUI-MÊME
LES SERVICES RENDUS A SA SERVANTE.

COMME il lui était lourd et pénible de recevoir les services d'autrui, et qu'elle craignait d'avoir plus de soulagements qu'il n'était nécessaire, elle s'en plaignit en invoquant le Seigneur, qui lui fit cette réponse : « Ne crains rien, ne te trouble pas, parce que c'est moi qui supporte véritablement tout ce que tu

souffres, et pour cette raison les soins qu'on te rend me sont rendus à moi-même ; aussi, je récompenserai ces personnes comme si elles avaient travaillé pour moi. Tous ceux encore qui à l'heure de ta mort t'assisteront avec une tendre compassion, me seront aussi agréables que s'ils avaient assisté à ma passion en prenant part à mes douleurs. Semblablement, ceux qui assisteront avec une tendre dévotion à tes funérailles, feront une action aussi acceptable à mes yeux que s'ils avaient rendu à ma sépulture les honneurs convenables. »

Comme elle priait spécialement pour celle qui la servait, elle vit devant soi le Seigneur avec une ceinture pleine d'anneaux d'or, qu'il lui montra en disant : « Voici tous les pas qu'elle a faits pour te servir, dont je conserverai la mémoire éternelle devant mes yeux, avec tous les services qu'elle a pu te rendre. » Puis, le Seigneur la confia à l'amour, pour qu'il prît soin d'elle, et la servît dans ses maladies. En quoi elle comprit que l'amour sert l'âme fructueusement en trois manières : la première est qu'il présente à Dieu très-fidèlement toutes les affaires qui lui ont été confiées : La seconde, qu'il conserve précieusement tout ce qui lui est remis dans l'écrin du divin Cœur, et le rend avec soin à l'âme, quand elle sort de ce monde, augmenté et ennobli. La troisième est qu'il assiste l'homme dans les travaux et la tribulation, l'aide dans le bien, et le défend du mal.

En conséquence, lorsqu'un homme sent sa dévotion diminuer, son cœur refroidir, et s'aperçoit qu'il s'est éloigné de Dieu, qu'il invoque l'amour, le chargeant de ses commissions, et priant pour qu'il lui obtienne la grâce ou le zèle de la dévotion. Semblablement,

qu'il donne à garder à l'amour tout le bien qu'il fait, afin de le recevoir ensuite notablement amélioré. Dans toute tribulation ou dans ses travaux, qu'il appelle l'amour à son aide, parce que, lui présent, l'homme ne sent pas la fatigue, ni ne défaille dans l'adversité.

CHAPITRE XLII.

38. DU TRONE DE DIEU, ET DES NEUF CHŒURS DES ANGES.

COMME on écrivait ce livre, entièrement à l'insu de cette bienheureuse personne dont nous parlons¹, un jour, pendant la messe, elle entendit une voix qui appelait par son nom cette personne à qui elle révélait ordinairement ses secrets ; puis cette voix disait : « Quelle sera, penses-tu, sa récompense pour ce qu'elle écrit ? » Mais elle, tout étonnée et stupéfaite, demanda à son amie si elle écrivait les choses qu'elle avait habitude de lui révéler. Et celle-ci, ne voulant pas en convenir, s'excusait comme elle pouvait, ajoutant qu'elle interrogeât le Seigneur sur cette affaire. Le jour suivant, comme après l'office elle saluait la bienheureuse Vierge Marie, par ces mots : *Salve sancta Parens*, le Seigneur lui dit : « Tais-toi ; prends ce que je te donne, et jouis-en. » Et comme elle restait en attendant encore, les mêmes paroles lui furent répétées ; mais son cœur lui fit des reproches, en

1. Voyez Part. v. c. 27.

pensant que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et elle n'osait avancer plus loin. Et voilà que deux Anges arrivent, qui la soulèvent en l'air ; mais l'âme se réputait trop indigne de cette faveur de Dieu. Et les Anges lui dirent : « *Oublie ton peuple et la maison de ton père.* » (Ps. XLIV, 11.) Ces paroles lui apprirent que quand Dieu daigne élever une âme par une contemplation intime, elle doit mettre en oubli et sa propre personne et tous ses péchés, afin de vaquer à Dieu avec plus de dégagement, et s'attacher plus nettement à ce qui lui est révélé. Alors les Anges, la prenant, la conduisirent à une très-belle maison d'une merveilleuse grandeur. En y entrant, elle vit les neuf Chœurs des Anges placés merveilleusement les uns au-dessus des autres, en manière de tortue. Au sommet se trouvait, au-dessus des Séraphins, le trône de Dieu et de la bienheureuse Vierge Marie.

Elle vit alors du Cœur de Dieu neuf rayons se diriger sur chacun des Chœurs des Anges, et chacun renvoyait son rayon aux autres Chœurs. Ainsi, un rayon d'amour de feu sortait de Dieu et se portait immédiatement sur les Séraphins, d'où il passait à tous les autres ; et de la sorte chacun communiquait à tous la lumière qu'il recevait immédiatement de Dieu. L'âme alors, se prosternant aux pieds du Seigneur, le saluait du plus profond de son cœur. Et le Seigneur lui dit : « *Voici que je te donne ma paix, pour que rien ne t'empêche jamais de venir à moi.* » Elle venait en effet de passer par une grande tristesse, et pendant presque une semaine elle n'avait pu trouver dans la paix intime du cœur le moyen d'arriver à Dieu. Puis, se ressouvenant de la voix qu'elle avait entendue la veille, elle demanda au Seigneur si véri-

tablement sa familière avait écrit, ou ce que voulait dire cette voix. Le Seigneur lui répondit : « N'aie de crainte ni d'inquiétude ; laisse-la faire ce qu'elle fait ; car je serai son coopérateur et son aide. »

Elle pria alors le Seigneur de lui apprendre comment elle devait saluer la bienheureuse Vierge Marie. Il lui montra son Cœur en disant : « Tu recevras ici de quoi saluer ma Mère. » Et aussitôt l'âme comme un petit oiseau vola au côté du Seigneur, et prit dans le Cœur divin certain grains d'une blancheur de neige, comme la manne, et alla les déposer sur le Cœur de la bienheureuse Vierge Marie, et chaque grain exprimait une joie spéciale de la glorieuse Vierge.

Pendant les prières secrètes, comme elle rappelait la bienheureuse Vierge Marie à cette joie qu'elle a de l'union en laquelle elle vit plus intime avec Dieu que toute créature, le Seigneur et la bienheureuse Vierge s'inclinant l'un vers l'autre se donnèrent un long baiser. Et le Seigneur dit à l'âme : « Ce baiser sera le tien pour toujours, et tous ceux qui salueront ma Mère en cette union qu'elle a avec moi, me seront eux-mêmes heureusement unis d'une manière inséparable. » Après cela, comme elle désirait savoir où se trouvait alors l'âme de la défunte Sœur M., elle la vit dans le Chœur des Séraphins, comme un oiseau volant directement vers la face du Seigneur ; ce qui avait trait à cette connaissance dont elle avait été éclairée plus que les autres sur la terre¹. Elle vit aussi l'âme de sa familière M., qui avait été un seul

1. Il s'agit ici de la sœur Mechtilde, dont les révélations sont contenues dans le volume suivant.

esprit en le Christ avec la Sœur M. un peu au-dessous, et cependant assez près pour la pouvoir tenir par la main. A la fin de la messe, le Seigneur donna quatre baisers à l'âme pour sa bénédiction, l'assurant avec des paroles ineffables qu'elle ne pourrait jamais être séparée de lui.

CHAPITRE XLIII.

39. DU NOM ET DE L'UTILITÉ DE CE LIVRE.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce livre fut écrit presque tout entier sans que cette servante de Dieu en eût connaissance ¹. Mais en ayant été informée par quelqu'un, elle fut si contristée qu'elle ne pouvait plus se consoler. C'est pourquoi cherchant auprès du Seigneur son refuge ordinaire, elle lui exposa son chagrin avec confiance. Et le Seigneur lui apparut aussitôt, tenant ce livre avec sa main droite sur son Cœur ; il la baisa et lui dit : « Tout ce qui est écrit dans ce livre a coulé de mon Cœur divin, et y reviendra. » Puis il suspendit le livre au cou de l'âme sur son épaule. Elle comprit par là qu'elle n'avait pas à s'inquiéter du livre, pas plus que s'il n'était pas le sien, parce que c'était de la volonté de Dieu et non de la sienne qu'il avait été écrit.

Comme elle interrogeait ensuite le Seigneur pour savoir si elle devait s'abstenir désormais et ne plus manifester à personne les dons de Dieu, le Seigneur

1. Voir le Liv. v. c. 25 et 27, et 33.

lui répondit : « Donne-moi avec la libéralité de mon Cœur généreux ; donne-moi selon ma bonté et non selon la tienne. » Elle reprit : « Que deviendra ce livre après ma mort, et quelle utilité en résultera ? » Le Seigneur répondit : « Tous ceux qui me recherchent avec un cœur fidèle, y trouveront une cause de joie ; ceux qui m'aiment s'embraseront davantage en mon amour, et ceux qui sont dans l'affliction y trouveront la consolation. » L'âme demanda encore au Seigneur quel serait le titre du livre. Il répondit : « On l'appellera LE LIVRE DE LA GRACE SPÉCIALE. »

De ce moment elle eut une parfaite connaissance de ce livre, et quoiqu'elle ne l'eût jamais vu de ses yeux, elle put en indiquer à sa familière le volume, et la forme du cuir qui lui servait de couverture, ainsi que la bande dont il était lié. Tout ce qui s'y trouve écrit est bien peu en comparaison de ce qui est omis ; car j'ai de solides raisons pour présumer qu'elle eut beaucoup plus de révélations qu'elle n'en voulut jamais déclarer ; elle ne manifestait pour la gloire de Dieu que celles où elle croyait trouver de l'utilité et de l'instruction ; et alors elle y supprimait les expressions de tendresse que lui adressait son bien-aimé. D'autres fois, ce qu'elle voyait était si spirituel qu'elle manquait d'expressions pour l'expliquer.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I.

1. D'UN ANNEAU DÉCORÉ DE SEPT PIERRES PRÉCIEUSES.

UN jour que la Vierge du Christ ne sentait pas la présence de son bien-aimé, et la désirait beaucoup, le Seigneur lui apparut comme debout devant elle ; son Cœur s'ouvrit comme une porte, et il lui sembla qu'elle y entraît comme en une grande maison dont le pavé était d'or. Et la maison était ronde ; ce qui signifiait l'éternité de Dieu ; et le Seigneur se tenait au milieu, l'âme avec lui, conversant beaucoup l'un avec l'autre.

Comme on chantait donc à la messe, *et tibi reddetur votum in Jerusalem*, et l'on vous rendra le vœu en Jérusalem, elle pensait aux grandes offrandes votives offertes au Seigneur en ce siècle par les Saints. La bienheureuse Vierge Marie et les autres Vierges avaient offert leur chasteté ; les Martyrs, leur sang précieux, et les autres Saints de nombreux travaux et dévotions. Elle regrettait de n'avoir rien qu'elle pût offrir au Seigneur, quand elle vit la bienheureuse Vierge Marie debout à sa droite, lui donner un anneau d'or, qu'elle offrit aussitôt au Seigneur, et que le Seigneur mit à son doigt avec satisfaction. Elle se

mit alors à dire en elle-même avec un grand désir : « Oh ! s'il pouvait arriver qu'il te donnât aussi un anneau en signe de fiançailles ! » Et il lui semblait qu'elle serait contente si le Seigneur daignait lui envoyer une douleur au doigt annulaire, qu'elle supporterait tous les jours de sa vie en mémoire de ses fiançailles avec le Christ. Et le Seigneur lui dit : « Je te donne un anneau décoré de sept pierres précieuses dont tu pourras te souvenir à sept articulations de ton doigt.

« A la première, tu pourras te rappeler l'amour divin qui, m'abaissant du sein du Père, m'a fait travailler comme un esclave trente-trois années à ta recherche. Et quand l'époque des noces approchait, entraîné par l'amour de mon cœur, je me suis vendu pour prix d'un festin, et je m'y suis servi moi-même pour pain, viande et boisson. En ce festin encore, j'ai été la harpe et l'instrument de musique, laissant tomber de ma bouche des paroles de douceur, et pour réjouir les convives, comme font les joueurs d'office, je me suis abaissé aux pieds de mes disciples. A la seconde articulation, tu te rappelleras cette danse où, comme un beau jeune homme, je me suis lancé après ce festin, lorsque, tombant trois fois à terre, je fis comme trois sauts si violents que j'en étais baigné de sueur, et versai des gouttes de sang. En cette danse, j'ai revêtu tous mes compagnons d'armes d'un triple costume, en leur obtenant la rémission des péchés, la satisfaction pour les âmes, et ma divine glorification.

« A la troisième, tu te souviendras de cet amour qui m'a fait m'abaisser au baiser de mon épouse, lorsque Judas s'approchant me baisa. A ce baiser mon Cœur ressentit un tel amour, que s'il se fût re-

penti, par ce baiser je faisais de son âme mon épouse. Alors je me suis attaché toutes les âmes que de toute éternité j'avais prédestinées pour être mes épouses. A la quatrième, tu te représenteras les épithalames que par amour de l'épouse j'entendis résonner à mes oreilles, lorsque, comparaissant devant le juge, tant de faux témoignages furent produits contre moi. A la cinquième, rappelle-toi avec quelle convenance je me revêtis pour ton amour, changeant à tout moment de vêtement, prenant du blanc, du pourpre, de l'écarlate, et portant une couronne de roses, je veux dire celle d'épines. A la sixième, souviens-toi comme je t'ai embrassée, lorsque je fus attaché à la colonne, où je reçus pour toi tous les traits de tes ennemis. A la septième, tu te rappelleras comment je suis entré au lit nuptial de la croix ; et de même que les jeunes mariés donnent leurs habits aux baladins, ainsi ai-je donné mes vêtements aux soldats et mon corps aux bourreaux. Ensuite, au moyen de ces clous si durs j'ai étendu mes bras pour t'embrasser tendrement, te chantant sur le lit nuptial de l'amour sept couplets tout remplis d'une merveilleuse suavité. Après cela j'ai ouvert mon Cœur pour t'y faire entrer, et je me suis endormi avec toi du sommeil de l'amour en mourant sur la croix. »

Après ces paroles, il lui sembla que plusieurs personnes de la Congrégation s'approchaient du Seigneur, lui offrant des deniers d'or, qui signifiaient la bonne volonté ; et il lui parut comme si une flamme de feu s'élançait de la poitrine du Seigneur, qui fondait aussitôt le denier de chacune et en formait une fleur qui s'attachait incontinent au sein de la personne qui avait fait l'offrande.

CHAPITRE II.

2. D'UNE ROSE QUI SORTIT DU CŒUR DU SEIGNEUR.

EN une messe elle entendit que le Seigneur lui disait : « Alors en l'intérieur d'un désert. Aussitôt il lui parut qu'elle faisait un long chemin avec le Seigneur, qu'elle semblait tenir embrassé, et louer en la manière suivante : « Je vous loue en l'éternité, en l'immensité, en la beauté, en la vérité, en l'équité, » etc. Ils parvinrent ainsi à une vaste solitude d'un aspect très-agréable, plantée d'arbres partout, dont les branches semblaient former un toit au-dessus de leurs têtes. Le sol était verdoyant, couvert de fleurs, et le Seigneur s'y assit. L'âme sous la forme d'une brebis parcourait ce pâturage, ayant au cou une chaîne formée d'anneaux d'or et d'argent, et cette chaîne partait du Cœur du Seigneur, signe de l'amour de Dieu et du prochain, sans lequel personne ne pourra être uni à Dieu. Alors l'âme, voulant louer Dieu, disait : « O très-aimable, apprenez-moi à vous louer. » Le Seigneur lui répondit : « Regarde mon Cœur. » Et voilà qu'une rose magnifique portant cinq feuilles sortit du Cœur du Seigneur, recouvrant toute sa poitrine. Et le Seigneur dit : « Loue-moi en mes cinq sens qui sont signifiés par cette rose. » Elle comprit donc qu'elle devait louer Dieu pour le regard d'amour qu'il tient toujours sur l'homme, comme fait un père pour son fils, ne s'indignant jamais, mais le regardant toujours amicalement, comme s'il désirait que l'homme recou-

rût à lui souvent. Secondement, pour cette attention subtile avec laquelle son oreille s'incline toujours, préférant entendre le moindre murmure ou soupir de l'homme que tout le concert des Anges. Troisièmement, pour l'odorat ; en ce qu'il a toujours une affection amoureuse pour l'homme, qui fait que son cœur s'excite à se délecter en lui, affection sans laquelle on ne peut se délecter dans le vrai bien ; car il faut pour cela être prévenu de Dieu, selon ce qui est écrit : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* (Prov. VIII, 31.) Quatrièmement, pour ce goût très-suave qui a son action dans la messe, où il est lui-même la très-suave nourriture de l'âme, et par cette nourriture se l'incorpore avec une si douce intimité, que l'âme par l'union avec Dieu devient elle-même l'aliment de Dieu. Cinquièmement, pour le tact plein d'amour dont il a ressenti si cruellement l'impression, lorsque l'amour lui enfonça sur la croix des clous aux mains et aux pieds, et une lance au côté. De même que l'âme s'attacha alors en lui avec une douleur incomparable, ainsi reste-t-elle toujours serrée contre ses pieds, ses mains, et sur son très-doux Cœur, avec un jubilement d'amour ineffable, qui ne lui permet pas de l'oublier un seul moment.

CHAPITRE III.

3. DE CINQ PAROLES DE LA LOUANGE DIVINE.

UNE autre fois, comme elle était en proie à une grave maladie, elle dit au Seigneur : « Que je

suis pauvre d'esprit en ce moment, que je n'aie la force ni de vous louer, ni de prier ! » Le Seigneur bénignement lui répondit : « Loue-moi en ces termes : Gloire à vous , très-douce, très-noble , brillante et toujours tranquille , et ineffable Trinité. Alors j'unirai ce mot, très-douce, à ma douceur divine ; le mot suivant, très-noble , à ma noblesse excellente ; celui de brillante, à mon inaccessible lumière ; tranquille , à mon repos irreposable ; et cette parole, ineffable, je l'appliquerai à mon indicible bonté. Ainsi, j'en ferai par moi-même la présentation la plus agréable à l'adorable Trinité. »

CHAPITRE IV.

4. LE SEIGNEUR DOIT ÊTRE LOUÉ EN TROIS MANIÈRES.

DE même, elle vit le Seigneur entouré d'une innarrable clarté , portant sur sa poitrine une feuille d'argent brillant, autour de laquelle étaient placées comme un précieux ornement les souffrances des Saints, qu'ils ont endurées pour le Seigneur. Elle contemplait là tous leurs mérites et leurs dignités, car si peu qu'ils aient fait ou qu'ils aient souffert pour son amour, de pensée, parole ou action, ils en reçoivent une éternelle récompense, et glorifient sans fin le Seigneur pour tous ses dons. Et elle dit au Seigneur : « O très-doux et très-aimant, en quoi voulez-vous de préférence que je m'exerce ? » Il répondit : « Dans la louange ». Elle reprit : « Alors, enseignez-moi à vous dignement louer. » Le Seigneur lui en-

seigna donc trois manières, disant comme s'il frappait trois coups : « Premièrement, tu loueras la toute-puissance du Père, par laquelle il opère dans le Fils et le Saint-Eprit selon son vouloir ; ce que ne peut embrasser l'immensité d'aucune créature tant au ciel que sur la terre. Ensuite, tu loueras la sagesse inscrutable du Fils, qu'il communique pleinement au Père et au Saint-Esprit selon sa volonté, sans rencontrer aucun obstacle ; ce qu'aucune créature ne peut absolument saisir. Enfin, tu loueras la bénignité du Saint-Esprit, qu'il communique abondamment au Père et au Fils selon toute sa volonté, et dont aucune créature ne reçoit jamais une pleine et entière communication. »

L'âme, suivant cette instruction, frappa un coup sur le Cœur de son bien-aimé pour le louer de cette manière, et aussitôt ce coup, tout le ciel en retentit, et le Seigneur dit : « La seconde manière ou le second coup sera de me louer pour toutes les grâces et les dons qui se sont épanchés de l'abondance de ma bonté en ma virginale Mère, qui fut remplie de biens et de grâces plus que toute autre créature ; et aussi pour toutes les grâces données aux Saints, qui jouissent déjà de la présence de ma divinité, et me regardent avec jubilement, moi la fontaine de tous biens. » Le troisième coup sera de me louer pour tous les dons et les grâces qui se sont écoulés de moi sur tous les hommes : sur les bons, que ma grâce sanctifie et confirme ; sur les pécheurs, que j'invite à la pénitence, et attends au bien avec miséricorde ; et aussi sur toutes les âmes, que ma grâce absout chaque jour dans le purgatoire, et que je conduis aux joies du ciel. »

Pour le premier coup, il lui sembla qu'elle devait

réciter l'Antienne *Tibi decus et imperium, tibi gloria et potestas, tibi laus et jubilatio in sempiterna sæcula, ô beata Trinitas, Deus* : A vous honneur et empire, à vous gloire et puissance, à vous louange et jubilation pour les siècles éternels, ô bienheureuse Trinité, Dieu. Pour le second : *Te jure laudant, te adorant, te glorifiant omnes creaturæ tuæ, ô beata Trinitas. Tibi laus, tibi gloria, tibi gratiarum actio* : C'est justement que toutes vos créatures vous louent, vous adorent, vous glorifient, ô bienheureuse Trinité. A vous louange, à vous gloire, à vous action de grâces. Pour le troisième coup : *Ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia, ipsi gloria in sæcula. Tibi laus*. De lui tout, par lui tout ; à lui gloire dans les siècles. A vous louange. Après cela, selon le désir de l'âme, l'ornement qui était sur la poitrine de son bien-aimé Jésus se partagea, et l'âme entra dans le doux Cœur du Christ, et là devenue un seul esprit avec son bien-aimé, sans aucune doute, elle y vit et y goûta ce qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer.

CHAPITRE V.

5. TROIS CHOSES A MÉDITER TOUS LES JOURS.

DE même encore son instructeur, le meilleur de tous les maîtres, lui dit : « Je t'enseignerai trois choses que tu méditeras chaque jour, les roulant dans ton esprit, et il t'en proviendra beaucoup d'avantages. Premièrement, rappelle-toi avec action de grâces quels biens je t'ai faits dans la création et dans la

rédemption : c'est-à-dire, que je t'ai créée à mon image et ressemblance, que pour toi je me suis fait homme, et après mille tourments j'ai subi la mort la plus amère pour ton amour. Secondement, rappelle-toi avec gratitude quels bienfaits je t'ai accordés depuis l'heure de ta naissance jusqu'à présent : en effet, je t'ai appelée, par une spéciale dilection, du milieu du monde ; je me suis incliné maintes fois jusqu'à ton âme, la remplissant et l'enivrant de la douceur de ma grâce divine, l'éclairant par la connaissance, et l'enflammant par l'amour ; chaque jour je viens à toi, prêt à combler tes désirs et ta volonté. Troisièmement, avec louanges et actions de grâces rappelle-toi ce que je dois éternellement te donner de grand dans le ciel : l'affluence de tous les biens, bien au-delà de tout ce que tu peux croire ou estimer, lorsque je t'en aurai comblée.

« Et je te le dis en vérité, il me fait grand plaisir que les hommes présument de moi de grandes choses ; et si quelqu'un croit de moi qu'après sa vie je le comblerai de bienfaits bien au-delà de son mérite, et en conséquence m'en rend des actions de grâces durant sa vie, il m'est en cela si agréable qu'autant qu'il peut croire ou présumer, autant, et plus encore, je le rémunérerai au-delà de son mérite ; parce qu'il est impossible que l'homme ne reçoive pas ce qu'il a cru et espéré. C'est pourquoi il est utile à l'homme et d'espérer beaucoup de moi, et de se bien confier à moi. » L'âme dit alors : « O très-doux, s'il vous est si agréable que les hommes croient en vous, dites-moi, je vous prie, ce que je dois croire de votre ineffable bonté. » Il répondit : « Tu dois croire d'une espérance certaine qu'après ta mort je te recevrai, comme

un père recevrait son fils chéri, et que jamais père n'a si fidèlement partagé l'héritage avec son fils, comme je partagerai avec toi tous mes biens, et te donnerai part à moi-même. Secondement, je te recevrai comme un ami reçoit son ami le plus cher, et je te témoignerai une amitié si grande que jamais ami n'en a éprouvé de pareille de son ami. Car il ne s'est jamais trouvé un ami si fidèle qui ne fasse ou ne puisse faire quelque tour à son ami ; mais moi qui suis fidèle, qui suis la fidélité même, jamais je n'agirai en fraude avec mes amis. Troisièmement, je te recevrai comme un époux reçoit sa nouvelle épouse qu'il aime uniquement, avec une telle affluence de délices, de douceurs, que jamais époux n'a tendrement ravi son épouse, comme je te comblerai de délices et t'enivrerai du torrent de ma divinité. »

L'âme lui dit : « Que donnerez-vous à ceux qui croiront et se fieront à vous pour ces promesses ? » Il répondit : « Je leur donnerai un cœur reconnaissant qui leur fera recevoir tous mes dons avec gratitude. Je leur donnerai un cœur aimant, avec lequel ils m'aimeront fidèlement ; enfin, je leur donnerai un cœur avec lequel ils me loueront à la façon des habitants du ciel qui, me louant en amour, me bénissent toujours. »

CHAPITRE VI.

6. COMMENT LE CHRIST DOIT ÊTRE LOUÉ EN SON CORPS.

UNE nuit, comme elle se préparait à la sainte communion par des prières et des méditations, elle se vit comme en présence du Seigneur, et désirant le louer du fond de son cœur, le Seigneur lui dit : « Regarde-moi ; loue-moi dans les traits divers de mon corps. Loue ma tête, c'est-à-dire ma divinité, ainsi qu'il est écrit : *La tête du Christ, c'est Dieu.* (I. COR. XI, 3.) Loue mon front, c'est-à-dire, ma paix et ma tranquillité imperturbable ; car c'est sur le front qu'on voit si quelqu'un est troublé. Loue mes yeux, c'est-à-dire, la clarté de ma divinité ; loue mes oreilles, c'est-à-dire, ma miséricorde, qui s'inclinent si souvent aux prières et aux misères des hommes, auxquelles n'échappe pas le moindre soupir qui ne soit entendu. Dans la rectitude de mon nez, loue la rigueur de ma justice qui maintiendra toujours ses justes arrêts. Par mes narines, loue les charmes de mes délices, car pour l'âme aimante rien ne sent comme mon amour. Par ma bouche, entends ma sagesse, qui m'a fait descendre du ciel dans le sein d'une vierge ; par mon cou, la générosité de ma patience, qui a supporté le poids des péchés non-seulement de ceux qui vivaient alors, mais de tous ceux qui seront jusqu'à la fin des siècles. Élève, exalte par mes épaules, que j'ai moi-même porté ma croix. Pour mon dos, loue-moi de la

douleur cuisante que j'ai supportée dans la flagellation ; en mon cœur, exalte la fidélité suprême que j'ai témoignée aux hommes ; dans mes mains et mes bras, reçois les œuvres et les labeurs de mon humanité, que j'ai accomplis ou supportés pour le salut des hommes. En mes flancs, loue-moi pour l'indicible douleur que j'y ai ressentie, qui fut une de mes plus cruelles douleurs, lorsque pour toi je fus étendu sur la croix. En mes genoux, reçois la dévotion de ma prière ; et dans mes pieds, le désir avec lequel j'ai travaillé tous les jours de ma vie pour le salut des hommes, et couru avec soif. 2

Confession des péchés qu'il faut faire à Dieu seul après la confession faite au prêtre.

SI une personne qui se confesse volontiers craint de ne s'être pas bien confessée, sans néanmoins trouver dans sa conscience rien qu'elle n'ait confessé, qu'elle fasse à Dieu cette confession de louange ; et où elle trouvera qu'elle a failli, qu'elle le confesse à Dieu en exaltant sa divinité dans ses louanges, et s'attestant coupable de n'avoir pas eu pour le Seigneur tout le respect convenable, d'avoir tant de fois taché en soi l'image de Dieu, d'avoir occupé sa mémoire de choses terrestres et inutiles, d'avoir appliqué curieusement sa raison à la sagesse terrestre, et de s'être délectée en ce qui est vil et passager. De même, qu'elle exalte les yeux de la clarté divine, qu'elle déplore d'avoir appliqué aux choses de la terre la connaissance de Dieu et l'intelligence de ses sens. Semblablement, quand elle loue les oreilles de sa mi-

séricorde, qu'elle s'accuse de n'avoir pas écouté la parole de Dieu comme elle le devait, et de n'avoir pas incliné ses oreilles aux paroles du prochain. Que de péchés aussi commis par sa bouche, en murmures, paroles vaines et inutiles, silence pour la parole de Dieu et pour sa doctrine, silence pour la prière et pour le chant. Et ce joug qu'elle avait accepté dans le baptême, bien souvent elle l'a secoué avec impatience; lorsqu'il lui arrivait quelque contrariété, elle n'a plus voulu le porter, ou l'a porté de mauvais cœur. De plus, ce joug de la Religion qu'elle a reçu par sa profession d'être à Dieu, en présence des Saints, elle l'a comme brisé en refusant l'obéissance. En se rappelant avec quelle inhumanité Jésus-Christ a été flagellé, elle reconnaîtra que sa faute à elle est de n'avoir pas châtié son corps, mais de l'avoir flatté dans sa paresse, et de l'avoir nourri avec trop de délicatesse. Elle a péché aussi à l'égard du Cœur divin, en n'aimant pas Dieu de tout son cœur, en ne méditant pas la loi du Seigneur, et en s'occupant plutôt de pensées inutiles. Elle a péché par les mains en faisant le mal, s'abstenant du bien, spécialement des œuvres communes de miséricorde et de charité. Elle a sali encore ses pieds spirituels, c'est-à-dire ses affections, quand elle les a détournées de Dieu, et n'a pas aspiré après lui et après les choses célestes de tout son cœur.

CHAPITRE VII.

7. COMMENT L'HOMME INVITE TOUTES LES CRÉATURES
A LOUER DIEU.

COMME une fois elle s'était fatiguée à chanter, ainsi que cela lui arrivait souvent, et que les forces allaient lui manquer, il lui sembla qu'elle tirait tout le souffle qu'elle respirait du Cœur divin, et qu'ainsi ce n'était pas avec ses propres forces, mais comme avec la vertu divine qu'elle avait chanté. Car son habitude était de chanter les louanges de Dieu, de toutes ses forces et avec un amour si fervent, que, dût-elle pour cela rendre l'esprit, elle n'aurait cessé de chanter. Comme elle semblait donc chanter dans une telle union en Dieu et avec Dieu, le Seigneur lui dit : « Il semble que tu prends en ce moment ta respiration dans mon Cœur : ainsi, toute personne qui soupirera d'amour ou de désir pour moi, prendra sa respiration non en elle-même, mais dans mon Cœur divin ; de même qu'un soufflet, qui ne contient de vent que celui qu'il tire de l'air. »

Comme on chantait au chœur l'Hymne *Benedicite omnia opera Domini, Domino*, elle désira savoir ce que Dieu retirait de louanges de cette invitation à toutes les créatures pour sa louange. A quoi le Seigneur répondit : « Lorsqu'une personne chante cette hymne ou quelque autre semblable, où l'on convoque toutes les créatures à la louange divine, toutes ces créatures viennent spirituellement en ma présence

comme des personnes, et me louent pour cette personne ou pour tous les hommes en général, de tous les biens que je leur ai faits. »

On ne doit pas se refuser à croire que les créatures se présentent devant Dieu comme des personnes vivantes, puisque rien n'est impossible à Celui qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, et pour qui nulle créature n'est invisible ; mais ce qu'il y a ici d'admirable et même d'adorable, est que le Seigneur plein de bonté se prête si bénévolement aux vœux de l'âme qui l'aime, et daigne combler tous ses désirs en sa toute-puissance bien au-delà de ce qui serait possible à la nature.

CHAPITRE VIII.

8. COMMENT L'HOMME DOIT SALUER LE CŒUR DIVIN.

L'ANGE du Seigneur apparut une fois à la servante du Seigneur, debout à sa droite avec un vêtement de couleur verte. Et comme elle lui demandait pourquoi il portait un vêtement vert, l'Ange répondit : « Parce que je suis toujours verdoyant, et que je porte sans cesse de nouveaux dons. » Elle lui dit : « S'il en est ainsi, je vous prie de m'apporter quelque chose de nouveau. » Aussitôt l'Ange, prenant comme quelque chose du cœur de l'âme, le présenta au Seigneur avec joie, et l'âme tout étonnée désirait savoir ce que l'Ange lui avait pris, attendu qu'elle ne s'était senti alors aucune dévotion ou ferveur particulière. Et voilà qu'elle vit qu'il avait enlevé d'elle comme une

7***

feuille de papier sur laquelle était écrit avec son sang : « Dieu fidèle, et sans aucune injustice, » puis encore : « J'aimerais mieux mourir que de me séparer de vous criminellement. » Le matin en effet, assaillie de diverses pensées, elle avait eues ces pensées en résistant. Et l'Ange lui dit : « Voilà ce que tu avais pensé aujourd'hui, et sache bien que toutes les fois que l'homme résiste à ses pensées ou à ses désirs, et se propose en son cœur de mourir plutôt que de vouloir pécher, sa résolution est aussitôt reçue devant Dieu comme s'il avait accompli réellement un acte de cette vertu. »

Alors celle-ci, se prosternant aux pieds du Seigneur, gémit d'avoir passé tout le temps de sa vie dans l'inutilité, se proposant à l'avenir, si c'était possible, de vouloir vivre jusqu'au jour du jugement, même dans les douleurs et les plus grandes souffrances qu'ait jamais endurées un homme sur la terre. Et le Seigneur lui dit : « Pour tout ce que tu as omis, afin de le pleinement recouvrer, salue mon Cœur en la divine bonté, parce qu'il est lui-même la source et l'origine de tout bien, et que de lui tout bien procède. Ensuite, salue mon Cœur en l'épanchement de toute la grâce qui s'est épanchée, s'épanche et s'épanchera sur tous les Saints et sur les âmes qui doivent être sauvées. Enfin, salue cette veine de douceur de mon très-bénigne Cœur, qui tant de fois a jailli, et se répandant dans ton âme, l'a enivrée du torrent de ma divine volupté. »

CHAPITRE IX.

9. SALUTATION DU SEIGNEUR ; SA CONSOLATION.

COMME une fois elle venait de saluer du fond de son cœur son bien-aimé, il lui répondit : « Quand tu me salues, je te salue à mon tour ; quand tu me loues, je me loue moi-même en toi, et quand tu rends grâces, moi aussi en toi et par toi je rends grâces à Dieu le Père. » Elle dit alors : « Mon bien-aimé, quelle est cette salutation que vous adressez à mon âme, et que je ne sens pas ? » Il répondit : « Ma salutation n'est pas autre chose que ma tendre affection pour l'âme. Ainsi qu'une mère caresse son enfant sur ses genoux, lui apprend les paroles qu'il doit lui adresser à elle-même, encore que l'enfant ne le fasse pas de lui-même, mais d'après la leçon de sa mère, elle reçoit avec un cœur de mère ce qu'il lui dit, et quelquefois l'en récompense par un baiser : ainsi j'instruis l'âme, par une inspiration divine et un mouvement d'amour, à me saluer ; et quand elle s'en acquitte dans sa petite mesure, j'accepte ses efforts dans la mesure de la grande affection d'un père, et de là je rends à l'âme son salut par une effusion de grâce, qu'elle peut bien ne pas toujours ressentir. »

Il faut savoir que lorsqu'une personne loue Dieu ou le prie, ou fait toute autre chose bien qu'elle n'en ait pas le goût, Dieu en qui rien ne croît ni ne décroît, mais qui est toujours immuable, n'y trouve pas moins de goût, et l'agréee en conséquence ; car il ne se porte

vers l'âme que du mouvement qui se fait en lui-même et de son amour ; selon son bon plaisir et l'avantage qu'il croit que l'âme y trouvera, il l'attire par sa douceur, et la fonde dans son amour ; et même alors il l'accueille en quelque sorte avec plus de plaisir, voulant de temps à autre éprouver la fidélité de l'âme aimante à son égard.

CHAPITRE X.

10. COMMENT L'HOMME DOIT ÉLEVER SON CŒUR VERS DIEU.

UNE nuit qu'elle ne pouvait dormir, elle dit au Seigneur : « Oh ! qu'il serait bon et commode de m'entretenir avec vous pendant ce temps de silence ! » Le Seigneur répondit : « Tu ne pourras jamais te trouver dans une si grande multitude que tu ne sois seule avec moi, si tu te tournes vers moi de tout ton cœur. » Et voici qu'elle vit comme une couronne en forme de ciborium qui descendait du ciel sur son lit, et venait recouvrir le lit, faite de perles blanches et rouges. Les perles rouges signifiaient le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a été versé avec autant de profusion que s'il n'eût été d'aucune valeur. Les blanches désignaient sa très-innocente et très-sainte vie sur la terre. Et le Seigneur au milieu de cette couronne vint à l'âme, la comblant de faveurs et lui adressant les plus douces paroles. Sa face comme l'éclair rayonnait d'une ineffable clarté de feu ; en quoi elle comprit que les âmes empruntent toute leur beauté et leur éclat de la clarté de la face du Seigneur.

Elle vit aussi son Cœur ouvert et déployé de la largeur de deux palmes, tel qu'une flamme ardente, toutefois n'ayant pas l'apparence du feu, mais d'une couleur et d'une forme merveilleuse qui ne se peut dire. Et le Seigneur dit : « C'est ainsi que j'ai voulu que les cœurs de tous les hommes fussent embrasés en eux-mêmes du feu de la charité. »

Quand l'homme est seul, par exemple, qu'il élève toujours son cœur à Dieu, conversant tendrement avec lui, et le désirant intimement, avec de fréquents soupirs ; afin que de cet entretien perpétuel avec Dieu son cœur s'embrase de l'amour divin. S'il est au contraire avec les hommes, qu'il pense néanmoins toujours à Dieu, autant qu'il le peut ; qu'il s'entretienne volontiers de Dieu avec eux, et qu'ainsi il allume en eux l'amour divin. De même, qu'il fasse toutes ses actions pour Dieu, pour sa gloire, et ce qu'il ne doit ou ne peut faire, semblablement qu'il s'en abstienne volontiers pour l'amour de Dieu. Quant aux peines et aux contrariétés, qu'il les accepte volontairement pour l'amour de Dieu, et les supporte avec patience.

CHAPITRE XI.

11. QUE LE MIEUX EST DE JOUIR DE LA GRACE INFUSE.

DE même le Seigneur lui donna cette instruction : « Quand je t'envoie quelque grâce, laisse tout, désoccupe-toi de tout, en sorte que tu jouisses plus libre et plus dégagée de la grâce qui t'est infuse ; car à ce

moment tu ne peux rien faire de meilleur ou de plus utile. Si tu récites (alors) les psaumes ou quelque autre prière qu'ont récitée les Saints sur la terre, tous les Saints prieront pour toi ; si tu médites, ou si tu t'entretiens avec moi, tous les Saints me béniront avec allégresse. »

CHAPITRE XII.

12. DE TROIS DISPOSITIONS DU CŒUR HUMAIN.

DANS sa prière, la servante de Dieu dit au Seigneur : « O mille fois désiré, que ne puis-je des profondeurs de la terre pousser vers vous mes soupirs ! » Le Seigneur lui répondit : « Et quel avantage y trouverais-tu ? partout tu m'attires à toi par tes soupirs. De même que le cœur humain ne peut vivre sans air, ainsi l'âme qui ne vit point de mon esprit, sera réputée pour morte ; et de même que le cœur humain a trois issues, l'une par où il prend l'air, la seconde par où il reçoit la nourriture, et la troisième par où il envoie des forces à tout le corps, ainsi le cœur de l'âme a trois portes. Par la première, il attire à soi mon esprit divin qui le fait vivre ; par la seconde, il se fortifie par la parole de Dieu qui lui vient des prédications et des autres écritures, comme le meilleur aliment ; il donne des forces aux membres par les œuvres de charité : or, comme l'âme n'a pas de membres, que sa charité s'exerce sur les membres de l'Eglise qu'elle regardera comme les siens, en offrant à Dieu des louanges et des actions de grâces

pour les justes et pour les bons, priant pour ceux qui sont médiocres, afin qu'ils fassent des progrès ; pour les méchants, afin qu'ils se convertissent ; pour les affligés , afin qu'ils soient consolés selon leur besoin, et enfin pour les âmes, afin que bientôt purifiées elles méritent d'être appelées aux joies du ciel. »

CHAPITRE XIII.

13. TROIS INSTRUCTIONS BONNES ET UTILES.

COMME dans la prière elle rendait grâces à Dieu pour les œuvres de notre rédemption , parvenue à ce point où elle lui rendait grâces de ce qu'il avait daigné recevoir pour nous le baptême , le Seigneur lui dit : « Je veux te baptiser. » Et aussitôt un grand flot s'élançant du Cœur divin vint recouvrir son âme. Alors le Seigneur ajouta : « Je veux aussi être ta marraine. Or, comme les marraines instruisent leurs filleules, ainsi je t'enseignerai trois choses. La première est que tu supportes toutes tes contrariétés corporelles ou spirituelles , non pour toi, mais pour moi, comme si je les supportais en toi-même. La seconde est d'accepter tous les bienfaits ou services que tu recevras des hommes avec joie et reconnaissance, comme si c'était à moi et non à toi qu'ils sont rendus. La troisième est de vivre totalement pour moi, de manière que tu assignes tes œuvres non à toi mais à moi, comme si tu n'étais pas autre chose qu'un vêtement dont je me couvre pour exécuter et régler en toi toutes tes actions. »

CHAPITRE XIV.

14. COMMENT L'HOMME PEUT S'ATTRIBUER TOUTE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

DURANT les cérémonies d'une messe solennelle, s'étant laissée aller à la paresse et à la somnolence, elle se plaignit avec douleur de sa négligence à Dieu, qui lui répondit : « Si tu ne trouvais rien en toi qui te déplût, en quoi reconnaîtrais-tu en toi ma bonté ? » Elle se ressouvint alors d'une personne qu'elle savait affligée ; elle pria donc pour elle et reçut à ce sujet une réponse convenable du Seigneur qui lui dit entre autres : « Et pourquoi cette personne ne voudrait-elle pas recevoir ce que je suis tout disposé à lui offrir ? Je lui donne bien volontiers toute la très-innocente et très-sainte conversation de ma vie sur la terre ; qu'elle la prenne pour elle , et qu'elle en supplée tout ce qui lui manque. » Celle-ci reprit : « Si vous aimez tant, Dieu très-doux, que l'on s'empare de ce qui est à vous, dites-moi, je vous prie, comment il faut s'y prendre. » Il répondit : « Qu'on offre à Dieu le Père tous ses désirs, intentions et prières, en union de mes désirs et de mes prières, et alors le tout montera devant Dieu, et ne fera plus qu'une seule chose, comme divers aromates brûlés ensemble ne font plus qu'une fumée qui s'élève droit au ciel. Toute autre prière, encore qu'elle pénètre le ciel, n'est pas aussi agréable devant Dieu que dans une telle union. De même, qu'on accomplisse

son travail et toutes ses œuvres en union de mes travaux et de mes œuvres ; de là ces œuvres se trouvent aussi ennoblies , que du cuivre fondu avec de l'or perd sa vileté et reçoit la noblesse de l'or. Ainsi qu'une poignée de blé jetée sur un grand tas de froment s'y trouve multiplié, de même les œuvres de l'homme, qui de soi ne sont rien, jointes à mes œuvres se multiplient et se changent à leur avantage. Troisièmement, que l'on règle toute sa vie, savoir ses mouvements, ses forces, ses sens, pensées, paroles, enfin tout, d'après ma manière de vivre, il en résultera une vie nouvelle et ennoblie, comme si un noble oiseau passait d'un lieu fangeux et d'un air fétide, et allait se renouveler dans un air excellent. Ainsi l'homme terrestre de sa première situation devient tout céleste et s'unit à moi dans le renouvellement qu'il reçoit de ma vie. »

Donc, très-chers, recevant avec une intime reconnaissance cette faveur si haute de la noblesse divine, emparons-nous de la vie très-sainte du Christ en supplément de tout ce qui nous manque dans nos mérites. Etudions-nous aussi selon notre pouvoir à nous conformer à lui dans ses vertus, parce que ce sera là notre gloire suprême dans l'éternelle béatitude. Quelle gloire en effet peut être plus grande que de nous rapprocher par une certaine ressemblance de la splendeur de l'éternelle lumière!

CHAPITRE XV.

15. LES MEMBRES DU CHRIST SONT POUR NOUS COMME
DE BRILLANTS MIROIRS.

CETTE servante de Dieu fut un jour pressée de se plaindre à la bienheureuse Vierge Marie d'un obstacle qu'elle croyait avoir dans le service de Dieu. La Bienheureuse Vierge lui dit : « Va te présenter à mon Fils avec révérence. » Elle comprit par cette parole que tout obstacle dans le service divin, qui provient ou des façons d'autrui, ou de soi-même, par ce qu'on voit ou entend, par ce qu'on désire, ou par le souvenir de ce qu'on a fait, doit être accepté comme un messenger de son Seigneur, au-devant de qui on doit aller avec révérence, et qu'on doit le diriger vers Dieu par la louange et l'action de grâces.

Alors elle se prosterna aux pieds du Seigneur, et en se relevant il lui sembla voir deux miroirs sur les genoux du Seigneur, et sur tous ses vêtements d'autres miroirs, et sur la poitrine un miroir très-brillant d'où semblaient être sortis tous les autres qu'elle avait vus d'abord. Elle connut en cela que tous les membres du Christ sont pour nous dans ses œuvres comme des miroirs brillants, et que toutes ses œuvres procèdent de son Cœur par l'amour. Ses pieds brillent pour nous, c'est-à-dire ses désirs, qui nous font voir combien nos désirs sont tièdes pour les choses divines, inutiles pour les choses humaines. Les genoux du Christ sont pour nous comme des miroirs d'humilité,

eux qui se sont pliés si souvent pour nous, et encore au lavement des pieds des Apôtres. Là nous pouvons reconnaître notre superbe, qui nous empêche de nous humilier, cendre et poussière que nous sommes. Le Cœur du Christ est pour nous un miroir du plus ardent amour, dans lequel nous pouvons voir à fond la tiédeur de notre cœur pour Dieu et pour le prochain. La bouche du Christ est pour nous un miroir des suaves discours de louange ou d'action de grâces, où nous reconnaitrons l'inutilité de nos paroles, et les omissions de la louange divine et de la prière, dont nous sommes coupables. Les yeux du Seigneur sont pour nous des miroirs de la vérité divine : nous pouvons y reconnaître les ténèbres de notre infidélité qui nous empêchent de connaître la vérité. Les oreilles du Seigneur nous sont des miroirs d'obéissance, en ce qu'il fut toujours prêt à obéir à Dieu le Père, et à s'incliner à nos prières.

CHAPITRE XVI.

16. COMMENT L'HOMME VIT SELON LE BON PLAISIR DE DIEU.

UN jour, après la sainte communion, désirant savoir ce que le Seigneur voulait d'elle, il lui fit cette réponse : « Sortons dans la campagne. » Et aussitôt il lui parut qu'elle était dans une grande plaine, où se trouvaient diverses espèces de roses, de lis, de violettes et d'autres fleurs. Les roses désignaient les Martyrs, les lis les Vierges, et les violettes les Veuves

avec les autres Saints. Il apparut aussi un magnifique champ de froment, où le Seigneur était assis, comme enfermé de quatre côtés par le froment, et il lui fut montré que ce champ signifiait tout le fruit qu'avait rapporté à l'Eglise l'humanité du Christ. Des rossignols et des alouettes faisant entendre les plus doux chants voltigeaient autour du Seigneur ; les rossignols désignaient les âmes aimantes, et les alouettes celles qui accomplissent avec gaité et suavité les bonnes œuvres. Il lui semblait encore qu'une colombe reposait sur le sein du Seigneur, laquelle représentait les âmes qui reçoivent les dons de Dieu en toute simplicité, sans discuter ni les œuvres de Dieu ni celles des hommes, en qui Dieu prend de grandes délices. Voulant toutefois savoir ce que signifiaient ces quatre côtés qui enfermaient le Seigneur comme les murs d'une maison, elle comprit spirituellement qu'ils désignaient la conversation du Christ sur la terre, qui se divise en quatre parties d'après lesquelles elle devait régler son cœur. Premièrement, le Christ fut toujours fervent de cœur ; ainsi elle-même, lorsqu'elle était seule, ne devait penser qu'à Dieu seul, soit en considérant sa divinité, ou les œuvres de son humanité, soit en méditant ce que Dieu a fait en ses Saints, ou les grâces qu'il avait répandues en elle-même dans sa miséricorde. Secondement, le Christ fut doux et sociable avec tous ; ainsi devait-elle être douce et aimable, ne blessant personne par une parole mordante, mais ne parlant que des actions du Christ ou des exemples des Saints, ou de ce qui pouvait être utile au prochain. Troisièmement, le Christ ne fit jamais que des œuvres utiles, guérissant les corps ou les âmes ; ainsi devait-elle s'appliquer à

faire toutes ses actions avec un cœur suave et joyeux. Quatrièmement, le Christ fut très-patient dans toutes ses persécutions et ses souffrances ; ainsi, devait-elle se comporter à l'égard des peines et des injures, les portant bénignement, comme une brebis qui au pâturage bêle souvent, mais quand on la conduit à la boucherie, se tait devant son bourreau. De même l'âme fidèle doit craindre quand elle ne sent rien lui peser ; mais quand elle est affligée de corps ou d'esprit, elle est alors en pleine sécurité.

Alors celle-ci pria le Seigneur de l'instruire de ce qu'elle devait faire à toutes les heures pour lui plaire. Le Seigneur lui dit : « Le matin en te levant offre-moi ton cœur pour que j'y verse mon amour divin. A la messe tu dois être avec moi comme en un festin, où tous viennent sans exception d'aucun, mais où tous fournissent leurs dépenses, c'est-à-dire leurs prières. Et moi avec toute ma divine libéralité je guéris là toutes les blessures, je remets les péchés, j'enrichis de vertus ceux qui en sont pauvres, et je console toutes les afflictions. » L'âme : « Seigneur, que faites-vous quand je prie ou que je psalmodie ? » Le Seigneur : « J'écoute ; mais quand tu chantes, j'unis ma corde à la tienne ; lorsque tu travailles, je me repose, et plus tu travailles avec zèle et sollicitude, plus doucement je repose en toi. Lorsque tu manges, je travaille ; parce que je me nourris de toi et toi de moi ; et lorsque tu dors, je veille et je te garde. »

CHAPITRE XVII.

17. COMMENT ON DOIT SALUER LE CŒUR DIVIN, ET
OFFRIR SON CŒUR A DIEU.

« **L**E matin en te levant salue le Cœur florissant et aimant de moi, ton très-doux amateur, d'où s'est écoulé, s'écoule et s'écoulera sans fin tout bien, toute joie et toute félicité au ciel et en la terre. Efforce-toi de toutes tes forces de transvaser dans ce Cœur ton propre cœur, disant pour cela : « Louange, bénédiction, gloire et salut au très-doux et très-bénigne Cœur de Jésus-Christ, mon très-fidèle amateur ; je vous rends grâces pour la garde fidèle dont vous m'avez protégée en cette nuit, et pour les louanges et actions de grâces et les autres hommages que vous avez rendus en ma place à Dieu le Père. Et maintenant, ô mon unique amateur, je vous offre mon cœur, comme une rose pleine de fraîcheur, dont le charme attire tout le jour sur elle vos regards, et dont l'odeur réjouit votre Cœur divin. Je vous offre encore mon cœur, comme une coupe dans laquelle vous boirez votre propre douceur, avec tout ce que vous aurez daigné opérer en moi dans ce jour. De plus je vous offre mon cœur comme une grenade d'un goût exquis, digne de paraître à votre royal banquet, que vous mangerez et absorberez en vous, en telle sorte qu'il se sente désormais avec bonheur au milieu de vous : vous priant aussi pour que toute pensée, parole, œuvre et volonté mienne soit dirigée aujour-

d'hui selon le bon plaisir de votre très-bénigne volonté. »

« Fais ensuite le signe de la croix en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Père saint, en union de l'amour de votre très-aimable Fils, je vous recommande mon esprit. » Et tu répéteras cette parole en commençant tes autres actions, soit que tu entres au Chœur, que tu commences les Heures, ou que tu veuilles prier, et confie-toi à Dieu, croyant fermement que cette action ne pourra jamais être perdue. Recommande aussi tes regards tant intérieurs qu'extérieurs à la divine sagesse, la priant de te donner la lumière de la connaissance, qui te fasse connaître sa volonté et tout ce qui lui est agréable. Recommande également tes oreilles à la divine miséricorde, la priant de te donner l'intelligence pour tout ce que tu entendras en ce jour, et de te préserver de voir ou d'entendre ce qui pourrait te nuire. Recommande aussi ta bouche et ta voix à la fidélité divine, lui demandant de t'inspirer le goût de son Esprit divin, pour ne prononcer en ce jour que des paroles de sagesse, et d'ouvrir sa bouche à ses louanges et aux actions de grâces, et de te préserver de tout péché en ce point. Recommande tes mains à la divine bonté, la priant d'unir tes actions à ses œuvres, et de sanctifier et parfaire en elles toutes les tiennes, et de te détourner de toute œuvre mauvaise. Recommande encore ton cœur à l'amour divin, demandant qu'il soit introduit dans son Cœur divin avec toute délectation, et qu'il t'embrasse tellement de son amour, qu'il ne puisse plus désormais sentir aucune délectation ni joie de la terre. Semblablement à la messe, offre à Dieu ton cœur, et avant les prières secrètes purifie-le, détache-toi de

toute préoccupation terrestre, et prépare-toi à recevoir le flot de l'amour divin, qui se répand incessamment dans les cœurs des assistants et les remplit. »

C'est ainsi en effet que la servante de Dieu vit pendant la messe le Cœur de Jésus-Christ sous la forme d'une lampe, brillant et transparent, et embrasé comme une flamme, et débordant de toutes parts d'une abondante suavité qui tombait dans les cœurs de tous ceux qui assistaient dévotement à la messe. Le feu signifiait l'ardeur de l'amour divin, avec lequel le Christ s'est offert pour nous à Dieu le Père sur l'autel de la croix ; cette suavité qui en débordait représentait cette abondance de tous biens et de toute félicité qu'il nous a donnés en son Cœur ; parce que là nous possédons tout ce qui nous est nécessaire et salubre, en fait de louanges et d'action de grâces, en prière, en amour, en désir, en satisfaction et en réparation et supplétion de toutes nos négligences.

CHAPITRE XVIII.

18. SATISFACTION DE L'HOMME POUR SES NÉGLIGENCES.

UNE autre fois, comme elle priait le Seigneur pour une personne, et s'informait de ce qu'il voulait accepter pour ses négligences, elle reçut de l'Esprit-Saint cette réponse : « Qu'elle récite chaque jour trois fois : *Laudate Dominum omnes gentes* ; le premier au matin, et alors qu'elle prenne l'enfant Jésus par la main, et qu'elle aille le présenter à Dieu le Père avec toutes les œuvres de son enfance, en supplétion des

bonnes œuvres qu'elle a négligées dans sa propre enfance. Qu'elle dise le second à la messe, prenant le Seigneur Jésus comme le fiancé de son âme, et qu'elle s'accuse devant Dieu le Père de n'avoir pas rendu à un époux si grand un juste retour de fidélité et d'amour, ni la révérence qu'il mérite, se rappelant quels grands biens elle a reçus gratuitement, puisque de pauvre et misérable qu'elle était, il l'a rendue riche en biens de toute sorte, et qu'elle offre à Dieu le Père le très-fervent amour et toutes les vertus qui furent le caractère de sa jeunesse. »

Se ressouvenant alors de sa propre pauvreté, elle dit au Seigneur : « Hélas ! quelle pauvre et misérable épouse, qui n'aurais pas d'anneau pour signe de ma fidélité, si je n'en recevais pas un de vous ! » Aussitôt le Seigneur lui montra un anneau d'une telle ampleur qu'il pouvait entourer le Seigneur et l'âme ensemble, et il avait sept gemmes précieuses. Par ces sept pierres elle comprit les sept manières dont le Seigneur peut venir en la messe. La première est que le Seigneur y vient avec une si grande humilité qu'il n'y a de personne si vile qu'il ne s'abaisse jusqu'à elle, et ne vienne à elle pourvu qu'elle le veuille. La deuxième est qu'il vient avec une si grande patience, qu'il ne se trouve là ni pécheur ni ennemi qu'il ne supporte patiemment, et s'il veut se réconcilier, qu'il ne lui remette aussitôt toutes ses dettes. La troisième est qu'il vient en un si grand amour qu'il n'est là personne de si froid ou de si obstiné qu'il ne puisse embraser de son amour, pour peu qu'il le veuille, et dont il n'attendrisse le cœur. La quatrième est qu'il vient avec une si généreuse libéralité qu'il n'est personne de si pauvre qu'il ne puisse largement enrichir.

La cinquième est qu'il se montre pour tous si doux, si délicieux, et si rassasiant comme nourriture, qu'il n'est malade ni affamé qu'il ne puisse rétablir et pleinement rassasier. La sixième est qu'il vient en une telle clarté, qu'il n'y a pas de cœur si aveugle et si ténébreux que sa présence ne puisse illuminer. La septième est qu'il vient si rempli de sainteté et de grâce, qu'il ne se trouve là personne de si lâche et de si peu dévot qu'il ne puisse secouer sa torpeur et l'exciter à la dévotion.

« Elle lira le troisième *Laudate Dominum* au soir, et prendra le Seigneur Jésus avec toute sa vie et très-parfaite conversation, et le présentera à Dieu le Père pour toutes les négligences de sa vie ; priant que par lui toutes ses imperfections soient pleinement suppléées. De plus, si elle veut recouvrer complètement tout ce qu'elle a perdu, gâté ou négligé, qu'elle s'approche souvent du très-noble et très-digne sacrement du corps du Christ, qui contient en soi tous les biens, et fait trouver toutes les grâces. »

CHAPITRE XIX.

19. QU'IL EST BON D'ASSISTER A LA MESSE.

UN jour comme, la faiblesse l'empêchant d'aller plus loin, elle entendait la messe du cloître, elle gémit et se plaignit à Dieu d'être ainsi à l'écart. Et le Seigneur lui répondit aussitôt : « Là où tu es, je suis moi-même. » Elle lui demanda alors si on perdait quelque chose à entendre la messe de loin. Le Sei-

gneur lui dit : « Il est bon pour l'homme d'être présent ; que si cela lui est impossible, qu'il soit au moins assez rapproché pour entendre les paroles ; parce qu'ainsi que l'a dit l'Apôtre : *La parole de Dieu est vive et efficace et pénétrante.* (HÉBR. IV. 12.) La parole de Dieu en effet vivifie l'âme, répand en elle la joie spirituelle, ainsi qu'on le voit chez les laïques et chez les gens simples qui, bien que ne comprenant pas ce qu'on lit, sentent néanmoins une joie spirituelle et en sont excités à la pénitence. La parole de Dieu rend aussi une âme efficace en vertu et en tout bien, et la pénètre en illuminant tout son intérieur. Mais quand la maladie, l'obéissance ou quelque autre cause raisonnable l'empêche, là où elle est, je suis avec elle. »

Elle dit alors : « Oh ! Seigneur, donnez-moi en ce moment quelques paroles de cette messe qui consolent spirituellement mon âme. » Le Seigneur lui répondit : « Voici qu'on me chante en ce moment trois fois *Agnus Dei* ; au premier offre-moi à Dieu le Père en toute mon humilité et ma patience pour vous ; au second offre-moi avec toute l'amertume de ma passion en pleine réconciliation ; au troisième, avec tout l'amour de mon Cœur divin, en supplément de tous les biens qui manquent à l'homme. » Le Seigneur dit encore : « Je te le dis : celui qui entendra la messe avec zèle et dévotion, à sa dernière heure je lui enverrai autant de nobles personnages de mes Saints pour le consoler, le défendre et faire un cortège d'honneur à son âme, qu'il aura entendu de messes sur la terre. »

De même une autre fois, comme elle allait à la messe, elle vit le Seigneur descendre du ciel revêtu de blanc, et dire : « Quand les hommes se rendent à

l'église, ils doivent se préparer par la pénitence, se frapper la poitrine et confesser leurs fautes; alors ils pourront aller au-devant de ma divine clarté, la recevoir en eux-mêmes; c'est elle que désigne la blancheur éclatante de ce vêtement. »

CHAPITRE XX.

20. COMMENT ON DOIT CHASSER LA TORPEUR ET LE SOMMEIL.

CETTE pieuse et devote Vierge, qui soupirait merveillement après les choses du ciel, vit un jour, pendant l'été, des Sœurs qui se laissaient aller à la nonchalance et au sommeil pendant la messe; embrasée du zèle de la justice, conduite par un sentiment de piété, elle dit au Seigneur : « Ah! Seigneur Dieu, qu'est-ce donc que cette fragilité de l'homme misérable, qui ne peut s'empêcher de dormir, même pendant qu'il assiste aux offices divins? » Le Seigneur à cela répondit : « S'ils pensaient aux choses du ciel, ou même aux peines de l'enfer, ils ne dormiraient pas longtemps! » Elle reprit : « Mais ceux à qui cela n'est pas donné, que feront-ils? » Il répondit : « Celui qui aurait un ami qui lui serait cher, gémirait s'il était privé de sa familiarité; donc l'âme qui réfléchirait combien je suis pour elle un ami très-fidèle et très-aimant, et qu'en s'approchant de moi elle recevra la communication de tous mes secrets, au point qu'elle ne pourra ni ne désirera savoir rien de plus, sentirait son cœur justement excité à prendre en moi ses délices.

Celle qui penserait encore quelle douceur et quelle suavité je puis être pour elle, quelle puissance et quelle liberté elle trouvera en ma liberté, puissance qu'elle obtiendra sur moi-même, pouvant pleinement accomplir en moi tout ce qu'elle voudra; à cette pensée le sommeil fuirait bien loin d'elle. »

Après de doux entretiens de Dieu et de l'âme, le Seigneur lui dit : « Voilà que je suis à toi et en ton pouvoir ; conduis-moi donc où tu voudras. » Elle le conduisit alors par le Chœur vers les Sœurs, à qui il témoigna une tendre affection, comme s'il donnait quelque chose à chacune. Celle-ci l'interrogeant sur ce qu'il leur avait donné, il répondit : « Le souffle de mon esprit. » Elle : « A quoi cela leur servira-t-il ? Il répondit : « Du souffle de mon esprit divin l'âme ressent une certaine douceur qui fait qu'elle me goûte, et si elle veut s'y prêter et disposer son cœur à recevoir davantage, la gratitude en naîtra. Si elle pratique la reconnaissance en recevant tous les dons de Dieu avec gratitude, et lui rendant grâces pour chacun d'eux, elle entre dans la voie des bonnes œuvres, et ainsi arrive-t-il qu'avancé de jour en jour dans la vertu, elle finit par abonder de tous les biens.

CHAPITRE XXI.

21. COMMENT LA FACE DE L'ÂME DOIT ÊTRE CONTEMPLÉE COMME CELLE DE DIEU, QUAND ELLE VEUT COMMUNIER.

UNE fois, comme elle devait communier et ne s'en trouvait pas digne ni préparée, le Seigneur lui dit :

« Je me donnerai à toi tout entier pour être ta préparation. » Et il posa son Cœur sur le cœur de l'âme, et reposa sa tête sur la tête de l'âme. Alors celle-ci dit : « Mon Seigneur, de la clarté de votre visage éclairez la face de mon âme. » Le Seigneur répondit : « Qu'est-ce que la face de ton âme ? » A cette question, comme elle gardait le silence, le Seigneur reprit : « La face de ton âme c'est l'image de la sainte Trinité. L'âme doit contempler cette image dans mon visage comme dans un miroir, pour voir s'il ne s'y trouve pas de tache répréhensible. » Celle-ci comprit par ces paroles que lorsqu'on occupe son esprit des choses de la terre et de pensées inutiles, on tache en soi cette image. Semblablement, quand on applique sa raison ou son intelligence à la sagesse terrestre ou à la simple curiosité, on salit la face de son âme. Quand encore on se met en désaccord avec la volonté de Dieu, que l'on aime quelque chose en dehors de Dieu, et qu'on se délecte aux choses passagères, on gâte en soi l'image de Dieu. Comme l'âme donc, tant qu'elle est dans son corps, contracte souvent des taches aux choses de la terre, il faut qu'elle regarde fréquemment son visage dans ce miroir, c'est-à-dire dans la face divine, où elle trouvera sa ressemblance conservée dans toute sa pureté, spécialement quand elle voudra recevoir le sacrement du Seigneur. Et de même que la blanche et vermeille est un grand ornement du visage de l'épouse, l'âme doit avoir soin de se laver souvent dans la confession, dans le souvenir continuel de la passion du Christ, qui donnera à son visage comme la couleur des roses.

CHAPITRE XXII.

22. COMMENT ON DOIT SE PRÉPARER A LA SAINTE COMMUNION.

UNE autre fois qu'elle devait communier, elle dit au Seigneur : « O Dieu très-doux, enseignez-moi comment je dois me préparer au banquet impérial de votre corps et de votre sang adorables. » A quoi le Seigneur répondit : « Que firent mes disciples lorsque je les envoyai devant ma face préparer la Pâque que je devais manger avec eux le soir avant ma passion ? » Et aussitôt il lui parut qu'elle était dans une maison d'une grandeur merveilleuse, où il y avait une table d'or, avec une nappe, et toute espèce de vases dessus. Et le Seigneur dit : « Cette maison désigne l'ampleur de ma largesse, qui reçoit libéralement et en triomphe tous ceux qui viennent à elle. Celui donc qui voudra communier, devra se réfugier auprès de la clémence de ma largesse, et comme une mère, elle le recevra avec bénignité, et le protégera contre tous les maux. La table est l'amour, près duquel celui qui doit communier trouvera un accès sûr, qui enrichira largement l'indigence de l'âme en lui donnant part et communion à tous les biens. La nappe est ma tendresse, qui, ainsi qu'une étoffe est douce et facile à manier, tend fortement à se rapprocher de l'homme. Là encore l'homme trouvera un refuge assuré, parce que le souvenir de ma suavité et de ma tendresse lui donne l'audace et l'espérance d'obtenir tout ce qui est nécessaire à son salut. »

Sur la table paraissait un agneau plus blanc que la neige, qui de son pied touchait chacun des vases, lequel aussitôt se remplissait de mets et de breuvages divers. Cet agneau était le Christ, qui seul est la nourriture et la vraie réfection de l'âme. Dans cette maison étaient deux vierges très-belles, qui servaient; savoir, la miséricorde et la charité. La miséricorde était portière, et introduisait tous les arrivants avec bénignité, et les plaçait à cette table; la charité les servait après qu'ils étaient assis, et versait à boire à tous ceux qui venaient là, avec une grande profusion.

CHAPITRE XXIII.

23. AVEC QUEL DÉsir ON DOIT S'APPROCHER DE LA SAINTE COMMUNION.

COMME elle posait le signe pour indiquer qu'elle devait communier, elle dit au Seigneur : « Écrivez, très-doux Seigneur, mon nom dans votre Cœur, et inscrivez votre nom si doux dans mon cœur par un souvenir perpétuel. » Et le Seigneur lui dit : « Lorsque tu veux communier, reçois-moi avec une telle intention que si tu avais tout le désir et tout l'amour qui a jamais pu embraser un cœur humain, et ainsi avec l'amour le plus intense qui peut affecter le cœur de l'homme, approche-toi de moi, et moi je recevrai cet amour en toi, non tel qu'il s'y trouve, mais comme s'il était aussi grand que tu auras voulu qu'il fût. »

24. *De sept pierres précieuses.*

UNE autre fois, comme elle posait le même signe, elle dit : « Écrivez, Seigneur, mon nom dans votre Cœur. » Et aussitôt le Seigneur lui apparut comme s'il avait sur sa poitrine des lettres d'or enrichies de pierres précieuses ; elle vit la première lettre de son nom et en apprit la signification. Elle réclama ensuite le nom de quelques personnes qui s'étaient recommandées à ses prières, et elle trouva de même les premières lettres de leurs noms ornées de sept gemmes précieuses. La première désigne la pureté du cœur ; la seconde, la mémoire assidue de la vie et des paroles du Christ ; la troisième, l'humilité ; la quatrième, l'accroissement des bonnes œuvres ; la cinquième, la patience dans les contradictions ; la sixième, l'espérance ; et la septième, l'amour des choses célestes. Voilà ce que doit posséder celui qui va communier.

CHAPITRE XXIV.

25. COMMENT ON DOIT S'APPROCHER DE LA COMMUNION.

LA pratique de la servante du Christ, lorsqu'elle voulait communier, était de méditer avec plus de soin la passion du Christ ; et s'il lui arrivait de le négliger, elle craignait d'avoir gravement manqué, parce que le Seigneur avait dit : *Faites ceci en mémoire de moi.* (LUC. XXI. 19. I. COR. XI. 24.) C'est

pourquoi, après avoir prié le Seigneur de lui expliquer le sens de ces paroles, elle fut instruite par l'Esprit-Saint à le comprendre ainsi.

Faites ceci en mémoire de moi. Il y a trois choses à nous rappeler au moment de la très-sainte communion du corps du Christ. La première est cet amour éternel avec lequel, lorsque nous n'étions pas encore, Dieu nous a aimés, encore qu'il prévît tous nos défauts et notre perfidie ; toutefois il daigna nous créer à son image et à sa ressemblance, ce dont nous devons justement lui rendre grâces. La seconde est cet amour inestimable qui a fait descendre le Fils de Dieu, lorsqu'il abondait de délices au sein du Père, avec son infinie majesté, jusqu'au fond de notre misère, où nous sommes dans les liens d'Adam : la faim, le froid, le chaud, la lassitude, la tristesse, les mépris, la souffrance et la mort la plus ignominieuse. Il a enduré tout cela avec une patience ineffable, afin de nous délivrer de toute notre misère. La troisième est cet amour inscrutable avec lequel il nous regarde à tous les moments, et prend soin de nous avec une tendresse de père, en sorte qu'après avoir été notre créateur et notre Rédempteur, comme un tendre frère il intercède toujours pour nous auprès du Père, règle et pousse nos affaires, comme un avocat et ministre fidèle. On doit avoir en sa mémoire ces trois souvenirs à toute heure, mais spécialement lorsque nous prenons part au céleste banquet, que notre très-aimant amateur nous a laissé comme un testament de son inestimable amour, dont nous devons toujours conserver la mémoire.

CHAPITRE XXV.

26. DE LA TRIPLE ONCTION DE L'ÂME.

APRÈS avoir prié pour une personne qui s'était plainte à elle de ressentir moins de dévotion lorsqu'elle communiait, elle lui donna de la part de Dieu cette instruction : « Lorsque vous voudrez communier, si vous vous sentez le cœur tiède, n'ayant pour la prière ni le désir ni l'amour qui convient, criez de toute votre force au Seigneur et dites : *Tirez-moi après vous ; nous courrons à l'odeur de vos parfums.* (CANTIQ. I. 3.) A cette parole, tirez, songez combien puissant et immense fut l'amour qui tira le Dieu tout-puissant et éternel à l'ignominieux supplice de la croix ; désirez et demandez que celui qui a dit : *Quand j'aurai été élevé de terre, je tirerai tout à moi,* (JEAN. XII. 32.) tire à lui votre cœur avec toutes les forces de votre âme, et vous fasse courir dans l'amour et le désir, à l'odeur de ces trois parfums qui ont coulé avec tant d'abondance du très-noble réservoir de son très-doux Cœur, qu'ils ont rempli le ciel et la terre. Le premier est cette eau de rose que l'amour divin a distillée de la très-noble rose du Cœur divin, dans le fourneau de la charité ; employez ce parfum pour laver la face de votre âme ; et si après un sérieux examen vous y trouvez quelque tache de péché, demandez qu'elle soit lavée dans cette fontaine de miséricorde où s'est lavé le larron sur la croix. Le second parfum est ce vin rouge

du très-saint sang, que le pressoir a fait jaillir sur la croix, et qui est sorti avec l'eau de la blessure vermeille du Cœur divin ; demandez que la face de votre âme en soit teinte, afin d'être disposée dignement à prendre place à un si grand banquet. Le troisième est la douceur suréminente et surabondante du Cœur divin, que n'a pu altérer l'amertume de la mort ; on l'appelle le parfum de baume, au-dessus de toute odeur aromatique, et baume pour toute langueur de l'âme. Demandez que ce parfum soit versé dans le cœur de votre âme, afin qu'elle goûte et qu'elle sente combien le Seigneur est doux, et qu'elle s'engraisse de cette douceur, qu'elle se dilate et qu'elle s'incorpore en celui qui s'est donné à vous par un tel amour. Et quand vous ne sentirez aucune suavité de toutes celles qui viennent d'être dites, demandez à votre très-doux et très-fidèle amateur de l'accomplir en lui-même, et que pour lui votre insipidité ait de la saveur, que toute votre tiédeur devienne en lui de la ferveur ; enfin que lui seul soit glorifié dans toutes vos œuvres, ici et à tout jamais. »

CHAPITRE XXVI.

27. QU'IL EST BON POUR L'HOMME DE COMMUNIER SOUVENT.

COMME elle priait aussi pour une personne qui s'effrayait de communier souvent, le Seigneur répondit : « Plus on communie souvent, plus l'âme devient pure, comme on devient plus propre selon

qu'on se lave plus souvent avec l'eau. Plus une personne encore communie souvent, plus j'opère en elle, et plus elle opère en moi, et ses œuvres en deviennent plus sanctifiées. Plus une personne a soin de communier, plus elle s'immerge en moi profondément ; et plus elle pénètre dans l'abîme de la divinité, plus son âme se dilate et devient capable de contenir la divinité ; ainsi que l'eau qui tombe sans cesse en un endroit, le creuse plus profondément, et s'y fraye un lit plus commode. »

CHAPITRE XXVII.

28. COMMENT LE CŒUR DE L'HOMME S'UNIT AU CŒUR DIVIN.

ELLE venait une fois de recevoir le sacrement du très-sacré corps du Christ. Après de doux entretiens avec lui, il lui sembla que le Seigneur prenait le cœur de l'âme et le pressait contre son Cœur, jusqu'à n'en faire plus qu'un tout. Et il dit : « C'est ainsi que j'ai voulu que le cœur de l'homme me fût uni dans ses désirs, en telle sorte qu'il ne désirât rien de lui-même, mais qu'il réglât tous ses désirs selon mon cœur, ainsi que deux vents soufflant ensemble ne font plus qu'un seul courant. Il doit ensuite s'unir à moi dans toutes ses actions, en telle sorte que si, par exemple, il veut manger ou dormir, il dise en son cœur : Seigneur, en union de cet amour qui vous a fait créer pour moi cette commodité, je la prends pour votre éternelle louange, et pour le besoin de

mon corps. Semblablement, quand une œuvre lui est enjointe, qu'il dise : Seigneur, en union de cet amour qui vous a fait travailler de vos mains, et vous fait opérer encore sans relâche dans mon âme, et m'enjoindre en ce moment la présente tâche, je veux m'en acquitter à votre gloire pour l'intérêt de tous, parce que vous avez dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* (JEAN. XV. 5.) Je vous prie de l'unir et de la parfaire en votre très-parfaite opération, comme une goutte d'eau tombée dans un grand fleuve fait tout ce que le fleuve fait lui-même. Troisièmement, que l'union se fasse par l'accord des volontés, en sorte qu'il veuille tout ce que je voudrai, dans la prospérité comme dans l'adversité. Ainsi qu'un alliage précieux après sa fusion au feu ne se sépare plus, ainsi cet homme devient par l'amour un même esprit avec moi, ce qui est de plus grande perfection ou de la plus haute vertu en cette vie. »

CHAPITRE XXVIII.

29. D'UN MEUBLE DIVISÉ EN TROIS PARTIES, REPRÉSENTANT LE CŒUR DE L'HOMME.

DE même, après la réception du corps du Seigneur, elle vit devant elle une armoire merveilleusement ornée d'or et de gemmes ; toute blanche en dedans et divisée en trois parties superposées. En la supérieure étaient des vases d'or ; au-dessous, des vêtements précieux, et dans la partie inférieure un mets très-délicat. Cette armoire signifiait le cœur de l'homme tout paré

de vertus et de bonnes œuvres. Les vases d'or placés en la partie supérieure étaient les cœurs des Saints, qui ont toujours été prêts à recevoir la grâce du Saint-Esprit, et que nous devons imiter en disposant nos cœurs à recevoir la grâce de ce même Esprit-Saint. La couleur blanche de l'intérieur signifie que l'âme qui veut plaire à Dieu doit tenir son cœur pur et libre de tout ce qui est terrestre, ne s'occupant nullement des actions des hommes. Les vêtements qui étaient dans la seconde partie désignaient les œuvres de l'humanité du Christ ; et ces vêtements étaient de quatre sortes : les premiers étaient de pourpre, ornés de trèfles d'or ; les seconds étaient verts, parsemés de roses d'or ; les troisièmes, de la couleur de l'air, constellés d'étoiles d'or ; enfin les quatrièmes, rouges, bordés de lis d'or.

Comme elle se demandait avec étonnement ce que désignaient ces vêtements, elle reçut du Seigneur cette réponse : « Tel que tu me voudras avoir dans mon cœur, tel vêtement tu me donneras. Quand tu loueras mon enfance, qui contenait en soi toute la majesté de la Trinité, tu me donneras les vêtements de pourpre ornés de trèfles d'or. Lorsque tu rappelleras mon adolescence, tu me revêtiras de ces vêtements verts ornés de roses d'or, qui désignent les délices de ma divinité que je suis venu communiquer aux hommes, selon cette parole : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* (PROV. VIII. 31.) Fils de Dieu, dans toute la plénitude de la divinité, j'ai été fils de la Vierge et de l'homme, et à la Vierge ma mère seule j'ai communiqué pleinement les délices de ma divinité. » Alors celle-ci dit : « Pourquoi, Seigneur très-aimable, de votre vivant les hommes ont-ils si peu

reçu de ces délices ? » Il répondit : « Ils ne le pouvaient pas tant que je ne les leur avais pas acquises par ma passion et par ma mort. » Elle reprit : « Que désignent, Seigneur, les vêtements rouges ? » Le Seigneur répondit : « Ma passion toute rougie de sang ; tandis que ma très-innocente mort est indiquée par ces lis d'or, et lorsque tu en feras mémoire, tu te revêtiras d'un tel vêtement. » Elle : « Que marquent les mets contenus dans la partie inférieure ? » Il répondit : « La saveur de toute grâce, et les délices que toute âme peut goûter en ce siècle dans le sacrement de l'Eucharistie, où sont contenues toute grâce et toute suavité. Et toute personne qui reçoit ce sacrement me nourrit, et je la nourris. » L'âme : « Pourquoi, Seigneur, cette nourriture est-elle placée dans la partie inférieure ? » Le Seigneur : « Parce que je suis plus intime que tout ce qu'il y a de plus intime en toi. »

CHAPITRE XXIX.

30. DES SEPT HEURES CANONIALES.

LA servante du Christ, entendant un jour prêcher sur les noces, dit au Seigneur : « Hélas ! mon très-doux époux, quelle infidèle épouse j'ai été envers vous tous les jours ! car je ne vous ai jamais témoigné l'affection d'épouse que je devais à vous, mon véritable époux. » Aussitôt le Seigneur lui apparut avec une gloire et des délices ineffables, disant : « Il arrive parfois, lorsque les époux ont fait un grand voyage, qu'à leur retour les épouses renouvellent leurs

noces. Il faut que je fasse de même ; parce qu'une heure d'éloignement de moi pour l'âme aimante est plus dure que ne seraient mille ans à une épouse de la terre loin de son époux. » Puis il appliqua son Cœur divin sur le cœur de l'âme, et lui dit : « Maintenant mon Cœur est à toi, et ton cœur est à moi. » Et par un très-doux embrassement et par toute sa vertu divine il attira en lui cette âme, tellement qu'elle semblait ne plus faire qu'un esprit avec lui.

Ensuite l'âme dit au Seigneur : « L'épouse fructifie pour son époux ; quel fruit, ô très-florissant époux, vous rapporterai-je ? » Le Seigneur lui répondit : « Tu me donneras chaque jour sept fils. Aussitôt donc que tu te seras levée la nuit, en révérence de cet amour qui m'a fait me livrer enchaîné entre les mains des impies, et qui m'a rendu obéissant jusqu'à la mort, dispose en ton cœur d'obéir en ce jour à tout ce qui te sera enjoint, lors même que tu devrais en ce jour accomplir toute l'obéissance qu'a jamais accomplie quelqu'un des Saints. Vers Prime, en révérence de cette humilité avec laquelle j'ai comparu devant un juge indigne, comme un agneau plein de mansuétude, pour y être jugé, soumets-toi pour moi à toute créature, et sois préparée à exécuter n'importe quel vil et bas travail. A Tierce, pour cet amour avec lequel j'ai voulu être méprisé, poussé et rassasié de tout opprobre, méprise-toi et t'estime de vil prix toi-même. A Sexte, crucifie-toi le monde, et toi-même au monde ; songeant comment moi, ton amateur, j'ai été pour toi attaché à la croix, et en conséquence, que toutes les délices et les douceurs du monde ne soient plus pour toi que comme une croix amère. A None, meurs au monde et à toute créature, en ce sens que l'amertume de ma

mort soit une douceur pour ton cœur, et que toute créature comme telle ne t'inspire que mépris et dégoût. Vers l'heure de Vêpres, à laquelle je fus déposé de la croix, tu te rappelleras avec joie comment, après ta mort et tes travaux finis, tu te reposeras d'un heureux repos dans mon sein. A Complies aussi, souviens-toi de cette union bienheureuse où, devenue un seul esprit avec moi, tu jouiras effectivement de moi-même : union qui commencera par l'accord de ta volonté avec la mienne, dans le bonheur comme dans la contrariété, et qui s'accomplira un jour à venir dans la gloire pour ne cesser jamais. »

CHAPITRE XXX.

31. DE TROIS SUJETS A MÉDITER PENDANT LES HEURES.

SI l'on veut chanter dévotement les Heures, qu'on fasse attention à ces trois points. Depuis le commencement des Heures jusqu'aux psaumes, que l'on exalte et qu'on loue cet abîme d'humilité où s'est abaissée du haut des cieux cette très-excellente majesté de la divinité, en se précipitant humblement dans la vallée de notre misère ; par cette humilité le Dieu des Anges s'est fait le frère et le compagnon des hommes, bien plus, leur humble serviteur, selon ce qu'il a dit lui-même : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir* (MATTH. XX. 28) ; et en révérence de cette humilité, qu'on s'incline profondément. Pendant les psaumes qu'on exalte l'inscrutable sagesse de Dieu, qui a

daigné ainsi converser parmi les hommes, et les instruire elle-même en paroles et en avis, lui rendant grâces en faisant les inclinations pour toute la doctrine et les paroles de douceur qui ont coulé de son Cœur et de sa bouche divine. Qu'on rende grâces encore pour toutes les paroles des Prophètes, pour toutes les prédications et les mots des Saints, parce que c'est véritablement à l'instigation du Saint-Esprit qu'ils les ont proférés ; de même pour toute grâce et influx que Dieu directement daigne inspirer à l'homme, selon le bon plaisir de sa volonté. Après les psaumes jusqu'à la fin des Heures, qu'on loue la très-douce bénignité qui s'est exercée dans tout ce qu'il a fait ou souffert ; rendant grâces pour tous désirs, prières et autres œuvres accomplies ou subies pour nous ; spécialement pour ce qu'il a souffert à cette heure pour nous, remercions-le.

CHAPITRE XXXI.

32. QUEL EST LE MOINDRE BIEN QUE L'ON PEUT FAIRE.

LE Seigneur apparut une fois à sa servante pendant le sommeil, et elle lui demanda entre autres choses si, comme on le lit des vices, qu'il n'est péché si léger que l'habitude ne rende mortel, les vertus par la pratique acquéraient plus de mérite auprès de Dieu. Le Seigneur lui répondit : « Il n'est de bien si petit que la pratique suivie ne fasse paraître grand devant Dieu. » Elle : « Quel est le moindre bien où l'on se puisse exercer

souvent avec utilité? » Le Seigneur : « C'est de réciter ses Heures avec attention et dévotion ; non que ce soit là le moindre bien, mais parce qu'on ne peut faire moins que de s'acquitter de son devoir. Lors donc qu'on commence les Heures, qu'on dise en son cœur ou même de bouche : Seigneur, en union avec l'attention que vous avez eue d'observer sur la terre les Heures canoniales en l'honneur du Père, je célèbre cette Heure à votre honneur ; et qu'ainsi on tienne toujours son attention en Dieu. Quand la pratique répétée en aura donné l'habitude, cela devient si noble et si grand devant Dieu le Père, qu'il semble que ce n'est plus qu'un avec ce que j'ai pratiqué moi-même. »

Après cela, comme un autre jour le Seigneur lui apparaissait dans l'oraison, elle lui demanda si véritablement il avait observé les Heures sur la terre. Il lui répondit avec bonté : « Je ne les y ai pas observées à votre manière, mais j'y ai néanmoins rendu mes louanges à Dieu le Père. Tout ce qui s'observe chez les chrétiens, je l'ai commencé, comme le Baptême, je l'ai observé et accompli pour eux, sanctifiant ainsi et parfaissant toutes les œuvres de ceux qui croient en moi. C'est pourquoi j'ai dit au Père : *Je me sanctifie pour eux, afin qu'eux-mêmes soient saints en moi.* (JEAN. XVII. 19.) De même que dans les sept Heures vous rappelez ce que j'ai souffert à ces mêmes heures, ainsi ai-je prévu dans ma sagesse tout ce que je devais souffrir, comme l'atteste l'Évangéliste qui dit : *C'est pourquoi Jésus sachant tout ce qui devait arriver sur lui.* (JEAN. XVIII. 4.)

CHAPITRE XXXII.

33. COMMENT ON PEUT RÉPARER DES NÉGLIGENCE.

COMME elle priait pour une personne qui s'était plainte à elle de dire souvent ses Heures sans dévotion et en pensant à autre chose, elle reçut de Dieu cette réponse : « Qu'elle ajoute toujours à la fin des Heures ces paroles : Dieu, soyez-moi propice, à moi pécheur, ou celles-ci : O agneau plein de douceur, ayez pitié de moi, à l'intention que cette invocation répare sa négligence. » Alors celle-ci dit : « Et si elle oublie de le faire, au moins à toutes les Heures ? » Le Seigneur répondit : « Si elle omet de le dire après les Heures, qu'elle le dise au moins sept fois par jour, à l'heure qu'elle voudra, pour sa négligence. Si en effet cette parole : *Dieu, soyez-moi propice à moi pécheur* (LUC. XVIII. 13), a eu tant d'effet pour le publicain, qu'il mérita d'en être justifié de tous ses péchés, pourquoi n'obtiendrait-elle pas à un autre la rémission de sa faute ? Ma miséricorde est aussi clémente aujourd'hui qu'elle le fut en ce temps. »

CHAPITRE XXXIII.

34. COMMENT ON DOIT RECOMMANDER SA FOI A LA
SAINTE TRINITÉ.

SI on recommande à Dieu sa foi en la manière suivante, on en obtiendra cette grâce, d'être préservé

8***

à la fin de sa vie de toute tentation contre la vraie foi. D'abord, qu'on recommande sa foi à la toute-puissance du Père, le priant de la fortifier de la vertu de sa divinité, en telle sorte qu'on ne puisse jamais décliner de la vraie foi. Secondement, qu'on la recommande à l'inscrutable sagesse du Fils de Dieu, le priant de l'éclairer de la lumière de la divine connaissance, afin qu'elle ne soit jamais séduite par l'esprit d'erreur. Troisièmement, qu'on la confie à la bienveillance du Saint-Esprit, le suppliant pour que sa foi opère tout en l'âme par la dilection, en telle sorte qu'à l'heure de la mort elle mérite d'être trouvée parvenue au comble d'une perfection consommée.

CHAPITRE XXXIV.

35. CINQ SOUPIRS SUR LESQUELS ON DOIT S'ENDORMIR.

ELLE vit une fois son âme sous la forme d'un lièvre, sur le sein du Seigneur, dormant les yeux ouverts, et elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur Dieu, donnez-moi de faire comme cet animal : que, mon corps étant endormi, mon esprit veille pour vous. » Et le Seigneur lui répondit : « Ainsi qu'il est rapporté du lièvre qu'il rumine et qu'il dort les yeux ouverts, que de même en allant dormir on rumine ces vers :

*Oculi somnum capiant,
Cor ad te semper vigilet ¹.*

1. Premiers vers de la quatrième strophe de l'Hymne de Complies à cette époque.

Que les yeux prennent du sommeil, mais que le cœur veille toujours vers vous ; ou que l'on médite quelque autre chose sur Dieu, ou qu'on s'entretienne avec Dieu ; ainsi, quoiqu'on dorme, le cœur veillera toujours vers moi. Et si pendant le sommeil on éprouve quelque accident, mais qu'on en soit peiné et affligé, ce sera alors un signe qu'on ne s'est jamais séparé de moi. De même, quand on veut dormir, que l'on tire un soupir comme de mon divin Cœur, en union de cette louange qui s'est épanchée de moi en tous les Saints, en supplément de celle dont toute créature m'est redevable. Secondement, que l'on soupire encore en union de cette gratitude que les Saints, en puisant dans mon Cœur, me témoignent pour les dons à eux octroyés. Troisièmement, on doit soupirer pour ses péchés et pour les péchés de tous, en union de cette compassion qui m'a fait porter les péchés de tous. Quatrièmement, il faut soupirer dans l'affection et le désir de tout le bien nécessaire aux hommes pour la gloire de Dieu et leur propre utilité, en union de mon divin désir que j'ai eu sur la terre pour le salut de l'homme. Cinquièmement, il faut gémir en union de toutes les prières qui sont sorties de mon Cœur divin, de celles de mes Saints, pour le salut de tous, tant des morts que des vivants ; désirant que chaque respiration durant le sommeil en cette nuit soit acceptée de moi comme un incessant soupir ; et alors comme il m'est impossible de rien refuser aux vœux de l'âme aimante, je les comblerai en ma divine vérité. »

CHAPITRE XXXV.

36. COMMENT LE CHRIST SE LÈVE AU GÉMISSEMENT
DU PAUVRE.

UN jour de fête, comme le Convent communiait, et que la servante du Christ était restée malade sur son lit, elle gémit au Seigneur dans sa pauvreté spirituelle, du fond de son cœur, et elle vit le Seigneur se lever en hâte de son trône et lui dire : « *A cause de la misère des indigents et du gémissement des pauvres je me lèverai maintenant.* » (Ps. XI. 6.) Et comme il se levait, tous les Saints se levèrent pareillement, offrant à Dieu pour la consolation de cette âme tout le service qu'ils avaient rendu à Dieu sur la terre, et tout ce qu'ils avaient souffert, en louange éternelle. De plus, le Seigneur Jésus offrit aussi tout ce qui lui appartenait à Dieu le Père en disant : « *Je placerai dans le salutaire,* (Ps. XI. 6.) c'est-à-dire, dans moi-même et par moi-même, d'accomplir tous ses désirs. » Et de la sorte il rendit pour elle à Dieu le Père de dignes louanges.

Et elle comprit divinement que toutes les fois qu'une âme dans la détresse de l'esprit gémit vers Dieu, désirant le louer ou recevoir sa grâce, aussitôt tous les Saints se lèvent, louent ensemble Dieu pour cette âme, ou lui obtiennent la grâce. Si c'est pour ses péchés qu'elle gémit, ils lui obtiennent le pardon ; mais tout cela n'est pas assez pour Jésus-Christ : il se lève lui-même et dit : *Je placerai dans le salutaire,*

c'est-à-dire, je satisferai par moi-même son désir, j'offrirai à Dieu le Père pour cette âme des louanges et il supplée ainsi largement tout ce qu'elle peut désirer.

Après cela le Seigneur dit : « Oh ! si un seul soupir trouve un accueil si favorable, comment peut-il rester encore quelque tristesse dans l'âme du pauvre ? » Une autre fois, comme dans son désir du Seigneur elle gémissait encore après lui, le Seigneur lui dit : « Qu'as-tu maintenant ? Toutes les fois que tu gémis, tu m'attires en toi, je me suis rendu plus facile à recevoir que tout le reste. Il n'est objet si vil et si insignifiant, un brin de fil ou de paille, qu'il ne soit nécessaire d'employer sa volonté pour le posséder ; mais moi, un seul vouloir, un seul soupir suffit pour me mettre en la possession de l'homme. »

CHAPITRE XXXVI.

37. COMMENT LE CHRIST RAFRAICHIT DANS L'ÂME L'ARDEUR DE SON CŒUR DIVIN.

UNE fois encore que, remplie de tristesse, elle gémissait de se trouver inutile, attendu que la maladie l'empêchait de garder les observances de l'Ordre, elle entendit le Seigneur lui dire : « Voyons, sois-moi favorable, laisse-moi rafraîchir en toi l'ardeur de mon Cœur divin. » En cette parole elle comprit que toute personne qui volontiers et avec plaisir supporte les douleurs et les peines du cœur, la tristesse, l'abattement, ou toute autre tribulation, en union de l'amour

avec lequel Jésus-Christ supporta sur la terre les afflictions, les peines nombreuses, et enfin une mort ignominieuse, le Seigneur rafraîchira d'une certaine manière en elle l'ardeur de son Cœur divin, qui cherche avec un désir si inestimable le salut de l'homme. En effet, comme il ne peut maintenant souffrir en lui ces douleurs, il daigne y pourvoir dans ses amis, qui lui sont attachés d'un amour fidèle. De même que sa passion a profité à tout le monde, non-seulement aux hommes de son temps, mais encore à ceux qui sont pour croire en lui jusqu'à la fin du siècle ; de même les souffrances et les tribulations de ceux qui l'aiment contribueront au mérite des justes, au pardon des pécheurs, et avanceront la joie éternelle des âmes des défunts. Lorsqu'ensuite cette âme qui a été sur la terre le rafraîchissement du Cœur divin, arrivera au ciel, tout aussitôt volant au Cœur divin, imprégnée de la divinité comme de l'huile d'une liqueur excellente, elle sera tout entière consumée dans l'ardeur du brûlant Cœur divin, avec tout ce qu'elle a supporté ici pour le Christ ; et telle qu'un encens, ou un baume odoriférant, elle remplira tout le ciel de la suavité de son odeur, dont les Saints recevront des joies et des délices nouvelles ; c'est là ce qui est dit dans le psaume ; (Ps. XLIV. 8.) *Dieu t'a donné l'onction : oui, ton Dieu t'a donné l'onction d'allégresse avant tes compagnes.*

CHAPITRE XXXVII.

38. LES HOMMES SONT LE GAGE DE DIEU.

UNE fois qu'elle entendait chanter ce verset : *dulcem vocem audient justi, les justes entendront une douce voix*, elle se ressouvint de son gage que Dieu lui avait donné autrefois, et dans une affection de douceur elle en rendait grâces à Dieu. Et le Seigneur lui dit : « Je suis ton gage, et tu es le mien. » Or, comme elle réfléchissait comment elle pouvait être le gage de Dieu, puisqu'elle n'avait aucun mérite, le Seigneur lui répondit : « Tous les hommes sont mon gage, et sont tenus de me payer en retour ma mort, selon ce que dit l'Apôtre : *Mortifiez vos membres qui sont sur la terre.* (COLOSS. III. 5.) Chacun doit en effet mortifier tout ce qui se trouve de vicieux en lui, afin qu'avant la mort, ou du moins au moment de la mort, libre de péché, il me rende mon gage qui n'est autre que lui-même. Mais spécialement les Religieux sont mon gage, eux que j'ai appelés à une gloire si singulièrement éminente ; toutes les fois qu'ils m'offrent leur volonté dans quelque œuvre où se présente de la difficulté, ils me présentent mon gage avec un ornement nouveau ; semblables à celui qui aurait chez lui un gage de son ami, et qui toutes les fois qu'il le regarderait, y ajouterait de l'or ou de belles pierreries. »

CHAPITRE XXXVIII.

39. DE LA ROBE NUPTIALE.

ENTENDANT lire dans l'Évangile : *Mon ami, pourquoi êtes-vous entré ici n'ayant pas de robe nuptiale?* (MATT. XXII. 12.) elle dit au Seigneur : « Mon bien-aimé, quelle est cette robe sans laquelle personne ne pourra venir à vos noces ? Aussitôt le Seigneur lui montra une robe merveilleusement tissue de pourpre, de blanc et d'or, en lui disant : « Voici la robe nuptiale, faite de la blancheur d'un cœur pur, de la pourpre de l'humilité, et de l'or de l'amour divin. Quiconque voudra porter cette robe, doit avoir un cœur pur, en ce qu'il ne laisse jamais volontairement une mauvaise pensée s'attacher à son cœur, et qu'il juge et prenne tout ce qu'il voit ou qu'il entend, en bien et non en mal ; qu'il se soumette humblement et avec un cœur doux à ses supérieurs, et même pour Dieu à toute créature ; qu'il aime Dieu de tout son esprit, méprisant toute créature au regard de Dieu, et n'aimant rien qu'il ne soit disposé, si cela l'éloignait de Dieu, à le repousser et à le fuir absolument. »

CHAPITRE XXXIX.

EN QUOI L'ÂME PEUT S'ASSIMILER AU SEIGNEUR.

COMME on chantait la messe : *Dicit Dominus : ego cogito cogitationes pacis et non afflictionis*¹ ; Le Seigneur dit : mes pensées sont des pensées de paix et non d'affliction, le Seigneur lui dit : « Si tu veux être une fille qui me soit chère et qui me ressemble, imite-moi dans ces paroles. De même que mes pensées sont des pensées de paix et non d'affliction, ainsi applique-toi à posséder un cœur tranquille et des pensées pacifiques, ne disputant avec personne, mais cédant humblement et patiemment. De même que j'exauce ceux qui m'invoquent, ainsi montre-toi bienveillante et exorable à tout le monde. Travaille à la délivrance de tous ceux qui sont en captivité ; c'est-à-dire, porte secours et consolation à tous ceux qui sont dans l'affliction ou dans la tentation. »

CHAPITRE XL.

40. DIEU EST DÉSIREUX DE NOTRE CŒUR.

DE même, pendant la messe elle vit le Seigneur sur l'autel sous la forme d'un aigle d'or, et elle reconnut que si l'aigle a d'une part le vol le plus élevé,

1. Introït du dernier Dimanche après la Pentecôte.

de l'autre, sa vue descend jusqu'aux plus grandes profondeurs, celles du cœur humble. Il lui semblait aussi que cet aigle avait le bec recourbé, et une langue fort douce. Par le bec étaient désignés les discours du Seigneur qui percent de dévotion le cœur de l'âme, tandis que la langue en marquait la suavité. Ensuite, comme l'aigle cherche toujours dans sa proie le meilleur morceau, c'est-à-dire le cœur, ainsi Dieu désire toujours notre cœur, et que nous le lui offrions comme une douceur exquise.

CHAPITRE XLI.

41. COMMENT ON DOIT EXERCER SA MÉMOIRE.

CETTE pieuse Vierge priait un jour le Seigneur, demandant que sa mémoire lui demeurât toujours fixée en son cœur. Et voilà que le Seigneur lui montre son Cœur comme une maison, où l'âme entrant par la porte, et voltigeant comme une colombe trouva un grand tas de blé ; et le Seigneur dit : « Quand une colombe vient à un tas de blé, elle ne l'emporte pas tout entier, mais elle y choisit ce qui lui plaît davantage ; fais de même. Lorsque tu entends ou que tu lis la parole de Dieu, et que tu ne peux tout retenir dans ton esprit, recueille-en pour toi quelques traits, sur lesquels tu exerceras ta mémoire, pensant ainsi : Voyons, qu'est-ce que ton bien-aimé t'annonce ou te prescrit dans cette lecture ? »

Comme ce même jour elle entendait réciter à l'Évangile : *Simile est regnum celorum thesauro*, etc.,

Le royaume des cieux est semblable à un trésor, etc. (MATT. XIII, 44), elle dit au Seigneur : « Mon très-doux instructeur, que dois-je prendre dans cet évangile d'après votre précepte ? » Le Seigneur lui répondit ainsi : « Qu'est-ce qu'un trésor ? Un trésor est un amas d'or et d'argent ou de pierres précieuses. L'or désigne l'amour, l'argent, les bonnes œuvres, et les pierres, les vertus. Et de même que l'argent est un métal fort sonore, ainsi les bonnes œuvres rendent à mes oreilles le son le plus doux. Celui donc qui fait ses bonnes œuvres dans une telle intention, se disant : Ton Dieu s'est fait humble, il a daigné s'abaisser aux œuvres et aux services les plus bas ; combien plus dois-tu, homme infime que tu es, t'humilier et te soumettre ! qu'il pense semblablement de la patience et des autres vertus, et tout ce qu'il fera ainsi en mémoire de moi, j'en écrirai le souvenir dans mon Cœur, d'où rien ne pourra l'effacer. »

CHAPITRE XLII.

42. QUE DANS TOUTES SES ACTIONS ELLE CONSULTAIT DIEU.

ELLE vit un jour une colombe reposant dans son nid, et elle dit au Seigneur : « Mon bien-aimé, qu'est-ce que j'aurai en place d'œuf, sur quoi je puisse rester à méditer ? » Le Seigneur lui répondit : « Un œuf s'exprime en latin par un mot dissyllabique, *ovum* : la première syllabe *o* signifie la hauteur où s'élève

l'excellence de ma divinité ; et la seconde, *vum*, désigne l'extrémité de ta bassesse. Réunis ces deux pensées, sur lesquelles tu resteras comme l'oiseau sur son œuf, réfléchissant comment j'ai abaissé la hauteur de la majesté divine pour descendre jusqu'à ta bassesse, répandant sur toi la grâce divine, pénétrant toutes les moelles de ton âme, et t'associant à moi dans une heureuse union. Voilà quel sera pour toi cet œuf sur lequel tu dois reposer. » C'est ainsi qu'elle avait pour pratique de consulter le Seigneur pour tout ce qu'elle avait à faire, que ce fût de peu ou de beaucoup d'importance, en tout recherchant le bon plaisir de sa volonté.

CHAPITRE XLIII.

43. SURMONTEZ EN DIEU TOUT CE QUI PEUT VOUS DÉPLAIRE.

ELLE vit un jour une personne faire un geste dont elle fut scandalisée ; mais aussitôt reconnaissant sa faute, elle la confessa à Dieu, et le Seigneur lui dit : « Lorsque tu verras quelque geste dont tu seras scandalisée, tu me loueras pour la noblesse et la décence de tous mes gestes. Lors donc que tu verras quelqu'un se livrer à l'orgueil, loue-moi pour ma profonde humilité, qui m'a soumis à tous lorsque j'étais le Seigneur de tout. Lorsque tu verras quelqu'un s'emporter de colère, loue-moi pour ma mansuétude, qui m'a fait comparaître comme un agneau devant le juge. Lorsque tu verras un impatient, loue-

moi pour la patience que j'ai mise à tout souffrir. Ainsi tu pourras surmonter en moi tout ce qui pourra te déplaire, en ce que tout en moi te plaira souverainement. »

CHAPITRE XLIV.

44. COMMENT VOUS POUVEZ CHERCHER DIEU DANS VOS CINQ SENS.

UNE autre fois, le Seigneur lui dit : « Cherche-moi dans tes cinq sens, agissant à la façon d'une hôte qui, attendant l'arrivée d'un ami qui lui est cher, regarde à la porte et à la fenêtre, pour voir si celui qu'il désire ne paraît pas enfin. Que l'âme fidèle me cherche de même par ses cinq sens qui sont ses fenêtres ; que si, par exemple, elle voit quelque objet beau ou aimable, elle pense combien est beau et aimable, combien est bon celui qui a fait un tel objet, tendant toujours vers celui qui a fait toutes choses. Lorsqu'elle entend quelque suave mélodie ou quelque autre chose qui lui fait plaisir, qu'elle ait cette pensée : Ah ! combien sera-t-elle douce, la voix de celui qui t'appellera, de qui procède toute la douceur et le son des voix ! De même, quand elle entendra parler ou lire, qu'elle cherche toujours à entendre quelque chose où elle puisse trouver son bien-aimé. Semblablement dans tout ce qu'elle dit, qu'elle cherche la gloire de Dieu et le salut du prochain. Lorsqu'elle lit ou chante, qu'elle ait cette pensée : Voyons, qu'est-ce que ton bien-aimé te dit ou te commande dans ce verset ou

dans cette lecture ? Elle le cherche en tout jusqu'à ce que la douceur divine se fasse sentir. Qu'elle agisse de même pour l'odorat et pour le toucher, se rappelant combien est suave et bon l'esprit de Dieu, combien seront doux ses baisers et ses embrassements ; en quelque créature qu'elle trouve des délices, qu'elle se souvienne toujours des délices de Dieu, qui a créé pour nous toutes ces choses belles, délectables et suaves, pour nous faire connaître sa beauté, et nous attirer à son amour. Qu'elle fasse comme une bonne mère de famille qui ne laisse jamais son fils bien-aimé travailler seul, mais vient l'aider dans tous ses travaux : que l'épouse fidèle de Dieu se propose ainsi dans son cœur de venir au secours de l'Église de Dieu, en laquelle il continue toujours de travailler, et de rendre à Dieu, s'il lui était possible, toutes les louanges, actions de grâce et prières qu'elle désirerait qu'il reçût d'un chacun : de prier volontiers pour chacun, de lui rendre tous les services qu'il a droit d'attendre. Semblablement, qu'elle soit disposée à supporter toutes les peines, tribulations et travaux qui ont jamais été supportés par quelqu'un pour l'amour de Dieu. »

CHAPITRE XLV.

45. DE L'OBÉISSANCE ET DE LA CRAINTE ; COMMENT ON DOIT ACCEPTER LES SERVICES D'AUTRUI.

COMME elle voyait pendant une messe la portière surchargée par l'arrivée des hôtes, elle eut com-

passion d'elle et pria pour elle le Seigneur, qui lui dit : « Tous les pas que l'on fait par obéissance sont comme autant de deniers qu'on recueille dans ma main, et qui augmentent d'autant le mérite. » Elle dit alors : « Dieu très-doux, bien qu'il me soit pénible de ne pouvoir à cause de la maladie suivre le Convent, je vous rends néanmoins de grandes actions de grâces de m'avoir délivrée de nombreuses occupations. » Le Seigneur répondit : « Quand tu étais occupée aux besoins du monastère, tu craignais toujours que l'exercice spirituel ne te fût impossible, et d'éprouver des obstacles dans le don que tu as reçu ; et maintenant dans tes infirmités, tu crains d'avoir plus de commodités que la nécessité ne le requiert. Ainsi l'homme juste craint toujours dans toutes ses œuvres, ainsi qu'on le lit de Job, à qui j'ai rendu témoignage qu'il n'y en eut pas de semblable sur la terre pour craindre Dieu et s'éloigner du mal, et pourtant il disait : *Je craignais pour toutes mes actions.* (JOB. IX. 28.) On devrait recevoir tout ce qui est nécessaire et commode pour le corps en union de cet amour dans lequel j'ai créé toutes choses pour l'utilité ; secondement, en union de cet amour en lequel j'ai usé sur la terre des créatures pour la gloire du Père et le salut des hommes ; troisièmement, on doit recevoir les soins et les services des autres en union de l'amour en lequel on est servi pour la gloire de Dieu, et pour que ceux qui servent ainsi se sanctifient et reçoivent leur récompense. »

CHAPITRE XLVI.

46. DU DÉSIR DU CHRIST.

DE même, comme une autre fois elle remerciait Dieu pour le désir qu'il avait eu lorsqu'il a dit : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous*, (LUC. XXII. 15.) elle reçut du Seigneur cette réponse : « Je voudrais que tous se souvinsent que mon désir fut si longtemps ajourné ; et ils ne défailliraient point, lorsque par une disposition divine leurs désirs se trouvent aussi ajournés. »

CHAPITRE XLVII.

47. DE QUATRE SORTES DE PRIÈRES.

UNE fois encore, comme elle entendait chanter le Répons *Vidi civitatem sanctam Jerusalem, ornatam et compositam de orationibus sanctorum* : J'ai vu la sainte cité de Jérusalem, ornée et composée des prières des Saints, elle songeait comment une cité peut être composée de prières, et le Seigneur lui dit : « Cette cité est ornée, comme d'or et de gemmes, de quatre espèces de prières : la première est celle où les Elus demandent avec un cœur contrit et humilié le pardon de leurs propres péchés ; la seconde a lieu quand les hommes dans la tribulation se réfugient par

la prière auprès de Dieu et cherchent le soulagement. La troisième est lorsque, dans un sentiment de charité fraternelle, on intercède pour la nécessité et la misère d'un autre. Cette prière est très-agréable à Dieu, et la céleste Jérusalem n'en est pas peu embellie. La quatrième est celle que par un pur amour de Dieu on prie pour l'Eglise en général, et pour chacun comme pour soi-même ; cette prière pare la Jérusalem d'en haut comme un soleil levant. »

CHAPITRE XLVIII.

48. QUEL EST LE PLUS GRAND BIEN QU'ON PUISSE FAIRE AVEC SON CORPS.

UNE autre fois le Seigneur lui dit : « Le bien le plus grand et le plus utile auquel l'homme puisse employer sa bouche, est la louange de Dieu, et la conversation avec Dieu dans la prière. L'œuvre la plus louable pour les yeux, c'est de répandre des larmes d'amour, et la constante lecture de l'Écriture sainte ; pour les oreilles, c'est d'écouter avec plaisir la parole de Dieu, et d'être enclin et tout disposé à obéir ; pour les mains, ce qui sera le plus fructueux sera d'élever les mains dans une prière pure, et d'écrire. Ce qu'il y a de meilleur pour le cœur, c'est d'aimer ardemment et de désirer Dieu de tout son cœur, et de méditer sur lui avec douceur. Pour tout le corps, les gémissements, les prostrations et les œuvres de charité seront d'une grande utilité. »

On peut encore se livrer à d'autres pratiques qui

soient agréables à Dieu : comme la chasteté, l'humilité, être méprisé, rendre grâces ; en toutes occasions dire : Que le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit béni à jamais ! Grâces à Dieu ! En toutes choses qu'on bénisse Dieu.

CHAPITRE XLIX.

49. DE LA NOBLESSE ET DE LA VALEUR DE L'ÂME.

LE Roi de gloire, le Christ, lui apparut un jour en un lieu élevé, entouré d'une gloire ineffable, plein de délices, portant une robe d'or, sur laquelle étaient brodées des colombes, avec un manteau rouge par-dessus. Ce vêtement était ouvert des deux côtés, en signe que l'âme a partout l'accès libre auprès de Dieu. Le manteau rouge marquait la passion du Christ, qui fut toujours au fond de son Cœur, et qu'il représente encore au Père, interpellant sans cesse pour l'homme. Les colombes exprimaient la simplicité du Cœur divin, qui ne change jamais dans ses dispositions pour l'homme, bien que celui-ci lui manque souvent de fidélité. Cependant l'âme, se sentant éloignée à une grande distance, songeait à ces paroles du Prophète : *Hélas ! le Seigneur m'est apparu bien loin* (JÉRÉM. xxxi 3). Et le Seigneur lui répondit : « Qu'est-ce que cela fait ? partout où tu es, là est mon ciel ; que tu dormes, que tu manges ou que tu fasses toute autre chose, ma demeure est toujours en toi. »

Elle se demanda ensuite ce que vraiment était son

corps ; à quoi le Seigneur répondit : « Ton corps n'est rien autre chose qu'un vil sac dans lequel est enfermé un cristal qui contient une précieuse liqueur. Et de même qu'on aurait grand soin d'un tel sac, se gardant bien de le jeter de côté et d'autre, de peur de casser le cristal et de perdre la liqueur, ainsi l'homme doit, à cause de l'âme qui contient en elle la liqueur de la grâce divine et l'onction du Saint-Esprit, ménager son corps, garder les cinq sens, afin de ne voir, ni entendre, ni dire rien qui répande l'onction spirituelle de la grâce divine, et mette en fuite mon Esprit qui règne en elle. »

CHAPITRE L.

50. DU JARDIN ET DES ARBRES DES VERTUS.

UNE fois après s'être confessée et avoir accompli la pénitence qui lui était enjointe, elle pria la glorieuse Vierge d'intercéder pour elle auprès du Seigneur. Et il lui parut comme si la Vierge Marie la conduisait dans un jardin très-agréable, où se trouvaient de très-beaux arbres transparents et brillants comme le soleil à travers le cristal. Elle demanda d'être conduite à l'arbre de la miséricorde, dont Adam avait été privé si longtemps. Or cet arbre était très-grand, très-élevé, enraciné dans un fonds d'or, portant des feuilles et des fruits d'or, et trois ruisseaux partaient de son pied. Le premier lavait, le second clarifiait, et le troisième coulait à l'intérieur et désaltérait. Sous cet arbre reposait prosternée sainte Marie Madeleine,

et Zachée qui adorait agenouillé ; entre eux deux celle-ci se prosterna adorant et demandant pardon. Il lui apparut encore un arbre très-long et très-beau qui signifiait la patience de Dieu, dont les feuilles étaient d'argent et le fruit rouge, assez dur extérieurement dans son écorce, mais renfermant à l'intérieur une amande d'une grande douceur. Il y avait encore un arbre tout bas, que tout le monde pouvait facilement atteindre de la main, et qui sous le souffle du vent du midi s'inclinait doucement ; il figurait la mansuétude du Seigneur. Ses feuilles étaient très-vertes, au-dessus de toute autre verdure ; il n'y avait pas de fruits, parce que ses feuilles même possédaient les vertus des fruits.

Il lui apparut un arbre d'un aspect attrayant, délicieux, d'une pureté cristalline, dont les feuilles étaient d'or, portant chacune un anneau d'or inséré, avec des fruits d'une blancheur de neige, très-doux et très-lisses ; cet arbre désignait la très-lumineuse pureté naturelle de Dieu, qu'il désire communiquer à tous. Cet arbre s'ouvrit, et le Seigneur y entrant s'unit l'âme dans une telle union que cette parole du psalme en parut accomplie : *Je l'ai dit : vous êtes des dieux.* (Ps. LXXXI. 6.) Sous cet arbre étaient des fleurs de safran, des roses, des violettes, et l'herbe appelée bénoite ; et le Seigneur prenait grand plaisir en ces fleurs, c'est-à-dire en la charité, en l'humilité, en la dépression, et en l'action de grâces, et encore en cette disposition de l'homme à dire en tout ce qui lui arrive : « Béni soit le nom du Seigneur ; » à rendre grâces à Dieu et à bénir en tout temps le Seigneur.

CHAPITRE LI.

51. COMMENT ON DOIT S'EXAMINER AVANT
LA CONFESSION.

AVANT la confession, on doit complètement se dépouiller par la discussion de ce que l'on est, ainsi que le Christ s'est dépouillé avant la flagellation et le crucifiement. Et si le Christ s'est dépouillé pour recevoir des coups, l'homme doit se dépouiller au moins pour s'accuser. On doit de même avant la confession contempler la face de son âme dans le miroir des vertus du Christ. Ainsi dans le miroir de son humilité, que l'homme considère avec soin sa propre humilité, s'il n'a pas taché sa face par la superbe ou l'élévation. Dans le miroir de la patience du Christ, que l'homme éprouve sa patience, s'il ne découvre pas quelque tache d'impatience en soi-même. Dans le miroir de l'obéissance du Christ, qu'il examine, son visage, pour voir s'il n'y découvrira pas quelque faute de désobéissance. Dans le miroir de l'amour du Christ, qu'il éprouve quel a été son amour à l'égard des supérieurs, s'il a été pacifique avec ses égaux, et plein de mansuétude pour ses inférieurs. Et si en ces points ou en d'autres il trouve sur son visage quelque chose de répréhensible, qu'il se mette à l'essuyer avec la douce étoffe de l'humanité du Christ ; qu'il se souvienne que le Christ est notre frère, qu'il a une bonté si tendre qu'il pardonne à l'homme son péché aussitôt que celui-ci le reconnaît. Que l'homme prenne garde

cependant de laver ses taches avec trop de rigueur ; c'est-à-dire, sans considération de la bonté divine ; car en les essuyant trop rudement, il les déchirerait plutôt qu'il ne les guérirait.

CHAPITRE LII.

52. DE LA CHASTETÉ DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE, ET COMMENT IL FAUT GARDER LA ROBE DE L'INNOCENCE.

COMME elle entendait dans une prédication grandement recommander la chasteté de la bienheureuse Vierge Marie, elle se mit à prier cette Mère virgine de lui obtenir la chasteté de l'esprit et du corps. Alors il lui sembla que la bienheureuse Marie Vierge se tenait devant le Seigneur, et qu'elle tirait du Cœur divin une robe blanche qu'elle lui donnait. Comme elle voulait ensuite s'en revêtir, il lui parut qu'une troupe de démons se tenait à droite et à gauche pour l'empêcher de mettre cette robe ; mais elle, invoquant la bienheureuse Vierge Marie, la pria de venir à son aide ; et aussitôt celle-ci se mit devant les démons, la couvrant de son ombre, et ils ne parurent plus.

Lorsqu'elle fut revêtue de cette robe, elle pria la glorieuse Vierge Marie de lui enseigner comment elle pourrait conserver cette robe sans tache. Et elle lui répondit : « Prends garde qu'il ne tombe rien de tes yeux, de ton nez ou de ta bouche sur la robe, et ne touche rien non plus de tes mains qui pourrait la salir. » En ces paroles elle reconnut qu'elle devait

s'éloigner de toute vanité, et particulièrement veiller sur ses yeux, et ne regarder jamais les hommes avec trop d'attention. Pour le nez, elle comprit qu'elle devait fuir tout plaisir qui n'était pas Dieu ; semblablement pour la bouche ; puisque toutes les paroles vaines, et spécialement de détraction, de murmure et de mensonge souillent grandement l'âme. Quant aux mains, elle comprit qu'il s'agissait de tous les travaux, et de toute œuvre qui ne se font pas pour Dieu et pour la nécessité.



QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE I.

1. COLLATION DU SEIGNEUR ; TROIS DISPOSITIONS DE SON CŒUR.

CETTE pieuse et dévote servante de Dieu, un jour après la sainte communion entendit le Seigneur qui disait : « Nous allons faire collation ensemble. » Et aussitôt il lui parut que le Seigneur était assis sur un trône devant l'autel, et toutes les âmes des personnes de la Congrégation semblèrent comme sortir de leurs corps, sous la forme de vierges vêtues de robes blanches flottantes, qui allaient s'asseoir aux pieds du Seigneur. Les Supérieurs s'assirent sur des sièges la face tournée vers le Seigneur, et le Seigneur leur dit : *« Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ; mais c'est vous qui avez persévéré avec moi dans mes tentations ; et je dispose avec vous, comme le Père a disposé avec moi, du royaume ; afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume. »* (LUC. XXII, 28, 29, 30.)

Par ces paroles du Seigneur : *Je suis au milieu de vous comme celui qui sert*, etc., elle comprit que le Seigneur habitait en trois manières dans la Congrégation. En quelques-unes par la saveur de la grâce,

en d'autres par l'intelligence de l'Écriture, et chez les troisièmes par la réception de la doctrine. Celle-ci alors demanda au Seigneur ce qu'il voulait dire par ces paroles : *Comme celui qui sert.* Le Seigneur lui répondit : « Je vous sers mon Cœur. » Et aussitôt le Seigneur tint son Cœur dans son sein comme une coupe avec trois tuyaux, qui signifiaient les trois dispositions du Cœur divin, où le Seigneur fut sur la terre, et d'après lesquelles il voulut que tous pussent disposer de son Cœur. Premièrement, le Cœur du Christ à l'égard du Père fut dans une disposition de révérence et d'amour; secondement, à l'égard de tous les hommes, dans une disposition de miséricorde et de charité; à l'égard de lui-même, dans l'humilité et l'abjection.

En ces autres paroles : *Mais c'est vous qui avez persévéré avec moi dans mes tentations*, il lui sembla que le Seigneur se plaignait d'être maltraité en tant de manières par l'Église, et spécialement en ces trois points : le clergé ne s'appliquait pas à la divine Écriture, mais la tournait en vanité; les Religieux négligeaient les choses intérieures, et se portaient aux extérieures; le commun peuple n'avait pas de souci de la parole de Dieu ni des Sacrements de l'Église. En ces paroles : *je dispose avec vous*, elle connut que le Seigneur était content de la Congrégation, en ce qu'on s'y approchait fréquemment de la table de son corps et de son sang.

Il lui sembla ensuite que le Seigneur donnait à boire à tous ceux qui s'étaient approchés des trois tuyaux qui partaient de son Cœur, disant en même temps : « *Buvez et vous enivrez, très-chers amis.* » (CANTIQ. V. 1.) Celle-ci désira alors que tous, au ciel, en la terre et dans le purgatoire, eussent part à cette

grâce. Et aussitôt elle vit la bienheureuse Vierge Marie qui était assise à la droite de son Fils s'incliner avec révérence vers ces tuyaux, et en tirer une douceur si merveilleuse et si ineffable, qu'il s'en exhalait de sa bouche une odeur très-suave dont toutes les personnes présentes furent remplies. Ensuite, tous les Ordres des Saints s'approchant avec la révérence convenable burent de même ; après quoi le Seigneur dit : « Tous ceux qui ont bu de mon Cœur, je boirai leurs cœurs. »

CHAPITRE II.

2. DE LA ROBE BLANCHE ET DE LA COURONNE DU ROYAUME.

EN un autre temps, comme le Couvent communiait, elle vit le Seigneur debout, tenant à la main une robe blanche, que recevait chacune des personnes qui s'approchaient : cette robe signifiait l'innocence du Christ qu'il donne à tous ceux qui se repentent, lorsqu'ils s'approchent du sacrement de son corps. Ensuite il les enveloppa d'un manteau qui présentait beaucoup de variété, où brillaient toutes les œuvres de sa bienheureuse humanité ; en quoi elle connut qu'il donne toutes les œuvres de sa sainte humanité et sa passion à l'âme qui le reçoit dans le sacrement. Il mit encore, sur leur tête, une couronne fort belle, appelée la couronne du royaume ; entre autres ornements, elle avait quatre fleurons qui formaient de brillants miroirs. Le premier fleuron sur le devant signifiait

cet amour éternel et inestimable qu'a le divin Cœur pour chaque âme, et que l'âme dans les cieux ressentira avec une telle plénitude, qu'il pénétrera toutes les moelles de son intérieur. Le second, au côté droit de la couronne, signifiait cette divine jouissance de l'amour qui, sans interruption, tout obstacle éloigné, jouit de Dieu et de tous les biens. Le troisième marquait cette union inséparable, qui nous conformera pleinement à Dieu. Le dernier fleuron, qui était en arrière, exprimait cette connaissance inévitable qui nous fera voir continuellement sans empêchement cette lumière incirconsrite et ce miroir étincelant de l'adorable Trinité. Le Seigneur revêt et pare ainsi l'âme contrite et humiliée qui vient avec désir à lui.

CHAPITRE III.

3. COMMENT LES VERTUS BRILLENT DANS LA COURONNE DU SEIGNEUR.

DE même, le Seigneur lui apparut en une messe, pendant qu'on chantait l'Offertoire *Domine Jesu Christe Rex gloriæ*¹, comme debout à la droite de l'autel, couronné et dans tout l'appareil d'un roi. Et elle, pleine d'admiration, voulait savoir ce que désignaient les colombes et les aigles, ainsi que les pierres précieuses qui étaient dans la couronne du Seigneur. Et le Seigneur lui dit : « L'humilité de tous, la foi de tous, la patience de tous, l'espérance de tous, bril-

1. Offertoire de la Messe pour les défunts.

lent comme des pierreries dans ma couronne. Les colombes et les aigles qui sont en la partie supérieure signifient les simples et ceux qui aiment. »

Pendant les Prières secrètes elle vit comme un gradin en or qui touchait à l'autel, sur lequel le Seigneur monta jusque sur l'autel, portant devant son manteau comme un long tablier qui lui descendait jusqu'aux genoux. Et comme elle s'étonnait de cela, il lui fut dit que cela signifiait que tous les cheveux des hommes, les poils des animaux, les brins d'herbe, avaient leur éclat dans la sainte Trinité par l'humanité du Christ, par la raison que le Fils de Dieu a pris l'humanité de la terre dont ils étaient provenus. Toutes les âmes des hommes brillaient aussi dans ce manteau comme une parure merveilleuse. Et le Seigneur, toujours sur l'autel, couvrit le prêtre de son manteau ; puis l'hostie consacrée par le prêtre, assumée dans le Cœur du Seigneur, fut changée en lui-même. Alors celle-ci se prosterna à ses pieds et baisa ses plaies ; et le Seigneur s'inclinant avec amour vers elle lui dit : « Mes désirs se sont inclinés vers vous, avec tous les biens qui sont en moi. »

CHAPITRE IV.

4. EN QUELLE MANIÈRE LA CONGRÉGATION PARUT ALLER A LA COMMUNION.

UNE fois, comme la Congrégation s'approchait au festin de l'Agneau, elle vit le Roi de gloire, le Seigneur Jésus sur le trône de la magnificence, entouré

avec gloire de la multitude des Anges, et de l'armée des Saints. Elle vit aussi la Reine, la Mère du Roi des Anges, portant sur son vêtement toute la vie de son Fils bien-aimé décrite avec une merveilleuse variété. Or la Congrégation se tenait devant le Roi, comme une troupe de très-belles vierges très-bien parées. Et la Vierge s'avança du trône, et présenta à toutes à baiser un agneau plus blanc que la neige; et quand elle s'avança ainsi du trône, la multitude des Saints criait avec allégresse : « L'honneur et la joie de la Mère ! etc. »

CHAPITRE V.

5. QU'EST-CE QUI FAIT LE PLUS AVANCER DANS LA RELIGION.

EN une férie sixième, elle vit le Seigneur Jésus debout sur l'autel, les mains étendues, et ses plaies répandant le sang avec abondance, comme si elles étaient récentes; et il lui dit : « Voilà que toutes mes plaies se sont rompues afin d'apaiser Dieu le Père pour vous. » La glorieuse Vierge Marie était aussi à la droite de son Fils, portant une couronne d'une grandeur merveilleuse, en laquelle toutes ses vertus et ses mérites et toutes les grandes choses que Dieu a daigné opérer par elle apparaissaient d'une manière admirable. L'âme s'approchant d'elle la pria d'intercéder pour elle et pour la Congrégation; et aussitôt fléchissant avec beaucoup de révérence les genoux devant son Fils, elle salua dévotement ses

plaies, commandant à l'âme de faire semblablement , en disant : « Approche aussi, et salue la plaie du très-cher Cœur de mon Fils, lequel a supporté toutes les blessures de son corps. » Et lorsqu'elle l'eut fait avec joie, elle pria le Seigneur de lui révéler ce qu'il voulait qu'elles observassent le plus pour l'accroissement de la Religion. Il répondit : « Celui qui veut devenir vraiment Religieux doit garder ses yeux de tout regard illicite et inutile ; qu'il s'abstienne également d'entendre jamais ce qui pourrait tacher son cœur ; qu'il interdise aussi à sa bouche toute parole inutile, et s'il a vu ou entendu quelque chose, qu'il ne permette jamais à sa bouche d'en parler. Qu'il garde surtout son cœur , veillant à ce qu'il ne prenne jamais plaisir aux pensées mauvaises, ni qu'il s'y arrête volontairement. L'homme ne peut sans doute empêcher de telles pensées de se présenter à son cœur , mais pour n'y pas consentir ni les admettre de lui-même, il peut facilement les chasser. Qu'il observe encore avec soin toutes ses actions, et toutes les fois qu'il se trouvera en défaut sur quelque point, que son cœur ne prenne plus de repos, jusqu'à ce qu'il en ait demandé pardon à Dieu, se proposant de s'en confesser aussitôt qu'il pourra. »

CHAPITRE VI.

6. CE QUI CONSERVE L'HOMME DANS LA RELIGION.

UNE autre fois ensuite , comme elle venait de prier avec instance pour la Congrégation, afin que Dieu

la maintenant en tout temps dans son service, augmentant la grâce en elles, les faisant fleurir en vertus et en tous biens, elle reçut du Seigneur une telle réponse : « Tant que je trouverai en elles une humble soumission, l'amour d'une chasteté virginale, une tendre gratitude et un amour aimable, je ne détournerai pas d'elles les yeux de ma protection paternelle, ni je ne les abandonnerai dans leurs nécessités : une humble soumission, en ce qu'elles obéissent à leurs Supérieurs et soient entre elles pleines d'une humble et simple déférence ; l'amour de la virginité, qui consiste non-seulement à conserver la virginité, mais encore en cet amour qu'elles portent à la chasteté, à garder leur cœur et leurs sens de tout ce qui pourrait les tacher, comme un joyau préféré et très-utile, qu'on prend garde avec tout le soin possible de perdre ou de gâter ; une tendre gratitude, qui leur fera accepter avec action de grâces non-seulement les dons spirituels de Dieu, mais encore ce qui est nécessaire pour le corps, comme le vêtement et la nourriture, qu'elles recevront avec un cœur attendri et joyeusement satisfait, trouvant toujours qu'il leur est plus donné qu'elles ne méritent ; un amour aimable, avec lequel elles aimeront Dieu d'un cœur sincère, et s'aimeront aussi mutuellement pour Dieu, et se rendront à l'envi en tout les bons offices de la charité. »

CHAPITRE VII.

7. TROIS CHOSES TRÈS-AGRÉABLES A DIEU.

« **S** i quelqu'un veut me faire une offrande agréable, qu'il s'applique à pratiquer ces trois choses. La première est de ne jamais faire défaut au prochain dans ses besoins ou sa détresse, et d'atténuer et excuser tous ses défauts et ses péchés autant qu'on le peut. Celui qui se comportera de la sorte, je ne lui ferai pas défaut moi-même dans ses besoins, je couvrirai ses péchés et ses négligences, et je les excuserai auprès de mon Père. La seconde est que dans toute tribulation on cherche en moi son seul refuge, et qu'on ne manifeste ses chagrins à personne, mais qu'on m'ouvre à moi seul avec confiance tout ce qui pèse sur le cœur : je n'abandonnerai jamais celui-là dans ses nécessités. La troisième est de marcher avec moi dans la vérité ; à ses derniers moments je le recevrai, comme une mère son fils bien-aimé, dans mes embrassements paternels pour s'y reposer à jamais. Celui qui fera la première chose, m'offrira un présent si agréable, qu'il en sera pour lui comme s'il avait acquitté tout ce qu'il doit au prochain ; pour la seconde, ce qu'il se doit à lui-même, et pour la troisième je la prendrai comme s'il avait payé tout ce qu'il doit à Dieu. »

CHAPITRE VIII.

8. COMMENT LES SAINTS PRIAIENT POUR
LA CONGRÉGATION.

UNE fois, comme elle ne sentait pas Dieu par la grâce accoutumée, elle s'efforça de le chercher avec une grande douleur intérieure. Et voici qu'elle vit une splendide porte d'argent, et le Seigneur se tenant à cette porte et lui disant : « *Entre en la joie de ton Seigneur.* » (MATT. XXI, 23.) Après quoi le Seigneur se retira en un lieu agréable, où une table était dressée, avec du pain posé dessus, et le Seigneur s'y assit, puis auprès de lui sa Mère, ensuite les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges, qui tous avaient à la main des calices d'or ; mais celui de la bienheureuse Vierge Marie était le plus beau et tout orné de pierres précieuses. La Congrégation lui apparut aussi assise à terre auprès du Seigneur. Il prit le pain, le rompit et le leur donna à tous ; et certaines trouvaient à le manger une grande douceur et de grandes délices, tandis que d'autres se montraient tièdes. Les premières étaient celles qui servaient le Seigneur avec désir et ferveur, ce que les autres faisaient sans dévotion.

Cependant l'âme se tenait devant le Seigneur qui lui dit : « Pourquoi maintenant, comme tu le désirais, ne pries-tu pas ceux-ci pour ce qui vous afflige ? » L'âme répondit : « O Seigneur, apprenez-moi comment je dois prier votre bienheureuse Mère ! » Le Sei-

gneur reprit : « Tu la prieras par cette lumière qui lui a été infuse plus qu'à toute créature , afin de t'obtenir une âme lumineuse, où ne se trouve pas le coin obscur du péché. Tu la prieras aussi par l'union de la divinité, en laquelle elle a été unie avec moi plus que toutes les créatures , afin qu'elle t'obtienne une véritable union avec ma volonté. De même, tu la prieras par la connaissance et la jouissance qu'elle possède de ma divinité plus que tous, afin qu'elle t'obtienne de jouir de tous les dons et de toutes les grâces selon ma volonté. » Cette prière à la bienheureuse Vierge Marie étant finie, elle se tourna vers les Patriarches et les Prophètes, qui, le visage tourné vers Dieu et les mains étendues , dirent ensemble : « Saint, Dieu, Saint, Fort, ayez pitié d'elles. » Puis elle vint aux Apôtres, s'étonnant qu'ils eussent leur place au-dessous de ceux qui avaient eu des femmes et des biens de ce monde, ce dont elle conféra avec saint Jean l'Évangéliste. Et il lui dit : « Nous ne sommes pas pour cela plus éloignés de Dieu ; parce qu'il habite lui-même en nous, ainsi que j'ai écrit : *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité en nous.* Puis il ajouta : « Et toi-même, es-tu plus éloignée de Dieu pour être à la place que tu occupes ? » Les Apôtres donc étendant aussi leurs mains, prièrent le Seigneur en disant : « Père et frère, Maître et Seigneur, ayez pitié d'elles. » Après cela, elle pria les Martyrs, parmi lesquels elle vit surtout saint Etienne avec une auréole ornée de pierres précieuses, parce qu'il supporta avec joie les pierres du torrent pour le nom du Christ. Et ceux-ci dirent en se tournant vers le Seigneur : « O Seigneur, que votre sang très-innocent qui a sanctifié notre sang, leur subviennne. » Elle s'approcha ensuite des Confes-

seurs, parmi lesquels elle vit saint Benoit avec le bâton pastoral, qui offrait à boire dans sa coupe à tous ceux de son Ordre qui étaient là ; et les Confesseurs également prièrent tous et dirent : « Seigneur, nous vous offrons pour elles tous nos travaux en supplément. » A la fin elle pria les Vierges sacrées, s'étonnant toutefois qu'elles fussent à la dernière place. Et les Vierges lui dirent : « Tu dois voir que nous n'en sommes pas plus éloignées de Dieu. » Puis elles prièrent, disant : « Nous vous prions, vous, Époux, Roi et Agneau plein de douceur, pour une famille de Vierges. »

On enleva cette table, et toutes les Vierges se levèrent devant le Seigneur, qui se levant lui-même mena avec elles une ronde pleine d'allégresse, toutes chantant des chants nouveaux très-doux, où il était fait mention de la Congrégation. La Sœur M. apparut aussi devant le Seigneur¹, et du Cœur du Seigneur partait un rayon jusqu'à son cœur, à cause du don spécial d'amour qu'elle avait.

CHAPITRE IX.

9. BIENHEUREUX SONT CEUX-LA QUI VIVENT POUR SERVIR LE SEIGNEUR.

UNE autre fois, pendant que le Convent communiait, et que cette servante de Dieu à cause de la maladie ne pouvait s'y joindre, elle pria le Seigneur

1. Probablement la sœur Mechtilde.

de lui donner au moins quelque chose des miettes de sa table. Il lui sembla aussitôt que le Seigneur était assis à une grande table avec tous les Saints, lui présentant des miettes en forme de globules d'or et de gemmes, c'est-à-dire, qu'il lui communiquait heureusement sa joie et sa béatitude. Après cela la Reine, la Mère du Seigneur, remplissant ses deux mains, donna le tout à l'âme ; tous ensuite avec grande joie firent de même. Or, à cette table, les Vierges à cause de leur spéciale prérogative, étaient assises en face du Seigneur, afin que contemplant la face et la beauté de leur Époux, elles en reçussent plus de douceur, et y puisassent plus librement des délices. Et l'âme s'étant approchée d'elles pour en recevoir quelque chose, elles lui dirent : « Ah ! vous êtes bienheureux, vous qui vivez encore sur la terre et pouvez y acquérir toujours de nouveaux mérites ! Si l'homme savait ce qu'il peut acquérir de mérites en un jour, il s'éveillerait aussitôt comme d'un sommeil, son cœur se dilaterait tant de joie de ce que jour aurait encore lui, en lequel il pourrait vivre pour Dieu et augmenter ses mérites pour la gloire de Dieu, qu'il en deviendrait plus allègre et plus courageux à tout ce qu'il devrait faire ou souffrir en ce jour. »

CHAPITRE X.

10. DIEU ACCORDE LA PLUIE A SA PRIÈRE.

COMME une grande sécheresse désolait toute la contrée, attendu qu'il n'avait pas plu depuis long-

9***

temps, elle pria le Seigneur de faire tomber sur la terre une pluie fécondante ; et le Seigneur lui répondit : « Aujourd'hui je vous donnerai de la pluie. » Mais elle, qui voyait partout une extrême sérénité et le soleil dans le même état, conçut quelque doute ; cependant lorsque le soir fut arrivé, selon la promesse du Seigneur, il tomba une pluie fécondante.

CHAPITRE XI.

11. A RAISON DE SES MÉRITES LE SEIGNEUR PROTÈGE LE MONASTÈRE.

EN un autre temps, comme nous redoutions beaucoup la présence du roi qui se trouvait à peu de distance de notre monastère¹, elle pria le Seigneur pour que lui, le Roi de tous les rois, daignât nous protéger de sa bonté paternelle contre les dommages que pouvait nous causer l'armée du prince ; et le Seigneur lui dit : « Tu n'en verras pas un seul de cette armée. » Mais elle pensait que si elle ne les voyait pas, toutefois le monastère pourrait en souffrir. Le Seigneur lui dit : « Pas un seul n'approchera de votre monastère ; et je vous défendrai avec tendresse d'eux tous. » Ce qui eut lieu ; car le Seigneur nous garda si miséricordieusement, que nous ne reçûmes d'eux aucun dommage, bien que beaucoup d'autres monastères en eussent grandement souffert.

1. Dans la guerre de l'empereur Adolphe contre les fils d'Albert de Saxe, en 1294.

CHAPITRE XII.

12. A CAUSE D'ELLE LE SEIGNEUR REND LA PAIX.

COMME il s'était élevé entre nos Barons une grande guerre, et que notre monastère en souffrait beaucoup, elle supplia le Seigneur pour qu'il apaisât toutes ces querelles et changeât en mieux l'état des affaires. Le Seigneur lui répondit : « Je changerai tout en bien. » Ce qui arriva, la paix ayant été bientôt rétablie, toute cette tribulation par la bonté du Seigneur fit place à la tranquillité.

CHAPITRE XIII.

13. COMMENT DIEU L'APPELA.

UN dimanche, comme la maladie l'empêchait de communier, et qu'elle n'en était pas peu affligée, elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur, que voulez-vous maintenant que je fasse ? » Il répondit : « Viens, du cœur au Cœur par l'amour ; viens, de la bouche à la bouche par le baiser ; viens, de l'esprit à l'esprit par l'union. » Elle se mit alors à songer ce que c'était que de venir de l'esprit à l'esprit ; et le Seigneur lui

dit : « Quiconque renonce à sa volonté, et dans tout ce qui lui arrive d'heureux ou de contraire préfère ma volonté à sa volonté, celui-là vient de l'esprit à l'esprit par l'union, et en lui s'accomplira ce qui est écrit : Celui qui s'attache à Dieu devient avec lui un même esprit. »

Alors elle se mit à prier pour prévenir un malheur qu'elle redoutait pour le monastère, afin qu'il daignât par sa clémence l'en préserver. Et le Seigneur lui répondit : « Tu es ma joie et je suis la tienne ; tant que tu vivras et que tu feras la joie de mon Cœur, le monastère n'éprouvera jamais de tels accidents. » L'âme reprit : « Ah ! mon bien-aimé, pourquoi ainsi parler, lorsqu'il n'y a rien de bon en moi ? » Il répondit : « Si l'on mêle du vinaigre à du miel celui-ci perdra sa douceur ; mais la mienne ne se mêlera jamais jusqu'à disparaître ».

Voyez, bien-aimés, de quelle force est la prière du juste, de quelles grâces Dieu fait part aux hommes à cause de ses amis : vraiment ils sont extrêmement honorés vos amis, ô Dieu ; on ne peut jamais assez les aimer et les révéler, eux qui apaisent si souvent votre colère contre nous, et de plus nous comblent de bienfaits. *Qui donnera des eaux à notre tête et à nos yeux des fontaines de larmes*, (JÉRÉM. IX, 1.) pour pleurer dignement celle qui intervenait ainsi pour nous par amour, et que nous avons perdue ; pour elle le Dieu tout-puissant nous a tant de fois épargnées, tant de fois nous avons ressenti le fruit de ses prières ! Tout embrasée du feu de l'amour divin, comme un charbon ardent, elle excitait à aimer Dieu. Hélas ! où trouverons-nous la pareille, maintenant qu'elle est entrée dans les puissances du Seigneur, qu'elle a été

introduite dans la chambre nuptiale du Roi suprême pour reposer à l'ombre de son bien-aimé ¹ ?

CHAPITRE XIV.

14. COMMENT DOIT ÊTRE ÉLUE L'ABBESSE.

L'ABBESSE du monastère, personne tout à fait selon le cœur de Dieu, étant devenue vieille, cette pieuse et fidèle Vierge pria le Seigneur de pourvoir le monastère d'une autre qui lui fût agréable. Et le Seigneur dit : « Le jour où vous voudrez élire l'Abbesse faites chanter la messe du Saint-Esprit ; que toute la Congrégation sans exception se mette en prières, et que toutes prient Dieu, puisqu'il connaît toutes choses avant qu'elles n'arrivent, de leur inspirer d'élire celle qu'il a destinée de toute éternité pour cet office. Qu'on établisse une personne sage et craignant Dieu, à laquelle chacune après la prière finie déclare qui elle élit ; ce qu'elle écrira soigneusement. Que les Sœurs ne se communiquent pas entre elles qui elles veulent, et ne fassent pas leur élection pour des motifs d'amitié personnelle, mais selon le bon plaisir de Dieu, autant qu'elles peuvent le reconnaître. Après cela, qu'on y établisse sept personnes sages et craignant Dieu, qui parmi toutes les élues en choisissent une, et qu'en attendant tout le Convent soit en

1. Ces regrets ne peuvent avoir été exprimés ainsi que par sainte Gertrude, l'amie et la confidente de sainte Mechtilde, qui s'efface ainsi devant celle qu'elle devait encore surpasser en grâces divines.

prières, afin qu'elles s'accordent sur une seule. Que si cet accord ne peut s'établir, qu'on en réfère au Prévôt, qui alors présidera au lieu et place de Dieu, et qu' alors on reçoive celle qu'il mettra ainsi à leur tête, et qu'on la confirme comme si elle était donnée de Dieu. Les officiers majeurs, tels que le Prévôt et la Prieure, peuvent être élus en la même forme ¹. »

CHAPITRE XV.

15. COMMENT ON PEUT RENOUVELER SES ENGAGEMENTS.

COMME une fois dans l'amertume de son âme elle repassait toutes ses années, se disant combien elle avait vécu avec négligence, combien les grâces qu'elle avait reçues gratuitement de Dieu, et même sa consécration à Dieu comme épouse, avaient reçu de taches par ses péchés, le Seigneur lui dit : « Si l'on te donnait le choix, lequel préférerais-tu, ou d'acquérir par toi-même à force d'œuvres et de vertus tous les dons que je t'ai conférés, ou de les recevoir tout gratuitement de moi ? » Elle répondit : « Je fais plus de cas, mon Seigneur, du moindre don que vous m'accorderez que si je pouvais au prix des plus grands travaux et

1. Il est probable que l'Abbesse qui devait être ainsi remplacée à cause de son grand âge, ne fut pas l'abbesse Gertrude sœur de sainte Mechtilde, morte à l'âge de 59 ans, mais Sophie de Mansfeld, que sa mauvaise santé obligea à se démettre, et qui après un interrègne fut remplacée par Jutta de Halberstadt, lorsque déjà sainte Mechtilde était décédée.

de toutes les vertus obtenir tous les mérites des Saints. » Le Seigneur reprit : « Pour cela sois bénie pour l'éternité. » Puis il ajouta : « Si tu veux renouveler tes engagements, approche de mes pieds, rendant grâces pour la robe d'innocence que je t'ai gratuitement conférée, car tu ne l'avais en aucune manière méritée ; priant que ma très-parfaite innocence corrige tout ce qu'il y a de vicié en toi. De là rends grâces à mes mains pour toutes mes actions où j'ai mérité pour toi, et aussi pour les tiennes opérées en toi par moi. Ensuite, dans la fournaise de mon Cœur divin reforme l'anneau de ta foi et de ton amour, comme l'or éprouvé dans le fourneau, et laves-en la pierre dans l'eau et le sang de mon Cœur, afin qu'il en reprenne sa valeur et son éclat. »

Cependant l'âme désirant louer Dieu d'une manière ineffable pria Dieu le Père afin qu'il daignât se rendre sa propre louange la plus élevée, dans ce sens que la très-sainte Trinité se donne et reçoit réciproquement la louange la plus digne. Et le Seigneur voulant satisfaire son désir prit le cœur de l'âme, comme un verre de cristal de forme triangulaire, et tout orné d'or et de gemmes ; par là était désignée cette louange ineffable de l'adorable Trinité, et il buvait sa propre louange avec une grande volupté. Il le présenta ensuite à ses Saints pour qu'ils eussent part à la même faveur ; et aussitôt elle vit venir une multitude de ces âmes qui burent avec une grande joie dans ce verre. Elle en vit boire qui n'étaient pas encore entièrement purifiées ; et comme elle en était surprise, le Seigneur lui dit : « Ce que tu vois en ce moment ne se fait pas dans le ciel véritable ; mais en me voyant, moi en qui sont toutes les créatures, tu vois

aussi toutes choses comme si elles t'étaient présentes. »

Elle vit également l'âme d'un certain Religieux ; et comme elle lui demandait pourquoi il n'était pas au ciel, le Seigneur répondit : « Il se jugeait plus sage que son supérieur, dont les actes n'obtenaient pas son approbation, prétendant qu'il saurait mieux faire. Ce fut là son plus grand empêchement après la mort ; car un Religieux n'est jamais tellement entendu qu'il ne soit obligé de se soumettre à son Supérieur en toute humilité, et de se rendre à sa volonté en tout ce qui est bon. Mais après, ayant prié de nouveau le Seigneur pour l'âme de ce Convers, elle vit cette âme dans une grande clarté, et surpasser en gloire les autres Convers autant que les prêtres se distinguent par leur dignité au-dessus du commun peuple. Il avait mérité cette faveur pour le zèle et la dévotion qu'il avait eue de servir à l'autel autant qu'il le pouvait, et d'aider aux prêtres en chantant ou en les servant.

CHAPITRE XVI.

16. COMMENT LES JEUNES NOVICES DOIVENT SE COMPORTER.

AVEC la charité bienveillante qui la faisait se souvenir de tous, elle pria aussi le Seigneur pour les Novices, afin qu'il les confirmât dans la profession de la Religion et d'une vraie sainteté, et elle reçut pour elles de Dieu cette réponse : « *Je mar-*

cherai au milieu d'elles, et j'habiterai en elles, et elles seront mon peuple. » (II. COR. VI, 16.) Je marcherai au milieu d'elles, par leurs saints désirs et leur bonne volonté ; et j'habiterai en elles, par l'union de l'amour ; et elles seront mon peuple par leur bonne et louable conversation, et par le profit et l'accroissement de la sainte Eglise. Car tous ceux qu'elles attireront par leur bon exemple, leurs vertus, leurs instructions, et qu'elles gagneront par leurs prières, celles qu'elles feront pour le progrès de l'Eglise, pour la conversion des pécheurs, pour la délivrance des âmes de leurs peines, tous seront comptés au nombre de leur peuple. »

« Qu'elles s'appliquent en outre aux pratiques suivantes : Qu'elles prient souvent et avec dévotion ; qu'elles lisent et écoutent avec plaisir la sainte Ecriture ; qu'elles travaillent avec soin ; qu'elles observent diligemment l'obéissance et la règle avec tout ce qui est établi pour elles ; qu'elles gardent partout l'humilité, ne se comparant à personne et ne méprisant personne. Pendant qu'elles prieront ainsi, je leur enseignerai ma divine volonté et tout ce qui leur est nécessaire, et dans la lecture je leur ferai goûter ma suavité ; dans leurs travaux je les sanctifierai ; dans l'obéissance et l'observance régulière je leur compatirai et les aiderai ; et dans leur humilité je reposerai en elles ».

CHAPITRE XVII.

16. COMMENT LE CHRIST LES REÇOIT QUAND ELLES
FONT PROFESSION.

Au jour de leur profession, celle-ci ayant encore prié pour elles, le Seigneur lui dit : « Elles doivent me prier pour que je leur donne les yeux de l'intelligence, avec lesquels elles pourront me voir et reconnaître tout ce qui leur est salutaire ; les oreilles de l'obéissance, prêtes à tout commandement et volonté de leur Supérieur ; la bouche aussi de la sagesse, afin qu'elles sachent proférer ma louange, enseigner et dire ce qui convient au prochain. Qu'elles postulent encore pour qu'il leur soit donné un cœur aimant, avec lequel elles m'aiment et aiment purement tout en moi et pour moi ; et aussi les mains des bonnes œuvres, afin que tout ce qu'elles feront soit fait avec soin et attention. »

Comme on récitait pour elles la Litania, celle-ci vit la bienheureuse Vierge Marie, et ensuite chacun des Saints qui s'y trouvaient nommés, prier avec révérence à genoux le Seigneur pour elles. Et tandis qu'elles faisaient leur profession Jésus-Christ, notre Seigneur, les reçut aimablement dans ses bras, leur présentant la main droite pour les soutenir dans leur vœu, et les protéger contre les maux. Lorsqu'elles s'approchèrent à la communion il donna à chacune un très-doux baiser par lequel toutes se trouvèrent unies à lui dans une heureuse union.

CHAPITRE XVIII.

17. COMMENT LE SEIGNEUR RETIENT CEUX QUI
S'ENGAGENT A LUI.

TOUCHÉE une fois de compassion pour une personne qui sur un point ne pouvait pleinement s'accorder avec la volonté de son Supérieur, elle pria le Seigneur pour qu'il daignât illuminer cette personne de sa grâce, et l'incliner à l'obéissance. Et voilà qu'elle vit le Seigneur Jésus debout tenant embrassée de son bras droit cette personne pour qui elle priait, et disant : « Du moment qu'elle m'a consigné sa volonté propre entre les mains de ses Supérieurs, je l'ai reçue dans mes bras et je ne la lâcherai plus pour qu'elle s'en aille, à moins que d'elle-même elle ne retourne en arrière et ne se dérobe à moi ; que si elle le fait, elle ne pourra plus revenir à sa première place sans se baisser. » De ces paroles elle comprit que Dieu, au jour de la profession de chaque Religieux, le prend dans son sein paternel, et ne le quitte plus, à moins que cette personne, ce dont elle soit préservée, ne contrecarre l'obéissance de propos délibéré. Alors elle se dérobe en quelque sorte à la main du Seigneur, qui ne pourra plus la reprendre jusqu'à ce que, par une vraie pénitence et une digne satisfaction, elle se prosterne humblement devant Dieu et promette solennellement d'obéir désormais.

CHAPITRE XIX.

18. COMBIEN IL EST UTILE DE BRISER
SA VOLONTÉ PROPRE.

ELLE fut priée un jour par une personne d'offrir à Dieu une chose difficile, qu'elle avait accomplie pour l'amour de Dieu en résistant à sa propre volonté. Et comme elle s'en acquittait, il lui sembla que de la boîte, où était renfermé le corps du Christ, sortait un tout petit enfant, qui en un moment devint une vierge très-belle, laquelle signifiait la volonté de Dieu : certaines personnes s'en étant approchées, la regardaient avec les regards les plus tendres, l'embrassaient et conversaient avec elle ; c'étaient celles qui s'appliquent à conformer en toutes choses leur volonté à la volonté divine, aussi bien dans la prospérité que dans l'adversité, et à obéir aux commandements des Supérieurs. Sur un autre point apparaissait un servent de cuisine, couvert d'habits tout noircis ; par qui était figurée la volonté propre, et le sens de la singularité. Ce dégoûtant servent s'efforçait d'éloigner ces personnes de cette belle vierge, et d'attirer leurs regards ; et quelques-unes n'en faisant nul cas se remirent à regarder cette vierge ; mais d'autres se tournant vers lui, lui souriaient, s'entretenaient et chuchotaient avec lui. Par celles-ci on doit entendre les âmes qui parfois se détournent de la volonté de Dieu, suivent leur propre volonté, et préfèrent abonder dans leur propre sens que de suivre les avis de leurs Supérieurs. Si elles ne

retournent par la pénitence vers cette vierge, savoir, la volonté de Dieu, il faudra qu'elles souffrent de la pauvreté avec ce misérable valet ; parce que la volonté propre n'enfante rien au spirituel qu'une éternelle indigence.

CHAPITRE XX.

19. DU LIBRE ARBITRE DE L'HOMME.

ELLE vit une fois le Seigneur Jésus, et devant lui un homme debout ; dans le Cœur divin il y avait une roue qui tournait continuellement, avec une longue corde qui allait du Cœur de Dieu au cœur de l'homme où se trouvait aussi une roue qui tournait. Cet homme désignait tous les hommes, et la roue signifiait que Dieu a communiqué de son libre arbitre à l'homme le libre arbitre qu'il a de se tourner au bien ou au mal. La corde signifie la volonté de Dieu qui attire l'homme toujours au bien et jamais au mal. Cette corde donc va du Cœur de Dieu au cœur de l'homme ; et plus la roue tourne, plus l'homme se rapproche de Dieu ; mais s'il choisit le mal, la roue détourne, et l'homme s'éloigne de Dieu ; que s'il persévère dans le mal jusqu'à la mort , alors la corde casse, et il tombe dans la damnation éternelle. Mais s'il se relève par la pénitence, Dieu, qui est toujours disposé à l'indulgence, reçoit de nouveau l'homme en sa grâce , la roue tourne comme auparavant, et avec la grâce l'homme se rapproche de Dieu.

CHAPITRE XXI.

20. IL EST UTILE A L'HOMME DE REFRÉNER SES SENS
EN CE QUI PEUT NUIRE.

UNE fois dans une affection spirituelle, elle dit à Dieu entre autres choses : « Que j'aimerais à être votre captive ! » le Seigneur répondit ainsi : « Celui qui veut être mon captif sur la terre, doit retenir ses yeux de tout ce qui est illicite et inutile, et les enchaîner ; et moi dans la gloire céleste j'ouvrirai les yeux de cette personne, en lui révélant la clarté de ma face et la manifestation de ma gloire, et je me montrerai à elle avec tant de délices que toute la milice des cieux en sera dans l'allégresse et l'admiration. Semblablement, celui qui tient captives ses oreilles en les détournant d'entendre quoi que ce soit d'inutile ou de nuisible, je lui chanterai avec ma voix mélodieuse pendant l'éternité une mélodie d'une gloire toute particulière. Celui aussi qui refrène sa bouche de toutes paroles oiseuses ou nuisibles, je la lui ouvrirai si excellemment pour ma louange qu'il célébrera ma gloire avec plus de distinction que les autres. Celui qui interdit également à son cœur toutes pensées vaines ou mauvaises, et désirs nuisibles, sera doté par moi avec tant de libéralité, qu'il m'aura en sa puissance avec tout ce qu'il voudra, et que son cœur tressaillira éternellement d'une liberté et de délices singulières dans mon divin Cœur. Et celui qui se lie les mains pour ne faire aucune œuvre de péché, je le délivrerai de tout travail

avec tant de gloire, je lui donnerai le repos éternel, et j'exalterai ses bonnes œuvres unies aux miennes avec tant d'honneur, que toute la cour céleste en recevra un nouveau surcroît de joie. »

CHAPITRE XXII.

21. COMBIEN EST BONNE LA PRIÈRE EN COMMUN.

DANS une nécessité du monastère, comme le Convent confiait le Psautier qu'il avait récité à la servante du Christ, afin qu'elle l'offrit à Dieu, elle dit à son Ange : « Eh bien, cher Ange, qui connaissez comme vous êtes connu, tandis que je ne connais qu'en partie, présentez, je vous en prie, cette prière à votre Roi que vous assistez dans la gloire et les délices. » L'Ange répondit : « Je ne connais nullement comme je suis connu ; parce que celui qui m'a fait connaît comme puissance suprême, comme sagesse suprême, comme amour suprême, et moi je ne connais que comme créature. Je me réjouis de présenter à mon Dieu ton message, plus qu'une mère ne pourrait jamais se réjouir de voir son fils unique comblé d'honneurs et de richesses. » L'Ange alors offrit ces prières à Dieu en grande joie et révérence comme sur un linge tout blanc, sous la forme d'alouettes vivantes. Quelques-unes de ces alouettes essayèrent de voler au-dessus du linge, mais après s'être un peu élevées elles s'y replacèrent ; d'autres s'envolant vinrent se reposer sur le sein du Seigneur ; et d'autres volant à sa bouche lui donnaient des baisers. Et le Seigneur

dit : « Autant il y a de personnes qui ont récité ces prières, autant de fois je les regarderai des yeux de ma miséricorde, et j'inclinerai vers elles les oreilles de ma clémence. »

CHAPITRE XXIII.

22. COMMENT NOTRE-SEIGNEUR SUPPLÉE POUR L'HOMME CE QUI LUI MANQUE.

CETTE servante de Dieu priait pour une personne qui s'était plainte à elle de la peine intérieure qu'elle ressentait de ne pas aimer assez Dieu, et de ne pas le servir avec assez de dévotion. Elle en conçut elle-même une grande tristesse, se croyant de tout point inutile, puisque Dieu qui lui avait conféré de si grands bienfaits, n'était aucunement aimé par elle comme il devait l'être. Et le Seigneur lui répondit : « Allons, ma bien-aimée, ne t'afflige pas : tout ce qui est à moi est à toi. » Elle lui dit : « Si vraiment ce qui est à vous est à moi, votre amour est donc mon amour, ce que vous êtes vous-même, ainsi que dit Jean : *Dieu est amour*. (JEAN. IV. 16.) Je vous offre donc cet amour afin que par lui soit suppléé tout ce qui me manque. » Ce que le Seigneur accepta avec plaisir, et il dit : « Tu feras très-bien de la sorte, et lorsque tu voudras me louer ou m'aimer, et que tu ne pourras l'accomplir d'un désir perpétuel, tu diras : « Bon Jésus, louange à vous : suppléez, je vous prie, tout ce qui me manque, suppléez-le pour moi. » Mais si tu veux aimer, tu diras : « Bon Jésus, je vous aime ;

et pour ce qui est en moins dans moi, je vous prie d'offrir pour moi au Père l'amour de votre Cœur. » Et tu diras à la personne pour laquelle tu pries de faire de même, et si elle y revient mille fois par jour, autant de fois je l'offrirai au Père, parce que je ne peux ni me lasser ni m'ennuyer. »

CHAPITRE XXIV.

23. CE QU'ON DOIT FAIRE DANS LA TRISTESSE.

DE même, comme elle priait pour une autre, elle reçut de Dieu cette réponse : « Qu'elle lise souvent ce verset : « Vous êtes béni, Adonaï (Seigneur), au firmament du ciel, louable et glorieux, et superxalté dans les siècles, vous qui avez fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. » Et s'il lui vient à l'esprit qu'elle n'est pas du nombre des élus, qu'elle fasse comme un homme qui serait dans une vallée obscure. Si cet homme était désireux de voir le soleil, il monterait de la vallée sur la colline, et sortirait ainsi des ténèbres. Elle de même, lorsqu'elle est plongée dans les ténèbres de la tristesse, qu'elle gravisse la montagne de l'espérance, et qu'elle se regarde des yeux de la foi, moi, le céleste firmament dans lequel sont fixées comme des étoiles les âmes de tous les élus. Et malgré que ces étoiles soient obscurcies par les nuages du péché et les brouillards de l'ignorance, elles ne peuvent toutefois s'obscurcir dans leur firmament, c'est-à-dire, dans ma divine clarté ; parce que les élus, bien que parfois enveloppés de péchés énor-

mes, sont toujours regardés par moi dans la charité en laquelle je les ai élus, et dans cette clarté où ils doivent parvenir. C'est pourquoi il est bon qu'on se rappelle souvent avec quelle bonté gratuite on a été élu par moi, par quels secrets et merveilleux jugements je tiens pour un juste celui qui est en plein péché, avec quel amour je l'ai regardé, et j'ai ainsi changé en bien tout ce qui était mal en lui, et qu'on me bénisse moi l'éternel firmament des élus. Ensuite, qu'à cette parole : Que tous tes Anges et tes Saints te bénissent, on désire me bénir pareillement avec tous les Anges et les Saints. »

CHAPITRE XXV.

24. COMMENT ON DOIT CONFIER A DIEU TOUTES SES PEINES.

- **D**E même, comme elle priait pour une autre, elle entendit Dieu lui faire cette réponse : « Lorsqu'on a quelque peine, qu'on se prosterne à mes pieds, et que là on dépose son fardeau en me le recommandant par cette prière : *Respice, quæsumus, Domine, super me famulam tuam, pro qua Dominus noster Jesus Christus non dubitavit manibus tradi nocentium et crucis subire tormentum, Per eundem Christum Dominum nostrum. Amen.* Regardez, nous vous prions, Seigneur, sur votre servante, pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas hésité à se livrer aux mains de ses ennemis et souffrir le supplice de la croix ; par le même Christ Notre-Seigneur. Ainsi-soit-il.

Qu'elle prie pour que je la regarde des yeux de ma miséricorde, que j'éclaire son âme, afin qu'elle puisse reconnaître pour quelle raison et avec quel amour j'ai permis qu'il lui en advînt de la sorte et qu'ainsi elle souffre avec patience pour ma gloire tout ce qui lui est contraire. Ensuite qu'elle vienne à mes mains, récitant le Répons : *Emitte, Domine, sapientiam*, etc., priant pour que la divine Sagesse soit sa coopératrice et son aide, afin qu'elle puisse supporter cette peine pour la gloire de Dieu, pour sa propre utilité, et pour l'avantage de tout l'univers. Troisièmement, qu'elle s'approche de mon Cœur en récitant : *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio*, etc.; puis : *O admirabile pretium*, etc. O merveilleuse condescendance de votre bonté pour nous, ô dilection inestimable de charité ! pour racheter l'esclave, vous avez livré le Fils ! O prix admirable avec lequel a été rachetée la captivité du monde, les barrières infernales ont été brisées, et les portes de la vie ouvertes pour nous ! Priant afin que par l'amour de mon Cœur divin, qui m'a fait me charger des fardeaux de tous les hommes, je lui fasse à elle supporter ce fardeau de sa tristesse avec gratitude et affection. »

CHAPITRE XXVI.

25. COMMENT ON DOIT OFFRIR A DIEU SON CŒUR DANS LA TRIBULATION.

UNE autre fois qu'elle priait pour une personne qui désirait recevoir l'assurance qu'elle serait toujours

avec Dieu, elle vit l'âme de cette personne à genoux devant le Seigneur, lui présentant son cœur comme une coupe avec deux anses, qui figuraient la volonté et le désir, et qu'elle tenait pour présenter son cœur à Dieu. Le Seigneur l'acceptant volontiers, le mit en son sein ; puis il prit alternativement dans deux urnes qu'il avait à ses côtés, l'une d'or à droite, et à gauche l'autre d'argent, mélangeant le tout ensemble ; dans l'urne d'or était la douceur de la divinité, et dans celle d'argent les travaux de son humanité. Il verse donc l'un et l'autre dans le cœur de l'homme, quand il lui fait sentir au milieu de la tribulation les douceurs de la consolation divine, et qu'il lui donne en soulagement les travaux de son humanité.

Et le Seigneur dit : « Quand l'homme est dans la peine, si dès le commencement il voulait m'en désaltérer, j'en boirais, et alors au contact de ma bouche, j'y répandrais tant de douceur, qu'elle en serait ennoblie, et ne serait pour lui jamais perdue. Mais si c'est l'homme qui y boit le premier, il la corrompt, et plus il y boit, plus elle devient amère, en sorte qu'il n'est plus convenable que j'y boive moi-même, à moins qu'elle ne soit purifiée par la pénitence et la confession. » Glose : Quand un homme est dans la peine, il devrait aussitôt offrir à Dieu toute sa peine, et il lui enverrait la douceur de sa consolation, l'animerait à la patience, et ne permettrait pas que cette peine fût jamais perdue pour lui. Et si après cela l'homme par fragilité y revenait, soit en y pensant ou en en parlant, il devrait effacer cela bien vite par la pénitence ; mais quand il veut porter sa peine tout seul, il tombe dans l'impatience, et plus il s'en occupe, soit qu'il en parle, ou qu'il y pense, plus elle lui devient amère et pe-

sante ; et quand ensuite il revient à soi, il n'ose plus déjà l'offrir à Dieu, car il y aurait inconvenance. Toutefois qu'il ne perde pas encore confiance, mais quand il l'aura purifiée dans la confession et la pénitence, qu'il l'offre à Dieu avec un cœur contrit et humilié.

Après cela, le Seigneur embrassa cette personne avec tendresse, en disant : « Personne ne m'enlèvera jamais ton âme. » Puis la bénissant, il fit sur elle le signe de la croix en disant : « Que ma divinité te bénisse, que mon humanité te fortifie, que ma tendresse te réchauffe, et que mon amour te conserve ! »

CHAPITRE XXVII.

26. COMMENT L'ÂME JOUA AUX DÉS AVEC LE SEIGNEUR.

UNE autre fois, comme elle priait la bienheureuse Vierge Marie pour la même, il lui sembla que la bienheureuse Vierge lui remettait trois dés en lui disant : « Va les lui donner de ma part, afin qu'elle s'en serve pour jouer avec mon Fils : l'époux aime en effet à jouer avec son épouse et à lui gagner au jeu des anneaux, des bijoux ou quelque ouvrage gentil de sa façon ; et de son côté, elle en fait autant pour avoir ce qui est à son époux. » Alors celle-ci divinement inspirée, comprit que le point un du dé signifiait la bassesse et le néant de l'homme, qu'il met au jeu contre le Christ, lorsqu'il offre au Christ avec un

profond mépris de lui-même toutes ses contrariétés, choisissant de se soumettre à toute créature ; alors on gagne au Christ ce qu'il a, lorsqu'il donne à l'âme toute l'élévation et les honneurs qu'il a reçus du Père, dans l'abaissement où il s'est humilié pour l'homme sur la terre, jusqu'à pouvoir dire : *Je suis un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.* (Ps. xxi. 6.)

Les deux points signifient le corps et l'âme que l'âme met au jeu, lorsqu'elle accomplit par amour toutes ses œuvres tant spirituelles que corporelles, pour la gloire et la louange du Christ, en échange de quoi il lui donne à son tour toutes les œuvres de sa divinité et de son humanité. Les trois points sont les trois puissances de l'âme, savoir, la mémoire, l'entendement et la volonté, que l'âme jette au jeu quand elle règle ces trois puissances selon le bon plaisir de Dieu ; mais elle gagne ce qui est à son Époux, lorsque par la grâce du Christ elle représente irréprochable en elle-même l'image de la sainte Trinité, d'après laquelle elle a été créée. Les quatre points sont amenés par l'âme quand elle se confie toute à Dieu, en la prospérité comme en la contrariété, pour le présent et pour l'avenir ; le Christ y apporte ce qu'il a, lorsqu'il soumet à l'âme et met à son service les quatre parties du monde avec tout ce qu'elles contiennent, qu'il gouverne par sa sagesse et sa puissance. Les cinq points sont les cinq sens de l'âme, qu'elle met au jeu quand elle use de ses sens selon le bon plaisir de Dieu ; et le Christ donne à l'âme ses cinq plaies, qu'il a reçues pour son amour et pour son salut, avec tout le fruit de sa passion. Les six points sont les six âges de l'homme, et l'âme les amène quand elle confesse avoir

vécu mal et négligemment tous les jours de sa vie ; et par contre le Christ bénignement met en ce jeu sa très-sainte vie et conversation sur la terre avec toute la perfection de ses vertus.

CHAPITRE XXVIII.

27. QUE L'ÂME DOIT CHERCHER TOUT CE QU'ELLE DÉSIRE DANS LE CŒUR DIVIN.

ELLE priaît, comme on le lui avait demandé, le Seigneur pour une personne, afin qu'il lui donnât un cœur pur, humble, désireux, aimant et spirituel. Pour tout cela elle reçut cette réponse : « Qu'elle cherche dans mon Cœur tout ce qu'elle veut et dont elle a besoin, et qu'elle me demande de le lui donner, à la façon d'un enfant qui demande à son père tout ce qu'il désire. Veut-elle la pureté : qu'elle recourre à mon innocence ; l'humilité, qu'elle la prenne chez moi ; qu'elle s'acquiète encore l'esprit de désir au même fonds, et s'empare avec confiance de mon amour et de toute ma religieuse et divine façon d'agir en ma vie. » Alors celle-ci lui dit : « Mon Seigneur, je vous demande d'en agir miséricordieusement avec elle à ses derniers moments, en lui donnant l'assurance de rester avec vous. » A quoi le Seigneur répondit : « Quel est l'homme sage qui jetterait et détruirait un trésor aimé, acquis à force de travail ? J'ai sanctifié dans mon humanité toute son humanité, et vivifié au baptême de mon Esprit tout ce qui est spirituel chez elle. Qu'elle se tienne

done à moi en ces deux points ; qu'elle me confie tout ce qui est de l'homme, comme sont les tentations et toutes les contrariétés ; qu'elle me le confie uni à mon humanité ; et qu'elle dirige vers moi seul toutes ses affections spirituelles, telles que l'espérance, l'amour et la joie ; et de la sorte je ne l'abandonnerai jamais. »

CHAPITRE XXIX.

28. COMMENT ON PEUT, PAR LA LOUANGE, RÉPARER SES NÉGLIGENCE.

D E même, comme elle priait pour une personne dans la tribulation, elle la vit debout devant le Seigneur, et le Seigneur disant : « Je lui remets maintenant tous ses péchés, mais il réparera ses péchés et ses négligences par la louange. Ainsi, lorsqu'on dit à la Préface ces paroles : *Per quem majestatem tuam laudant Angeli*, Par qui les Anges louent votre majesté ; qu'il me loue en union de cette louange supérieure des cieux, en laquelle l'adorable Trinité loue et est louée réciproquement ; cette louange, qui découle d'abord en la bienheureuse Vierge Marie, puis en tous les Anges et les Saints ; et qu'il récite un *Pater*, qu'il offrira uni à cette louange que le ciel et la terre et toute créature emploient à me louer et à me bénir ; demandant que par moi, Jésus-Christ, Fils de Dieu, soit acceptée sa prière, moi, par qui tout ce qui est offert à Dieu le Père, monte à lui en sa suprême complaisance. C'est

ainsi que par moi se trouveront réparés et suppléés tous ses péchés et toutes ses négligences. »

Si quelque autre personne en agit de même, qu'elle croie pieusement qu'elle recevra la même grâce, parce qu'ainsi que l'a dit plus haut le Seigneur : Il est impossible que l'homme n'obtienne pas tout ce qu'il a cru et espéré. »

CHAPITRE XXX.

29. COMMENT DIEU SE REVÊT DE L'ÂME.

UNE Sœur se trouvant malade un jour de fête, cette Vierge du Christ par un sentiment de tendresse pria le Seigneur pour la malade, lui faisant de tendres reproches de ce qu'il rendait malade sa bien-aimée qui le servait, comme il le savait, avec tant de ferveur au Chœur. Le Seigneur lui répondit : « Et pourquoi ne me serait-il pas permis de m'amuser gaiement avec ma bien-aimée lorsque je le voudrai ? Quand une personne est malade, je me revêts de son âme comme d'une robe d'honneur, et ainsi dans la joie de mon Cœur je viens devant mon Père, rendant grâces et louanges pour toutes les peines qu'elle endure. » Et il ajouta : « Quiconque désire que je me revête de son âme, le matin en se levant doit soupirer vers moi, de tout le cœur qu'il peut, désirant que j'opère en lui toutes les œuvres qu'il doit accomplir en ce jour. Et ainsi m'aspirant en lui par ce soupir, il deviendra mon vêtement ; et de même que l'âme anime et régit le corps, ainsi l'âme qui vit de moi opérera tout pour moi. »

Le Seigneur dit encore : « L'effet des soupirs est grand, à ce point qu'on ne soupire jamais vers Dieu sans s'en rapprocher davantage. Les soupirs qui proviennent de l'amour ou du désir qu'on a de moi ou de ma grâce, opèrent trois biens dans l'âme : d'abord, ils fortifient l'âme, ainsi qu'une bonne odeur refait et fortifie l'homme ; secondement, ils l'illuminent, comme le soleil éclaire une maison auparavant obscure ; ils la dulcifient, en sorte que tout ce qu'elle fait ou souffre est pour elle d'une douce saveur. Mais le soupir qui provient de la contrition des péchés, comme un bon ambassadeur, réconcilie l'âme avec Dieu, obtient la grâce au coupable, et rassérène la conscience troublée. »

Alors celle-ci se mit à réfléchir comment pouvait s'accomplir cette parole : *A quelque heure que le pécheur soupire j'oublierai toutes ses iniquités*, (EZECH. XVIII.) puisqu'on est obligé de confesser tous ses péchés, à moins qu'une véritable nécessité n'exclue la confession. A cela le Seigneur répondit : « Quand on a intercédé pour un serviteur, celui-ci n'ose pas cependant se présenter aussitôt devant la face de son maître, qu'il ne se soit lavé, et qu'il n'ait pris des vêtements propres. Ainsi, le pécheur, bien que je l'aie reçu en grâce, doit toutefois effacer ses souillures, et se revêtir de l'éclat des vertus. »

CHAPITRE XXXI.

30. COMMENT ON DOIT VIVRE SELON LE BON PLAISIR
DE DIEU.

EN ayant été suppliée, elle priait le Seigneur pour une personne, afin qu'il l'instruisît comment elle pourrait vivre selon le bon plaisir de sa volonté, et elle reçut là-dessus de Dieu cette réponse : « Qu'elle fasse comme une jeune épouse, qu'elle se pare la tête, les mains, les bras et la poitrine, et qu'elle s'enveloppe d'un manteau. Sa tête, c'est ma divinité qu'elle ornera par la louange et la révérence comme d'un diadème. Qu'elle orne aussi ses mains et ses bras d'anneaux, de bracelets et d'autres bijoux, c'est-à-dire, qu'elle accomplisse toutes ses œuvres et tous ses travaux en l'union et l'intention des miens. Qu'elle ait aussi l'anneau de la science ; c'est-à-dire, qu'elle lise fréquemment la sainte Ecriture, et l'apprenne par cœur, parce qu'il convient que la jeune épouse de la Sagesse soit savante dans les choses saintes. Qu'elle ait encore l'anneau d'amour, savoir, qu'elle aime Dieu uniquement, de tout son cœur et de toutes ses forces ; de plus, qu'elle possède l'anneau de la foi, ou fidélité, en ce qu'elle me garde avec soin la foi qu'elle m'a jurée ; l'anneau de la noblesse, en imitant mes vertus : l'humilité, l'obéissance, la patience, la pauvreté volontaire, et toutes mes autres vertus, qui l'enobliront et la rendront digne de mes embrassements. Maintenant qu'elle orne sa poitrine, c'est-à-dire,

qu'elle s'entretienne intérieurement en pensant à moi de pensées d'amour, se faisant un bouquet de toutes mes paroles, actions et souffrances, qui dans un souvenir perpétuel ne s'éloigneront jamais de son cœur. Qu'elle s'enveloppe là-dessus d'un manteau, c'est-à-dire, qu'elle apparaisse aux yeux de tous, comme un modèle des diverses vertus. »

Une autre fois, comme elle priait pour la même, il lui sembla que le Seigneur étendait la main vers celle pour qui elle priait, et qu'elle baisait chacun de ses doigts. Et elle comprit divinement que cela devait ainsi s'entendre : le petit doigt désignait qu'elle devait aimer et vénérer toutes les œuvres de l'humanité du Christ, en tout ce qu'il a fait et souffert ; l'annulaire marquait l'amour intime et la fidélité qu'elle devait avoir pour le Christ, son époux ; le doigt du milieu signifiait l'éminence de la connaissance et de la contemplation ; l'index, la sagesse, la science qu'elle devait départir à ceux qui en avaient besoin ; enfin le pouce indiquait la force et la persévérance de l'amour divin et de tous les biens. Par cela qu'elle baisait les doigts du Seigneur, il était insinué qu'elle ne devait pas seulement posséder ces vertus, mais encore les aimer ; parce que l'homme doit trouver sa joie et ses délices dans chacune des vertus qu'il possède.

CHAPITRE XXXII.

31. COMMENT ON DOIT SE COMPORTER ENVERS DIEU.

UNE autre fois encore elle priait pour une personne qui désirait savoir ce que Dieu voulait le plus

d'elle. Elle entendit qu'il lui était fait pour elle cette réponse : « Qu'elle se comporte avec moi, comme un enfant qui aime son père avec tendresse, et recourt toujours à lui pour qu'il lui donne quelque chose ; et quoi que son père lui donne, par l'affection qu'il lui porte, il trouve toujours que c'est beau et de prix. Qu'ainsi elle aspire toujours après ma grâce, et qu'elle ne trouve jamais petit ce que je lui donnerai, mais qu'elle le reçoive par un motif d'amour avec gratitude, et me rende grâces pour chaque chose. Ensuite, qu'elle soit comme une jeune épouse qui n'est pas recherchée pour ses richesses, pour sa beauté, ou sa noblesse, mais qui est chérie par pur amour, et élevée au royaume de l'honneur. Cette épouse sera naturellement plus reconnaissante, plus fidèle et plus aimante ; et si elle a quelque chose à supporter de son époux, ou à cause de lui, elle y montrera plus de patience. Que de même elle se rappelle avec gratitude que je l'ai gratuitement élue avant la fondation du monde, que je l'ai chèrement rachetée au prix de mon sang, et que de plus je l'ai appelée à mon amour d'une manière spéciale et à mon intimité. Troisièmement, qu'elle soit telle qu'un ami l'est pour son ami, qui peut regarder comme sien ce qui est à son ami ; qu'elle cherche ainsi en toutes choses la gloire de Dieu, et la développe autant qu'elle peut, et qu'elle ne souffre en aucune manière avec indifférence ce qui peut être contre Dieu. Si cependant elle n'obtient pas encore en cela tout ce qu'elle désire, soit que la grâce accoutumée, soit que la consolation spirituelle lui soit enlevée, qu'elle ne croie pas que cela vient de l'indignation, ou de l'abandon de Dieu ; parce qu'un bon père qui refuse quelquefois à son fils lorsque celui-ci lui

demande des choses qui ne lui conviennent pas, l'époux qui montre parfois un air sérieux à son épouse, n'en agissent pas ainsi par mécontentement envers eux, mais pour leur instruction. C'est ainsi que Dieu veut éprouver la fidélité de l'âme ; non qu'il ignore, lui qui sait toutes choses avant qu'elles n'arrivent, mais parce qu'il veut la faire valoir devant tous ses Saints. »

32. *Trois points à observer quand on est avec les autres.*

LE Seigneur dit de même au sujet d'une autre :
L « Qu'elle soit envers moi de trois manières : d'abord parmi les hommes, qu'elle soit pour moi comme un petit chien, qui, bien que souvent chassé, suit toujours son maître. Ainsi, lorsqu'elle est parmi les hommes, si elle entend quelque parole blessante, qu'elle ne s'en effarouche pas aussitôt d'impatience ; que si cela arrive, qu'elle revienne bientôt par la pénitence, se confiant en ma miséricorde, que je peux tout lui remettre pour un seul soupir. Au Chœur et pendant la prière, qu'elle soit avec moi comme une jeune épouse avec son époux, me donnant mille témoignages d'amour et d'une douce familiarité. Lorsqu'elle doit communier, qu'elle vienne comme une reine vient à son roi : la reine à la table du roi, est libérale, elle prodigue les dons et les aumônes ; qu'elle distribue de même à tous avec libéralité les dons de son Roi, et les secours de ses prières. »

CHAPITRE XXXIII.

33. COMMENT L'ÂME DOIT S'ASSOCIER A JÉSUS-CHRIST.

COMME cette servante du Christ se recommandait une fois à la glorieuse Vierge Marie, il lui sembla que celle-ci la protégeait comme sous son manteau, et lui disait : « L'âme qui veut s'associer à mon Fils doit se comporter comme une jeune épouse noble, unie à un époux bien au-dessus d'elle, qui, pour l'honneur de cet époux, s'observe avec une grande révérence et rigueur, pour ne rien commettre contre la dignité de son époux ou qui puisse lui déplaire. Ainsi, que cet âme n'incline jamais d'elle vers quelque péché, si petit qu'il soit. Ensuite, pour tout ce qui lui manque ou qu'elle désire, qu'elle ait en Dieu un refuge assuré ; ne cherchant de consolation et de secours que de lui seul. Que s'il ne veut pas la consoler aussitôt, qu'elle souffre patiemment, comme une épouse fidèle qui expose avec confiance à son époux tous ses secrets et tous ses besoins, jugeant indigne d'être consolée par un autre. Enfin, qu'elle se conforme aux vertus du Christ autant qu'elle le peut ; si le Christ, par exemple, a été humble et obéissant, qu'elle s'étudie à se soumettre humblement à toute créature, et si la circonstance l'exige, à obéir jusqu'à la mort. Une vertu ainsi unie aux vertus du Christ, en sera anoblie plus que mille vertus qui ne seraient point pratiquées dans une telle intention. »

CHAPITRE XXXIV.

34. COMMENT DIEU COMMUNIQUE SES ŒUVRES A
L'HOMME.

ELLE priaît une fois pour une personne d'une grande bonne volonté pour les travaux, surtout les plus vils ; et elle la vit devant le Seigneur, à genoux et les mains élevées, comme si elle priaît. Et le Seigneur posa sur ses mains les siennes, dont il coulait une liqueur de baume, qu'il faisait dégoutter sur les mains de cette personne, en disant : « Je te donne toutes mes œuvres en sanctification et en supplément des tiennes. » Et elle comprit que les travaux de cette personne étaient très-agréables à Dieu. Le Seigneur dit encore : « Quand ses travaux l'empêchent de penser à moi, qu'elle dise l'Antienne *Gratias tibi Deus, gratias tibi, vera, una Trinitas, et trina Veritas, trina et una Unitas* ; Je vous rends grâces, ô Dieu, je vous rends grâces, ô vraie, une Trinité, Vérité en trois personnes, Unité en trinité et en vérité ; ou cette autre : *Ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia, ipsi gloria in sæcula* ; De qui tout, par qui tout, en qui tout est, à lui la gloire dans les siècles. Puis, qu'elle s'applique à répondre avec douceur au monde. »

CHAPITRE XXXV.

35. COMMENT DIEU CONSOLE AVEC DOUCEUR.

COMME elle priaît encore pour une autre, elle vit le Seigneur la prendre par la main et la conduire dans une prairie agréable et toute fleurie. Elle comprit par là qu'il voulait avant sa mort l'éprouver par diverses maladies. Le Seigneur avait aussi sur sa poitrine des lis, des roses et des écussons d'or, que celle-ci reçut avec beaucoup de joie, et se mit comme à en jouer et à s'en parer la poitrine. Les écussons signifiaient la constance et la victoire, les roses, la patience, vertus avec lesquelles dans ses maladies elle devait triompher ; les lis signifiaient la pureté du cœur en laquelle elle devait se conformer au Christ. Alors celle qui avait cette vision dit au Seigneur : « Dieu très-doux, je vous prie de lui donner à ses derniers moments un avant-goût de la vie éternelle, savoir, l'assurance de n'être jamais séparée de vous. » Dieu lui répondit : « Quel est le marin qui, après avoir heureusement amené ses biens au port, les jetterait alors volontairement à la mer ? Depuis son enfance j'ai élu son âme pour la vie religieuse, je l'ai prise par la main, et conduite à ma volonté ; quand j'aurai achevé en elle mon œuvre à mon gré, je la prendrai alors à moi avec gloire. »

CHAPITRE XXXVI.36. DE TROIS VOIES SUIVIES PAR NOTRE-SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST.

COMME elle priaît pour une personne dans la tribulation, elle reçut de Dieu cette réponse : « J'ai suivi trois voies en ce monde, que doit suivre également quiconque voudra parfaitement m'imiter : la première fut aride et étroite, la seconde semée de fleurs et plantée d'arbres fertiles, et la troisième toute couverte de ronces et d'épines. La première fut la voie de la pauvreté volontaire que j'ai suivie rigoureusement et affectionnée tous les jours de ma vie ; la seconde est ma vie toute remplie de vertu et d'honneur, et la troisième ma dure et cruelle passion. C'est pourquoi si l'on veut me suivre, on doit, par amour de la pauvreté, ne désirer aucune possession en ce monde ; ensuite, mener une vie digne d'éloge en tout point ; et enfin souffrir volontiers pour mon amour les peines et les tribulations. »

CHAPITRE XXXVII.

37. COMMENT L'ÂME SE RÉFUGIE DANS LE SEIGNEUR.

UNE autre fois elle se vit debout devant le Seigneur, saluant ses très-douces plaies, qui étaient bordées

de gemmes précieuses, et comme elle s'en étonnait, le Seigneur lui dit : « De même que les gemmes possèdent de grandes vertus, et peuvent même chasser certaines maladies, ainsi mes plaies sont d'une telle efficacité qu'elles chassent toutes les langueurs de l'âme. Il en est qui sont d'un cœur si tremblant, qu'ils n'osent jamais se confier à ma tendresse, mais cherchent à fuir de devant ma face. On peut dire qu'ils ont la paralysie tremblante ; et s'ils se réfugiaient en ma passion, et saluaient tendrement mes plaies, je les aurais bientôt délivrés de toute crainte. D'autres ont des cœurs inquiets et vagabonds, volant de pensées en pensées, et tombant dans l'impatience ou la colère quelquefois pour une seule parole ; s'ils se rappelaient intimement ma passion, et pénétraient leur cœur de mes plaies, ils en acquerraient la stabilité du cœur, et y trouveraient la patience. Il en est d'autres qui ont la paralysie dormante, je veux dire ceux qui font tout avec paresse et tiédeur ; eux aussi, au souvenir pieux de ma passion, à la considération de la profondeur, de la douleur de mes plaies, se réveilleraient de leur torpeur. »

Elle pria alors pour une personne, qu'elle vit aussitôt en présence du Seigneur, revêtue d'une robe blanche, les mains du Seigneur posées sur les siennes. Elle comprit par là qu'il lui donnait par sa main droite force et secours pour toute bonne œuvre, et par la gauche protection dans l'adversité.

Elle réfléchissait aussi à la signification des manches de la tunique, et se demandait pourquoi elles étaient en usage chez les Religieux ; et le Seigneur lui dit : « La largeur des manches signifie que les Religieux doivent toujours avoir un cœur large et

prêt à exécuter tout commandement. » Le Seigneur dit encore : « Tu diras à la personne pour qui tu priés de retenir ses larmes, et si cela ne lui est pas possible, qu'elle joigne ses larmes aux miennes, regrettant de ne pas les avoir versées pour les pécheurs et par amour ; je présenterai alors à mon Père, comme elle le voudra, ces larmes unies aux miennes, en louange éternelle. »

Une fois, comme elle priait pour la même, elle vit son âme qui était dans le Cœur divin comme un petit enfant, et tenant le Cœur divin de ses mains. Et le Seigneur dit : « Qu'elle vienne ainsi me trouver dans toutes ses tribulations, et qu'elle se tienne à mon Cœur divin, y cherchant la consolation, et je ne l'abandonnerai jamais. »

CHAPITRE XXXVIII.

38. L'UTILITÉ DES LARMES.

UNE personne s'affligeait extrêmement de ne pouvoir par suite d'une infirmité retenir ses larmes. En effet, durant l'espace de cinq ans elle avait tant pleuré, que sans le secours de la divine miséricorde elle aurait perdu le sens ou la vue. Elle supplia donc celle-ci et d'autres de prier pour elle, afin d'être par la clémence de Dieu délivrée de cette lourde épreuve. Touchée pour elle de compassion, celle-ci la consolait fréquemment et adressait pour elle à Dieu de ferventes prières. Elle fut donc bientôt délivrée, en sorte que celle-ci demanda au Seigneur comment cette grande

tristesse s'était trouvée si subitement changée. Le Seigneur lui répondit : « Je l'ai délivrée uniquement par un effet de ma bonté. » Et il ajouta : « Dis-lui de ma part de me prier que j'aie la bonté de transformer toutes ces larmes, comme si elle les avait versées par amour ou dévotion, ou par contrition de ses péchés. » A ces paroles celle-ci conçut une grande admiration de ce que des larmes répandues si inutilement pouvaient être changées en de si saintes larmes. Et le Seigneur lui dit : « Qu'elle croie seulement à ma bonté, et selon la mesure de sa foi j'accomplirai mon œuvre en elle. »

O merveilleuse et stupéfiante condescendance de la divine bonté, qui daigne si libéralement subvenir aux malheureux par de si grandes consolations. Vous qui lisez ou entendez lire que Dieu a, par sa bien-aimée, accordé aux hommes de telles consolations, je vous conseille de vous en emparer pour vous-mêmes ; parce que Dieu a révélé qu'il lui était grandement agréable que l'on regardât faite à soi-même, ou qu'on espérât la faveur qu'il aurait accordée à un autre. Un grand nombre de personnes ont ainsi reçu de celle-ci des consolations spirituelles ; mais elle les leur proposait sous forme d'instruction, et parfois leur en parlait comme si elle l'avait appris d'un autre. Que Dieu donc soit pour tout béni, lui qui nous a établi auprès de lui une telle méditatrice, qui par ses prières continuelles, ses instructions zélées et ses consolations, s'est montrée la tendre mère des malheureux.

CHAPITRE XXXIX.

39. D'UNE PERSONNE TENTÉE QU'ELLE DÉLIVRA.

UN homme vint de loin lui exposer sa tentation. Il s'en était plaint à beaucoup d'autres, à des Frères et autres hommes de Dieu, sans pouvoir en être soulagé. Elle le consola bénignement, et pria pour lui le Seigneur avec ferveur. Le lendemain cet homme vint la remercier grandement, et lui dit que cette tentation lui avait été complètement enlevée, et qu'il n'avait jamais reçu de personne une telle consolation.

CHAPITRE XL.

40. D'UN FRÈRE DE L'ORDRE DES PRÊCHES.

DE même, comme elle priait pour un autre qui était dans un grand trouble, le Seigneur lui apparut debout près d'une montagne couverte de fleurs, et tenant sa main droite levée contre la montagne. Elle aperçut alors sur cette montagne de petits insectes semblables à des mouches, et le Seigneur dit : « Aussi facilement qu'un homme pourrait de la main écarter ces mouches, je pourrais de même écarter de celui pour qui tu pries tous ses ennuis, si je le voulais ; mais je ne le veux pas, afin qu'étant lui-

même tenté dans des choses petites et minimes, il apprenne par ma grâce qu'il invoque, comment il doit donner conseil et secours aux autres dans de grandes tentations. » Et il ajouta : « Sache à n'en pas douter que les embarras qu'il éprouve peuvent aussi peu le blesser que ces mouchérons que tu vois peuvent ravager cette montagne. »

Une autre fois, comme elle priait pour le même, le Seigneur lui dit : « Je l'ai élu à cause de moi-même, et je le conserverai éternellement ; et partant, je le régirai et serai son coopérateur dans toutes ses œuvres. Je serai le protecteur, le consolateur et le pourvoyeur de la maison qu'il habite. Lorsqu'il prêchera, qu'il prenne mon Cœur pour trompette ; lorsqu'il enseignera, que mon Cœur soit son livre. Qu'il avertisse les Frères de ces trois points : Qu'ils évitent toute délectation humaine en ce qui les regarde eux-mêmes ; qu'ils fuient les honneurs et l'élévation ; qu'ils ne réclament au temporel rien de plus que le nécessaire. Si les Frères n'obéissent à ces trois recommandations, qu'il ne cesse de les avertir afin de pouvoir dire avec le prophète : *Je n'ai point caché votre justice.* (Ps. xxxix, 11.) Qu'il ne prenne pas pour lui, mais qu'il me rapporte les honneurs qui lui sont rendus, et qu'il accepte toutes les commodités corporelles qui lui sont offertes, comme si c'était pour mon propre corps. »

CHAPITRE XLI.

41. D'UN AUTRE FRÈRE PRÊCHEUR

DE même, pendant la prière, elle reçut du Seigneur cette réponse sur un autre Frère : « Je me suis livré en son pouvoir, en sorte que je ne veux frapper aucun pécheur contre sa volonté ; et je veux accorder à tous ceux pour qui il priera autant de ma grâce qu'il plaira à sa volonté. »

CHAPITRE XLII.

COMMENT ELLE PRIA POUR UN AUTRE.

UNE autre fois, comme elle priait pour un Frère, le Seigneur prit ainsi la parole : « Ainsi qu'une plume légère enlevée par le vent, se prend à la liqueur du baume, ainsi son âme s'attachera à mon Cœur divin. »

CHAPITRE XLIII.

42. LE SEIGNEUR SE COMPARE A UNE ABEILLE.

UNE fois, voyant un homme qui se desséchait et se consumait au service de Dieu, elle dit au Seigneur :

« Hélas ! mon Seigneur, comme vous avez attiré à vous toute la force de cet homme, et ainsi qu'une abeille suce une fleur, comme vous l'avez tout épuisé ! » Le Seigneur lui répondit : « Je suis une abeille qui suce et absorbe en moi ma propre douceur. » Alors elle vit comme une abeille s'envoler de la bouche de Dieu, puis y entrer ; et comme elle songeait à ce que cela pouvait être, le Seigneur lui dit : « Cette abeille est mon esprit : lorsque je communique aux hommes ma grâce, et que je la reprends ensuite, j'élabore ainsi dans mon Cœur divin le miel de la douceur éternelle. »

CHAPITRE XLIV.

43. COMMENT LE SEIGNEUR JÉSUS SE FAIT LE SERVITEUR DE CEUX QUI LE SERVENT.

COMME une Sœur disait au Chœur les Collectes, elle vit le Seigneur Jésus sous la forme d'un beau jeune homme, debout devant elle, lui tenant le livre, s'inclinant sur sa poitrine et lui disant : « Je te suivrai partout ; tu ne pourras m'être enlevée. » Elle entra dans l'étonnement de voir le Seigneur lui témoigner tant d'affection, mais il lui dit : « Je sais ce que je puis en elle, et je doublerai pour tout la force de ses sens. »

CHAPITRE XLV.44. JOIE DU SEIGNEUR A LA CONVERSION
D'UN PÉCHEUR.

COMME elle priait encore pour une autre, elle reçut cette réponse : « Je la suis dans tous ses pas, et quand elle se retourne vers moi par la pénitence, le désir ou l'amour, j'en éprouve une joie ineffable. On ne peut faire à un pauvre débiteur de plus grand plaisir que de lui remettre un trésor avec lequel il peut s'acquitter ; je me suis en quelque sorte rendu débiteur envers mon Père, en m'engageant à satisfaire pour la faute de l'homme ; aussi rien ne m'est plus désirable et agréable, que de voir l'homme revenir à moi par la pénitence et par l'amour. »

CHAPITRE XLVI.

45. LE SEIGNEUR JÉSUS SE DONNE TOUT ENTIER
A L'ÂME FIDÈLE.

COMME une Sœur malade devait communier, elle vit le Seigneur de majesté Jésus, époux dans la fleur de la jeunesse, devant le lit de la malade comme sur un trône élevé. Lorsque le prêtre mit la sainte et sacrée hostie dans la bouche de la malade, Jésus-Christ, le pain vivant et l'aliment des Anges qui ne

manque jamais, se donna lui-même tout entier à cette âme : lui donnant sa bouche vermeille à baiser, et lui ouvrant ses bras pour l'y recevoir. Et cette âme bienheureuse, comme une blanche colombe, se trouva tellement unie à son bien-aimé, qu'il n'y apparaissait plus rien autre que Dieu.

CHAPITRE XLVII.

D'UNE PERSONNE QUI CRAIGNAIT DE COMMUNIER SOUVENT.

COMME elle priait encore pour une personne qui, par légèreté et tiédeur, omettait de recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle la vit debout devant le Seigneur, qui lui disait : « Ma bien-aimée, pourquoi me fuir ? » Et celle-ci s'étonnait de ce que le Seigneur en usait à son égard avec tant de tendresse, en s'adressant à cette personne ; mais le Seigneur lui dit : « Je l'appellerai ainsi tous les jours de sa vie. » Là-dessus, celle-ci craignit qu'après sa vie elle ne fût privée d'une appellation si tendre ; et le Seigneur lui dit : « Ce nom lui restera pour l'éternité. » Or, l'âme de cette personne se tenait devant le Seigneur sous la forme d'une très-belle vierge, et le Seigneur lui dit : « Approche avec confiance auprès de la toute-puissance du Père, pour te fortifier ; de la sagesse du Fils, pour t'illuminer ; de la bénignité du Saint-Esprit, pour te combler de douceur. »

CHAPITRE XLVIII.

46. D'UNE AUTRE QUI CRAIGNAIT PAREILLEMENT.

UNE autre avait cette tentation que lorsqu'elle s'approchait du Sacrement de vie du Christ, bien que personne n'en puisse de soi approcher dignement, elle craignait toutefois de le recevoir indignement plus que les autres. Celle-ci, par un sentiment de fidélité, pria pour elle le Seigneur, et reçut de lui cette réponse : « Qu'elle s'approche de moi souvent ; toutes les fois qu'elle viendra, je la recevrai comme ma reine légitime. » Cette parole donna une grande consolation à cette personne tentée, et elle en rendit grâces à la divine bonté.

CHAPITRE XLIX.

47. QUE L'ON FAIT POUR DIEU TOUT CE QU'ON FAIT
POUR L'HOMME EN VUE DE DIEU.

UNE fois qu'elle s'était fatiguée à servir une personne dans ses besoins, et qu'elle craignait de s'y être occupée plus qu'elle ne devait, le Seigneur lui apparut avec les vêtements de cette personne sur ses genoux et les cousant, puis il lui dit : « Ne crains rien ; tout ce que tu fais à cette personne, c'est à moi que tu le fais. » Mais comme elle ne savait comment

résister à cette tentation, elle pria le Seigneur de l'en délivrer. Ce que Dieu lui accorda si bien que cette personne lui donna souvent du chagrin ; mais elle acceptait tout cela avec joie pour l'amour de Dieu, priant le Seigneur de la rendre insensible aux mauvais procédés de cette personne, et de n'en concevoir aucun ressentiment, de crainte de pécher. Or, le Seigneur éleva contre elle son petit doigt, et comme elle se demandait ce que cela signifiait, le Seigneur répondit : « Je t'ai montré plus d'une fois que ce doigt signifiait mon humanité. » Puis il ajouta : « Que voit-tu dans ce doigt ? » Elle répondit : « Trois articles. » Le Seigneur : « Le plus grand désigne l'humilité, parce que c'est par l'humilité surtout que je dispose l'homme à ma grâce. Celui du milieu désigne la patience, avec laquelle on doit supporter patiemment toute contrariété à cause de moi. Le supérieur qui est effilé et qui peut s'adapter à tout, est la charité. Exerce-toi en ces trois vertus, et tu triompheras de toute contradiction dans mon amour. »

CHAPITRE L.

48. AUTRE CHOSE FORT REMARQUABLE.

COMME une personne s'attristait extrêmement, elle pria dévotement pour elle, afin que le Seigneur daignât venir à son secours par la consolation du Saint-Esprit. Et le Seigneur lui dit : « Et pourquoi se trouble-t-elle ? Je l'ai créée pour moi, je me suis donné à elle pour tout ce qu'elle peut désirer de moi.

Je suis son père dans la création, sa mère dans la rédemption ; je suis son frère dans le partage du royaume ; je serai sa sœur pour lui donner une douce société. »

CHAPITRE LI.

QUE L'HOMME DOIT DONNER A DIEU SES ENNEMIS.

UNE personne qui avait à se plaindre d'une autre, lui ayant parlé de sa peine, elle s'adressa pour elle au Seigneur, qui lui répondit : « Dis-lui de me donner ses ennemis, et je me donnerai à elle moi-même, avec tous les Saints en éternelle récompense. »

CHAPITRE LII.

49. QUE DIEU REÇOIT LA VOLONTÉ POUR LE FAIT.

COMME elle priait encore pour une personne affligée, le Seigneur dit : « Si quelqu'un s'afflige au point de croire que la mort lui serait préférable à son affliction, qu'il m'offre sa peine, en se proposant de l'endurer à l'avenir ; chaque fois qu'il le fera, je recevrai offrande comme s'il avait souffert pour moi. »

CHAPITRE LIII.

50. QUE DIEU DÉSIRE LA CONVERSION DES PÉCHEURS.

DE même, comme elle priait pour une personne affligée qu'elle savait n'être pas en une bonne disposition ; elle se sentait contre elle certains mouvements d'indignation, parce qu'elle l'avait souvent reprise par des avis salutaires, et qu'elle était restée comme incorrigible. Alors, le Seigneur lui dit : « Voyons, cède-moi, et prie pour les pauvres pécheurs que j'ai si chèrement rachetés, et dont je désire si fort la conversion. »

CHAPITRE LIV.

QUE DIEU PREND SES DÉLICES DANS LE CŒUR
DE L'HOMME.

UN autre fois le Seigneur lui dit : « Rien ne me donne autant de délices que le cœur de l'homme, dont je dois toutefois souvent me passer. J'ai tous les biens en abondance ; le cœur de l'homme seul m'échappe souvent. »

CHAPITRE LV.51. LE SEIGNEUR JÉSUS SE TIENT AUPRÈS DE DIEU
LE PÈRE POUR LES PÉCHEURS.

UNE fois, pendant qu'elle priait, le Seigneur lui apparut avec un vêtement tout ensanglanté, et lui dit : « De même que mon humanité s'est présentée avec un amour ineffable à Dieu le Père, toute couverte de sang, en victime sur l'autel de la croix, ainsi dans le même sentiment d'amour, je m'offre au Père céleste pour les pécheurs, représentant tous les divers tourments de ma passion ; et ce que je désire le plus, est que le pécheur se convertisse et qu'il vive. »

CHAPITRE LVI.

52. DE LA RÉCITATION DE CINQ MILLE QUATRE CENT
SOIXANTE *Pater*.

UNE autre fois, comme elle offrait à Dieu cinq mille quatre cent soixante *Pater*¹ récités par la Congrégation en l'honneur des très-saintes plaies de Jésus-Christ, le Seigneur lui apparut les mains étendues, toutes ses plaies ouvertes, lui disant : « Lorsque j'étais suspendu à la croix, toutes mes plaies étaient

1. Cf. Part. 1, c. 18.

béantes, et chacune était une voix qui intercédait auprès de Dieu le Père pour le salut de l'homme, et encore jettent-elles un cri vers lui pour apaiser sa colère envers le pécheur. Et je te le dis, il n'est pas un mendiant qui ait autant de joie à recevoir une aumône obtenue à force d'instances, que je n'en ressens, lorsque je reçois une prière qui m'est adressée en l'honneur de mes sacrées plaies. Et je te dis encore cela, qu'une telle prière ne me sera jamais dite avec ferveur et dévotion, sans qu'on en obtienne d'être mis en état de salut. » Elle dit alors : « Mon Seigneur, dans quelle intention voulez-vous qu'elle soit récitée ? » Il répondit : « Qu'on en prononce les paroles non-seulement de bouche, mais encore de cœur et avec attention, et qu'après cinq *Pater* on me la recommande. »

Et il lui fut divinement inspiré qu'après cinq *Pater* on devrait joindre cette invocation : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, recevez cette prière, en cet amour suprême qui vous a fait endurer toutes les plaies de votre corps très-sacré, et ayez pitié de moi, ainsi que de tous les pécheurs et de tous les fidèles vivants et défunts. Amen. » Le Seigneur reprit la parole : « Tant qu'un pécheur reste dans le péché, il me retient comme enchaîné, tout étendu sur la croix ; mais aussitôt qu'il se convertit par la pénitence, il me délie incontinent, et moi, comme si vraiment je venais d'être détaché de la croix, je tombe sur lui comme autrefois sur Joseph, avec ma grâce et ma miséricorde, et me livre en son pouvoir, en sorte qu'il peut faire de moi tout ce qu'il veut. Mais s'il persévère dans le péché jusqu'à la mort, ma justice aura pouvoir sur lui, et alors elle le jugera selon son mérite. »

CHAPITRE LVII.

53. LE SEIGNEUR LUI ACCORDE CENT PÉCHEURS.

COMME elle entendait lire dans l'Évangile : *Le Fils de l'homme viendra en grande puissance et majesté* (LUC. XXI, 27), toute remplie d'une joie spirituelle, elle dit au Seigneur : « Oh oui, soyez le bienvenu ! » Et le Seigneur lui répondit : « Pèse bien ce que tu dis : au mot bien, remarque que je suis ce bien d'où tout bien procède et procédera jusqu'à la fin. Quand tu dis que je vienne, pense à cet amour divin de charité avec lequel je viens à l'âme, tout enivré du vin pur de la charité. » Elle pria le Seigneur alors pour tous ceux qui étaient en état de péché, afin qu'il les convertît ; et le Seigneur lui dit : « Eh bien ! pour tes prières je convertirai cent pécheurs. »

CHAPITRE LVIII.

54. COMBIEN DIEU EST DISPOSÉ A RECEVOIR
LES PÉCHEURS.

UNE fois qu'elle souffrait d'un violent mal de tête, durant les cérémonies de la messe, au moment où se faisait l'oblation de l'hostie, elle offrit au Seigneur sa souffrance en louange éternelle ; aussitôt le

Seigneur lui apparut, tenant dans ses tendres mains . comme un cerceau de bois sec auquel il semblait attacher de très-belles roses. Et comme elle s'étonnait de ce que cela pouvait être, que le Seigneur attachât à du bois sec ces roses toutes fraîches, elle entendit le Seigneur qui disait : « En me voyant attacher à du bois sec des roses fraîches, comprends qu'il n'y a pas de pécheur dont le cœur soit si desséché par la morsure du péché, qu'il ne puisse reverdir sur l'heure, si, éprouvant quelque souffrance ou quelque maladie, il la supporte avec l'intention d'en souffrir bien davantage pour mon amour et pour ma gloire, si tel était mon bon plaisir, et qu'ainsi il ne devienne aussitôt capable de recevoir ma grâce et la divine miséricorde. »

« De même je te dis qu'il n'y a si grand pécheur auquel je ne remette, s'il se repent sincèrement, aussitôt tous ses péchés, et sur qui je n'incline mon Cœur avec autant de clémence et de douceur que s'il n'eût jamais péché. » Elle dit alors : « S'il en est ainsi, Seigneur, comment se fait-il que l'homme misérable n'en ressente rien ? » Le Seigneur répondit : « Cela vient de ce qu'il n'a pas encore perdu tout le goût du péché. Si, par exemple, après sa conversion, l'homme résistait avec force aux vices, de manière à extirper tout le goût et la délectation du péché, sans aucun doute, il sentirait la douceur de l'Esprit divin. »

O profondeur vraiment inscrutable de votre sagesse et de votre miséricorde, Dieu très-doux, qui, par des voies si diverses et si admirables, vous efforcez d'attirer à vous le cœur du pécheur, si bien qu'il ne peut plus désespérer, puisque votre appel paternel est suivi d'une si grande clémence !

CHAPITRE LIX.

55. CE QU'ELLE ÉCRIVIT A UNE DAME DU SIÈCLE,
QUI ÉTAIT SON AMIE¹.

TRÈS-CHÈRE fille en Jésus-Christ, l'Amant de votre âme tient votre main dans sa main ; il touche de ses doigts chacun de vos doigts, pour vous montrer comment il opère dans votre âme, et comment vous devez le suivre en imitant ses exemples.

Son petit doigt signifie l'humble vie qu'il a menée sur la terre, où il est venu non pour être servi, mais pour servir, et pour se soumettre à toute créature. Mettez votre doigt sur le sien ; c'est-à-dire, lorsque vous êtes prise d'orgueil, rappelez-vous l'humiliation et la subjection de votre Dieu, le priant que par son humilité vous puissiez triompher de la superbe et de la volonté propre, qui provient de l'amour particulier qu'on a pour soi-même.

Par l'annulaire est figurée la fidélité de son Cœur, qui lui fait prendre soin de nous comme une mère fidèle, se charger de nos fardeaux et de nos peines avec une constance ineffable, et nous protéger contre tous les maux. Appliquez-lui aussi votre doigt, reconnaissant combien vous vous êtes montrée infidèle envers ce très-doux et très-fidèle amant, en éloignant de lui votre âme, qu'il a créée pour sa louange et son amour, afin qu'elle jouît de lui seul en d'éternelles

1. Cette lettre est tout ce qui nous reste de ce que sainte Mechtilde a écrit.

délices, et pourtant vous vous êtes si rarement et si tièdement souvenue de lui.

Le doigt du milieu signifie son éternel, suprême et divin amour qui l'incline si merveilleusement et si efficacement vers l'âme, et ne laisse pas en repos son Cœur, tant qu'il ne se soit répandu tout entier dans l'âme, comme une eau qui jaillit avec violence, et cherche un lieu qui la reçoive. Appliquez encore à ce doigt le vôtre, c'est-à-dire, la volonté ; que si vous ne pouvez en effet aimer à toute heure, au moins vous en ayez la volonté, qui sera réputée pour le fait ; volonté telle, que si vous pouviez avoir l'amour de tous les Saints et de toutes les créatures, vous voudriez le diriger sur lui seul.

Son index signifie l'admirable et inscrutable disposition de la divine providence, qui prévoit avec miséricorde tout ce qui doit arriver à l'homme, et lorsqu'il vient à dévier, le rappelle avec tant de bonté et de sagesse, soit par la prospérité, soit par l'adversité. Empressez-vous de placer sur ce doigt le vôtre, c'est-à-dire, de lui confier tout ce qui peut vous advenir de bien ou de mal, croyant que tout provient d'un si grand amour et pour de si grands avantages que vous ne voudriez pas que cela vous advînt autrement ni autre chose ; et en conséquence que vous lui en rendiez louanges et actions de grâces.

Le pouce désigne sa divine toute-puissance, et la protection puissante de sa bonté paternelle, qui lui fait repousser et réprimer tout ce qui peut être contraire à l'âme fidèle, et n'en laisse arriver jusqu'à elle que ce qu'il faut pour se sanctifier et pratiquer les vertus. Joignez-y encore votre doigt, c'est-à-dire, soyez forte vous-même dans la pratique des vertus, et résistez avec vigueur

aux vices ; ne vous défiez pas de la miséricorde de Dieu, s'il permet que vous ayez quelque tribulation, ou vous soustrait les consolations de sa grâce.

56. *Excellente consolation adressée à la même.*

AME fidèle et qui aimez Dieu, considérez avec soin et avec amour la loi que le prince impérial, Jésus, le Fils de la tendresse paternelle, vous a imposée, lorsqu'il vous a élue pour son épouse, et s'est donné à vous comme un jeune époux plein de délices, accomplissant ces noces à ses frais et en propre personne. Au jour donc d'une si grande solennité et d'une telle joie pour son Cœur, il s'est revêtu pour votre amour d'une robe de couleur de rose, que l'amour a teinté du sang de son Cœur. Il a posé sur sa tête une couronne de lis et de roses, mêlés de très-nobles perles, qui sont les gouttes de son sang très-précieux. Les gants qu'il portait à ses mains étaient aussi admirablement percés, pour qu'il pût n'y rien retenir, mais vous abandonner tout ce qu'il y tenait caché pour le reste du monde. Son noble lit nuptial fut la dure croix, sur laquelle il s'élança avec tant de joie et tant d'ardeur, que jamais époux n'a éprouvé autant de délices d'un lit de soie et d'ivoire. Il est encore à vous attendre en ce lit d'amour, rempli du désir de jouir de vos embrassements. Et maintenant, si vous voulez être son épouse, vous devez renoncer à tout plaisir, vous réunir à lui sur cette couche de souffrance et d'ignominie, et vous coller contre les plaies de son cœur.

Considérez avec soin quel précieux gage il a déposé

pour vous, en vous ouvrant ce Cœur si doux, trésor de la divinité ; puis, il vous en a présenté à boire le merveilleux breuvage d'amour qui doit guérir toutes les langueurs de votre âme. Oui, ce noble gage est d'un prix énorme ; puisque toute grâce, toute vertu, toute bonté s'y trouvent contenues. Or, il ne veut pas vous retirer ce gage, dont il a confirmé sa foi. Comme un roi, qui n'a pas encore amené en son palais sa jeune épouse, donne en gage à ses amis quelque ville ou cité pleine de richesses, ainsi l'époux qui est votre amant, a remis à Dieu le Père ce don si précieux de son Cœur divin, en gage comme quoi il ne veut jamais vous abandonner, vous son épouse, et chaque jour il l'offre encore pour vous sur l'autel, en témoignage de l'amour dont il vous a prévenue de toute éternité.

Donc, fille du Père éternel, épouse préélue de son Fils unique et coéternel, l'amie et le repos désiré du Saint-Esprit, aimez un tel amant dont vous êtes aimée, et qui est tout amour ; soyez-lui fidèle, à lui qui est la fidélité même, et lorsqu'il vous arrive quelque désagrément, acceptez-le comme si c'était une chaîne d'or que Dieu vous jette pour vous attirer à l'amour de son Fils ; et vous, cédant volontiers à cette douce violence, élevez-vous, élevez votre cœur, afin que l'attrait soit plus efficace, rendez-le plus facile par la gratitude et la patience, considérant le salut que Dieu veut opérer ainsi dans votre âme.

Considérez aussi ce qui vous manque en fait de vertus : est-ce l'humilité qui vous fait défaut, ou quelque autre vertu ? ouvrez avec la clé de l'amour ce précieux trésor de toutes les vertus, savoir le Cœur divin de Jésus-Christ, pour qu'il vous donne ses nobles vertus, avec lesquelles vous triompherez de tous les

assauts des vices. Que si les menus voleurs des mauvaises pensées viennent pour vous surprendre, recourez au même arsenal, et prenez-y de nouvelles armes d'élite, qui sont la passion et la mort de votre Seigneur, dont vous enfoncerez la mémoire incessante bien avant dans votre cœur, ce qui dissipera et mettra en déroute toute cette tourbe de pensées. Lorsque vous serez combattue par les tentations de désespoir, courez au réservoir de l'inépuisable tendresse, qui veut qu'aucun ne périsse, mais qu'il vienne à la connaissance et à l'amour de la vérité, ceux-là exceptés qui choisissent volontairement la damnation ; vous souvenant que Dieu est plus disposé à recevoir l'homme que celui-ci ne l'est à l'aller trouver, et qu'il désire par-dessus tout que l'homme se tienne toujours en tel état, qu'il puisse sans intermission verser en lui sa grâce, et accroître sans cesse les biens qui peuvent se trouver en lui.

57. *Excellente instruction adressée à la même.*

L'AMANT des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, désire d'un grand désir s'ouvrir à l'âme, surtout à celle qui veut être consolée par lui, et expérimenter toutes ses délices, en sorte qu'elle rejette toute consolation, toute délectation lui venant des créatures, qui ne peut l'attirer ou la pousser à l'amour de Dieu. Quand on a quelque chose que l'on aime et où l'on se délecte, c'est Dieu qui nous l'a donné pour exciter ainsi vers lui notre amour. Et si l'on sent qu'on ne fait pas alors quelque progrès en l'amour de Dieu, que la pensée de l'objet aimé revient à l'esprit plus

fréquemment que celle de Dieu, il faut l'écarter, que ce soit une personne ou une autre créature, si l'on ne veut pas se priver de la familiarité de Dieu ; parce qu'elle est excessivement délicate, et ne souffre rien au-dessus d'elle, ni même avec elle. C'est Jésus-Christ lui-même, le Fils de la charité paternelle, qui veut être le bien-aimé intime de votre cœur.

58. *Avis utile, à la même.*

DIEU a fait don de son Cœur divin à l'âme, pour qu'à son tour elle lui donne son cœur. Si elle le fait avec joie et confiance, il le retiendra avec sa puissance de telle sorte que cette personne ne pourra jamais tomber dans un grand péché. Que l'homme donc étudie le Cœur de Dieu, cherchant ce qui peut lui plaire davantage. Dans la tristesse, qu'il se réfugie aussitôt avec confiance auprès de ce trésor qui lui est commis, et qu'il y cherche la consolation. Que si par une disposition de la grâce divine il n'est pas consolé, qu'il loue Dieu néanmoins et lui rende des actions de grâces ; ce qui plait à Dieu infiniment dans une âme fidèle qui ne cherche pas ce qui est à elle, mais ce qui appartient à Jésus-Christ, et ne préfère pas sa consolation à la gloire de Dieu.

CHAPITRE LX.

59. TRIPLE INTERROGATION DU SEIGNEUR.

COMME elle entendait lire dans l'Évangile ces paroles : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci?* (JOAN. XXI, 15.) elle fut ravie en esprit et se vit en présence du Seigneur qui lui dit : « Je vais aussi t'interroger, et tu me répondras dans toute la sincérité de ta conscience. Est-il au monde quelque chose qui te soit si cher que tu ne voudrais pas, si cela était en ton pouvoir l'abandonner, pour mon amour? » Elle répondit : « Vous savez, Seigneur, que si tout le monde était à moi avec tout ce qu'il renferme, je l'abandonnerais en entier pour votre amour. » Et le Seigneur accepta aussitôt cette réponse comme si en effet elle eût été la maîtresse de tout et l'eût abandonné.

Le Seigneur l'interrogea une seconde fois : « Est-il quelque travail ou quelque joug d'obéissance que tu ne voudrais pas subir pour mon amour? » Elle répondit : « Oui, Seigneur, je suis prête à tout souffrir pour votre nom. » Le Seigneur reprit : « Est-il quelque souffrance si grave que tu refuserais de l'endurer pour mon amour? » Elle répondit : « Mon Seigneur, avec vous et avec votre aide, je suis prête à endurer toutes les souffrances. » Et le Seigneur accepta toutes ces réponses comme si elles eussent été suivies de l'effet.

Le Seigneur lui dit encore : « Voici trois espèces d'hommes que je te recommande : les innocents et les simples, qui sont désignés par l'innocence de l'agneau, pour que tu les instruises et les amènes à me connaître et à m'aimer ; ensuite, ceux qui sont dans la tribulation et le mépris, qui sont également désignés par la douceur de l'agneau, pour que tu les consoles, et les secoues autant qu'il te sera permis de le faire ; enfin, toute l'Eglise, figurée l'utilité qu'on retire de la brebis, que par tes désirs persévérants et tes prières infatigables, tu représenteras aux yeux de ma miséricorde. »

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE I.

1. ELLE VOIT L'ÂME DE SA SŒUR DÉFUNTE, L'ABBESSE GERTRUDE.

CETTE Vierge d'une piété si éminente, pleine de tendresse pour les affligés, se souvenait devant le Seigneur non-seulement des vivants, mais avait encore un grand zèle à soulager les âmes par ses dévotes prières. Il arriva ainsi plus d'une fois qu'ayant prié pour des âmes qui n'avaient pas besoin de ce secours, le Seigneur bon et miséricordieux lui fit voir leur mérite et leur gloire.

Un jour donc qu'on chantait dans la Chapelle la messe pour les défunts, et qu'elle récitait pour l'âme de sa sœur, d'heureuse mémoire, la dame Abbessse Gertrude, dont elle avait vu déjà souvent la gloire, la suite des Répons de la Sainte Trinité, pour rendre grâces à Dieu, le Seigneur lui dit : « Voudrais-tu la voir encore présentement ? » Et aussitôt elle vit son âme en grande gloire, ayant sur la tête un voile de lin tout éclatant ; et elle interrogea l'âme pour savoir ce que signifiait ce voile, et l'âme répondit : « Il désigne la vie que j'ai pratiquée dans le cloître ; et la

divinité pénètre maintenant tous les fils de ce voile de gloire et de splendeur. » Ces paroles lui firent connaître qu'on ne fait rien de si peu important par dévotion et selon les règles de son état, comme par exemple de porter un voile et une couronne, qui reste en oubli devant Dieu, et dont l'âme ne reçoive une spéciale récompense. Elle reprit : « Où est votre couronne ? » Elle répondit : « Ma couronne est d'une gloire si inestimable qu'elle s'élève de la terre au trône de Dieu, et atteint aux quatre bouts du monde. Elle prend son origine en la terre, où j'ai laissé aux hommes mon souvenir et mes exemples ; mais elle s'élève jusqu'au trône de Dieu, parce que Dieu reçoit louange et honneur, et que tous les Saints reçoivent joie de mes vertus. Elle embrasse ensuite les quatre parties du monde, parce que la vie que j'ai pratiquée profite à toute l'Eglise, et lui profitera jusqu'à la fin du monde. »

Comme elle l'interrogeait ensuite sur un certain sujet, pour lequel de son vivant elle avait prié le Seigneur, elle répondit : « Ma prière est devenue plus efficace, plus utile et plus fructueuse que lorsque j'étais sur la terre. » Et comme celle-ci lui demandait, non sans quelque étonnement, comment cela se pouvait faire, elle lui répondit : « Il en est ainsi parce que la prière du juste, même lorsqu'il vient à mourir, jamais ne meurt ni ne défaille avec lui : aussi, celui qui de son vivant aura prié pour les pécheurs afin qu'ils ne périssent point, verra sa prière et sa demande conserver sa valeur même après sa mort. » On voit quelque chose de semblable au second Livre des Macchabées, où on lit qu'Onias, qui avait été grand-prêtre, et le prophète Jérémie, apparurent à Judas Macchabée,

et Onias dit de Jérémie : *Voilà celui qui prie tant pour le peuple* (II. MACH. XV, 14), lorsqu'il est certain que l'âme de Jérémie était alors dans les limbes. Cependant, lui qui, aux jours de sa vie, comme un vrai prêtre de Dieu, avait apaisé par ses prières Dieu en faveur du peuple, est dit encore prier pour le peuple, même après sa mort. D'où l'on peut conclure que celui qui voudra étendre son désir jusqu'à la fin du monde, en sorte que, si c'était possible, il souhaiterait pour l'amour et la gloire de Dieu de vivre toujours en priant, demandant, travaillant et souffrant pour secourir tous les hommes et les âmes du purgatoire, celui-là verra sans aucun doute son vœu accepté de Dieu pour le fait.

CHAPITRE II.

2. ENCORE DE L'ÂME DE SA SŒUR, ET COMMENT LES AMES BIENHEUREUSES OFFRENT A DIEU LES PRIÈRES QUI SONT RÉCITÉES A LEUR INTENTION.

UNE autre fois, comme le Convent communiait, elle vit encore l'âme de sa sœur, toute resplendissante de beauté, qui se tenait à la droite de Dieu, et recevait du Seigneur autant de baisers qu'il venait de personnes à la communion ; ce qui exprimait le mérite particulier qu'elle avait acquis en exigeant si fidèlement des Sœurs qu'elles communiassent souvent et avec empressement. Tout en considérant avec joie et admiration un tel spectacle, celle-ci voulut savoir si le prêtre recevait quelque mérite à distribuer le corps du Seigneur ; à quoi le Seigneur lui-même ré-

répondit : « De même qu'un simple soldat s'enrichirait à porter le fils unique du roi à chacun des princes qui remettrait à l'enfant cent marcs, dont le roi ferait l'abandon au soldat lorsqu'il lui rapporterait son fils ; ainsi s'accroît le mérite du prêtre qui, avec dévotion et une sainte joie, distribue aux fidèles le sacrement du corps du Christ. »

Après cela elle dit à sa sœur : « Dites-moi, ma sœur bien-aimée, quel avantage recevez-vous lorsque nous récitons pour vous les Répons de la Sainte Trinité ou quelque autre prière ? » Elle répondit : « Je reçois toutes les paroles qui sortent de votre bouche comme des roses que j'offre avec joie à mon bien-aimé. » Puis, elle lui montra dans les plis de son manteau de très-belles roses avec une feuille d'or dans le milieu, et elle lui dit : « Cette feuille d'or est la feuille du cœur, c'est-à-dire de la charité, qui donne à la prière toute sa vertu ; parce que c'est plutôt par charité que par devoir que vous me faites cette offrande. » Celle-ci reprit : « Mais que deviennent les prières que nous offrons aux Saints ? » Elle répondit : « Ils les reçoivent tous avec une joie semblable, et les offrent de même à Dieu leur roi ; et ne diriez-vous pour tous les Saints qu'un seul *Pater*, avec l'intention que si vous le pouviez, vous en diriez un pour chacun, ils le recevront tous comme si en effet il avait été récité pour chacun d'eux. »

CHAPITRE III.

3. DE L'ÂME DE LA SŒUR MECHTILDE.

LA Sœur Mechtilde, d'heureuse mémoire, étant décédée, son âme apparut à celle-ci en la manière suivante : Elle la vit donc sous la forme d'une très-belle vierge, couverte d'une draperie verte, portant une couronne d'or sur la tête, et se tenant au milieu d'une multitude de Vierges et de Saints qui lui témoignaient toutes sortes d'amitiés. Et elle reconnut en esprit qu'elle était dans l'attente de sa glorification, qui devait s'accomplir au moment où l'on offrirait à la messe la très-sainte hostie. Le Seigneur voulait alors se donner à cette âme d'une manière spéciale, pour la dédommager d'avoir été privée durant quelque temps par la maladie de recevoir le sacrement du corps de Jésus-Christ.

Ensuite, pendant qu'on chantait l'Offertoire, *Domine Jesu Christe*, comme personne ne se présentait qui fît l'offrande pour cette pauvrete, il sembla à celle-ci que le Roi de gloire lui-même, l'époux des vertus, s'approchant de Dieu le Père, faisait l'offrande de toutes ses œuvres divines, prières, travaux et souffrances de sa très-sainte humanité, unies à la gloire de sa très-excellente divinité, en augmentation de joie et de gloire pour sa nouvelle épouse. Ensuite, la bienheureuse Vierge Marie, la Mère de l'époux de la gloire virginale, s'approchant, fit l'offrande de toutes les grâces, faveurs et vertus qui lui avaient été conférées, en augmentation

de la gloire de l'épouse de son Fils. Vinrent ensuite les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, tous les Ordres des Saints, qui firent tous de même. Mais lorsqu'on offrit la très-sainte hostie, il apparut à l'Orient une lumière merveilleuse et ineffable, qui représentait la gloire de la divinité, en laquelle fut ravie cette âme bienheureuse ; et là elle fut reçue en la très-heureuse union dont il a été parlé ailleurs, en cette vraie et très-douce association et jouissance de Dieu, accompagnée d'une pleine et surabondante rémunération de tous ses travaux et de toutes ses souffrances, qu'il est plus possible au cœur de l'homme de croire que de se l'imaginer, encore moins de l'exprimer.

CHAPITRE IV.

4. DE L'ÂME DE LA PIEUSE YSENTRUDE, RECLUSE.

ELLE connut aussi que l'âme de la recluse Ysentruide, d'heureuse mémoire, était passée au Seigneur en la manière suivante : Il lui sembla donc que tous les Ordres des Anges, pour lui faire un cortège de gloire et d'honneur, marchaient devant elle, parce qu'elle obtenait par une distinction particulière de leur être associée et comme assimilée. Elle avait, en effet, ressemblé aux Esprits angéliques par l'empressement humble et affectueux avec lequel elle recevait tous ceux qui venaient à elle : aux Archanges, pour sa familiarité avec Dieu ; aux Vertus, parce qu'elle s'était courageusement exercée en tous

biens et bons exemples , et même qu'embrasée d'un saint zèle, elle en avait, par ses corrections, converti plusieurs à Dieu. Elle fut encore trouvée semblable aux trois Chœurs suivants des Anges, parce qu'elle avait été puissante et courageuse contre les démons et les vices, parce qu'elle avait conservé sans tache en elle l'image de Dieu, et qu'elle la révérait et l'aimait en elle-même et chez les autres ; enfin parce qu'elle passait les jours et les nuits à adorer Dieu dans une prière dévote et fervente. Elle fut aussi égalée aux premiers Ordres des Anges, tant pour le repos délicieux et plein de charme que Dieu trouvait en son âme, tant pour la connaissance de Dieu dont elle était remplie, et enfin pour l'extrême ferveur de son amour.

La bienheureuse Vierge Marie et saint Jean l'Evangéliste présentèrent donc son âme devant le trône de gloire ; et Notre-Seigneur Jésus-Christ la recevant avec amour dans ses embrassements, la conduisit devant Dieu le Père, et en l'honneur de son épouse il chanta d'une voix mélodieuse les paroles suivantes : *Hæc est quæ nescivit thorum in delicto*, etc. Voici celle qui n'a pas connu de couche criminelle, etc. Voici celle qui m'a aimé de tout son cœur, de toutes ses forces ; voici celle qui s'est attachée à moi dans toute la pureté de son âme. » Sur sa couronne, la passion du Christ, pour laquelle elle avait eu tant d'attrait, l'amour et la chasteté brillaient d'un éclat particulier ; de même, tous ses vêtements et sa parure reproduisaient ce triple caractère.

CHAPITRE V.

5. DE L'ÂME DE B. DE BAR, MONIALE.

DE même pendant l'agonie d'une Religieuse, elle vit le Seigneur Jésus-Christ présent, tenant un linge très-blanc devant la bouche de la mourante, comme pour y recevoir son âme. Aussitôt qu'elle fut morte, on célébra pour elle la messe, au commencement de laquelle le Seigneur Jésus, l'époux des Vierges, parut s'approcher de l'autel, et verser dessus un grand trésor; ce qui signifiait qu'il offrait à Dieu le Père tout ce qu'il avait, même sa bienheureuse passion, pour cette âme. Ensuite, la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Notre-Seigneur, offrit les divers ornements dont on a coutume de parer les fiancées pour le jour de leurs noces, et qui signifiaient toutes les œuvres que le Seigneur a opérées en elle. Et elle les offrit à la très-sainte Trinité, en louange et gloire, comme supplément d'honneur et de gloire pour la nouvelle épouse de son Fils, et en signe de joie pour son arrivée. Au moment où l'on éleva l'hostie, le Seigneur parut comme debout sur l'autel; et s'inclinant vers le prêtre il dit : « Ta volonté est ma volonté. » En ces paroles elle connut que le désir du prêtre à ce moment avait été de délivrer l'âme; ce qui eut lieu, et quand on en fut arrivé à l'*Agnus Dei*, et que le prêtre eut pris le corps du Seigneur, cette âme s'approcha de l'autel, sous la forme d'une vierge très-belle, et le Seigneur s'inclinant, lui donna un baiser, et par ce

doux baiser elle fut admise à l'heureuse participation de la vie céleste.

La messe étant finie, comme le prêtre donnait la bénédiction, on entendit dans les airs des voix qui chantaient, accompagnées de tambourins, de harpes et de toute espèce d'instruments, comme c'est la coutume aux noces royales. Et cette âme fut admise à partager le sort des Anges et des Saints, qui se tenaient avec une joie ineffable au-dessus de la maison où le corps gisait, jusqu'à ce que la recommandation ordinaire fût finie, et alors ils la conduisirent tout joyeux dans la patrie céleste.

Le lendemain où l'on devait faire la sépulture, le Seigneur apparut encore pendant la messe, et l'âme suivie d'une grande troupe de Vierges arriva, parée de roses d'or, comme une épouse nouvellement introduite dans la maison. Ensuite, à l'Offertoire, *Domine Jesu Christe*, le Seigneur se tournant avec un air de bonté vers l'âme lui dit : « Va maintenant offrir à mon Père tout ce que j'ai offert hier pour toi avec ma Mère ; parce que tout est à toi pour ta béatitude éternelle. Elle alors s'approchant avec la troupe des Vierges, offrit ce précieux trésor que le Seigneur lui avait donné ; de même les autres Vierges offrirent toutes les grandes choses que la très-sainte Trinité avait opérées en elles pour leur compagne. Ainsi, ces Vierges entouraient l'autel, ayant au milieu d'elles cette nouvelle épouse, et elles menèrent ainsi une ronde joyeuse jusqu'à la fin de la messe. Alors elles s'élevèrent en l'air au-dessus de la place où le corps était mis en terre, et elles chantèrent au Seigneur des louanges jusqu'à ce que tout fût terminé. Puis, recommençant à frapper leurs tambourins elles conduisirent au son

des hymnes célestes l'épouse, c'est-à-dire, cette âme bienheureuse à la chambre nuptiale de l'Époux immortel, à qui soit honneur et gloire pendant les siècles éternels.

Heureuse âme, que la grâce de Dieu et ton nom déclarent vraiment Bienheureuse, (*Beata*) ; en récompense de la singulière pureté de ta très-innocente vie, te voilà indissolublement unie dans l'amour au Seigneur des Anges, suivant l'Agneau partout où il va ; au milieu de ces abondantes délices, souviens-toi encore de nous.

De même que le Seigneur est apparu s'offrir à Dieu le Père pour cette âme, ainsi s'offre-t-il pour tous les Religieux qui ont ici abandonné tout pour son amour, puisqu'ils n'ont plus personne qui fasse l'offrande pour eux après leur mort ; ainsi le Seigneur plein de bonté daigne-t-il y suppléer par lui-même.

CHAPITRE VI.

6. D'UNE ÂME QUI S'ENVOLA DANS LES BRAS DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EN SORTANT DE SON CORPS.

UNE Sœur qui durant toute sa vie avait servi Dieu dévotement en la pratique de la piété, tomba malade, et celle-ci se mit à prier dévotement pour elle le Seigneur. Et elle vit son âme comme à genoux devant le Seigneur, et le Seigneur lui présentant ses plaies vermeilles, qu'elle salua aussitôt avec cette invocation que celle-ci n'avait jamais entendue : « O plaies salutaires de mon amant bien-aimé, Jésus-Christ, sa-

lut ! salut ! en la toute-puissance du Père qui vous a données, en la sagesse du Fils qui vous a endurées, en la bénignité du Saint-Esprit qui en vous a accompli l'œuvre de notre rédemption. »

Lorsqu'elle dut ensuite recevoir l'onction de l'huile sainte, et que la Congrégation se trouvait réunie dans la maison où gisait la malade, elle vit deux Anges qui portaient des bassins. L'eau qui était dans l'un des bassins désignait la miséricorde et la vérité, qui devaient laver l'âme de toutes ses taches, selon cette parole : *misericordia et veritas præcedent faciem tuam* ; la miséricorde et la vérité marcheront devant votre face. Après cela elle vit venir quatre Anges qui tinrent étendue sur le lit de la malade une draperie rouge ; ce qui désignait le mérite et la dignité qu'elle devait recevoir après cette vie ; parce que tant que l'âme demeure dans le corps, elle ne peut connaître la gloire dont Dieu la couronnera dans le ciel. Alors elle fut prise d'une grande tristesse, ne voyant pas apparaître son bien-aimé, la présence des Anges ne suffisant pas à la consoler. Et comme elle cherchait avec l'œil du cœur, d'un coin à un autre, Celui qu'elle aimait seul, elle le trouva selon le désir de son cœur, qui se tenait au milieu de la maison, portant un vêtement blanc orné d'écussons d'or. Cette blancheur signifiait la pureté de la malade, et les écussons indiquaient la constance avec laquelle elle avait patiemment souffert beaucoup de douleurs et d'infirmités pour le Seigneur, qui, pour faire honneur à son épouse, avait pris de tels vêtements.

Cependant le Seigneur prit la place du prêtre auprès du lit de la malade, tandis que la bienheureuse Vierge Marie se tenait à la tête ; et comme les prêtres

récitaient les Litanies, le Seigneur fit sur elle trois fois le signe de la Croix, en disant : « Je te bénis pour la santé de ton âme et pour la sanctification de ton corps. » Quand on nomma la Vierge Marie elle se leva au-dessus de la malade et dit : « Voici, mon Fils, que je vous donne cette épouse pour recevoir à jamais vos embrassements; puis, tous les Saints à l'invocation de leurs noms priaient à genoux pour elle le Seigneur. Ensuite ils formèrent tous une ronde autour du lit de la malade, où les Vierges marchaient les premières après le Seigneur. Quand les onctions furent finies, le Seigneur dit à sa Mère : « Je vous la confie pour me la représenter sans tache. »

7. Cependant l'heure de son bienheureux passage approchait, et comme elle était à toute extrémité, celle-ci touchée de compassion, redoublait de ferveur dans les prières qu'elle adressait pour elle au Seigneur. Et elle vit arriver comme une armée innombrable de Saints. Les Martyrs se rangèrent en tête, vêtus de rouge, avec des boucliers d'or sur leurs vêtements, et ils se disaient entre eux : « Agitons nos boucliers. » Et en les agitant ils leur faisaient rendre un son d'une telle douceur, que la douleur de la malade fut changée en joie. Le bien-aimé de l'âme, Jésus, se tenait devant le lit de la malade, avec sa bienheureuse Mère auprès de lui. Alors cette âme bienheureuse affranchie des liens de la chair, s'envola toute joyeuse dans les bras de la Vierge Mère, délivrée de toute douleur, pour recevoir la couronne éternelle ; mais la Vierge Marie la donna aussitôt à son Fils, qui la reçut et l'embrassa avec une tendresse admirable, et la fit reposer sur son sein, jusqu'à ce qu'on eût célébré la messe, et qu'on eût offert pour elle la victime Paschale.

Cependant le Seigneur avait recommandé à la personne qui voyait toutes ces choses de faire chanter au plus tôt la messe pour elle ; ce qui eut lieu, et la messe fut célébrée même avant Prime. Le Seigneur s'était revêtu, en l'honneur de sa nouvelle épouse, d'un ornement blanc sur lequel étaient des aigles. La blancheur signifiait la pureté et la chasteté de la malade, et les aigles son cœur contemplatif. Comme on commençait la messe, le Prêtre suprême et vrai Pontife célébra la messe pour elle. Sur l'autel était placé un très-riche trésor, à savoir, tous les biens opérés pour le salut de l'homme par le Fils de Dieu sur la terre ; et il l'offrit à son Père céleste pour cette âme, en supplément de mérites. Alors la glorieuse Vierge Marie conduisit l'âme à l'autel, en lui donnant un écrin d'or où était renfermé le trésor de toutes les vertus et des bonnes œuvres accomplies par la bienheureuse Vierge Marie en ce monde, unies à celles qu'elle avait elle-même pratiquées durant sa vie, afin qu'elle offrît le tout à Dieu en réparation de ses négligences. A l'Evangile, le Seigneur, la prenant par la main, lui dit : « Je te promets, ma bien-aimée, que ton corps, qui s'est consacré tout entier à mon service, au jour de la résurrection ressuscitera glorieux. »

L'âme, cependant, parée comme une jeune épouse, avait un anneau à la main dont la pierre présentait une figure humaine ; et son cœur brillait comme un miroir transparent, et lorsque l'Agneau paschal de Dieu fut sacrifié au Père, il jaillit du Cœur divin une lumière d'une telle splendeur, que l'âme en fut tout enveloppée et se déroba au regard. Ainsi rayonnante de la splendeur divine, toute remplie de la suavité merveilleuse du Saint-Esprit, affluant de tous les dons

célestes, elle devint dans une union inséparable un seul esprit avec Dieu.

Comme on portait le corps à la sépulture, celle-ci entendit résonner une douce harmonie des Saints en l'honneur des obsèques de l'épouse du Roi immortel, et ils disaient : « Tu es bienheureuse, et il sera bien pour toi, Mechtilde, épouse choisie du Christ, parce que tu partageras la joie des Saints et l'allégresse des Anges à jamais. » De nombreux flambeaux qui jetaient de grandes flammes précédaient le corps ; ils signifiaient les œuvres qu'elle avait accomplies avec la grâce de Dieu, lesquelles précédaient l'âme pour son éternelle récompense. Après cela, le Roi des rois, et le Seigneur des potentats, recevant son épouse, l'embrassa étroitement, et aussitôt, disposant de Dieu à son gré, elle saisit la main du Seigneur et en bénit la Congrégation présente. C'est ainsi que le Seigneur transféra sa bien-aimée avec une joie ineffable dans les régions célestes, suivi de l'armée glorieuse des Saints. Et celle-ci vit cette âme heureuse se tenant devant la toujours adorable Trinité, où elle brillait d'une ineffable splendeur ; et le Seigneur se pencha vers elle comme pour lui donner le baiser, cependant il ne la baisa pas, et comme celle-ci en était étonnée, le Seigneur lui donna cette explication : « Le baiser signifie la paix ; mais on ne la donne pas au ciel, séjour de l'éternelle paix, ainsi elle n'a pas besoin de recevoir le baiser de paix. » Puis il dit à l'âme : « Lève-toi, et viens comme une fille te précipiter dans les bras de ton père. » Et elle l'embrassa pleine de joie ; et le Seigneur reprit : « L'embrassement signifie l'union en laquelle l'âme m'est à jamais unie par un indissoluble lien d'amour. »

CHAPITRE VII.

8. DE L'ÂME DU FRÈRE N. DE L'ORDRE DES PRÊCHEURS.

APRÈS le décès de Frère N., de l'ordre des Prêcheurs, ami intime et fidèle du Monastère, dans les huit jours suivants son âme apparut à celle-ci en cette manière : Pendant la messe, elle vit dans l'air cette âme chaussée de chaussures si bien ornées que celle qui avait cette vision désirait vivement qu'il lui fût donné quelque chose de ces ornements. Et l'âme lui dit : « Reçois la pierre précieuse de la patience. » Ces chaussures désignaient les courses fatigantes qu'il avait accomplies dans les fonctions de son Ordre. Il l'appela ensuite par son nom et lui dit : « Je sais, je sais maintenant tout ce que vous me cachez. » Mais elle lui répondit : « O seigneur, priez pour nous. » Il reprit : « Ne m'appellez pas seigneur, mais Frère, parce que nous sommes tous frères en Jésus-Christ. » Elle dit : « Priez, je vous en conjure, pour nous, afin que nous ne soyons pas séduites par l'ennemi dans le don qui nous est fait. » Il répondit : « Revêtez-vous de l'armure de la foi, comme des élus de Dieu ; c'est-à-dire, croyez vraiment et purement que ce don vient de Dieu. »

Lorsqu'on en fut arrivé à l'Offertoire de la messe, elle entendit une voix qui disait : « Voilà que s'ouvrent les portes du Ciel. » Et elle vit comme s'ouvrir en toute hâte une porte très-grande, par laquelle entra l'âme de ce Frère avec une grande allégresse. Et le

Seigneur venant à sa rencontre les mains étendues, la conduisit en la tenant embrassée jusqu'au trône de gloire, la fit arrêter devant lui, puis la revêtit d'un éclat merveilleux et ineffable qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer. Entre autres, il lui mit aux mains des gants très-blancs, et aux pieds des chaussures encore plus belles et plus brillantes que les premières, disant : « Apportez vite la première robe. » Or, cette robe, le Seigneur la fait de lui-même, et voici comment elle reconnut que Dieu revêt l'âme : sur la terre, il est pour elle l'auteur et le distributeur de toute grâce ; de même dans les cieux, il est l'ornement, la gloire et cette abondante récompense des B'enheureux, qu'il pare et rémunère de lui-même pour toutes les bonnes œuvres et les vertus qu'ils ont pratiquées sur la terre. Ensuite on lui mit une grande couronne faite d'or, de rubis et de pierres précieuses, et en la recevant elle se jeta aux pieds du Seigneur lui rendant grâces, et reconnaissant qu'il recevait tous ces dons de la seule bonté de Dieu et non pour ses mérites.

Alors celle-ci désira savoir ce qu'il avait mérité pour avoir aimé si fidèlement le don de Dieu en la Sœur M.¹ Et elle vit sortir du Cœur divin comme un courant qui se répandit sur son âme, et elle connut que ce même courant se portait également vers toutes les âmes qui aiment les dons de Dieu chez les autres, bien qu'elles-mêmes n'en reçoivent pas de pareils. Et aussitôt la Sœur M. apparut en grande joie, au milieu d'une

1. D'après certaines éditions Mechtilde; la même dont il est parlé au Liv. II, c. 42, dans le chap. 6 précédent et dans *le Messager*, Liv. V, c. 7, c'est-à-dire la sœur Mechtilde, auteur de *la Lumière de la Divinité*.

gloire et d'une clarté ineffable. Et celle-ci, toute remplie d'admiration, lui dit : « Faites-moi, je vous prie, connaître quelque chose d'un ornement si magnifique. » Mais elle répondit : « Vous ne pourriez le comprendre, parce que je porte maintenant plus d'ornements qu'il n'y a de fils dans un vêtement ordinaire, et ils sont un présent du Seigneur mon époux. » En ces paroles elle connut que les Saints ne s'attribuent rien pour leurs mérites, mais qu'ils font remonter tout ce qu'ils possèdent de récompense et de gloire à la grâce et à la miséricorde divines.

CHAPITRE VIII.

9. DE L'ÂME DE FRÈRE H. DE PLAUE.

UN Frère lui ayant demandé de prier le Seigneur pour l'âme d'un autre Frère, elle ne se pressa pas de le faire, lorsqu'une fois étant en oraison il lui fut inspiré de prier pour ce Frère, et comme elle s'y refusait encore, elle entendit le Seigneur lui dire avec quelque sévérité : « Ainsi je ne pourrai satisfaire par toi au désir de mon ami ! » Puis, la prenant par la main, il lui dit : « Viens, et je t'introduirai au lieu de l'admirable tabernacle jusqu'en ma maison. » Et aussitôt elle fut ravie dans le Ciel, où elle vit l'âme de ce Frère comme debout devant le Seigneur ; et cinq rayons partant du Cœur divin venaient orner merveilleusement cette âme. Le premier rayon entra dans ses yeux, signifiant cette connaissance accompagnée d'un si grand charme avec laquelle il allait incessam-

ment contempler Dieu dans la gloire de sa divinité. Le second rayon entra dans ses oreilles, désignant la joie qu'il reçoit des paroles et des salutations pleines de tendresse et de douceur qu'il entendra éternellement de la bouche de Dieu. Le troisième rayon lui remplit la bouche, désignant la louange ineffable dont il loue Dieu incessamment ; le quatrième remplit son cœur, déclarant la douceur et la joie inestimable, le charme qu'il goûte à se laisser pénétrer par la volupté divine. Le cinquième rayon couvrait et illuminait tout son corps d'un ineffable éclat, signifiant qu'il avait été de tout son corps et de toutes ses forces dévoué aux bonnes œuvres et à la pratique des vertus.

L'âme avait encore sur la tête une couronne merveilleusement ornée, en laquelle vit tout spécialement la passion du Seigneur ; en quoi elle reconnut qu'elle avait eu une dévotion particulière pour ce mystère. Alors, dans un sentiment d'admiration, elle dit au Seigneur : « O mon Dieu très-doux, pourquoi avez-vous enlevé si tôt cette âme du monde, où ses paroles et ses exemples auraient pu profiter à un si grand nombre ? » Le Seigneur répondit : « Le violent désir que j'avais de la posséder m'y a contraint ; car, ainsi que l'enfant sevré du sein de sa mère, son âme s'est attachée à moi, et pour cette raison il a mérité de venir si tôt se reposer en moi. Il devait recevoir tant de dignité et tant de gloire que son admission souffrit quelque délai, pendant lequel je le fis reposer sur mon sein. » Elle reprit : « O Seigneur très-aimable, combien de temps s'est-il ainsi reposé ? » Il répondit : « L'espace d'un matin ; jusqu'à ce que l'amour eût accompli pour lui tout ce qu'il lui avait destiné de toute éternité. »

CHAPITRE IX.

10. DES AMES DES FRÈRES ALBERT ET THOMAS,
DE L'ORDRE DES PRÊCHEURS.

ELLE vit les âmes de Dom Albert et de Frère Thomas, de l'Ordre des Prêcheurs¹, de vénérable mémoire, entrer comme deux princes des plus nobles dans les cieux. Chacune était précédée de deux grands Anges portant des flambeaux, dont l'un était du Chœur des Séraphins, et l'autre de celui des Chérubins. Par les Chérubins était indiqué que sur la terre ils avaient été éclairés de la science divine; les Séraphins désignaient l'amour spécial dont ils avaient brûlé pour Dieu, et qui leur avait fait aimer l'intelligence et la science qu'ils avaient d'en haut comme un don supérieur de Dieu. Lorsqu'ils furent parvenus devant le trône de Dieu, toutes les paroles qu'ils avaient écrites apparurent sur leurs vêtements en lettres d'or, et un rayon de la divinité, comme un rayon de soleil qui luirait sur de l'or, les éclairait de telle sorte que chaque parole à son tour renvoyait un reflet admirable sur la divinité. Une suavité inexprimable se répandait également des paroles mêmes dans tous leurs membres, d'où leurs âmes recevaient une joie merveilleuse. Toutes les paroles qu'ils avaient écrites sur l'excellence de la divinité ou de l'humana-

1. Le B. Albert mourut en 1280. Son culte fut autorisé pour le diocèse de Ratisbonne par Grégoire XV, en 1622 seulement. Saint Thomas d'Aquin mort en 1274, fut canonisé en 1325.

nité du Christ rayonnaient d'un éclat particulier sur leurs âmes, en sorte qu'elles semblaient en contracter une certaine ressemblance avec la divinité. De même, toutes les explications qu'ils avaient données sur la gloire et la félicité des Anges, ainsi que des Prophètes et des Apôtres, les louanges qu'ils avaient données au triomphe des Martyrs, l'éloge qu'ils avaient faits dans leurs discours ou leurs écrits des mérites des autres Saints, reproduisaient en eux la gloire des uns et des autres ; ainsi voyait-on briller chez eux la clarté des Anges, les mérites des Prophètes, la dignité des Apôtres, la gloire triomphale des Martyrs, la doctrine et la sainteté de vie des Confesseurs, et la glorification de tous les Saints.

CHAPITRE X.

11. DE L'ÂME DU SEIGNEUR B., FONDATEUR DU MONASTÈRE.

EN un anniversaire du seigneur Comte B.¹, de pieuse et éternelle mémoire, notre fondateur, pendant la messe qu'on célébrait pour lui, cette servante de Dieu vit son âme devant Dieu ; et sur ses vêtements toutes les âmes, appartenant à la Congrégation qu'il avait fondée, apparaissaient comme de très-belles images, aussi bien celles qui règnent déjà dans les cieux que celles qui doivent y parvenir. Elle portait aussi dans sa couronne autant de

1. Burchard, comte de Mansfeld, qui fonda le Monastère en 1229.

fleurs qu'il avait gagné d'âmes à Dieu en ce même monastère. Les deux Abbesses¹ qui avaient régi le monastère se tenaient à ses côtés, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, dans une grande gloire; et le Seigneur les félicitait, avec des paroles pleines de tendresse, de ce que pas une des brebis qui leur avaient été confiées ne s'était perdue. Toutes les personnes de la Congrégation, avec plusieurs de ses héritiers, qui sur la terre avaient bien usé de leurs biens, formèrent autour de lui comme une ronde, et de chaque personne un rayon se dirigeait sur son âme, qui en était illuminée d'une clarté merveilleuse. Chaque personne chantait aussi des vers à Dieu, d'une grande douceur, où étaient rapportés les biens que Dieu avait accomplis avec eux tous, et son âme, en les écoutant, en conservait dans son cœur une merveilleuse allégresse. En quoi celle-ci comprit qu'il avait part aux mérites de chacun, et qu'il avait comme une sorte de droit sur les biens que Dieu avait accomplis en tous comme sur les siens mêmes.

Elle vit aussi parmi eux l'âme du prévôt O.² entourée d'un éclat merveilleux et ineffable; il était comme un monastère muni de petites fenêtres très-belles, en lesquelles les âmes étaient assises comme en des cadres, avec des inscriptions au-dessous indiquant toutes les observances et les bonnes constitutions établies de son temps.

Elle y vit encore l'âme du seigneur C., curé d'Os-

1. Cunégonde d'Halberstadt, première abbesse, et Gertrude d'Hackeborn, sœur de sainte Mechtilde, morte en 1291.

2. Otto, prévôt, nommé dans l'acte de fondation du monastère d'Hedersleben sous l'abbesse Gertrude en 1262.

terhausen ¹, qui portait un vêtement tout rempli de cercles d'or, où des Saints se trouvaient représentés, image de sa grande dévotion envers les Saints. Il lui semblait aussi que le prêtre qui célébrait alors pour lui la messe, présentait à son âme des calices d'or, l'un après l'autre ; en quoi celle-ci comprit qu'il offrait à Dieu pour cette âme, en la félicitant de son bonheur, avec une dévote gratitude, des prières et des actions de grâces.

Lorsque fut immolée l'hostie de salut, le Seigneur Jésus-Christ ouvrit son très-doux Cœur, dont il s'exhala une odeur d'une ineffable suavité qui provoqua dans cette âme et dans les âmes présentes un ravissement nouveau. Or, celle qui voyait ces choses dit au Seigneur : « Par quoi, mon Seigneur, cette âme s'est-elle rendue digne d'être inspirée par vous d'exécuter une œuvre aussi grande et qui vous procure tant de gloire ? » Il répondit : « C'était un homme d'un cœur doux et bienveillant ; tout ce qu'il a pu commettre de péché, il l'a fait sans méchanceté et sans malice ; c'est pourquoi ma sagesse a trouvé pour lui cette voie de salut ; car j'aime beaucoup un cœur bienveillant, tandis qu'un péché commis par malice devient un lourd fardeau pour l'âme. Et comme celui-ci a fondé ce monastère non pour la faveur des hommes, mais pour ma gloire et pour le salut de son âme, et qu'il a fortement aimé la Congrégation, par un droit spécial, il s'est acquis les mérites de chaque personne, et jouit des biens de tous comme des siens propres. »

1. Paroisse à trois lieues environ au sud d'Helfta, près l'abbaye cistercienne de Sichen ou Sittichen.

CHAPITRE XI.

12. DE L'ÂME DU COMTE B. MORT A L'ÂGE
DE DIX-NEUF ANS.

LORSQUE le comte B.¹, d'heureuse mémoire, fut mort, le lendemain cette Vierge dévote étant en oraison, vit son âme étendue aux pieds du Seigneur, et pleurant abondamment, parce qu'aux derniers moment de sa vie, elle s'était plutôt repentie par crainte que par amour de Dieu, et n'avait jamais sur la terre répandu de larmes d'amour. Celle-ci, pleine de compassion pour sa détresse, pria le Seigneur de donner à cette âme en remède et en supplément toutes les larmes d'amour et d'innocence qu'elle avait répandues sur la terre, et le Seigneur ayant eu la bonté d'y consentir, cette âme en reçut aussitôt une grande joie. Ensuite celle-ci dit au Seigneur : « Pourquoi, mon Seigneur, avez-vous retiré cette âme par une mort si prématurée, quand, avec le bon esprit dont elle était douée, elle aurait pu faire tant de bien, si elle était restée en ce monde ? » Le Seigneur répondit : « Sais-tu que toutes les bonnes œuvres accomplies en état de péché mortel sont comme de nulle valeur ? » Elle reprit : « De quoi lui servent les éloges que les hommes font maintenant de sa bonté, de ses qualités et de ses manières polies ? » Il répondit : « Toutes les fois que les hommes sur la terre célèbrent ses vertus,

1. Le jeune comte Burchard XII de Mansfeld, mort en 1294.

l'innocence de sa vie, tous les Saints me rendent un honneur particulier et me louent pour les vertus naturelles dont j'avais orné cette âme. Ensuite l'âme elle-même, quoique non encore dans la joie, toutes les fois qu'on dit du bien d'elle sur la terre, exalte mes louanges avec allégresse. »

Après cela, comme au trentième jour on célébrait pour lui la messe dans la chapelle où il avait été inhumé, et comme le prêtre lisait l'Évangile, elle vit le Seigneur tourné vers le prêtre, et toutes les paroles du Seigneur qui étaient relatées dans l'Évangile, traversaient le prêtre comme des rayons brillants. Et le Seigneur dit : « Toutes les paroles que j'ai proférées sur la terre ont la même efficacité, et opèrent encore maintenant la même vertu que lorsqu'elles sortaient de ma bouche ; parce qu'à la différence des paroles des hommes, elles ne passent pas, mais ainsi que je suis éternel, ainsi mes paroles ont-elles un effet éternel. »

Pendant qu'on chantait l'Offertoire, le Seigneur dit : « Les offrandes des fidèles reçues avec joie par le prêtre, non pour l'amour de l'argent, mais simplement pour le salut des âmes, et ensuite offertes à moi avec bonne volonté, sont d'un grand profit pour les âmes. » Elle vit alors l'âme du défunt allant autour de l'autel et chantant : « Je sais, Seigneur, que vous m'avez livré à la mort pour mon salut, et que vous avez fait la joie et la consolation de mon âme. » Celle-ci lui dit : « Et qui vous a appris à chanter ? » L'âme répondit : « Je sais tout ce qui m'est nécessaire pour chanter les louanges de mon Créateur, ainsi que je le dois. » Elle reprit : « Souffrez-vous quelque peine ? » L'âme répondit : « Aucune, si ce n'est que

je ne vois pas encore mon Dieu très-aimable, que je désire si ardemment de contempler, que tous les désirs des hommes pour le voir, réunis en un seul, seraient comme rien en comparaison du mien.» Alors elle dit : « Comment cela se peut-il faire, lorsque tant de bienheureux ont soupiré après Dieu avec des désirs ineffables ? » Elle répondit : « Tant que l'âme est sous le fardeau de son corps, les nécessités de celui-ci l'empêchent, lorsqu'il prend sa nourriture, ou son sommeil, ou qu'il fait autre chose, ou qu'il fréquente les hommes, de brûler d'un désir aussi ardent, que l'âme délivrée de sa chair et libre de tout obstacle et nécessité n'en éprouve incessamment pour son Créateur. »

13. Le troisième jour après la mort de ce comte, son âme apparut encore à la Vierge du Christ. Deux jeunes gens splendides la conduisaient; elle était revêtue d'une tunique grise avec la cotte supérieure qu'il avait reçue avec l'habit de guerre. Et la Vierge dit : « Pourquoi portez-vous ce vêtement laïc ? » L'âme répondit : « Ma mère a fait du mien un emploi si louable et si agréable pour moi, que j'en apparais maintenant revêtu. » La Vierge reprit : « Est-ce qu'elle n'a pas fait un aussi bon emploi de ce qui vous appartenait encore ? » Il répondit : « Elle a vraiment tout distribué à propos ; mais elle a surtout placé ce vêtement d'une manière qui m'a été utile et agréable. C'est pourquoi je vous demande d'adresser mes actions de grâces à ma mère, à tous mes parents et mes amis pour en avoir agi ainsi avec moi avec tant d'affection et de bonté. » Elle lui dit : « N'est-ce pas une difficulté pour vous que vos parents et votre famille vous

pleurent ainsi? » Il répondit : « Il n'y en a aucune ; tout ce que je veux est qu'ils sachent le bien que Dieu a fait à mon âme en la retirant du siècle. » Elle lui dit : « Pourquoi portez-vous un vêtement gris? — Lorsque j'étais à l'extrémité après la réception du corps du Seigneur, je m'étais de mon plein consentement résolu à me faire soldat du Christ, si je vivais. » Elle dit alors : « Avez-vous la dignité réservée aux Vierges? » Il répondit : « Je ne l'ai pas dans sa perfection, parce que, d'après les conseils de gens méchants, j'ai laissé mes désirs et ma volonté se porter vers les choses de la chair et du siècle, en quoi mon âme a contracté une tache. » La Vierge lui dit : « Qu'est-ce qui vous a le plus profité? » Il répondit : « Les messes célébrées pour moi, les aumônes qu'on a distribuées, et la prière pure. » Elle demanda : « Quelle est la prière pure? » L'âme répondit : « La prière pure est celle qui vient d'un cœur pur, lorsqu'on est exempt de péché, ou si on s'en reconnaît coupable, qu'on se propose d'en faire la confession, ou qu'on le confesse à Dieu dans la prière. Une prière ainsi offerte à Dieu, coule dans le Cœur divin comme une eau très-pure, et y opère une grande vertu ; mais la prière du pécheur ne monte que comme une eau trouble. » Elle reprit : « Et qui vous a enseigné ces choses? » L'âme répondit : « Tout ce que nous voulons savoir nous est enseigné par Dieu. » Elle : « Qui sont ces jeunes gens? » L'âme : « L'un est mon Ange à qui Dieu m'avait confié sur la terre ; l'autre appartient au Chœur où je dois être conduit. »

CHAPITRE XII.

14. DE L'ÂME D'UNE PETITE FILLE APPELÉE
E. D'ORLAMUNDE.

UNE dame avait résolu de consacrer à Dieu son enfant même avant sa naissance, voulant que, si c'était une fille, elle fût fiancée à Dieu ; mais la petite mourut dans la deuxième année de son âge. Son âme apparut à la servante de Dieu comme une vierge très-belle, portant un premier vêtement couleur de rose, et par-dessus un manteau d'or merveilleusement orné de lis blancs comme la neige. Elle dit donc à cette âme : « D'où vous vient tant de gloire ? » Elle répondit : « Le Seigneur, dans sa bonté, m'a conféré ces dons ; ce vêtement rouge signifie que j'étais naturellement aimante ; le manteau d'or désigne l'habit religieux ainsi conféré à moi par le Seigneur, parce que ma mère m'avait destinée à la vie religieuse. Or, tous les dons que je devais recevoir du Seigneur, si réellement j'avais eu pris l'habit religieux, il me les accorde maintenant par un effet de sa grande libéralité ; et j'ai en plus une récompense particulière pour avoir été consacrée à Dieu dès le sein de ma mère. » Et comme cela étonnait beaucoup celle-ci, elle reçut du Seigneur cette déclaration : « Pourquoi s'étonner ? est-ce que les enfants baptisés ne sont pas sauvés par la foi d'autrui ? Quand, en effet, la marraine a fait pour l'enfant le vœu de christianisme, si l'enfant vient à mourir, il sera sauvé par ce vœu ; de même ici, j'ai

accepté la volonté bien déclarée de la mère pour le fait, et je récompense dans son enfant tous les biens qu'elle lui avait désirés. » Alors celle-ci fit cette question au Seigneur : « Mais pourquoi, mon bien-aimé, avez-vous si tôt enlevé cette enfant ? » Il répondit : « Elle était si aimable qu'il n'était pas expédient pour elle de rester sur la terre ; ensuite son père, après la mort de son aînée, aurait annulé le vœu de sa mère, et l'aurait gardée pour le siècle. »

CHAPITRE XIII.

15. D'UNE AUTRE ÂME.

DE même, comme elle priait le Seigneur pour l'âme d'une autre personne, Dieu parla ainsi à cette âme : « Bois de la moelle de mon Cœur la joie, et cela de la part de tous ceux qui prient pour toi. »

CHAPITRE XIV.

16. DE LA RÉSURRECTION FUTURE.

PENDANT la messe, comme elle entendait lire dans l'Evangile : *Et tertia die resurget* : Et il ressuscitera le troisième jour, elle se prosterna en terre, rendant grâces à Dieu pour la résurrection de l'homme et sa gloire future. Et voilà que dans la chapelle¹ où

1. Chapelle de Saint-Jean construite en 1265 par Burchard de Querfurt.

elle priaït, elle voit trois corps très-beaux qui étaient enterrés devant l'autel, se lever de leurs tombeaux, et les mains élevées au ciel, sembler rendre grâces à Dieu. Leurs cœurs étaient décorés de pierres précieuses, qui semblaient s'agiter en manière de jeu, et tressaillir de joie pour les bonnes œuvres et les vertus qu'ils avaient pratiquées dans leur existence corporelle. Celle-ci dit alors au Seigneur : « Comment donc, mon Seigneur, ces corps reprendront-ils leurs âmes, et quelle sera leur clarté lorsqu'ils seront réunis l'un à l'autre? » Le Seigneur lui répondit : « En sa résurrection, le corps sera sept fois plus brillant que le soleil, et l'âme sept fois plus brillante que le corps, qu'elle reprendra comme un vêtement, répandant sa lumière dans tous ses membres, comme le soleil dans un cristal. Et moi je pénétrerai toutes les parties les plus intimes de l'âme d'une lumière ineffable, et ainsi brilleront-ils dans le séjour céleste, corps et âme pour jamais. »

CHAPITRE XV.

17. DE L'ÂME DU COMTE B. (BURCHARD).

COMME dans l'anniversaire de l'un des morts dont on a parlé, savoir le comte B., la Dame Abbessé demandait presque avec autorité à la servante de Dieu, de prier pour qu'il lui fût révélé quelque chose sur l'état de son père, elle s'y refusa quelque temps, parce

1. Sophie de Mansfeld, fille de Burchard de Querfurt, petit-fils du fondateur Burchard de Mansfeld par sa mère, Sophie de Mansfeld.

qu'il était très-rare qu'elle voulût demander à Dieu la première de lui faire quelque révélation ; elle laissait cela à sa divine volonté, prenant pour agréable tout ce qu'il lui plairait de lui octroyer. Comme donc elle assistait à la messe, pendant les prières secrètes, le Seigneur lui dit : « Accomplis ton obéissance. » A cette interpellation elle répondit : « Je ne l'avais pas reçu comme un précepte d'obéissance. » Mais le Seigneur reprit : « Fais absolument ce que j'ai fait quand, au commandement de mon Père, je suis descendu sur la terre. » A ces paroles elle comprit divinement que le Seigneur Jésus, en sortant du Père, s'était abaissé devant lui en si grande révérence et soumission que jamais fils n'en a fait autant pour son père, ou serviteur à l'égard de son maître ; tout disposé à supporter ses fardeaux, les misères et les travaux de tous les hommes. Celle-ci dit alors : « Mon Seigneur, exaucez le désir de votre servante. »

Aussitôt elle vit l'âme dudit comte devant le Seigneur, ayant un vêtement de couleur verte et une belle ceinture toute brillante, dont les bouts lui descendaient jusqu'aux pieds. La couleur verte lui désignait, comme elle le comprit, l'éternité toujours fraîche et naissante ; et la ceinture signifiait la foi catholique qu'il retint jusqu'à la fin de sa vie, relevée par les bonnes œuvres. Il portait aussi sur la poitrine un joyau d'une ornementation très-variée, qui le couvrait tout entier depuis le cou jusqu'à la ceinture, et sur lequel étaient représentées toutes ses bonnes œuvres et ses vertus, et tout spécialement qu'il fut humble de cœur¹ au point d'être soumis même à sa femme ; qu'il

1. Aussi fut-il surnommé le Pacifique.

fut d'une âme tendre, se montrant exorable et bienveillant pour le monde, miséricordieux envers les pauvres et les indigents, et qu'il offrit à Dieu sa fille avec beaucoup de dévotion. Alors celle-ci dit à l'âme : « Que me recommandez-vous de dire à votre fille ? » Il répondit : « Qu'elle se tienne avec une entière fidélité et se soumette à celui qui daigne s'abaisser en toute fidélité pour être son époux. »

Elle connut aussi que l'âme de la comtesse ¹ avait une grande joie dans le ciel de ce que volontairement et spontanément elle avait fondé pour l'âme du comte une aumône annuelle pour les pauvres. Elle dit ensuite au Seigneur : « Mon Seigneur, avec cette extrême bonté qui vous a fait ainsi prendre le fardeau de tous les hommes, et nous suppléer en toutes choses, vous rendant pour nous obéissant jusqu'à la mort, je vous prie de rendre grâces au Père pour moi de ce que vous avez voulu accomplir en ma place votre obéissance. » Le Seigneur lui répondit : « Ainsi que j'ai obéi à mon Père, ainsi j'obéis à tous ceux qui m'obéissent, qui contraignent pour moi leur volonté ; après cette vie ils jouiront en moi d'une liberté spéciale et de délices éternelles. Et moi de mon côté, je veux jouir en eux de particulières délices, afin qu'il soit bien connu de tous ceux qui sont dans le ciel combien il m'est agréable qu'on brise sa propre volonté par une sincère obéissance. »

1. La comtesse Oda de Reinstein.

CHAPITRE XVI.

18. DES AMES DE SALOMON, DE SAMSON, D'ORIGÈNE
ET DE TRAJAN.

SUR la requête d'un Frère, elle demanda au Seigneur où étaient les âmes de Samson, de Salomon, d'Origène et de Trajan. A quoi le Seigneur répondit : « Je veux que les dispositions de ma miséricorde envers l'âme de Salomon restent cachées aux hommes, afin qu'ils évitent avec plus de soin les péchés de la chair. Ce que ma bonté a fait de l'âme de Samson restera aussi inconnu, afin qu'on redoute de tirer vengeance de ses ennemis. Je veux également que reste caché ce que ma bénignité a fait avec l'âme d'Origène, afin que personne se confiant dans sa science n'ose s'élever trop haut ¹. Ce que ma libéralité enfin a ordonné de l'âme de Trajan reste par ma volonté ignoré des hommes, afin que la foi catholique en soit plus exaltée ; parce que ce dernier, quoique doué de toutes les vertus, n'a eu ni la foi chrétienne ni le baptême. »

1. Dans le seul manuscrit de Saint-Gall on trouve ajouté en cet endroit, mais à la marge : « Ce que ma bonté a fait avec l'âme d'Aristote, je veux que cela reste caché, afin que le philosophe de la nature n'en ait pas moins de souci des choses célestes et surnaturelles. »

CHAPITRE XVII.

19. DES AMES QUI ONT ÉTÉ DÉLIVRÉES PAR SES PRIÈRES.

Au jour de la Commémoration des âmes des fidèles, comme elle priait pour les fidèles défunts, elle rencontra un grave obstacle, poursuivie qu'elle était de pensées sur une personne qu'elle savait n'être pas en bon état. Et voilà qu'elle vit le Seigneur Jésus comme suspendu en l'air, les mains et les pieds liés, et lui disant : « Toutes les fois que l'homme pèche mortellement, il me lie ainsi, et me retient lié tant qu'il persévère dans le péché. » Après cela le Seigneur lui apparut encore comme un jeune homme de la plus grande beauté, et un jeune époux dans sa fleur, avec de merveilleux ornements, entre autres, trois bijoux précieux qui lui pendaient sur la poitrine. Le premier signifiait l'éternel désir dont Dieu est continuellement enflammé pour l'âme ; le second, l'amour de son Cœur divin pour l'homme ; bien que celui-ci reste tiède et ne ressent aucun amour, l'amour du Cœur divin reste toujours immuable et brûlant pour lui. Le troisième joyau désignait la délectation du Cœur divin, dont l'Écriture dit : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* (SAG. VIII. 31.) Il avait encore autour de la poitrine une ceinture d'or, qui indiquait le lien d'amour avec lequel il se rattache l'âme dans une union ineffable. Et le Seigneur lui dit : « C'est ainsi que je suis lié avec l'âme aimante. » Prenant alors

l'âme avec lui, il la conduisit dans un jardin ravissant, qui était situé dans l'air, non loin du ciel, dans lequel était une grande multitude d'âmes, qui toutes étaient assises à une grande table en la partie de l'aquilon. Or, le Seigneur s'approchant daignait les servir lui-même, et toutes les paroles qui se disaient au Chœur, aux Vigiles et à toutes les fonctions en ce jour-là dans l'Eglise universelle pour les âmes, étaient autant de mets divers ou de breuvages qu'il leur servait à cette table. Et l'âme de la personne qui voyait ces choses aidait le Seigneur à servir.

Lorsqu'on chanta le verset : *Si quæ illis sint, Domine*, etc. : S'ils ont encore, Seigneur, etc. elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur, de quoi peuvent leur servir ces paroles, puisqu'elles sont dans une joie si grande ? » Alors les cœurs de ces âmes s'étant ouverts, elle vit dans le cœur de chacune comme un ver, qui avait une tête de chien et quatre pieds, et rongait incessamment ces cœurs et les tourmentait de ses ongles. Ce ver était leur propre conscience ; il avait comme une tête de chien, parce que c'est un animal fidèle, et la conscience ronge et déchire toujours l'âme, parce qu'elle a été infidèle à un Dieu si tendre et si bon, et qu'elle n'a pas mérité de prendre après la mort son essor vers lui sans rencontrer d'obstacle. Les pieds de devant désignaient toutes les actions commises par l'homme contre les commandements de Dieu, pour lesquels il doit être tourmenté après la mort. Les pieds de derrière figuraient tous les mauvais désirs et les voies perverses, qui ont éloigné l'âme de son Dieu. Ce ver avait aussi une longue queue ; chez quelques-uns elle était tout unie, et chez d'autres, rude et hérissée. C'était la renommée qu'ils avaient laissée

sur la terre ; pour ceux qui avaient laissé une bonne renommée, la queue du ver était tout unie, et ils en éprouvaient quelque soulagement ; mais pour ceux qui en avaient laissé une mauvaise, la queue de ces vers était raboteuse et recourbée, et tourmentait cruellement l'âme. Ce ver ne meurt jamais, et l'âme n'en est pas délivrée tant qu'elle ne soit entrée en la joie de son Seigneur, et unie à Dieu par une alliance indissoluble.

Alors elle se mit à prier de toutes ses forces le Seigneur d'accorder à ces âmes une pleine rémission, et de les prendre en la gloire de sa clarté. Et voilà que tous ces vers commencent à tomber et à mourir, et les âmes, avec une grande allégresse, prirent leur vol vers les joies célestes. Après cela le Seigneur prit celle-ci, et lui montra le purgatoire, où elle vit divers tourments. Elle vit certaines âmes qui semblaient sortir de l'eau, nues et ruisselantes ; d'autres qui sortaient du feu, toutes brûlées et noircies. Elle pria pour elles, aussitôt elles furent délivrées de leurs peines, et chacune reprit la forme et l'état qu'elle avait eus sur la terre, et toutes passèrent dans ce beau jardin d'où les premières âmes avaient été tirées.

CHAPITRE XVIII.

20. DE LA PRIÈRE APPELÉE *Fons vivus*, SOURCE VIVE.

LE Prélat ayant interdit à la servante du Christ de rien faire connaître de ce qui lui serait révélé sur les âmes, parce qu'il craignait que cela ne courût

le public, et qu'il n'en résultât quelque inconvénient pour le monastère, touchée de compassion pour les âmes, elle dit au Seigneur : « Hélas ! très-doux consolateur qui venez au secours de ceux qui sont dans la tribulation, que ferons-nous maintenant pour les âmes, surtout quand nous recevons pour elles des aumônes, afin qu'elles soient plus tôt absoutes ? » Le Seigneur bénignement lui répondit : « Récitez cette prière qui est appelée *Fons vivus*, Source vive ; savoir, le psaume (CXVIII.) *Beati immaculati in via*, avec l'oraison qui lui est assignée, et vous porterez aux âmes un grand secours, et une grande récompense pour les aumônes. »

21. *Comment on peut prier avec succès pour les âmes des défunts.*

UN jour qu'elle avait communie et qu'elle offrait à Dieu cette précieuse hostie pour la délivrance des âmes, afin qu'elle fût la rémission de tous leurs péchés et la suppléation de leurs négligences, le Seigneur lui dit : « Récitez pour elles le *Pater* en union de l'intention avec laquelle je l'ai enseigné aux hommes. » Et d'après ces paroles elle comprit par inspiration divine qu'on devait réciter le *Pater* dans l'intention suivante.

A ces premières paroles : *Pater noster qui es in cœlis*, on doit demander que soit remise aux âmes la faute commise envers un Père si adorable et si aimable, qui par pure bonté a élevé les hommes à un si grand honneur qu'ils sont appelés et sont réellement les enfants de Dieu, en ne l'aimant pas avec assez de révérence, en

ne lui rendant pas l'honneur qui lui est dû, et même en l'irritant si souvent par leurs péchés, et le chassant de leur cœur où il avait disposé de régner comme dans son ciel. On prie alors en union de la pénitence d'amour et de la satisfaction offerte pour eux par leur frère innocent Jésus-Christ, afin que le Père reçoive en supplément et réparation de ce péché l'amour de son Cœur, qu'il lui a rendu en son humanité avec tant d'honneur et de révérence.

Sanctificetur nomen tuum, que votre nom soit sanctifié ; en réparation et supplétion de ce qu'ils n'ont jamais vénéré comme ils le devaient le nom de Dieu et d'un Père si grand, de ce qu'ils l'ont pris en vain, et ne se l'ont rappelé que bien rarement en leur mémoire, et se sont montrés par leur mauvaise vie indignes de ce nom très-digne, eux qui du nom du Christ sont appelés chrétiens ; on demande alors au Père de daigner recevoir la très-parfaite sainteté de son Fils, qui lui a fait exalter son nom béni dans ses prédications, et l'honorer dans toutes les actions de son humanité.

Adveniat regnum tuum, que votre règne arrive. Demander ici qu'il soit pardonné aux âmes de n'avoir jamais assez aspiré après le règne de Dieu, après Dieu lui-même, en qui seul est le vrai repos et la joie éternelle, de ne l'avoir point cherché avec un soin diligent ; priant le Père de recevoir le très-saint désir que son aimable Fils eut de les avoir pour héritiers de son royaume, en dédommagement de cette torpeur qu'elles ont montrée pour tout bien.

Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; de ce qu'ils n'ont pas préféré la volonté de Dieu à leur

volonté, et ne l'ont pas aimée en toute chose : il faut prier le Père de recevoir en correction de toute leur désobéissance l'union du très-doux Cœur de son Fils, et sa très-prompte obéissance avec laquelle il s'est montré obéissant jusqu'à la mort. Elle reconnut pour ces paroles : *Fiat voluntas tua*, que les personnes religieuses péchaient beaucoup en n'offrant à Dieu que très-rarement pleinement leur volonté, et lorsqu'ils l'ont offerte, en la lui retirant souvent ; qu'il était très-nécessaire qu'à ces paroles il fût fait mention d'elles, parce que cette négligence les tient après la mort dans un grand éloignement de Dieu.

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie, Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien : de ce qu'elles n'ont jamais reçu avec assez de désir, de dévotion et d'amour ce sacrement si noble et si utile pour eux ; de ce que beaucoup s'en sont rendues indignes, et que plusieurs ne l'ont que rarement ou même jamais reçu : on prie Dieu le Père de recevoir le très-ardent amour, l'ineffable désir, la sainteté grandiose et toute la dévotion avec laquelle Jésus-Christ son Fils nous a donné ce don excellent et suprême.

Et dimitte nobis debita nostra, etc. Et remettez-nous nos offenses, comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés. A ces paroles, on doit demander pardon pour tous les péchés commis par les âmes, savoir, les péchés capitaux avec ceux qui en procèdent, et de ce qu'elles n'ont pas voulu pardonner à ceux qui péchaient contre elles-mêmes, et n'ont pas eu d'amour pour leurs ennemis ; priant Dieu d'agréer la prière pleine de charité avec laquelle son Fils a prié pour ses ennemis.

Et ne nos inducas in tentationem : Et ne nous induisez

pas en la tentation ; de ce que ces âmes n'ont pas résisté à leurs vices et concupiscences, mais ont cédé si souvent au diable et à la chair, et se sont impliquées volontairement dans toute sorte de mal. On prie le Père céleste d'accepter en supplément et réparation de toutes ces fautes la glorieuse victoire que le Christ a remportée sur le diable et sur le monde, dans le cours de sa très-sainte vie, et dans ses travaux et diverses souffrances ; et enfin qu'il les délivre de tous maux et les conduise au royaume de gloire qu'il est lui-même. Amen.

Quand elle eut achevé ainsi cette prière, elle vit une immense quantité d'âmes toutes joyeuses rendre grâces à Dieu pour leur délivrance.

CHAPITRE XIX.

22. DE CINQ *Pater* QUI DOIVENT ÊTRE DITS AUSSITÔT QU'UNE PERSONNE VIENT D'EXPIRER.

ELLE venait de réciter cinq *Pater* en l'honneur des très-saintes plaies du Christ pour un défunt, selon notre coutume, qui est de les réciter aussitôt qu'on nous a annoncé le trépas de quelqu'un. Elle voulut savoir quel soulagement l'âme en recevait. Et le Seigneur lui répondit ainsi : « L'âme en reçoit cinq avantages : les Anges à droite lui donnent protection ; à gauche, consolation ; en avant, l'espérance ; en arrière, confiance, et par en haut, la joie. » Le Seigneur dit de même : « Quiconque par compassion ou par charité intercède pour un mort, a part à tous les biens qui

s'accomplissent dans toute l'Église pour ce défunt, et au jour de sa sortie du monde, il les trouvera tout préparés pour le soulagement et le salut de son âme. »

CHAPITRE XX.

23. DE L'ENFER ET DU PURGATOIRE.

UNE fois, comme elle était en prière, elle vit au-dessous d'elle l'Enfer ouvert, et dedans une misère et une horreur infinie : comme des serpents et des crapauds, des lions et des chiens, et toute espèce de bêtes féroces qui se déchiraient cruellement entre elles. Alors elle dit : « O Seigneur, qui sont ces infortunés ? » Le Seigneur lui répondit : « Ce sont ceux qui ne se sont jamais souvenu doucement de moi seulement une heure. »

Elle vit aussi le Purgatoire, où il y avait autant de sortes de tourments que les âmes avaient été sujettes à autant de vices sur la terre. Ceux, en effet, qui avaient été superbes, tombaient dans le purgatoire incessamment d'un abîme en un autre ; ceux qui n'avaient pas observé la règle et l'obéissance dont ils avaient fait profession, marchaient tout courbés sous un énorme fardeau dont ils étaient chargés. Ceux qui avaient péché par gourmandise et par ivresse, gisaient à terre comme privés de sens et dépérissaient de soif et de faim. Ceux qui avaient satisfait les désirs charnels se fondaient au feu comme une viande qu'on rôtit. Ainsi ces âmes souffraient dans le Purgatoire,

chacune selon le vice auquel elle s'était adonnée. Mais celle-ci ayant prié pour elles, le Seigneur en délivra une grande multitude.

CHAPITRE XXI.

24. COMMENT L'ÂME DU JUSTE SORT DE SON CORPS.

LORSQUE l'âme du juste sort du corps, si elle est tellement quitte de tout péché qu'elle puisse aussitôt pénétrer dans les cieux, à sa sortie même Dieu pénètre cette âme bienheureuse de sa vertu divine, remplit et possède tous ses sens, tellement qu'il est l'œil par où l'âme voit, la lumière à travers laquelle elle voit, et la beauté qu'elle voit. Ainsi d'une manière merveilleuse et toute remplie de joie Dieu dans l'âme et avec l'âme se contemple lui-même, l'âme et tous les Saints. Il est aussi l'ouïe de l'âme par où elle entend ses paroles pleines de douceur, qu'il lui adresse avec une tendresse plus que maternelle, par où l'âme entend aussi le concert de Dieu avec tous les Saints. Par lui l'âme également sent et respire l'haleine vivifiante et divine qui sort de lui-même, dont la suavité surpasse tous les parfums, et vivifie l'âme pour l'éternité. Il est le goût de l'âme, et lui fait ainsi goûter sa douce saveur. De même Dieu lui-même est la voix et la langue de l'âme, avec lesquelles il célèbre en l'âme et pour l'âme ses louanges de la manière la plus complète et la plus élevée. Il est le cœur de l'âme, charmant et réjouissant l'âme, jouissant lui-même dans l'âme et avec l'âme dans les plus ravissantes délices.

De plus, Dieu est la vie de l'âme et le mouvement de toutes ses parties, en sorte que tout ce que fait l'âme, il semble que c'est Dieu qui le fait, et se trouve ainsi accomplie dans les Saints cette parole : *Et Dieu sera tout en tous*. (I. COR. xv. 28.)

Les âmes qui ne sont pas encore purifiées reçoivent des Anges la lumière de la connaissance, l'assistance et la consolation dans leurs peines.

Les âmes des damnés, à leur sortie, sont envahies par les ténèbres, l'horreur, la puanteur, l'amertume, par une peine intolérable, par une tristesse indicible, par le désespoir et une détresse infinie. Elles sont en elles-mêmes si gâtées et destituées de tout, que, lors même qu'elles ne tomberaient pas en enfer et au pouvoir des démons, les maux dont elles sont remplies seraient pour elles une torture suffisante.

Fin des visions concernant les âmes.

CHAPITRE XXII.

25. DE LA VÉRACITÉ DE CE LIVRE DE LA GRACE SPÉCIALE.

UN jour, pendant la messe, le Seigneur apparut à sa servante assis sur le trône de la majesté. Lorsqu'on sonna la cloche au moment de la prière secrète (de la Consécration), elle dit au Seigneur : « Vous voici maintenant tout entier dans les mains du prêtre, et néanmoins vous êtes ici tout entier avec moi. » A quoi il répondit : « Ton âme n'est-elle pas

dans toutes les parties de ton corps, et cependant toujours en ma présence dans le ciel ? Si ton âme, qui n'est qu'une simple créature, peut cela, pourquoi moi, le Créateur de tout, ne puis-je pas être dans toutes mes créatures et partout ? » Et aussitôt il parut à son âme qu'elle était dans le ciel, en la présence de la très-sainte Trinité, revêtue d'une robe éclatante de blancheur. Et le Seigneur, la soulevant jusqu'en son sein et la regardant avec amour, lui disait entre autres ces paroles de tendresse : « Ma beauté sera ta couronne ; ma joie, le collier de ton cou ; mon amour, ton manteau ; et mes délices seront ton honneur. » Puis, la faisant doucement reposer sur son Cœur, il lui dit : « Reçois mon divin Cœur tout entier. » Et l'âme sentit la divinité s'élancer comme un torrent impétueux en elle-même ; et elle dit : « Bien que vous veniez de me remplir tout entière et m'ayez illuminée d'une façon merveilleuse, je suis pourtant votre créature, si petite, que tout ce que je connais en vous et que je puis faire connaître aux hommes est à peine autant qu'une fourmi pourrait emporter d'une grosse montagne. »

Elle se ressouvint alors qu'il s'écrivait un livre de tout ce que le Seigneur daignait lui révéler, et elle dit : « Comment, mon Dieu très-aimable, cela m'a-t-il causé tant de peine, bien que je ne doute pas qu'il en soit ainsi arrivé par votre volonté ? » Le Seigneur lui répondit : « Cela est venu de ce que tu n'as pas eu pour ce don autant de gratitude que tu l'aurais dû¹. » Elle reprit : « Et qui vous a poussé à m'octroyer tant de faveurs, si vile et si indigne que je suis ? » Il ré-

1. Cf. Liv. II. c. 43. et Liv. V. 28.

pondit : « Mon infinie bonté ; parce que si je te n'avais pas alléchée et attirée par de telles faveurs, tu aurais trouvé sur la terre autant de consolation que j'en aurais eu peu en toi. » Alors elle reprit encore : « D'où puis-je savoir si tout ce qui est écrit est vrai, puisque je ne l'ai ni lu ni approuvé ? et encore le lirai-je, que je ne m'en rapporterais pas parfaitement à moi-même. » Le Seigneur lui répondit : « Je suis dans le cœur de celles qui désirent t'entendre, en excitant chez elles ce désir. Je suis leur intelligence lorsqu'elles t'entendent, qui leur fait comprendre ce que tu leur rapportes. Je suis aussi dans leur bouche, lorsqu'elles en parlent ; je suis dans leur main, lorsqu'elles l'écrivent ; en tout je suis leur aide et leur coopérateur ; et de la sorte tout ce qu'elles dictent et écrivent en moi et par moi, qui suis la vérité, est vrai. De même d'un maître ouvrier qui a des compagnons, bien que ceux-ci ne mettent pas la dernière main à l'œuvre comme le maître, chacun cependant l'aide à sa manière ; mais l'œuvre ne reçoit sa perfection que du maître. Ainsi ce que celles-ci écrivent, bien que manquant de l'élégance avec laquelle je te l'ai communiqué, toutefois avec l'aide et la coopération de ma grâce, recevra le cachet et la confirmation de ma vérité. Tu m'as d'ailleurs si souvent prié de ne pas te laisser séduire par l'esprit d'erreur, que tu as toute raison de croire que ma bonté t'a exaucée en ce point. »

Elle vit aussi du Cœur divin trois rayons se diriger dans le cœur des deux personnes¹ qui écrivaient ce

1. L'une de ces deux personnes est, à notre avis, sainte Gertrude, dont les relations particulières avec sainte Mechtilde sont plus d'une fois accusées dans le Livre de sainte Gertrude, et aussi dans la Partie VII de celui-ci.

livre ; elle comprit par là qu'elles accomplissaient cette œuvre inspirées et fortifiées par la grâce divine, ce qui leur faisait accepter de bon cœur toutes les fatigues qui en résultaient pour elles. Elle dit donc encore : « Hélas ! mon très-doux ami , puisque j'ai été si ingrate pour vos dons, et que je ne vous ai jamais rendu de dignes actions de grâces, je désire et demande que tous ceux qui liront ce livre, vous remercient pour moi, misérable, dignement par vous-même. Ce sera pour moi une consolation de voir qu'il en revient pour vous de la gloire, et du progrès pour ceux qui le liront. » Le Seigneur lui répondit : « Tous ceux qui liront ce livre ou entendront parler de toi, n'auront qu'à réciter, pour le don qui t'a été conféré, l'Antienne *Tibi decus* : A vous l'éclat, ou quelque autre que ce soit en mon honneur ; ce sera comme autant de chants d'amour qu'ils feront entendre à ma louange dans le ciel, en présence de la toujours adorable Trinité. »

CHAPITRE XXIII.

26. QUE CEUX QUI AIMENT LE DON DE DIEU DANS LES AUTRES EN AURONT UN MÉRITE PAREIL.

UNE autre fois, comme elle venait de prier le Seigneur pour tous ceux qui liraient ce livre, et lui demandait quel serait leur mérite pour avoir aimé à voir le don de Dieu chez autrui, il répondit : « Tous ceux qui aiment mes dons chez les autres recevront le mérite et la même gloire que ceux à qui

j'ai octroyé cette grâce. Ainsi qu'une jeune épouse, dont d'autres jeunes épouses chercheraient à imiter la parure exquise qui l'a distinguée entre toutes, et s'acquerraient ainsi une gloire pareille; de même les âmes de ceux qui, par leur charité, s'approprient de tels dons, gagnent en cela un mérite et une gloire pareille à celle que je dois donner aux personnes qui avaient reçu ces dons, et dont elles jouiront elles-mêmes. »

CHAPITRE XXIV.

27. COMMENT CE LIVRE FUT COMPOSÉ.

Nous avons déjà exposé plus haut¹ que ce livre est vraiment de Dieu, qu'il a été écrit avec l'aide de sa grâce, et qu'il est de nom comme d'effet le *Livre de la grâce spéciale*. La personne, en effet, qui écrivit ce livre, en partie d'après ce qu'elle avait entendu de sa propre bouche, en partie de ce que lui avait rapporté une personne très-familière avec celle-ci, eut, il y a environ trois ans, en songe la vision suivante. Il lui semblait que cette personne digne de Dieu, dont il est question, communiait très-dévotement, et qu'en revenant de la sainte communion elle avait une fiole d'or assez grande, longue d'une coudée; et elle se mit à chanter à haute voix: « Seigneur, vous m'avez remis cinq talents; en voilà cinq autres que j'ai gagnés en plus; » puis elle dit à tous: « Qui veut du miel de la céleste Jérusalem? » Alors toutes les Sœurs qui étaient

1. Cf. Liv. II c. 41.

au Chœur, s'approchant d'elle, reçurent un rayon de miel qu'elle leur présentait dans cette fiole. Or, la personne qui voyait tout cela en vision s'approcha aussi, et celle-ci lui donna une bouchée de pain trempée de ce miel, et comme elle la tenait dans sa main, cette bouchée et le miel prirent tout à coup un tel merveilleux développement, que la bouchée devint un pain entier, frais et tendre, tandis que le miel, pénétrant le pain aussi bien au dedans qu'au dehors, se mit à couler comme de l'huile dans les mains de la personne qui le tenait, qu'il inonda tout son sein et descendit jusqu'à terre.

Je crois que je ne dois pas taire non plus le fait suivant. Les personnes qui écrivaient ce livre le tenaient caché avec un grand soin ; or, un jour de fête, l'une d'elles voulant y lire, n'eut pas plutôt ouvert le livre qu'une autre personne lui dit avec impétuosité : « Eh donc ! quel bien y a-t-il dans ce livre, pour qu'au premier aspect mon cœur en ait ressenti une commotion si étonnante et si affectueuse, que tout mon corps en a frémi ? »

C'est donc avec raison qu'il a reçu de Dieu le nom de *Livre de la grâce spéciale*, puisqu'on vient de le voir représenté sous la figure d'une liqueur si douce, et qu'il pénètre si facilement et si suavement les cœurs de ceux qui le voient. Rien en effet de plus doux que la consolation de la grâce divine ; rien n'affecte et n'illumine l'âme comme cette grâce, et ne l'anime et la fortifie à toute sorte de bonne œuvre. D'où cette parole de l'Apôtre : *Il est bon d'affermir le cœur par la grâce.* (HEBR. XIII. 9.) Semblablement, le psalmiste fait voir que les paroles dont ce livre abonde illuminent l'âme, lorsqu'il dit : *L'ex-*

position de vos discours, Seigneur, donne l'intelligence aux petits enfants. (Ps. CXVIII. 130.)

CHAPITRE XXV.

28. QUE LES ŒUVRES DE CHARITÉ PURIFIENT DE TOUT PÉCHÉ VÉNIEL.

COMME, ainsi qu'on l'a écrit ¹, Dieu avait dit à cette personne qu'elle n'avait pas rendu grâces comme elle l'aurait dû, les deux personnes, ses familières, désirant suppléer en cela pour elle, firent réciter à son intention, en louanges à Dieu, l'Antienne : *Ex quo omnia*, etc. autant de fois qu'elle avait vécu de jours sur la terre ². Et comme elle-même offrait ces louanges à Dieu en union de l'amour qui a fait couler de son Cœur tous ses dons, et en union de la gratitude qui par son Fils fait tout refluer vers lui-même, elle vit du Cœur divin jaillir avec impétuosité un grand et très-pur courant, qui allait purifier de toutes leurs taches les âmes de ceux qui par charité avaient récité pour elles ces prières ; et le Seigneur dit : « C'est ainsi que toutes les œuvres de charité purifient les hommes de tout péché vénuel ; mais le péché qui tient à l'âme comme de la poix doit être enlevé seulement par la confession et une plus grande contrition. Je garde aussi dans mon Cœur toutes les œuvres de charité, comme un trésor qui m'est cher tout spécialement,

1. Cf. c. 25, plus haut.

2. Cf. Sainte Gertrude. Liv. v. c. 4, à la fin.

jusqu'à ce que celui qui les a accomplies vienne à moi, et alors je les lui rends pour mettre le comble à son mérite et à sa grâce. »

Sa familière qui l'aimait fortement en le Christ, ne s'en tint pas là ; mais voulant jusqu'au bout suppléer pour elle, ne trouvant rien de plus élevé, elle fit célébrer pour elle la messe *Benedicta sit* ¹ autant de fois qu'elle avait passé d'années sur la terre, en l'honneur de la très-sainte Trinité, par de religieux Frères et des prêtres dévots. Et comme elle-même offrait encore à Dieu ces messes, lui rendant grâces, et admirant la charité qui lui avait fait opérer de telles choses chez les hommes, le Seigneur lui dit : « Donne-moi tout ce que tu possèdes. » Et elle ouvrit sa main dans la main de Dieu, comme pour y répandre tout ce dont elle était pleine. Et aussitôt ce qu'elle avait ainsi répandu apparut comme un magnifique ornement, semblable à un collier de perles blanches, rouges et pourpres ; ce qui figurait l'humble et gratuite charité que celle-ci avait pratiquée envers tout le monde. Le Seigneur mit cet ornement sur son Cœur, et il en sortit une merveilleuse et ineffable suavité ; et le Seigneur dit : « Tous ceux qui aimeront ce don de grâce spéciale, et pleins de foi en ma bonté, me rendront des actions de grâces humblement pour ceux que j'aurai admis à cette intimité, je leur ouvrirai mon Cœur avec une affection particulière. » Cet ornement avait aussi en dehors quatre lis, et comme cette personne en admirait la beauté, le Seigneur lui dit : « Ce sont des Vierges qui ont offert pour toi cet hommage de louanges. »

1. Introït de la Trinité.

CHAPITRE XXVI.

29. COMMENT ON DOIT RENDRE A DIEU DES ACTIONS
DE GRACES POUR CETTE PERSONNE.

I NE personne dévote priait souvent et avec ferveur le Seigneur, lui représentant qu'après avoir transféré de l'esprit de Moïse en d'autres, (NOMBRES. XI.) et rempli Elisée de l'esprit et de la vertu d'Elie, il daignât communiquer aux Sœurs de l'esprit de sa servante dont tout ceci est écrit, de ses vertus et de sa grâce, et les leur laisser en quelque sorte par testament. Une fois donc qu'elle s'était recueillie pour prier, elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur Dieu, que voulez-vous maintenant que je fasse ? » Le Seigneur lui répondit : « Je te ferai voir sur l'heure ce que tu as demandé dans tes prières. Ma bien-aimée pour qui tu m'as si souvent rendu des actions de grâces, entre les vertus insignes qu'elle possédait, m'a plu surtout pour les suivantes : pour son parfait renoncement à elle-même, pour l'union parfaite de sa volonté avec la mienne ; car elle n'a jamais voulu que l'accomplissement de ma volonté, et toutes mes œuvres et mes jugements avaient toujours son assentiment. Ensuite, elle était très-compassante, portant secours et consolation avec une admirable affection à tous les affligés. Quatrièmement, elle aimait absolument le prochain comme elle-même, et de toute sa vie elle n'a fait aucun mal au prochain. Cinquièmement, elle eut un cœur tranquille et pacifique, et jamais elle ne per-

mit qu'il y séjournât rien qui pût troubler mon repos en elle. Tous ceux donc qui l'aimeront à cause de moi, je les attirerai à moi avec plus de douceur et d'intime suavité ; à ceux qui me loueront ou me rendront pour elle des actions de grâces, et me féliciteront d'avoir élu et perfectionné une telle âme, je donnerai ce qui leur aura plu davantage en elle, et j'y ajouterai même ce qui m'y aura plu davantage à moi-même. »

« Quand elle sera à ses derniers moments, et que je viendrai pour la prendre avec moi, à vous qui alors avec désir et dévotion préparerez vos cœurs pour ma grâce, me remerciant pour les bienfaits que je lui ai départis, selon vos désirs je vous donnerai les grâces suivantes : à certains je verserai les consolations spirituelles ; à d'autres j'accorderai soit l'illumination de l'âme, soit la ferveur de l'amour ; à d'autres, une sagesse raisonnable, ou une utile doctrine qu'elles enseigneront au prochain ; à d'autres, l'avancement dans la Religion, afin qu'elles servent à autrui d'exemple. » Alors celle-ci fit cette question au Seigneur : « De quelle manière, Seigneur, devons-nous vous remercier et vous louer pour elle ? » Il répondit : « Rendez-moi grâces pour tout le bien que j'ai opéré et opère encore en elle, et que j'opérerai dans toute l'éternité ; spécialement pour ces délices et ce doux repos que j'ai goûtés en elle, pour ce courant de félicité que j'ai détourné en elle, pour la sainte opération de mon esprit en elle, et la parfaite jouissance qui me permettait de goûter en elle mes délices les plus chères. »

CHAPITRE XXVII.DE LA RÉSURRECTION FUTURE ¹.

CHAPITRE XXVIII.30. COMMENT ON DOIT PRIER POUR CEUX QUI SONT
EN LA CAPTIVITÉ, TANT CORPORELLE QUE SPIRI-
TUELLE ².

LE Seigneur lui dit encore : « Celui qui voudra me prier avec profit pour ceux qui sont captifs, soit dans leur corps, soit dans leur âme par le péché, n'a qu'à me prier par l'amour qui m'a retenu captif neuf mois dans le sein d'une vierge ; qui m'a ensuite enveloppé de langes et de bandes ; qui m'a livré chargé de liens entre les mains des impies ; ensuite par les chaînes dont j'étais chargé quand les Juifs m'ont livré entre les mains du juge, quand j'ai été attaché à la colonne dans la flagellation ; quand j'ai été retenu par les clous qui m'attachaient à la croix ; quand après ma mort j'ai été enveloppé dans le suaire ; à

1. Le Chapitre 27 de notre édition latine *de futura resurrectione* appartient au chap. 9 du Liv. VI, et concerne l'âme de l'abbesse Gertrude ; c'est pourquoi nous ne l'avons pas inséré ici dans ce v^e Livre.

2. Les deux Chapitres 28 et 29 manquent dans les grandes éditions, et ne se trouvent à cette place que dans les éditions abrégées, manuscrites ou imprimées.

cette fin que par l'amour qui m'a retenu lié dans toutes ces circonstances, je délivre ce captif de tous ses liens ou ses péchés. »

CHAPITRE XXIX.

31. COMMENT LE SEIGNEUR JÉSUS LA RECOMMANDA A SA MÈRE.

UNE fois qu'elle venait de lire l'Evangile, *Stabat juxta crucem*, debout près de la croix, avec une grande affection, elle dit au Seigneur : « Recommandez-moi, Seigneur, à votre Mère, comme vous avez recommandé Jean votre bien-aimé. » Aussitôt le Seigneur, agréant ses vœux, la remit aux mains de sa Mère en disant : « Je vous confie cette âme, ma Mère, comme je vous confierais mes plaies : et de même que si j'étais étendu blessé devant vous, vous cherchiez à me panser et à me soulager, ainsi soulagez et consolez celle-ci dans toutes ses peines. Je vous la confie, comme je vous confierais le prix que je vau, afin que vous sachiez à quel prix je l'estime elle-même, puisque je n'ai pas refusé de mourir pour son amour. Je vous la confie encore comme l'objet dans lequel j'ai placé toutes les délices de mon cœur, selon cette parole : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* » (PROV. VIII. 31.) L'âme prit alors la parole : « O Seigneur, dit-elle, ne voulez-vous pas en agir de même avec tous ceux qui vous désirent? » Il répondit : « Oui ; car je ne fais pas d'acception de personne. »

CHAPITRE XXX.

32. DE LA VIE ET LOUABLE CONVERSATION
DE CETTE VIERGE.

NOUS voulons que ce que nous avons dit suffise, et ne pas aller plus loin, bien que nous puissions ajouter beaucoup de choses, afin de ne point causer par la prolixité ou la multiplicité de nos récits de l'ennui aux lecteurs, ce qu'à Dieu ne plaise. Ce que nous laissons sous le silence est si important que les choses écrites paraîtraient peu de chose en comparaison de ce qui est omis. C'est pour la gloire de Dieu et le salut des âmes que nous faisons cette publication, parce qu'il nous semblerait injuste de couvrir du silence les grâces si profitables qu'elle a reçues de Dieu, non moins pour les autres, à notre avis, que pour elle-même. Mais comme nous n'avons rien dit de la vie louable et vraiment admirable d'une personne si digne de vénération, il convient d'en recommander à la fin quelque chose, afin d'en laisser le modèle à ceux qui voudront l'imiter.

Cette personne vénérable conserva la virginité qu'elle avait vouée en la septième année de son âge, et la pureté de cœur avec un si grand soin, et se tint même en son enfance tellement en garde contre tout péché, que ses deux confesseurs attestèrent n'avoir jamais connu d'âme d'une aussi parfaite innocence, et d'un cœur aussi pur, comme celle-ci et sa sœur, la Dame Abbessse. Aussi après sa confession

générale le confesseur ne lui imposa pour tous ses péchés que la récitation de l'hymne *Veni Creator Spiritus*, et un autre en une pareille occurrence lui donna pour pénitence à dire le *Te Deum*. Le plus grand péché qu'elle se souvint avec douleur d'avoir commis en son enfance était d'avoir dit qu'elle avait vu dans la cour un voleur, quoiqu'il n'en fût rien, et elle ne se rappela d'avoir jamais commis sciemment et volontairement aucun autre mensonge. On l'assimilera donc avec raison aux Vierges qui suivent l'Agneau, puisqu'elle-même suivra l'Agneau très-parfaitement où il pourra aller, n'ayant pas d'ailleurs manqué de cette humilité qui doit l'élever à la sublimité de sa gloire suprême, ni de cette chasteté virginale qui lui permet de pénétrer et de prendre ses délices dans sa plus intime familiarité.

On l'associera également aux Pères de la Religion pour avoir méprisé pour le Christ le monde avec ses fleurs, et embrassé si bien la pauvreté qu'elle se refusait même le nécessaire ; ce n'était que par obéissance qu'elle avait un voile (d'une étoffe plus fine) ; tous ses autres vêtements étaient de ce qu'il y a de plus commun, et ses tuniques étaient raccommodées de tous côtés, lorsqu'elle eût pu avoir tout ce qu'elle aurait voulu. Au reste elle posséda tout ce qui est de la vie religieuse en perfection : comme le renoncement à la volonté propre, le mépris de soi-même, la prompte obéissance, le zèle de la prière et de la dévotion, l'abondance des larmes, le goût de la contemplation assidue. Elle avait tellement renoncé à elle-même, et dans l'oubli de soi, elle s'était si bien absorbée dans le Christ, qu'elle usait peu de ses sens extérieurs, ainsi qu'on le lit de saint Bernard ; ainsi elle mangeait des

œufs pourris sans s'en apercevoir, ainsi que le reconnurent à l'odeur les personnes qui étaient assises auprès d'elle. Semblablement, lorsqu'avec les hôtes elle disait ne vouloir aucunement manger de viande, eux connaissant sa manière, lui servaient néanmoins de la viande dont elle mangeait sans le savoir, jusqu'à ce que leurs rires la faisant revenir à elle-même, elle reconnaissait ce qui s'était passé.

Elle répandait la doctrine avec une telle abondance qu'il ne s'en est pas élevé une semblable dans notre monastère, et que nous craignons fort, hélas ! qu'il ne s'y en élève jamais ¹. Les Sœurs se réunissaient partout autour d'elle comme autour d'un prédicateur pour entendre la parole de Dieu. Elle était le refuge et la consolatrice de tous, et par un don singulier elle avait cette grâce que tous lui découvraient avec confiance les secrets de leur cœur, et que plusieurs non-seulement du monastère, mais encore des religieux et des séculiers du dehors qui venaient de loin, attestaient qu'ils avaient été délivrés par elle de leurs peines, et n'avaient jamais trouvé autant de consolation comme auprès d'elle. Elle dicta et fit apprendre un si grand nombre de prières, que si elles étaient réunies, elles dépasseraient le volume d'un psautier. Elle fut tellement éprouvée par les douleurs et les infirmités qu'on est en droit de l'associer aux Martyrs, et de plus elle mortifiait rigoureusement son corps pour les pécheurs. En un carême ayant entendu le peuple chanter avec folie, tout embrasée du zèle de Dieu et touchée de compassion, pour offrir à Dieu

1. La personne qui exprime cette crainte, lorsque la renommée de Gertrude était si grande au dedans comme au dehors du Monastère, ne peut être que cette sainte elle-même, qui seule était à ignorer son mérite.

une réparation quelconque, elle mit dans sa couche des morceaux de verre et d'autres objets aigus, sur lesquels elle se roula jusqu'à ce qu'elle eût la peau toute déchirée et couverte de plaies, et que le sang ruisselât de partout, au point que la douleur l'empêchait de s'asseoir ou de se coucher.

Au temps de la passion du Seigneur, elle était prise d'une merveilleuse compassion, au point de ne pouvoir souvent parler sans verser des larmes, et que s'entretenant de la passion ou de l'amour du Christ, elle s'embrasait d'une telle ferveur que son visage et ses mains devenaient rouges comme une écrevisse cuite. Ce qui nous porte à croire que très-souvent elle répandit spirituellement son sang pour l'amour du Christ.

Cette dévote disciple du Christ, ainsi que ces hommes d'élection, c'est-à-dire les Apôtres, qui jour et nuit restaient attachés au Christ, entendant ses discours pleins de douceur tous les jours, et jouissant de sa douce présence, contemplait de même Dieu face à face des yeux de l'esprit, jouissait véritablement chaque jour de ses suaves entretiens, et comme une disciple et une fille chérie, était instruite par lui-même de tout ce qu'elle voulait, et dont elle avait besoin. Elle était en effet si intimement unie à Dieu, et lui avait fait de sa volonté une offrande si parfaite, qu'après sa profession, ainsi qu'elle l'a rapporté elle-même, elle n'eut jamais en quoi que ce fût d'autre volonté que le bon plaisir de Dieu.

Elle se repaissait avec une grande douceur des paroles de l'Évangile, et en ressentait un tel charme que souvent, lorsqu'elle en faisait la lecture au Chœur, son enthousiasme montait à un tel point qu'elle ne pouvait achever, et tombait presque en défaillance.

Elle le lisait constamment avec une si grande ferveur, qu'elle excitait la dévotion chez les personnes qui l'entendaient. Semblablement, lorsqu'elle chantait au Chœur, dans l'ardeur de sa dévotion, elle était tout entière à Dieu, et ne sachant ce qu'elle faisait, elle manifestait quelquefois ses sentiments par ses gestes, étendant les mains ou les élevant vers le ciel; d'autres fois, comme ravie en extase, elle ne sentait pas qu'on la touchait ou qu'on la tirait, et revenait à grande peine à elle-même.

Douée aussi de l'esprit de prophétie, elle annonça plus d'une fois à certaines personnes ce qui devait leur arriver. Ainsi une dame craignant beaucoup pour son mari que ses ennemis attendaient sur son chemin, pour le retenir en captivité jusqu'à ce que leurs prisonniers fussent relâchés, s'étant pour cette raison recommandée à ses prières, après avoir prié elle dit à cette dame : « J'ai vu le Seigneur avec une main dure comme de la corne, et disant : On ne peut blesser cette main ; de même ses ennemis ne pourront lui faire de mal. » Cette dame rassurée par cette réponse, attendu qu'elle avait déjà maintes fois reconnu la vérité de ses paroles en de semblables occasions, s'en retourna avec confiance chez elle. Lorsqu'elle eut entré paisiblement dans la ville, les ennemis survinrent et assiégèrent le château, mais sans pouvoir le prendre. Semblablement, la même dame ayant réclamé les prières de la servante de Dieu pour les succès et le salut de son mari qui avait beaucoup d'ennemis, elle lui répondit d'un air prophétique : « Il éprouvera des revers et des dangers ; mais le Seigneur le préservera de toute captivité ou blessure dangereuse. » Ce qui arriva ainsi qu'elle l'avait dit, et plus d'une fois il

échappa miraculeusement au danger d'être pris.

Maintenant que dirons-nous encore ? Ne peut-elle pas être comparée aux Esprits angéliques ? elle leur était unie sur la terre dans une si intime alliance qu'elle était rarement privée de leur présence, et il semble qu'elle ait accompli en quelque chose l'office dévolu à chacun de leurs Chœurs. Ainsi s'accommodait-elle très-bien aux Anges dont l'office est de servir, puisque par sa charité officieuse et sa douce société elle a rendu aux malheureux les services d'une tendre compassion, qu'elle a secouru les pécheurs par ses prières, corrigé par ses admonitions les délinquants, et instruit les ignorants par ses leçons. De même aussi que les Archanges, elle servit à plusieurs de messenger auprès de Dieu, et fut auprès de lui leur pieuse mandataire. On l'assimile encore aux Vertus, puisqu'elle fut un illustre modèle de toutes les vertus ; on la comptera aussi parmi les Puissances, puisque la toute-puissante majesté s'est mise si souvent à sa disposition, et qu'elle eut un tel pouvoir sur les démons, ainsi qu'ils s'en plainquirent eux-mêmes à une autre personne, disant que, par ses mérites et ses prières, tous les jours des âmes des fidèles leur étaient enlevées. Elle prend place avec droit parmi les Principautés, parce que, semblable à un prince de la milice avec sa sœur la vénérable Abbesse, elle gouverna si sagement et si régulièrement le monastère au dedans aussi bien qu'au dehors. On l'associe aussi sans inconvenance aux Dominations, puisqu'il est constant qu'elle fut maîtresse de toutes ses affections et de ses actions, dirigeant les unes vers Dieu, et dominant son cœur par la garde vigilante qu'elle exerçait sur lui ; dominant ses actions, ou les accomplissant toutes pour Dieu.

Elle fut aussi le trône tout pacifique et délicieux de Dieu, par la sérénité et la pureté parfaite de son esprit : toute remplie de la grâce de Dieu, elle indiquait à tous ceux qui venaient à elle, comment ils devaient vivre et se régir, comme si elle eût parlé au nom de Dieu résidant en elle.

Nous ne trouverons pas non plus qu'elle diffère des Chérubins, plongée si souvent qu'elle a été dans la source même de la sagesse ; pénétrant l'abîme de la lumière, ainsi qu'un soleil brillant, elle a éclairé dans le temple de Dieu tous ceux qui sont venus à elle de sa science et de sa sagesse. Ainsi qu'elle nous l'a rapporté, elle reçut du Seigneur très-souvent une intelligence spirituelle sur les psaumes et sur tout ce qu'elle chantait ou lisait, et en un moment elle comprenait des vérités auxquelles son esprit n'avait jamais réfléchi auparavant. Mais par-dessus tout, c'est aux Séraphins qu'il faut égaler avec justice cette Vierge vraiment angélique ; si souvent unie immédiatement à l'amour qui est Dieu même, et pressée avec tant d'affection contre son Cœur, elle devint avec lui un même esprit de feu. Elle était en effet généreuse à parler de Dieu, et parlait surtout et avec tant de ferveur de l'amour divin qu'elle embrasait tous ceux qui l'écoutaient, et c'est pourquoi on peut dire aussi d'elle que ses paroles, comme celles d'Elie, *brûlaient comme une torche ardente*. (ECCLI. XLVIII. 1.)

Nous avons écrit ces quelques lignes pour louer sa vie, l'associant aux Saints avec qui elle était sur la terre si étroitement unie qu'elle jouissait fréquemment de leur présence, et spécialement au jour de leur fête. Mais que personne ne trouve absurde que nous ayons comparé à tous les Saints une personne de notre

temps où nous voyons descendus les derniers siècles, ou plutôt toute la lie des vices et le dégoût de tout bien, Saint Grégoire disait sur Ezéchiel : « Dieu daigne toujours illuminer de plus en plus les hommes d'une connaissance supérieure, et leur révéler davantage ses secrets ; avec le temps s'accroît la science des choses spirituelles. » Faisant intervenir ce passage du prophète Daniel : *Pertransibunt plurimi et multiplex erit scientia* : (DAN. XII. 4.) La plupart passeront, et la science se multipliera, il dit : « Moïse en a plus connu qu'Abraham, les Prophètes plus que Moïse, les Apôtres plus que les Prophètes. » Ainsi que David l'atteste de lui-même : *Super omnes docentes me et super senes intellexi* : (Ps. CXVIII. 100.) Plus que ceux qui m'enseignaient et plus que les vieillards j'ai compris. On lit dans les Vies des Pères qu'ils firent cette prophétie sur la dernière génération : Les hommes en ce temps seront négligents, mais ceux qui parmi eux seront parfaits, vaudront mieux que nous et que nos pères ¹.

CHAPITRE XXXI.

32. ACTION DE GRACES POUR L'ACHÈVEMENT DE CE LIVRE.

BÉNI soit le Seigneur, Dieu de toute grâce, par le don et la volonté de qui ce livre est publié, non

1. A la suite de ce chapitre, que l'édition vulgaire de Cologne compte pour le 33^e, cette édition en place un 34^e qui n'est que l'abrégé du Liv. VII, et que pour cette raison nous avons laissé de côté. Là s'arrêtent toutes les éditions abrégées.

en vertu de la résolution propre ou de la présomption de celles qui l'ont écrit, mais des conseils et de l'ordre de leur Dame Abbessse et du consentement de leur Prélat. La servante de Dieu elle-même à qui ont été inspirées et révélées toutes ces choses, a lu ce livre, l'a corrigé et approuvé en la manière suivante.

Une nuit qu'elle était en prière, le Seigneur lui apparut tenant ce livre ouvert dans sa main droite. Elle fit connaître cette vision aux deux personnes qui écrivaient, les priant de lui montrer le livre, et comme elles s'y refusaient de crainte de lui faire de la peine, elle se chagrina de leur refus et leur dit qu'elle ne serait contente que lorsqu'elle aurait lu ce qu'elles avaient écrit sur elle. La nuit suivante, comme elle était encore en prière, elle vit la glorieuse Vierge Marie portant un enfant charmant dans ses bras. Elle se prosterna aussitôt à ses pieds, lui exposant la cause de son chagrin ; mais elle lui remettant l'enfant : « Reçois, dit-elle, mon Fils, le consolateur des affligés, qui pourra tout à fait calmer ta douleur. » Elle le prit donc avec joie, et se plaignit de même à lui du sujet de son chagrin, et le Seigneur lui dit : « Ne crains rien ; c'est moi qui ai tout fait ; tout est donc mon ouvrage. Le don que tu as eu vient de moi, et aussi véritablement que tu l'as reçu de mon esprit, de même c'est mon esprit qui a poussé vraiment celles-ci à écrire et à poursuivre ce travail. Ainsi, ne crains rien, il n'y a rien là qui doive t'affliger ; moi-même je le préserverai de tout dommage et de toute erreur. » Et lui inspirant une grande certitude, il dit, touchant la vérité de l'ouvrage : « Elles ont en toute vérité écrit d'après mon esprit tous les mots de ce livre, qui brilleront dans leur couronne sans fin devant mes yeux. »

Ainsi il la délivra de tout son chagrin, et à partir de ce jour elles lui montrèrent le livre chaque fois qu'elle le désira, lui en faisant la lecture du commencement jusqu'à la fin, à l'exception du prologue et du chapitre final. Et toutes les fois qu'il s'y rencontra quelque passage douteux, elle en référa au Seigneur aussitôt qu'elle le put, et ainsi, par son moyen, le Seigneur lui-même fut le correcteur de ce livre.

CHAPITRE XXXII.

DE TROIS BATTEMENTS DU CŒUR DIVIN LORSQUE LE SEIGNEUR EXPIRA ¹.

LE Seigneur fut interrogé comment il avait si vite expiré après trois battements de son Cœur divin, ainsi qu'on l'a remarqué dans ce livre ². Il donna cette réponse : « Lorsque mon âme eut été créée dans un transport d'allégresse de la très-sainte Trinité, à l'instant même de sa création, l'adorable Trinité l'embrassant d'un ineffable amour, s'épancha en elle avec toute sa divinité, et lui fit don de tout ce qu'elle possédait : Dieu le Père, de sa toute-puissance ; la personne du Fils, de sa sagesse incréée ; et le Saint-Esprit, de toute sa bonté ou son amour ; en sorte que mon âme possédait tout par grâce ce que la divinité

1. C'est pour nous conformer aux meilleures éditions que nous donnons ici ce chapitre, qui ne se trouve pas dans les éditions abrégées.

2. Part. I. c. 5.

possède par nature. Dans cette union même, ce désir divin et éternel que la sainte Trinité eut de toute éternité d'unir la nature humaine à la divinité pour racheter l'homme, embrasa mon âme d'un ineffable amour pour l'accomplissement de cette œuvre. Comme, d'autre part, je connaissais dans la sagesse divine pleinement et très-lucidement toute la gloire de mon humanité, et tout ce qui lui devait arriver, par conséquent, le salut de l'homme dans sa plus grande extension, j'en concevais une joie divine au-dessus de toute mesure. Par l'infusion du très-bénigne amour que le Saint-Esprit avait communiqué à mon âme, elle devint si bien disposée et résolue à la rédemption du genre humain, que ce fardeau lui paraissait rempli de douceur. Mais aussitôt qu'au moment de ma conception mon âme fut réunie par le Saint-Esprit à mon corps, la divine toute-puissance dut contenir et modérer ce désir divin, et la divine sagesse tempérer cette joie ; le Saint-Esprit aussi par son onction adoucit la ferveur de l'amour, en sorte que mon humanité put retenir sa vie temporelle. Mais à l'instant de ma mort, cet amour tout-puissant, sage et bénigne, qui auparavant avait fait battre mon Cœur avec tant de violence, cédant à la force supérieure de la divinité, donna libre cours à mon désir et à ma joie, et saisissant mon Cœur d'un amour inestimable et suprême, il sépara mon âme d'avec mon corps, que toutes les rigueurs qu'on peut imaginer n'auraient pu faire mourir. »

SIXIÈME PARTIE

CHAPITRE I.

DE LA VIE ET DE LA MORT DE LA VÉNÉRABLE DAME ABBESSE GERTRUDE.

NOTRE Abbessse, de très-douce mémoire, dame Gertrude, l'illustre et glorieuse lumière de notre Église, toute florissante de vertus comme une rose, modèle de toute sainteté, et la très-ferme colonne de la vraie Religion, fut la sœur selon la chair de cette bienheureuse Vierge dont nous avons écrit. Dès le temps de son enfance, elle fut d'une merveilleuse sagesse et discrétion, en sorte qu'en la dix-neuvième année de son âge, elle fut élue Abbessse. Elle se comporta en cette charge avec tant de mérite, de suavité et de prudence qu'elle fut en grande vénération, et aimée de toutes comme une mère, se montrant gracieuse et aimable devant Dieu et devant les hommes. L'humilité de toute sa conduite et de ses démarches brillait dans toutes ses paroles et ses actions ; on la voyait souvent s'associer aux Sœurs pour les ouvrages les plus vils, et surtout pour le travail en commun, et même quelquefois elle y était ou la première ou même toute seule, jusqu'à ce qu'il arrivât quelqu'une des

personnes à elles soumises, qu'elle engageait par son exemple ou ses bonnes paroles à venir l'aider. Elle aima sincèrement la pauvreté, ce qui lui fit toujours chercher à tenir éloignée toute superfluité au temporel, tant d'elle-même que de ses Religieuses.

Elle prenait le plus grand soin des malades, et quelque occupée qu'elle fût, elle ne laissait passer aucun jour sans les visiter l'une après l'autre, leur demandant ce qu'elles désiraient, et mettant elle-même la main à l'œuvre pour les soulager ou les faire reposer. Aussi, quand la vieillesse vint l'accabler d'infirmités, elle se faisait porter auprès des malades, et quand elle ne put leur parler, elle leur témoignait par ses gestes de la main et de la tête un sentiment si touchant de compassion, qu'elle en faisait verser des larmes. Elle se rendait commune à toutes, et les chérissait toutes avec une affection maternelle, de telle sorte que chacune s'en croyait la plus aimée. On ne pouvait ainsi presque distinguer celles qui lui étaient unies par les liens du sang. Elle avait des manières si douces et si prévenantes, que lorsque par devoir elle faisait une sévère réprimande à quelque Sœur, aussitôt à la même heure et à la même place elle lui adressait la parole avec autant d'amitié et de douceur que si elle n'eût pas commis de faute. Elle en agissait de même lorsqu'un Chapitre, la justice l'exigeant, elle faisait une réprimande sérieuse ; le Chapitre fini, la Sœur réprimandée trouvait auprès d'elle un bon accueil certain. Il n'y avait pas de jeune Sœur qui redoutât de lui exposer avec confiance son affaire. Jamais on ne la vit ou l'entendit se montrer sévère envers personne sans cause raisonnable, ou faire de la peine par un défaut de son caractère. Durant sa maladie, elle

fut si douce et si bénigne, si gaie même et si patiente en tout qu'elle égayait et réjouissait tous ceux qui venaient la voir ou la servir.

Elle étudiait la sainte Ecriture avec beaucoup de soin et d'attrait autant qu'elle le pouvait, et voulait que ses Religieuses aimassent les saintes lettres et les apprissent par cœur. C'est pourquoi elle se procurait pour son église, ou faisait copier par les Sœurs, tous les bons livres qu'elle pouvait trouver. Elle tenait beaucoup à faire instruire les jeunes filles dans les arts libéraux, disant que si l'étude de la science venait à dépérir, lorsqu'on ne comprendrait plus la divine Ecriture, c'en serait fait également de la Religion. Aussi faisait-elle étudier assidûment les plus jeunes et qui étaient moins instruites, et les pourvoyait de bonnes maîtresses.

Elle s'appliquait avec dévotion et ferveur à la prière, et il était rare qu'elle priât sans répandre de larmes. Elle fut d'un esprit très-tranquille, et au temps de la prière elle avait le cœur si libre et si dégagé de toute occupation et de souci, que souvent appelée à la fenêtre (du parloir) ou à d'autres affaires pendant l'oraison, elle n'était pas plus tôt de retour qu'elle retrouvait aussitôt la pureté de dévotion qu'elle avait eue auparavant. Enfin elle s'était fait de la prière et de la dévotion une telle habitude que dans sa vieillesse, les forces et les sens en partie lui faisant défaut, ayant même perdu l'usage de la parole, elle communiait encore avec une grande révérence de dévotion et tout inondée de larmes, comme elle l'avait fait tous les jours de sa vie. Quand les Sœurs lui parlaient de Dieu, elle témoignait, comme en remerciant, par l'air de son visage et des signes de tête, combien cela lui était

agréable, et jamais elle ne fut si mal, qu'elle ne parut aussi contente que si elle ne souffrait rien, lorsqu'elle entendait quelque discours ou même une seule parole sur Dieu. Elle voulait qu'on la conduisît souvent à la messe, et suivait avec tant de zèle et d'attention les Heures canoniales que dans sa maladie, si elle était assoupie, ou si elle avait le morceau ou le verre à la bouche, elle se faisait violence pour observer les Heures tout le temps qu'elles duraient.

Elle eut une grande pureté de cœur dès son enfance, au point de ne pas vouloir entendre une parole qui pût apporter la moindre tache à son cœur. Que dire encore ? Tout ce qu'on peut imaginer de vertu, de science, de religion, brillait en elle comme en un miroir. Très-fervente dans sa charité et sa dévotion envers Dieu, souveraine dans sa tendresse et sa sollicitude à l'égard du prochain, elle était la première dans l'humilité et la mortification à l'égard d'elle-même. Avec les enfants elle fut très-douce et très-indulgente, avec les jeunes personnes très-sainte et très-discrète, avec celles d'un âge mûr très-sage et très-prévenante. On ne la trouva jamais à ne rien faire, mais toujours occupée à quelque ouvrage utile, travaillant de ses mains, ou priant, ou instruisant, ou lisant. Enfin elle fut telle et si grande, et se gouverna elle-même et ceux qui lui étaient soumis avec tant d'éloge, que, si j'ose le dire, il ne paraît pas qu'elle eut avant elle sa pareille, ni qu'elle doive l'avoir ensuite.

Il y avait quarante ans qu'elle était heureusement à la tête de notre monastère, lorsqu'elle fut atteinte de nombreuses infirmités. Elle fut d'abord malade un an et davantage, après quoi elle perdit la parole ; sa pieuse sœur, croyant sa mort prochaine, pria pour

elle le Seigneur avec le plus de ferveur qu'elle put, afin qu'il daignât disposer d'elle selon le bon plaisir de sa volonté et selon le besoin de son âme. Tout à coup son esprit est ravi dans le ciel, et là elle voit dans le miroir de la divine providence qu'elle ne mourrait pas si tôt, mais qu'elle vivrait encore quelque temps avec cette maladie. Cependant toute l'armée des Saints se préparait avec une grande joie pour l'arrivée et la réception d'une épouse si grande de Dieu. La bienheureuse Vierge Marie, entre autres ornements, portait des gants blancs comme la neige, sur l'un desquels était représenté un aigle d'or, et sur l'autre un lion d'or également. Par là était indiqué que cette âme, que la Bienheureuse Vierge se disposait à recevoir solennellement, lui était assimilée en trois points : savoir, l'innocence virginale désignée par la blancheur des gants, la contemplation sublime et pénétrante signifiée par l'aigle, et enfin le courage constant avec lequel elle avait triomphé de tous les vices, ce qui était marqué par le lion d'or. Les Patriarches et les Prophètes dans leurs préparatifs comptaient des corbeilles d'or remplies de divers bijoux, indiquant par là qu'elle avait sagement et fidèlement pourvu aux besoins spirituels et temporels de ceux qui étaient sous sa conduite. Les Apôtres avaient devant eux de grands livres chargés d'ornements pour lui faire honneur de ce qu'elle avait distribué aux siens une doctrine très-salutaire, ce qui lui donnait les mérites d'un Apôtre. Les Martyrs tenaient des boucliers d'or tout resplendissants dont ils devaient faire hommage à la malade pour la patience infatigable qui l'avait munie si fermement contre toute adversité, et lui avait acquis leurs mérites. Les Confesseurs étaient couverts de

grandes et belles chapes pour lui faire cortège, en récompense de sa vie et conversation en la religion, et pour ses très-saints exemples qui la rendaient digne d'entrer dans leurs rangs. Les Vierges dans leurs apprêts avaient des auréoles et des miroirs brillants, pour faire un gracieux accueil à la malade, en reconnaissance de son innocence et sa pureté, et de l'attention qu'elle avait eue d'examiner fréquemment sa vie au miroir des exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cherchant en quoi elle pouvait lui ressembler ou différer de lui; et en cela elle était réunie et même placée au-dessus de certaines Vierges sacrées.

CHAPITRE II.

DOUZE ANGES ASSISTENT LA MALADE.

A PRÈS cela, sa sœur priant encore pour elle, vit son âme telle qu'une maison transparente, au milieu de laquelle Dieu était assis, et rayonnait au travers comme le soleil à travers le cristal. Et le Seigneur lui dit : « De même que tu me vois sans obstacle à travers cette maison, ainsi tu peux me reconnaître en son âme dans toutes les œuvres et les vertus qu'elle pratique en ce moment, spécialement dans la patience, la bénignité, la joie que la grâce de Dieu lui a départies au-dessus des forces de la nature, et que j'opère toutes en elle et par elle-même. »

Ensuite elle vit autour de la couche de la malade douze Anges députés à son service, qui rapportaient au Seigneur tout ce qui se faisait à son égard, aussi

bien ce qui était l'effet de ses propres vertus, que les actes des personnes qui la servaient. A ses pieds étaient trois Anges qui l'assistaient pour la patience dont elle était si largement pourvue que tous les douze Anges en avaient assez pour louer le Seigneur Dieu à son sujet. A sa gauche étaient trois Archange qui l'assistaient pour les bons vouloirs, les intentions et les saints désirs. A sa droite se trouvaient trois Anges du Chœur des Trônes, qui la servaient en ce qui regarde la tranquillité, la mansuétude et la piété. A la tête, il y en avait trois du Chœur des Dominations, qui recevaient tout l'honneur, la vénération et la charité témoignés par les Sœurs à la malade, et les transportaient avec joie en la présence du Roi suprême.

Sa sœur se reprochant aussi comme un péché le plaisir qu'elle avait d'être auprès d'elle, craignant d'accorder plus qu'il n'était dû à la nature, consulta là-dessus le Seigneur, qui lui répondit : « Tu n'as commis aucun péché ; car tous les sens et tous les mouvements qu'elle pouvait avoir pour le péché, ont perdu en elle toute leur action, et je l'ai amenée en un tel état, que sa vie ne peut me déplaire en rien. De plus, en aucun lieu, si ce n'est au sacrement de l'autel, tu me trouveras avec plus de vérité et de certitude qu'en elle et avec elle ; tu rencontreras en elle la conformité la plus parfaite avec mes actions et mes vertus. En effet, de même que je me suis montré plein de bénignité, de mansuétude et d'amabilité envers mes disciples et tous les hommes, ainsi se montre-t-elle envers ceux qui lui sont soumis et tous ceux qui viennent la voir. De même aussi que j'ai enduré avec douceur, joie et patience, toutes les

injures et les peines qu'on m'a faites, ainsi supporte-t-elle les maladies et les douleurs d'un cœur doux et content. De même que j'ai distribué à mes bourreaux tout ce que j'avais avec une extrême libéralité, ainsi avec la libéralité de cœur qu'elle a toujours eue, elle distribue maintenant tout ce qui lui appartient. »

CHAPITRE III.

LE CHRIST JÉSUS SE REÇOIT EN ELLE-MÊME.

UNE autre fois, comme elle devait communier, sa sœur pria le Seigneur pour qu'il daignât se recevoir en elle lui-même, et acquitter à Dieu le Père un digne tribut de louanges et d'actions de grâces, puisqu'elle ne pouvait parler elle-même. A quoi le Seigneur répondit : « Ne serais-je pas tenu d'en agir de la sorte ? Un ravisseur qui voudrait revenir à la justice, ou rendrait l'objet enlevé, on en restituerait un autre à la place : ainsi ferai-je, puisque je lui ai ravi l'usage de la parole, j'acquitterai en personne au centuple ce qu'elle ne peut acquitter elle-même. » Et il lui sembla que le Seigneur se tenait à la droite de la malade, ayant un vêtement d'or tout couvert de fleurs de couleur verte ; puis l'embrassant tendrement et la baisant, il lui dit : « Reçois de moi des millions de baisers, mon épouse. » Le vêtement d'or du Seigneur désignait l'amour de son Cœur divin, et les fleurs la fraîcheur et l'épanouissement des vertus qu'il avait pratiquées sur la terre. Il avait sur la poitrine une rose très-belle, également de couleur verte,

merveilleusement décorée de pierres précieuses, avec lesquelles jouait la malade : ce qui signifiait la confiance qu'elle avait eue dans toutes les rencontres en Dieu. Son visage resplendissait d'une ineffable beauté, en sorte que celle-ci ne se souvenait pas d'avoir jamais vu autant d'élégance dans aucune âme. Ses sourcils, particulièrement, étaient bien disposés et légèrement arqués, ce qui semblait indiquer la prévoyance avec laquelle elle disposait avec tant d'à-propos tout ce qui était de son office. Ses yeux lançaient des rayons d'un éclat particulier, signifiant le regard de miséricorde dont elle considérait avec compassion et indulgence les besoins de ses sujets. Enfin sa bouche brillait d'une couleur vermeille, qui désignait avec quelle assiduité et avec quelle abondance de paroles utiles elle avait pris soin d'instruire et ceux qui relevaient d'elle, et ceux qui de loin venaient la trouver.

De même encore sa sœur, après avoir une fois communiqué, dit au Seigneur : « Je vous en supplie, mon Seigneur, souvenez-vous avec quel soin fidèle votre servante exigeait des Sœurs, par des caresses ou par des répréhensions, qu'elles communiquassent fréquemment et de bon cœur ; et maintenant que la maladie l'empêche de recevoir votre corps adorable, veuillez vous donner à elle vous-même, selon la convenance de votre royale libéralité. » Le Seigneur lui répondit : « Je me suis donné à elle comme époux, comme très-fidèle ami, et comme unique consolateur. » Elle reprit : « Comment cela peut-il être vrai que vous soyez son unique consolateur, puisqu'elle reçoit les services et les présents du monde avec joie et une certaine satisfaction, et semble ainsi prendre plaisir aux choses de la terre ? Le Seigneur lui répondit :

« Ne remarques-tu pas que quand, faute de la comprendre, vous faites le contraire de sa volonté, elle vous sourit avec autant de bonté que si vous lui aviez fait un grand bien ? Sache donc qu'elle est si solidement établie en moi qu'elle prend tout ce qui lui arrive de joyeux ou de triste d'une seule et même façon. »

Une autre fois encore qu'elle devait communier, sa sœur vit le Seigneur Jésus comme un jeune garçon de douze ans, plein de beauté et de délicatesse, son bras droit passé autour d'elle et lui disant entre beaucoup d'autres ces paroles : « En dédommagement de ta main droite, dont je t'ai enlevé l'usage, je serai ton coopérateur en tout ce que tu feras ; et pour ton pied et ta jambe, je serai ton conducteur. Je te décorerai d'une virginité éternelle ; et pour toutes tes infirmités je te donnerai la joie et l'allégresse, une agilité éternelle pour compenser le lourd fardeau du corps, et enfin tu jouiras dans une joie sans fin de moi-même. »

CHAPITRE IV.

DE SON HEUREUX TRÉPAS.

À LA fin donc, comme ce rayon de soleil descendait vers le couchant de la mort, et que cette gloire de notre couronne penchait vers sa chute, afin de se la mieux disposer, le Seigneur lui enleva pendant vingt-deux semaines l'usage de la parole d'une manière en quelque sorte merveilleuse, puisqu'elle ne put dès lors faire connaître ses besoins que par signes, excepté ces

deux mots : *mon esprit*, par lesquels elle réclamait tout ce qui lui était nécessaire. Il arriva plus d'une fois que, ne la comprenant pas, on fit tout le contraire de ce qu'elle voulait; ce qu'elle supportait avec une bénignité et une patience admirables; car le Seigneur habitait véritablement avec elle et en elle, dirigeant selon son bon plaisir, par son très-doux esprit, tout ce qu'elle pouvait faire. Or, comme elle ne faisait que répéter ces deux mots : *mon esprit*, sa sœur lui dit une fois : « Et quel est votre esprit, et de quel ordre des Anges est-il ? » A quoi elle répondit avec facilité : « Mon esprit est un Séraphin ¹. »

Il y avait environ un mois qu'elle avait ainsi perdu la parole, lorsqu'un matin elle se trouva si mal qu'on crut qu'elle agonisait; et comme on lui donnait en hâte l'onction en présence de tout le Convent, Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut à plusieurs personnes, en la forme et la beauté que lui donne saint Bernard, étendant les bras comme pour l'y recevoir, la regardant avec affection, et se plaçant toujours devant la face de la malade, de quelque côté qu'elle se tournât, comme s'il eût attendu sa dissolution avec un désir violent.

CHAPITRE V.

DE SON TRÉPAS.

LE jour approchant ainsi, qu'elle avait d'avance désiré avec tant de joie et préparé avec de si

1. C'est-à-dire, mon esprit, mon âme est toute brûlante de l'amour de Dieu comme un Séraphin.

bonnes prières, lorsqu'elle eut commencé à tomber dans l'agonie, le Seigneur apparut venir en toute hâte à sa rencontre, accompagné à droite et à gauche de la bienheureuse Vierge Marie et du disciple bien-aimé Jean l'Évangéliste. Derrière eux suivait une grande multitude de la cour céleste, principalement l'armée des Vierges qui, ce jour-là, parurent remplir toute la maison et se mêler au Convent qui, durant tout ce même jour, ne quitta pas la place, déplorant sa désolation par des soupirs et par des larmes, et recommandant par de dévotes prières le trépas de leur mère. Cependant Notre-Seigneur Jésus-Christ semblait témoigner par ses gestes tant d'affection à la malade, que l'amertume de la mort dut en être singulièrement adoucie. Lorsqu'on lut dans la Passion : *puis inclinant la tête il rendit l'esprit*, le Seigneur, comme s'il n'eût pu contenir davantage l'ardeur de son amour, s'inclina sur la mourante et ouvrit sur elle son propre Cœur de ses deux mains.

CHAPITRE VI.

DU MOMENT DE SON TRÈS-HEUREUX TRÉPAS.

CETTE heure bienheureuse touchant à son terme, en laquelle le céleste époux, le Fils impérial du Père suprême, se disposait à recevoir en la chambre nuptiale, pour y reposer, sa bien-aimée qui, après de si longs désirs, allait enfin sortir de la prison du monde, cette âme heureuse et cent fois bienheureuse, avec une allégresse inestimable prit son essor dans cet

excellantissime sanctuaire, savoir, le très-doux Cœur de Jésus qui lui était ouvert avec tant de joie et de fidélité. Ce qu'elle y vit, qu'elle y entendit, qu'elle y sentit, ce qu'il y reçut intimement de béatitude de la surabondance de tendresse, après avoir été transportée par un privilège spécial dans un tel véhicule, qui peut se l'imaginer parmi les mortels? Avec quelles tendres caresses son florissant époux l'introduisit ainsi dans sa plus douce intimité, avec quelle joie et quels transports de ceux qui leur faisaient cortège et la recevaient avec des couronnes de joie, s'accomplit bienheureusement sa glorification au milieu des louanges solennelles que tous proclamaient, comme la faiblesse humaine n'en peut rien bégayer, il ne reste à faire autre chose que de s'unir aux citoyens du ciel pour en chanter un cantique de jubilation et d'action de grâces à Dieu, auteur de toutes choses.

Lors donc que ce soleil éclatant qui avait projeté si loin ses rayons sur notre terre eut disparu, et qu'au regard de la divinité cette toute petite goutte eut regagné l'abîme d'où elle était partie, ses filles restées dans les ténèbres, reprenant la voie de l'espérance, élevèrent les yeux de la foi vers la gloire de la béatitude de leur mère, et tout en répandant des larmes sincères partant du cœur, elles prirent part aux joies célestes de leur glorieuse mère ; tout en s'affligeant de leur propre désolation, elles adressèrent à haute voix leurs louanges au ciel, recommandant leur abandon à l'affection maternelle, et chantèrent ainsi le Répons *Surge virgo* ¹, et lorsqu'on en vint à ces pa-

1. Répons de l'Office de sainte Catherine. Il est à propos de comparer ce passage et plusieurs qui précèdent avec la narration

roles : *quæ pausas sub umbra dilecti* : toi qui reposes à l'ombre de ton bien-aimé, on l'entendit répondre : « Ce n'est pas dire assez que je repose à son ombre ; c'est dans le Cœur même de mon bien-aimé que je repose avec douceur, suavité et quiétude. »

Comme un certain jour, après ces événements, cette Vierge du Christ était en prières, elle vit l'âme de sa défunte sœur toute rayonnante de gloire, et saint Benoît, le Père de l'Ordre, la précédant, tenant une crosse d'une main, et de l'autre embrassant avec amour et vénération l'âme bienheureuse de sa fille, c'est-à-dire, de cette Abbesse ; et il la conduisit ainsi devant le trône de l'adorable Trinité, où d'une voix élevée, et avec la plus belle mélodie, il se mit à chanter à la louange et à l'honneur de cette âme le Répons : *Quæ est ista quæ processit sicut sol*, Quelle est celle-ci qui s'avance comme le soleil ? etc. ¹. Et lorsqu'elle fut arrivée devant le trône, le Seigneur s'inclinant vers elle avec amour lui dit : « Sois la bienvenue, ma très-belle fille ². » Et elle pria fidèlement le Seigneur pour la Congrégation qui lui avait été confiée. Alors celle-ci qui voyait ces choses lui dit : « Que voulez-vous, sœur bien-aimée, mander à vos filles ? » Elle répondit : « Dites-leur d'aimer incessamment de toutes leurs entrailles le très-aimable bien-aimé de mon cœur et de mon âme, et qu'elles ne préfèrent jamais rien à son amour ou même à son souvenir. » Elle reprit alors : « Recommandez-

des mêmes faits dans le Livre de sainte Gertrude, pour voir comme est évité ici à dessein tout ce qui a rapport personnellement avec cette sainte. *Le Héraut*. Liv. v. 1.

1. Répons des Matines de l'Assomption.

2. Voir les Actes de sainte Perpétue.

nous toutes à Dieu, puisque je vois que vous êtes bien. » Elle répondit : « Je recommande mes filles pour ce repos plein de douceur où je vis avec tant de sécurité, savoir, le très-doux Cœur de l'aimable Jésus. »

CHAPITRE VII.

COMMENT FUT SALUÉE CETTE ÂME BIENHEUREUSE.

IL sembla aussi à la servante du Christ qu'elle saluait en songe l'âme de sa sœur défunte en ces termes : « Je vous salue, épouse du Christ, en l'amour dont vous avez brûlé, lorsqu'à la révélation de la gloire vous avez vu pour la première fois la face et la beauté de Dieu votre créateur. Je vous salue, Vierge du Christ, en la douceur que vous avez ressentie lorsque vous avez pleinement connu par expérience l'incalculable amour que Dieu eut pour vous de toute éternité. Je vous salue en l'éclat parfait dont vous avez brillé lorsque vous avez reçu la plénissime rémunération de toutes vos œuvres de la main du Seigneur, votre roi et votre époux. » Après qu'elle eut fini, elle se mit à réfléchir comment elle avait osé saluer d'une telle manière l'âme d'une personne qui n'était pas canonisée. Et comme dans cette perplexité elle interrogeait le Seigneur, il lui répondit avec bonté : « Tu as bien et convenablement agi ; car elle est l'honneur de ma toute-puissance, l'éclat de ma sagesse, et le charme de ma divine bonté. »

Une autre fois, elle vit cette âme faisant partie d'une ronde qui s'agitait dans une gloire merveilleuse. Elle

avait de très-beaux cheveux qui lui faisaient une magnifique parure ; et le Seigneur, son tendre et florissant époux, la tenant par la main, dit : « Elle comptait encore moins de cheveux qu'elle n'avait de vertus. »

Une autre fois, comme elle la voyait encore dans la gloire, elle lui demanda quelle était sa récompense d'avoir eu pour pratique de redire sans cesse le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, spécialement en la fête de la Résurrection. Elle lui montra alors de verts vêtements d'une merveilleuse splendeur, dont elle était revêtue, et qui étaient ornés d'innombrables étoiles d'or ; sur les coutures brillaient alternativement des perles blanches et des pierres de rubis. Alors celle-ci lui dit : « Puisque vous êtes dans l'abondance de tous les biens, dites-moi ce que vous voulez maintenant donner à la Sœur qui vous a servie durant votre maladie avec tant de fidélité ? » Mais elle touchant un de ces rubis qu'elle portait, dit : « Porte-lui ceci de ma part. » A quoi celle-ci répliqua : « Comme je vois tout ceci en esprit, vous savez bien que je ne puis lui faire ce présent en réalité. » Elle répondit : « La blancheur qui apparaît sur la couture de mon vêtement signifie l'humanité de Jésus-Christ, qui était d'une douceur et d'une mansuétude au-dessus de tout ; la couleur rouge des rubis désigne la passion de l'Agneau immaculé. C'est pourquoi, dis-lui qu'elle ait confiance en la miséricorde de Dieu, parce que je veux par mes prières obtenir du Seigneur qu'il lui donne la mansuétude, et qu'elle souffre patiemment pour lui toutes les contrariétés. »

CHAPITRE VIII.

COMMENT ELLE APPARUT LE TRENTIÈME JOUR
APRÈS SON DÉCÈS.

LE trentième jour son âme apparut à la même dans une gloire nouvelle et surexcellente : les bataillons glorieux des princes célestes l'entouraient comme un rempart, tous ayant des cymbales dans leurs mains, dont ils s'accompagnaient avec une très-suave harmonie en chantant ce verset : *Laudate Deum in tympanis benesonantibus*, etc. Louez Dieu sur des tambourins qui résonnent, etc. Ce fut avec ce concert que cette âme bienheureuse fut conduite devant le trône du Roi de gloire, où Jésus le très-doux bien-aimé lui parla ainsi : « Sois la bienvenue, ma très-chère. » A cette parole elle fut pénétrée d'un sentiment très-doux de la divinité, tel que l'acte très-pur d'amour que la toute-puissance a pour chacun, et qui descend sur lui comme si elle n'aimait que lui seul. Aussi la plénitude de suavité surabondante la fit éclater en louanges à l'honneur de son amant, de son époux, et elle dit : « Mon âme s'est liquéfiée, etc. Après cela le Chantre de tous les chantres, rendant la pareille à sa bien-aimée et voulant célébrer aussi ses louanges, fit entendre comme du fond de cet abîme de béatitude qu'il est, lui le principe et la fin de toute perfection, cette Antienne qu'il entonna de la voix la plus mélodieuse : *O Gertrudis, o pia*, que toute la cour céleste continua avec une grande douceur,

disant : *Quam pium est gaudere de te, o Gertrudis, Prophetis compar!* O Gertrude, ô pieuse, qu'il est pieux de se réjouir pour toi, qui es égalee aux Prophètes! Elle comprit en cette parole qu'elle recevait des louanges spéciales de ce qu'elle avait, durant sa vie, cru si facilement, et trouvé tant de délices à tous les dons de Dieu. On l'exaltait ensuite pour la doctrine spirituelle qu'elle avait distribuée à ceux qui lui étaient soumis, par ces paroles : *Apostolis conserta, Prælatorum gemma, fide et meritis egregia, pietate, misericordia, charitate ineffabili; exulta semper hic et ante Deum*¹! Admise parmi les Apôtres, la perle des Prélats, distinguée pour la foi et les mérites, pour la piété, la miséricorde, et une ineffable charité : triomphe à jamais ici et devant Dieu. Sa sœur alors, qui voyait toutes ces choses, lui dit : « Dites-moi, je vous prie, ma bien-aimée sœur, quelle est donc cette liquéfaction dont vous dites : mon âme s'est liquéfiée? » Elle répondit : « Lorsque l'amour sans frein de la divinité s'épanche dans mon âme et la pénètre, il le fait avec une douceur si puissante qu'il devient totalement impossible à la créature de le contenir, en sorte qu'elle se dissout et liquéfie en quelque sorte, et reflue en la source d'une si grande béatitude, en celui-là même dont elle l'a reçue. » Sa sœur reprit alors : « Priez pour vos filles qui vous aimaient avec tant de charité sur la terre. » A cela elle répondit : « C'est ce que j'ai fait et que je fais encore sans discontinuer. » Sa sœur : « Que voulez-vous leur mander? » Elle : « Que la suavité de l'amour qui réside au dedans de mon cœur, réside aussi dans leurs cœurs et dans leurs sens. » Celle-

1. Paroles prises d'une Antienne de saint Martin.

ci lui dit encore : « Quel présent avez-vous reçu à votre première entrée dans le ciel ? » Elle répondit : « Le Seigneur Dieu, mon Créateur, Rédempteur et mon ami, me recevant en lui-même, m'a remplie d'une joie inestimable ; il m'a revêtue, il m'a nourrie de lui-même, et se donnant à moi comme époux, il m'a glorifiée d'un honneur inénarrable. »

CHAPITRE IX.

DE L'ANNIVERSAIRE DE LA MÊME DAME ABBESSE.

EN l'anniversaire de la même dame Abbessse, de très-douce mémoire, comme on chantait aux Vigiles le Répons *Redemptor meus vivit*, sa sœur vit son âme qui avec une joie et des délices inestimables tenait embrassé le Seigneur Jésus, à qui elle chantait avec suavité ces mêmes paroles ; et elle connut par une inspiration divine que les âmes dans les cieux tressaillent d'une inestimable joie à cause de l'humanité du Christ ; et toutes les fois que sur la terre se chantent ces paroles ou d'autres sur la résurrection future des hommes, les âmes qui en voient la vérité accomplie dans l'humanité glorifiée du Christ, certaines de la résurrection de leurs corps, prient pour ceux qui chantent ces paroles sur la terre, afin qu'ils méritent aussi d'obtenir la même félicité. Elle reconnut aussi que, tandis que l'homme profère avec dévotion de telles paroles, son corps est alors sanctifié

par la foi, afin de pouvoir plus dignement jouir de cette gloire ¹.

Après cela elle vit encore comme si Dieu le Père était assis à une table royale avec cette âme, lui adressant les paroles les plus aimables et la comblant de prévenances flatteuses, tout comme si c'eût été toute sa joie et ses délices d'être à table ainsi avec elle. Le Seigneur Jésus, comme un jeune page de cour, servait à cette table divers mets assaisonnés de la douceur du Saint-Esprit. Toutes les personnes de la Congrégation, venant ensuite l'une après l'autre en procession faire la génuflexion en grande révérence, offraient des boîtes d'ivoire, d'argent et d'or remplies de parfums merveilleux. Celles qui se distinguaient par la pureté du cœur portaient des boîtes d'ivoire ; celles qui travaillaient plus que les autres dans le service de Dieu, en avaient d'argent ; mais celles qui l'emportaient dans la ferveur de l'amour apportèrent des boîtes d'or. Une multitude d'âmes vint aussi en grande joie, rendant grâces pour leur délivrance à Dieu et à l'âme de celle à qui Dieu les avait données, pour rehausser la gloire de sa fête. Ensuite toutes les âmes de sa Congrégation, tant des Frères que des Sœurs, formèrent autour d'elle comme une ronde ; et celle-ci vit parmi elles l'âme d'un Frère, qui était décédé en la même année, revêtue d'une robe très-blanche, avec de merveilleux ornements ; par quoi celle-ci comprit qu'était désignée la bienveillance de ce Frère, qui avait toujours été d'un très-bon cœur, et d'une bonne volonté pour tout ². Cependant ils

1. C'est cette première partie de ce chapitre qui, dans les éditions abrégées, forme le chap. 32 du Liv. v.

2. Voir *Le Héraut*. Liv. v. c. 14.

chantaient avec joie, tout en menant leurs chœurs : *O mater nostra*, etc. O notre mère, etc. On voyait aussi du Cœur du Seigneur Jésus sortir, comme une grande trompette, par laquelle toutes ces voix passaient en y prenant un accent mélodieux.

Le lendemain, comme on célébrait la messe pour son âme, il vint à celle-ci en l'esprit de désirer que si elle était une reine puissante, elle offrirait à Dieu sur l'autel pour l'âme de sa sœur chérie une image d'or, vêtue et ornée avec une grande richesse. Mais le Seigneur répondit aussitôt à cette pensée : « Qu'en serait-il, si j'accomplissais à l'instant ce désir par moi-même ? » Et aussitôt le Seigneur lui apparut se tenant devant elle, comme un jeune homme resplendissant d'un éclat royal, ou plutôt divin, et il lui dit : « Prends-moi, et va m'offrir selon la portée de ton désir. » Elle alors dans un transport ineffable de joie et de gratitude le prenant dans ses bras, le conduisit à l'autel, où le Seigneur Jésus s'offrit à Dieu le Père avec toutes ses vertus, en augmentation de la beauté de cette âme, et avec la joie, la douceur et l'amour de son Cœur, pour sa joie et béatitude éternelles.

Après cela, cette âme bienheureuse, telle qu'une reine, et entrée en puissance de son époux, se précipita avec amour dans les embrassements de Dieu, le conduisant par le Chœur à toutes les Sœurs et disant à chacune : « Recevez le Seigneur des vertus, et demandez-lui les vertus. » Alors celle qui voyait tout ceci lui dit : « Ma sœur chérie, que désirez-vous le plus que nous observions ? » Elle répondit : « Une humble soumission, une aimable charité les unes à l'égard des autres, et une intention fidèle pour Dieu en toutes choses. » Puis elle ajouta : « Oui, donne à

l'amour ton cœur tout entier, et aime tout le monde ; alors l'amour de Dieu et de tous ceux qui ont jamais aimé Dieu, sera tout à toi. Semblablement, si tu es humble, l'humilité du Christ et de tous ceux qui se sont humiliés pour son nom, t'appartiendra véritablement. Et si tu fais miséricorde au prochain, la miséricorde de Dieu et de ses Saints sera également tienne, et sache qu'il en est ainsi des autres vertus. »

De quoi Dieu soit béni en ses dons et en toutes ses œuvres.



SEPTIÈME PARTIE

CHAPITRE I.

DES DERNIERS MOMENTS DE SŒUR MECHTILDE, ILLUSTRE
VIERGE DU MONASTÈRE DE HELFTA.

CETTE humble et dévote servante de Jésus-Christ, mère pleine d'affection, et très-douce consolatrice pour nous tous, sur qui nous avons publié ce petit livre, après avoir passé jusqu'à la cinquante-septième année de sa vie dans la Religion qu'elle avait embrassée, y pratiquant toutes les vertus à leur plus haut degré, fut prise enfin trois années durant de douleurs continuelles qui l'acheminèrent vers sa fin.

En effet, l'avant-dernier dimanche, *Si iniquitates*, comme l'élue de Dieu venait, pour la dernière fois avant sa mort, de recevoir le vivifiant sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une personne tout appliquée à Dieu en grande dévotion, vit Notre-Seigneur Jésus-Christ debout devant la malade, et lui disant avec beaucoup de tendresse : « Honneur et joie de ma divinité, couronne et récompense de mon humanité, délices et repos de mon esprit, veux-tu venir maintenant, et demeurer désormais avec moi, pour contenter mon désir et le tien ? » A quoi

elle répondit : « Mon Seigneur Dieu, plus que mon salut je désire votre gloire. C'est pourquoi je vous prie de permettre que j'acquitte encore dans les souffrances tout ce que la créature a jamais négligé en votre louange. » Le Seigneur acceptant favorablement cette réponse, lui dit encore : « Puisque tu as fait ce choix, tu me ressembleras encore en ce trait, puisque j'ai accepté et souffert volontairement les peines de la croix et ta mort pour la gloire de Dieu le Père et le salut du monde. Et de même que toute ma souffrance a traversé le divin cœur de mon Père, ainsi tes souffrances et la mort pénétreront au plus profond de mon cœur, et contribueront au salut du monde entier. »

CHAPITRE II.

COMMENT ELLE FUT APPELÉE PAR LE SEIGNEUR JÉSUS.

UNE autre personne aussi entendit que le Seigneur l'appelait en ces termes : « Viens, mon élue, ma colombe, mon champ fleuri, où j'ai trouvé tout ce que je désirais ; mon beau jardin où j'ai goûté toutes les délices de mon Cœur divin ; où fleurissaient toutes les vertus ; où s'élevaient les arbres des bonnes œuvres, et coulaient les eaux de la dévotion et de la ferveur, et qui me fut toujours ouvert pour tout ce que je voulais. C'est en ce jardin que j'aimais à me retirer, lorsque les pécheurs m'irritaient par leurs of-

fenses, et en buvant de son eau je m'enivrais de manière à ne plus me souvenir de toutes les injures qui m'étaient faites. »

CHAPITRE III.

ELLE EST DIVINEMENT AVERTIE DE RECEVOIR L'ONCTION.

DE même une personne priant avec dévotion fut avertie en esprit par le Seigneur de la prévenir de sa part de se préparer à recevoir le sacrement de la sainte et sacrée Onction : affirmant qu'elle lui dit de sa part qu'après la réception de ce sacrement salutaire, en qualité de vigilant dépositaire des trésors de ses amis, il la conserverait exempte de toute souillure, ainsi qu'un peintre conserve avec le plus grand soin le tableau qu'il vient de peindre, de crainte qu'il ne soit sali par la poussière.

[Il fut également révélé à une autre personne¹ que le Seigneur voulait qu'elle reçût l'Extrême-Onction en ce jour. Lorsqu'elle lui eut communiqué cet ordre de la part de Dieu, comme elle avait toujours été humblement soumise à ses Supérieurs, laissant cette affaire à leur décision, elle ne voulut la pousser en aucune manière, mais elle confia le tout à la divine providence, qui n'abandonne pas ceux qui espèrent en elle. Les Prélats qui la tenaient en grande vénération, persuadés qu'elle

1. Cette personne est sainte Gertrude, d'après *Le Héraut*. Liv. V. 4.

connaîtrait à l'avance le temps où le Seigneur voudrait qu'elle reçût ce sacrement, voyant qu'elle n'insistait pas et que l'affaire ne pressait pas, différèrent pour ce jour l'administration du sacrement. Mais le Seigneur vérifiant cette parole de l'Évangile : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point*¹, confirma le témoignage de deux témoins dignes de foi en cette manière. La férie seconde en effet, avant les Matines, la même M. d'heureuse mémoire se trouva prise de telles douleurs qu'on la crut à son dernier moment ; on appela alors en hâte les prêtres, et elle reçut l'Extrême-Onction, sinon le jour même, mais au moins avant le lever du jour suivant, selon la volonté de Dieu².]

CHAPITRE IV.

TOUS LES SAINTS LUI FONT DON DU FRUIT DE LEURS MÉRITES.

IL fut révélé à trois personnes que le Seigneur était là présent sous la forme d'un jeune époux, et que lui-même administrait à son Elue ce sacrement de vie. Et l'une d'elles vit qu'au moment où le prêtre faisait l'onction sur les yeux de la malade, le Seigneur, plein d'amour, dirigeait sur elle tout le regard de tendresse dont jamais son Cœur si doux avait été ému,

1. Matth. xxiv. 35.

2. Ce qui est entre les crochets [] est tiré de la vieille édition allemande de 1505, et conforme du reste à ce qui se lit dans *Le Héraut*. Liv. v. c. 4.

avec un rayon de divine splendeur, et il lui fit don ainsi de toute la splendeur et de tout l'exercice de ses yeux très-saints, qui semblaient alors de l'abondance de la divine tendresse distiller comme des gouttes de l'huile la plus suave. En quoi celle-ci comprit que le Seigneur par ses mérites accorderait avec largesse à tous ceux qui l'invoqueraient avec confiance l'assistance de sa consolation. Elle mérita cette faveur pour s'être toujours montrée, dans un sentiment de charité, bienveillante et compatissante pour tout le monde. Semblablement, lorsqu'on lui fit les autres onctions, il lui donna l'opération des membres correspondants de son très-saint corps ; mais à l'onction des lèvres, cet amant jaloux de l'âme donna à son épouse un baiser de sa bouche plus doux que le miel, et il lui conféra en même temps tout le fruit, c'est-à-dire, les mérites de sa bouche sacrée.

Aux Litanies, comme on récitait cette invocation : *Omnes sancti Cherubim*, Vous tous, saints Chérubins et Séraphins, priez pour elle, elle vit les bienheureux Chérubins et Séraphins avec grande révérence et grande allégresse s'écarter les uns des autres, et faire entre eux une place digne de cette Elue de Dieu ; trouvant bon que celle qui avait mené sur la terre non-seulement une vie angélique dans une sainte virginité, mais s'était encore élevée au-dessus des Anges avec les Chérubins, en puisant largement à la source même de toute sagesse, les eaux de l'intelligence spirituelle ; qui de plus, avec les Séraphins embrasés, avait comme embrassé de son amour celui qui est un feu dévorant, reçut une place sublime au milieu d'eux qui ont le droit d'être rapprochés par-dessus tous de la divine majesté.

Lorsque les Saints aussi étaient nommés dans ces Litanies à leur tour, chacun avec grande joie et révérence se levait, puis à genoux devant le Seigneur, déposait en son sein ses mérites comme de riches présents, et le Seigneur en faisait don aussitôt à sa bien-aimée en augmentation et accumulement de sa joie et de sa gloire. L'Onction terminée, le Seigneur la prit affectueusement dans ses bras, et durant deux-jours la soutint de telle sorte que la plaie de son très-doux Cœur était appliquée contre la bouche de la malade, laquelle semblait en tirer toute sa respiration et renvoyer ensuite son souffle dans le Cœur divin.

CHAPITRE V.

DE SA FERVENTE DÉVOTION ET SON DÉSIR ARDENT.

Cependant, l'heure joyeuse de son bienheureux passage, où le Seigneur avait résolu d'accorder à son Elue, après les fatigues de tant de maladies, le sommeil imperturbable de l'éternel repos. En la férie troisième¹, veille de sainte Elisabeth, avant None, on la vit très-évidemment entrer en agonie. Le Convent se rassembla aussitôt avec une grande dévotion, toutes attendant avec une grande tristesse le dé-

1. D'après l'édition de Lansperg des *Révélations de sainte Gertrude*, Liv. v. c. 4, il faudrait lire la férie quatrième, c'est-à-dire au mercredi, veille de sainte Elisabeth; mais les autres éditions donnent la férie troisième, c'est-à-dire le mardi, ce qui concorde mieux avec les autres indications et donne l'année 1298 pour celle de la mort de sainte Mechtilde.

cès de leur Sœur bien-aimée, et l'accompagnant des prières accoutumées ; mais l'une d'elles, ravie dans un transport de dévotion plus ardente, vit son âme sous la forme d'une jeune fille fort délicate, qui se tenait devant le Seigneur, et lançait le souffle de sa respiration par l'ouverture de sa très-sainte plaie jusque dans son Cœur très-doux, et le Cœur divin sous l'impulsion de sa bonté et de sa tendresse sans bornes, à chaque souffle qu'il reçut ainsi, répandit par toute l'étendue de l'Eglise les flots de grâce dont il débordait, spécialement sur les personnes qui étaient présentes. Et la personne qui voyait ces choses, comprit qu'il en était ainsi, parce que la bienheureuse malade, par un don de Dieu, avait une dévote intention et un fervent désir pour tous, vivants et morts, auxquels le Seigneur, en vue de ses mérites, fit alors une large distribution des dons de sa grâce.

CHAPITRE VI.

LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE SE CHARGE DE LA CONGRÉGATION QU'ELLE LUI RECOMMANDE.

PENDANT qu'on récitait l'Antienne *Salve Regina*, à ces paroles : *eia advocata nostra*, ah ! notre avocate, l'Elue de Dieu malade s'adressant à la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, lui recommanda ses Sœurs qu'elle était sur le point de quitter, la priant de vouloir bien, à cause d'elle, les prendre en plus grande affection ; et ainsi que durant sa vie elle s'était montrée, autant qu'elle avait pu,

une avocate bienveillante et toujours prête, de même après sa mort, que la Mère de miséricorde daignât, de concert avec elle, se porter auprès de son cher Fils comme perpétuelle médiatrice et avocate de la Congrégation. Et la Vierge sans atteinte, avec une merveilleuse tendresse, fit aussitôt droit à cette demande; appliquant ses mains délicates sur les mains de la malade, elle reçut d'elle comme de la main à la main le soin de la Congrégation.

CHAPITRE VII.

D'UNE VAPEUR QUI PARAÎSSAIT S'ÉLEVER DES MEMBRES
DE LA MALADE, ET DE DIVERSES PRIÈRES RÉCITÉES
AUPRÈS D'ELLE ¹.

ON récita ensuite la prière *Ave Jesu Christe*; à ces mots : *via dulcis*, douce voie, le Seigneur Jésus, époux des âmes tendres, parut lisser la voie à son épouse, en y répandant la graisse de sa divinité, afin de l'attirer à soi plus doucement et plus délicatement. Le Convent ayant recommencé les prières auprès de la malade jusqu'après l'heure de None, comme elle se remettait un peu, on lui demanda si la Congrégation pouvait aller se mettre à table; la malade répondit : « On peut y aller. » Ainsi elle resta tout ce jour en agonie, ne disant autre chose que ces mots :

1. Ce chapitre VII ne se trouve pas dans les manuscrits latins, mais seulement dans l'édition allemande de Leipzig 1505, d'où nous l'avons pris. Il se trouve presque mot à mot dans *Le Héraut*. Liv. v. c. 4.

« O bon Jésus ! ô bon Jésus ! » faisant voir qu'elle avait au plus profond de son cœur celui dont le nom lui revenait si doucement sans intermission à la bouche, au milieu des cruelles douleurs dont les mouvements de son corps attestaient la violence. Cependant les Sœurs lui faisaient diverses recommandations, lui confiant leurs besoins et ceux de leurs amis ; et comme elle ne pouvait parler davantage, elle disait à chacune à voix basse : « Volontiers », « ou bien : oui ». En quoi elle montrait dans quel sentiment elle recommanderait à Dieu, son bien-aimé, toutes leurs demandes. A la fin, ne pouvant plus du tout parler, elle sut toutefois exprimer la tendresse dont elle était animée envers ses Sœurs et ses amis spirituels, en levant amoureusement ses yeux ou ses mains vers le ciel, montrant par là comment elle était disposée envers Dieu pour ceux qui lui étaient recommandés. »

La même personne, qu'on a déjà indiquée ¹, vit s'élever de tous les membres où cette bienheureuse malade ressentait le plus de douleurs, comme une vapeur délicate qui, pénétrant son âme, la purifiait, la sanctifiait et la disposait à la béatitude éternelle. Cette personne qui avait eu en esprit cette vision se proposa intérieurement de la tenir secrète, pour ne pas se faire remarquer dans cette circonstance. Mais on va voir par ce qui suit combien cette réserve était contraire à la volonté de Dieu, dont c'est la gloire de révéler les discours (TOB. XII. 7), et qui a dit dans son Évangile : *Ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits.* (MATT. X. 27.)

En effet, pendant les Vêpres, cette Éluée de Dieu,

1. Sainte Gertrude, comme le rapporte le *Héraut*, v, 4.

d'heureuse mémoire, Dame Mechtilde, alla plus mal, et parut tellement près d'expirer que le Convent, subitement appelé du Chœur, dut omettre les Suffrages et réciter auprès de la malade les prières ordinaires. En ce moment, la personne dont il a été parlé ne put rien voir ni remarquer de tout ce que le Seigneur faisait alors avec son Éluë, bien qu'elle y appliquât toutes ses forces et ses sens intérieurs, jusqu'à ce que, rentrant en elle-même, elle eût reconnu sa faute et l'eût effacée par sa douleur et son repentir, promettant à Dieu de manifester volontiers au prochain, pour la gloire de Dieu et la consolation du prochain, tout ce qu'il daignerait lui révéler à l'avenir.

Ensuite, après Complies, on crut pour la troisième fois que la malade allait mourir, et la personne en question, ravie en esprit, vit l'âme de la malade, comme auparavant, sous la forme d'une jeune fille aimable et délicate, mais comme parée de nouveaux ornements, des souffrances qu'elle avait endurées ce jour-là, se précipiter avec élan au cou du Seigneur Jésus son tendre époux, et le serrer dans ses plus étroits embrassements, suçant, comme une abeille fait des fleurs, en chacune des plaies une volupté spéciale qu'elle cherchait à introduire en son âme.

Comme on récitait ensuite le Répons : *Ave sponsa*, Salut, épouse, la Reine des Vierges, la rose sans épines, Marie, la Mère vénérable de Dieu, s'avança et arrangea et disposa de plus en plus l'âme à user et à jouir des délices de la divinité. Alors le Seigneur Jésus, des mérites de sa Mère sans atteinte, et de cette dignité par laquelle elle mérita seule et unique de devenir Mère en restant Vierge, forma comme un joyau tout enrichi de pierres rayonnantes, et le mit sur la

poitrine de la malade, et lui donna comme privilège spécial d'être, à l'exemple de sa Mère virginale, appelée, elle aussi Vierge et Mère, considérant qu'elle avait, dans un chaste amour, enfanté sa mémoire dans le cœur de plusieurs.

CHAPITRE VIII.

LE CHRIST SALUE CETTE ÂME BIENHEUREUSE D'UNE
MANIÈRE INESTIMABLE.

EN la nuit donc de sainte Élisabeth, comme les Matines étaient déjà commencées, l'Éluë de Dieu éprouva de nouveau un tel changement qu'on pensa qu'elle allait rendre le dernier soupir. On interrompit les Matines, et le Convent se réunit en hâte autour d'elle en la manière accoutumée. Alors le Seigneur, dans toute la splendeur de sa divine vertu, se présentant comme un jeune époux, couronné de gloire et d'honneur, et merveilleusement orné de l'éclat éblouissant de la divinité, apparut ; puis, adressant la parole à la malade avec la tendresse la plus exquise, il lui dit : « A cette heure, ma bien-aimée, je vais t'exalter entre tes proches », c'est-à-dire en présence de tes Sœurs bien-aimées. Ensuite il salua cette âme vraiment bienheureuse d'une manière incompréhensible et inestimable, au-dessus de tout ce que l'intelligence humaine pourrait imaginer, et inouïe depuis le commencement des siècles : il la salua par toutes les plaies de son corps sacré, dont on dit que le nombre

s'élève à cinq mille quatre cent soixante¹; en sorte que chaque plaie produisait quatre effets : un son très-suave, une vapeur très-efficace, une abondante rosée, et une ravissante splendeur. Le Seigneur pénétrant et traversant l'âme en ces quatre manières, la saluait et l'appelait donc à lui-même. Le son si doux et dont la suavité surpassait les instruments les plus harmonieux, marquait en général et en particulier toutes les paroles que l'Élue de Dieu, durant le cours de sa vie, avait adressées avec tendresse à Dieu, ou pour Dieu avec utilité au prochain pour son salut; et toutes ces paroles, édulcorées dans le Cœur divin avec un fruit centuple, lui revenaient avec leur récompense par chacune des plaies du Christ. Cette vapeur merveilleuse dont il a été eusuite parlé figurait tous les désirs qu'elle avait eus pour la gloire de Dieu, et après Dieu, mais à cause de Dieu, pour le salut du monde, désirs qui lui étaient semblablement remesurés avec un multiple effet par chacune des plaies de Jésus-Christ Notre-Seigneur. La rosée abondante exprimait toute l'affection qu'elle avait jamais eue pour Dieu ou pour quelque créature à cause de Dieu, et son âme en recevait alors d'ineffables délices, toujours par l'intermédiaire des plaies du Seigneur. La splendeur enfin qui jetait une si grande clarté signifiait les diverses souffrances que depuis son enfance elle avait supportées, corporelles ou spirituelles, qui maintenant dépassant toute capacité naturelle, ennoblies par leur union avec les souffrances de Jésus-Christ Notre-Seigneur, conféraient à son âme la sainteté, et la conformaient à la divine clarté.

1. Voir Liv. I. c. 18.

Or cette âme, reposant dans la jouissance de ces délices célestes, ne quitta pas encore cette fois le monde, mais aspira de nouveau après des biens supérieurs qui devaient lui être préparés par son amant divin. Cependant le Seigneur répandit avec largesse la rosée de sa divine bénédiction sur toutes les personnes, disant : « Mû par ma bénignité, j'ai ressenti une grande joie dans mon amour, en voyant toutes les personnes de cette Congrégation qui m'est si chère, assister à cette admirable transfiguration que j'ai subie tout à l'heure ; Elles en recevront dans les cieux autant d'honneur devant tous mes Saints, qu'en ont eu ces trois apôtres élus au-dessus des autres, Pierre, Jacques et Jean, pour avoir mérité d'assister à ma transfiguration sur la montagne. » La personne qui avait cette vision dit alors : « Seigneur, de quoi peut servir cette douce bénédiction et cette abondante effusion de grâces aux personnes qui n'en ressentent pas de goût intérieur ? » Il répondit : « Lorsqu'un homme reçoit de son Seigneur un verger plein de fruits, il ne peut toutefois connaître le goût des fruits avant qu'ils ne soient venus à maturité. Semblablement, lorsque j'épanche sur une âme les dons de ma grâce, elle n'en perçoit pas tout de suite la saveur de la délectation intérieure, jusqu'à ce que par la pratique des vertus extérieures la dure enveloppe de la délectation terrestre étant brisée, elle mérite enfin de goûter l'amande de la suavité intérieure. » Cependant le Convent, après avoir reçu cette bénédiction salutaire du Seigneur, retourna au Chœur pour achever les Matines.

CHAPITRE IX.

LA SAINTE TRINITÉ ET TOUS LES SAINTS
SALUENT L'ÂME.

COMME on chantait le douzième Répons, *o Lampas*, l'âme de la malade apparut comme en présence de la suprême Trinité, suppliant dévotement pour l'Église. Et Dieu le Père la salua en chantant avec douceur ces paroles : *Ave dilecta mea*, Salut, mon Elue, qui pour les exemples d'une sainte vie et conversation peux vraiment être appelée une lampe, etc. qui répands des torrents d'huile, c'est-à-dire, des flots de prières, sur toute la surface du monde. » Ensuite le Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, entonna avec suavité et dit : « *Gaude sponsa mea*, Réjouis-toi, mon épouse, qui es en vérité appelée la médecine de la grâce ; car la grâce sera rendue, par tes saintes prières à ceux qui en étaient privés, en plus grande abondance. Alors le Saint-Esprit chanta et dit : *Ave immaculata mea*, Salut, mon âme sans tache, qu'on appellera justement l'aliment de la foi, *nutrimentum fidei* ; parce que dans les cœurs de tous ceux qui croient pieusement à la divine opération que j'accomplis en toi, non corporellement mais spirituellement, est nourrie et fortifiée la vertu de la foi. »

En suite de cela le Père lui donna de sa toute-puissance, afin qu'elle devînt un refuge assuré pour tous ceux qui, tremblant par faiblesse naturelle, n'avaient pas encore une pleine confiance en sa bonté. L'Esprit

Paraclet, qui est appelé un feu dévorant, lui conféra de l'ardeur de sa divine charité le don d'inspirer la chaleur à ceux qui manquaient de ferveur. Puis le Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, lui octroya, en union de sa très-sainte passion et mort, de conférer le remède à tous ceux qui languissaient dans le péché.

Alors toute la multitude des saints Anges l'élevant avec honneur devant Dieu, chantèrent ensemble à haute voix : « *Tu Dei saturitas, oliva fructifera, cujus lucet puritas et resplendent opera*, Tu es le rassasiement de Dieu, l'olivier chargé de fruits, dont la pureté brille, et les œuvres resplendent. » Par ces paroles : dont la pureté brille, ils louaient spécialement en elle ce repos tranquille que le Seigneur avait daigné prendre en son âme. Par les suivantes : et les œuvres resplendent, ils célébraient l'intention pure et louable en laquelle elle avait fait toutes ses actions. Enfin tous les Saints se mirent à chanter : « *Deus palam omnibus revelavit justitiam*, etc. Dieu a manifesté devant tous sa justice », etc.

CHAPITRE X.

LE SEIGNEUR DISPOSE MERVEILLEUSEMENT CETTE
ÂME A LA GLOIRE FUTURE.

PENDANT la Préface de la grand'messe, l'époux florissant, Jésus-Christ Notre-Seigneur, comme revêtu de la splendeur d'une gloire nouvelle, prenant de ses mains délicates avec une infinie tendresse le

menton de son épouse, tourna son visage contre sa face divine, de telle sorte qu'il paraissait directement aspirer le souffle de la malade dans sa divinité ; il apposa également ses yeux divins à ses yeux et les illumina d'un merveilleux rayonnement de sa divinité. Ainsi, illuminant merveilleusement cette âme bienheureuse, et la sanctifiant fidèlement, en quelque sorte, si je puis dire ainsi, il la béatifia, et la prépara ainsi à la gloire future de la béatitude.

Cependant la personne ¹ qui connaissait en esprit toutes ces choses, comprit qu'elle ne serait pas encore enlevée, jusqu'à ce que la vertu divine ayant consumé et anéanti entièrement toutes ses forces, comme une goutte d'eau jetée dans un tonneau de vin, dépouillée de toute l'insipidité de l'humanité, immergée dans l'abîme même de toute béatitude, elle méritât de devenir un seul esprit avec lui. Ainsi, quoi que le Convent pour la cinquième fois eût récité auprès d'elle les prières accoutumées, elle ne s'envola pas encore.

Après Tierce, la malade étendant ses jambes d'elle-même, plaça ses pieds comme ceux de son Seigneur en croix, Jésus-Christ, le pied droit posé sur le pied gauche ; et comme les personnes qui l'assistaient dérangeaient de côté le pied ainsi posé, elle le retira avec force, et le replaça sur le pied gauche, faisant voir manifestement qu'elle en agissait ainsi, non au hasard, mais de propos délibéré, et dans un sentiment de dévotion, afin que, se conformant en son corps à la ressemblance de son unique bien-aimé, elle méritât de

1. Sainte Gertrude, de qui sont maintenant toutes les autres visions sur sainte Mechtilde, qui se trouvent dans ce dernier Livre.

lui être configurée dans la gloire. En retour du crucifiement que le Seigneur avait subi pour son amour, à la sixième heure, dans ses pieds et dans ses mains, elle aussi, au milieu de cette sixième heure, en étendant volontairement ses pieds, immola un sacrifice de louange. Alors le Seigneur parut, comme un ami plein de tendresse, ranimer, en les pressant avec délicatesse, les membres demi-morts de la malade.

CHAPITRE XI.

COMMENT ELLE S'ENVOLE ET EST REÇUE DANS LE CŒUR DIVIN.

L'HEURE si désirée était arrivée : dépouillée de tout ce qui était de l'homme, parfaitement disposée au gré de son bien-aimé, cette tendre épouse allait quitter la prison de la chair pour entrer en la chambre nuptiale de son impérial époux. On venait de se lever, et la Mère du monastère toute la première était auprès de la malade avec quelques autres, lorsqu'on vit tout à coup celle-ci changer subitement de visage et prendre un air d'exquise tendresse, signe d'un sentiment intérieur de vive affection : comme si elle eût voulu inviter par ses gestes et son air aimable, puisqu'elle ne pouvait plus le faire en paroles, ses bien-aimées Sœurs en Jésus-Christ qui arrivaient, à la féliciter des ineffables bienfaits qui lui étaient octroyés par le Seigneur. Alors le Seigneur de majesté, tout rempli de délices, le seul qui rassasie l'âme aimante, enveloppant son épouse de la lumière de la divinité, et l'en pénétrant tout entière, lui le Chantre de tous les chantres, d'une

voix la plus mélodieuse et avec un chant qui surpassait toute capacité humaine, paya en ce moment de retour sa philomèle, qui tant de fois sur la terre avait charmé son Cœur divin, moins par sa voix sonore que par la ferveur de sa dévotion ; il lui chanta donc ces paroles : *Venite vos, benedicti Patris mei, percipite regnum*, etc. Venez, bénis de mon Père, recevez le royaume, etc. Puis lui rappelant la faveur insigne qu'il lui avait faite huit ans auparavant, en lui donnant dans les mêmes termes son Cœur divin en gage d'amour et de sincérité, il lui dit en la saluant avec tendresse : « Et mon gage ¹, où est-il ? » Sur quoi, elle ouvrant de ses deux mains son cœur en face du Cœur de son bien-aimé, lequel lui était semblablement ouvert, le Seigneur appliqua son Cœur divin sur son cœur, et, l'absorbant tout entière par la vertu de sa divinité, il l'associa à sa gloire. Là, qu'elle se souvienne de ceux qui se souviennent d'elle ; que par ses saintes prières elle nous obtienne au moins quelques gouttes de la surabondance de ses délices auprès de celui avec qui, devenue un seul et même esprit, elle triomphera éternellement. Amen.

CHAPITRE XII.

DE LA JOIE ET DE L'ACCROISSEMENT DU MÉRITE DES SAINTS.

APRÈS cela, comme on faisait la commémoration ordinaire pour la défunte, le Seigneur apparut

1. Voir Liv. I. 20. et Liv. II. 19. *Le Héraut*. Liv. v. 4.

siégeant dans la majesté de sa gloire, et comblant de tendresse l'âme de la défunte qui reposait suavement dans son sein. Et comme on récitait : *Subvenite Sancti Dei*, etc. les Anges se levant en grande révérence, ne pouvant plus recevoir par eux-mêmes une âme qu'ils voyaient reçue avec tant de faveur et tant d'honneur par le Seigneur, fléchirent devant lui le genou, puis, à la manière des princes qui reçoivent l'investiture de leurs biens de l'Empereur, ils reçurent leurs mérites qu'ils avaient offerts la veille ¹ en accroissement des mérites de la bien-aimée du Christ, comme doublés et merveilleusement ennoblis des mérites de l'âme même. Les Saints en agirent de même, au moment où ils étaient nommés dans les Litanies.

Alors la personne qui avait cette vision avertit l'âme de prier pour les manquements de ses amis spéciaux, dans les sentiments d'affection qu'elle leur avait témoignés durant sa vie. Elle lui répondit : « Je reconnais clairement déjà dans la lumière de vérité que toute l'affection que j'ai pu avoir pour quelqu'un sur la terre est à peine comme une goutte d'eau au regard de l'Océan, comparée à cette affection si tendre dont est animé le Cœur divin envers ceux que j'aimais. J'y reconnais également la disposition, avantageuse à un point incompréhensible, avec laquelle Dieu laisse à l'homme certains défauts, qui lui donnent lieu de s'humilier et de s'exercer, et ainsi de faire chaque jour des progrès vers le salut, tellement que je ne puis avoir même la moindre pensée de volonté, autre que ce que la sagesse toute-puissante et la bienveillance très-sage de mon très-doux et très-aimable Seigneur

1. Voir le Chapitre IV, plus haut.

a ordonné de chacun selon son bon plaisir. Aussi, pour une disposition si bien ordonnée de la divine bonté, je ne puis que me répandre en louanges et en actions de grâces. »

CHAPITRE XIII.

COMMENT ON PEUT PRIER DIEU PAR LES MÉRITES DE CETTE VIERGE.

LE jour suivant, pendant la messe *Requiem æternam*, son âme apparut comme dirigeant du Cœur divin des tuyaux sur tous ceux qui avaient eu pour elle une dévotion ou une affection particulière, et par ces tuyaux ils devaient attirer du Cœur divin en eux-mêmes tout ce qu'ils désireraient. Or chaque tuyau avait une embouchure d'or par laquelle ils devaient aspirer en proférant les paroles suivantes pour obtenir tout ce qu'ils désiraient, bien persuadés qu'ils ne pouvaient mieux que par ces paroles disposer la bienveillance divine à combler leurs vœux.

*Prière pour remercier Dieu des faveurs qu'il a octroyées
à cette Vierge.*

« PAR l'amour qui vous a fait combler de tant de bienfaits votre bien-aimée Mechtilde, ou même qui que ce soit de vos Élus, et dont vous auriez comblé tout homme que vous auriez trouvé capable de les recevoir, pour toutes les faveurs que vous accor-

derez encore sur la terre et dans les cieux, exaucez-moi, très-bénigne Seigneur Jésus-Christ, par ses mérites et ceux de tous vos Élus. »

A l'élévation de l'hostie, il sembla que cette âme bienheureuse désirait aussi d'être en même temps offerte à Dieu le Père en louange éternelle pour le salut du monde. C'est pourquoi le Fils unique de Dieu, qui toujours se rend au désir de ses bien-aimés, l'attirant à soi tout entière, et l'offrant avec lui à Dieu le Père, de cette union communiqua un salut double à tous ses Élus du ciel, de la terre et du purgatoire.

CHAPITRE XIV.

UTILITÉ D'OFFRIR A LA MESSE LES MÉRITES DE JÉSUS ET DES SAINTS POUR LES AMES.

EN la messe suivante, elle apparut comme établie dans le Cœur divin, se servant de ce Cœur si doux comme d'une lyre, dont elle touchait quatre cordes pour faire résonner un délicieux chant à plusieurs parties, chant de louange, d'action de grâces, de tendre plainte et de prière ; voulant ainsi suppléer aux négligences de ceux qui en ce moment célébraient en chantant ses obsèques, et aussi pour tous ceux qui, sur la terre, auraient aimé à y prendre part, s'ils avaient connu tous les dons gratuits qu'elle avait reçus de Dieu. Comme à l'Offertoire il lui était demandé ce qu'elle avait obtenu pour l'offrande qu'elle faisait toujours à l'Offertoire des mérites de

Jésus-Christ et des Saints pour les âmes, elle se baissa et parut faire descendre des corbeilles toutes pleines de boîtes, qu'elle offrait aux âmes retenues en divers lieux de souffrances. Et chacune prenant une de ces boîtes avec grande joie, ne l'eut pas plutôt ouverte qu'elle fut délivrée de ses peines, et placée dans un séjour d'agréable repos. Ces corbeilles, qu'elle avait fait descendre jusqu'aux âmes, signifiaient ses vertus, et les boîtes, l'exercice de ces vertus dans les œuvres qu'elle en avait pratiquées, comme sont l'humilité, la bénignité, la compassion et autres semblables. Lorsqu'elle dirigeait ces corbeilles, chacune dans un lieu de peines différent, les âmes qui s'y trouvaient détenues, et qui, sur la terre, avaient eu quelque chose de cette vertu, étaient aussitôt transférées des souffrances à la joie. C'est ainsi que, pour mettre le comble à la joie et à la gloire de sa bien-aimée, le Seigneur transporta une multitude innombrable d'âmes aux portiques du ciel. Quant à celles que la justice ne permettait pas d'associer encore aux habitants des cieux, toutefois, pour l'amour de sa bien-aimée, il daigna les admettre aux agréables régions d'un bienheureux repos.

CHAPITRE XV.

LE JOUR DE SA MORT, AUCUNE ÂME CHRÉTIENNE NE
DESCENDIT EN ENFER.

DEUX autres personnes eurent encore cette révélation touchant la délivrance des âmes ; mais l'une d'elles connut en Dieu ceci pour certain : c'est

que le jour que cette âme bienheureuse passa, par un excès de la bénignité du très-doux Cœur du Christ, pas une seule âme des chrétiens en le monde entier ne descendit en enfer. Les méchants qui décédèrent en ce jour, ou bien obtinrent pénitence par les mérites de cette âme si heureuse et si chérie de Dieu, ou s'ils étaient si pervers et si endurcis qu'ils résistèrent à toute grâce, le Seigneur ne permit point qu'en ce jour ces âmes sortissent de leurs corps, pour ne pas laisser un si terrible jugement s'exercer envers une seule âme dans un jour d'une si grande solennité et d'une si grande joie pour son cœur.

CHAPITRE XVI.

ON DOIT CHERCHER EN TOUT LA GLOIRE DE DIEU.

DE même, en une messe elle apparut reposant doucement entre les bras du Seigneur ; et comme la personne qui voyait ces choses ¹ voulait lui adresser la parole, le Seigneur, détendant ses bras, laissa l'âme quelque peu s'éloigner. Alors celle-ci vit l'âme entourée d'une gloire ineffable, revêtue d'une robe brillante comme faite de cristaux, dont les uns rayonnaient comme des étoiles, et les autres étaient transparents comme des miroirs. Chacun de ces cristaux était renfermé dans un cercle d'or, et à travers brillait une

1. La même sans doute qui eut les visions montrées à une seule personne, racontées avant le Chap. XV, où deux personnes viennent ajouter comme un incident au récit général. Cette personne est sainte Gertrude.

pierre précieuse, tantôt rouge, tantôt pourpre, ou verte, ou de quelque autre couleur ou forme diverse. Ce vêtement était doublé de soie en dessous, et tout composé des bonnes œuvres et des vertus de cette âme bienheureuse. Les cristaux désignaient ses œuvres, et les cercles d'or indiquaient qu'elle les avait toutes accomplies en la charité; les pierres précieuses désignaient les vertus du Christ auxquelles les siennes s'étaient unies, attendu qu'elle faisait toutes ses actions en l'union et en l'intention du Christ. Elle se leva alors et déploya ce vêtement dans toute sa largeur, en y abaissant ses regards et cherchant à s'y voir: ce vêtement était d'une grande ampleur et d'une telle splendeur que le ciel entier en fut éclairé d'une lumière nouvelle. Il faisait en même temps retentir un tintement d'une telle douceur, que le ciel et tout ce qu'il renferme s'émut de sa résonnance.

Alors la personne qui avait cette vision lui demanda ce qu'elle désirait le plus de sa Congrégation; et elle lui répondit : « Par-dessus tout, je désire la louange de mon Seigneur, qui m'a tellement glorifiée et exaltée au-dessus de mon mérite, que tout ce qu'il m'a conféré paraît être l'unique effet de sa gratuite bonté. Aussi vous ne pouvez rien faire qui me soit plus agréable que de le louer par moi sans intermission. Il m'a transportée au milieu des Saints en qui il se complaît davantage, où il goûte le plus de délices, et dont il reçoit le plus de louanges. » Celle-ci reprit : « Comment devons-nous louer Dieu en vous? » Elle répondit : « Tout ce que vous faites, je le faisais moi-même lorsque j'étais sur la terre. Donc, pour tout dire en un mot, faites toutes vos actions en union de cette pure intention et de ce parfait amour, avec les-

quels je faisais tout pour la gloire de Dieu et le salut du monde. Par exemple, lorsque vous entrez au Chœur pour faire l'adoration ou pour chanter, pensez avec quelle ferveur et quelle pureté d'intention j'étais à Dieu, et autant que vous le pouvez, appliquez-vous à m'imiter ; semblablement, lorsque vous allez dormir, ou prendre votre repas, songez avec quelle intention pure et quel amour fervent j'acceptais les soulagements du corps et j'usais des créatures. Et ainsi du reste. Faites donc toutes vos actions pour moi à la louange de mon bien-aimé, et vous y trouverez votre salut. » Celle-ci poursuivit : « Qu'avez-vous pour les louanges que nous adressons à Dieu pour vous ? » Elle répondit : « Un embrassement et un baiser tout particulier qui renouvellent toute ma joie et tout mon bonheur. »

Celle-ci vit alors trois rayons qui partaient du Cœur divin et passaient par l'âme pour se diriger sur tous les Saints, qui, en étant tout illuminés et réjouis, se mirent à louer pour elle le Seigneur, disant : « Nous vous louons pour la ravissante beauté de votre épouse, pour l'aimable complaisance que vous prenez en elle, pour l'union parfaite qui l'a faite une avec vous. » Et comme celle-ci voyait que le Seigneur prenait un grand plaisir à ces louanges, elle lui dit : « Pourquoi, mon Seigneur, prenez-vous un si grand plaisir à être loué en cette âme ? » Il répondit : « Parce qu'en sa vie elle désirait par-dessus tout ma louange : désir qu'elle a conservé, et je veux la rassasier de mon incessante louange ¹. »

1. Ainsi jusqu'à la fin, la *Louange divine* est la caractéristique de sainte Mechtilde.

CHAPITRE XVII.

DU NOM ET DE L'UTILITÉ DE CE LIVRE DE LA
GRACE SPÉCIALE.

CELLE-CI ensuite interrogea l'âme de nouveau, lui demandant quelle gloire elle avait reçue pour son don de grâce spéciale. Elle répondit : « Ce don est au-dessus de toute ma gloire ; car l'amour sans bornes qui a fait homme Dieu, m'a conféré gratuitement ce don du fond de sa puissante sagesse, de sa divine douceur et de sa très-libérale bénignité. » Et comme celle-ci lui demandait encore si elle était contente ou non qu'on écrivît un livre de ces choses, l'âme répondit : « Ce sera ma plus grande joie, parce que j'en prévois l'accomplissement de la louange et de la volonté de mon Dieu et de l'avantage du prochain ; aussi ce livre sera appelé la Lumière de l'Église, parce que ceux qui le liront seront illuminés par la lumière de la connaissance ; ils y reconnaîtront de quel esprit ils sont animés, et les affligés y trouveront la consolation. En effet, celui qui aime ce don, en aura sa part aussi véritablement que l'âme qui l'a reçu de Dieu, à l'exemple d'une personne qui reçoit un don du roi par un messager, et le possède aussi réellement et en retire autant d'avantage que s'il le tenait de la propre main du roi. En de tels dons Dieu veut avoir seul la gloire et la reconnaissance. »

CHAPITRE XVIII.

ASSURANCE DONNÉE AUX PERSONNES QUI CÉLÈBRENT
SES FUNÉRAILLES.

ENSUITE, à sa sépulture, comme on chantait le Répons *Libera me Domine*, elle apparut faisant au Seigneur d'ardentes supplications pour toutes les personnes présentes qui célébraient alors ses funérailles, afin qu'elles n'encourussent jamais la mort éternelle. Elle mérita d'obtenir sur ce point la promesse d'une assurance certaine de la largesse de la divine bonté. Ensuite au Répons *Regnum mundi*, quand on en fut à ces paroles, *quem vidi*, que j'ai vu, elle-même se mit à chanter : « Oui, je l'ai vu dans la divinité, celui que j'ai considéré tant de fois sur la terre des yeux de l'intelligence ; *quem amavi*, que j'ai aimé de toutes mes forces ; *in quem credidi*, en qui j'ai cru de tout cœur ; *quem dilexi*, que j'ai chéri de toute mon affection. » Puis se tournant vers le Convent, elle dit : « Je requiers de vous et vous avertis de chanter ou de réciter toujours de bon cœur ce Répons, parce que Dieu le Père en est réjoui, le Fils de Dieu y est salué, et l'Esprit-Saint y trouve ses délices. Pour quelle raison pensez-vous que le Seigneur vous ait transmis par Sœur Mechtilde¹ l'ordre

1. N'est-ce pas d'elle-même, comme ayant introduit le chant de ce Répons en cette circonstance, que parle sainte Mechtilde, ou d'une autre Sœur du même nom, telle que Mechtilde de Wipra, qui en ce temps dirigeait les écoles du Monastère ? Cette manière de parler d'elle-même est unique dans tout l'ouvrage, mais a quelque raison d'être ainsi comprise.

de le chanter ainsi, sinon parce qu'il ressent une joie si inestimable de l'entendre chanter par vous? » De même, quand on lui chanta aussi le Répons *Surge Virgo*, elle apparut debout devant le Seigneur, parée comme une reine ; et se précipitant dans les bras du Seigneur, elle reposa sa tête sur son cœur. Et le Seigneur lui dit : « Joie et délices de mon Cœur, tout ce qui est à moi est à toi ; selon ton désir, j'exaucerai toutes les personnes qui assistent à tes funérailles, et les assisterai dans leurs nécessités. »

CHAPITRE XIX.

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AIME ET REPREND
LES SIENS.

PLUS TARD, en la fête de sainte Catherine, elle apparut passer par le Chœur avec le Seigneur, et diriger le chant en la manière accoutumée. Et comme celle qui voyait cela en était étonnée, l'âme lui dit : « Lorsque je chantais avec vous, quand le chant montait, de tous mes désirs et de toutes mes forces j'enlevais alors en même temps vos désirs vers Dieu et en Dieu ; si au contraire le chant baissait, je vous rapportais de toutes mes affections la grâce divine ; et c'est ce que je fais encore sans cesse. » Alors celle-ci lui dit : « Que voulez-vous mander aux Sœurs? » Elle répondit : « Réjouissez-vous cordialement en votre bien-aimé, dont l'amour vous entoure avec autant de tendresse et d'affection que celle d'une mère pour son unique enfant qu'elle veut toujours

voir assis en son sein ; il vous entoure ainsi pour vous fermer toutes les voies nuisibles. Dieu votre amant désire donc que vous lui restiez toujours attachées et que vous ne vous écartiez jamais ; car alors il vous laissera affliger pour vous rappeler à lui, ainsi qu'une mère fidèle qui châtie de verges son enfant, s'il vient à s'éloigner d'elle et à tomber, pour lui apprendre à ne plus la quitter. De même aussi qu'une mère trouve un grand charme aux paroles de tendresse de son enfant, ainsi, et plus encore, votre époux en désire entendre de vous. Allons, donnez-lui entièrement votre cœur, puisqu'il est Père, Seigneur, époux, ami, et qu'il vous est tout en tout. » Paroles que celle-ci comprit divinement ainsi : puisqu'il est Père, nous devons nous en rapporter à lui pour tout bien : puisqu'il est notre Seigneur, nous devons mettre en lui toute notre espérance ; comme époux, nous devons le chérir de tout notre cœur et de toute notre âme, et comme ami, lui exposer avec confiance toute notre peine et notre nécessité, et n'attendre de consolation que de lui seul.

CHAPITRE XX.

DE L'ÂME HEUREUSE DU COMTE B. FONDATEUR DU MONASTÈRE ¹.

DANS l'intervalle de son trentenaire, en l'anniversaire du comte B. fondateur du monastère, elle

1. Burchard de Mansfeld. Voir Liv. v. c. 10. Il mourut le 13 décembre 1229, d'après la *Notice* de l'Abbesse Sophie de Stolberg.

vit l'âme du comte en une splendeur merveilleuse, revêtue d'une tunique de pourpre, ornée de toutes les vertus et portant un manteau de couleur rouge et verte ; en la partie rouge étaient représentés des lions enfermés dans des cercles d'or, et de leurs cœurs semblaient sortir des roses de la plus grande beauté. En la partie verte brillaient ses vertus avec un indicible éclat. Il portait sur la poitrine un joyau brillant comme une étoile ; enfin son manteau était en dessus de l'or le plus vif et le plus pur, et en dessous d'un argent éclatant. Il avait aussi sur la tête une magnifique couronne. Alors la personne qui avait cette vision lui dit : « Où avez-vous pris cette diversité de vertus ? » L'âme répondit : « Ce n'est pas de mes mérites que je tiens une telle grâce, mais de la bonté de mon Dieu et des vertus de la Congrégation qui m'est chère. Cette tunique composée de toutes les vertus m'a été donnée à l'avènement de la reine magnifique, la dame Abbessse Gertrude ; car ainsi qu'une reine puissante et riche en vertus, elle est entrée dans le palais du ciel en grande gloire, en sorte qu'on peut dire d'elle ce qui est au Livre des Rois : *Et la reine entra en Jérusalem*, etc. (III. ROIS. x. 2.) De longtemps, en effet, une âme telle et si grande n'était entrée avec autant d'ornements variés des vertus dans le palais des cieux. Je dois encore ce vêtement rouge et vert aux mérites de cette grande Abbessse ; mais il est fait des vertus des personnes qui lui étaient soumises. La couleur rouge désigne la gloire du martyre, que les Religieux acquièrent dans une sincère obéissance, parce que celui qui offre avec plaisir à Dieu sa volonté propre, immole une hostie plus digne et plus chère que s'il offrait sa propre tête. Les lions dé-

signent les œuvres fortes de l'obéissance ; les cercles d'or, les liens de l'obéissance ; les roses, la patience que les Religieux doivent conserver dans toutes leurs œuvres. La couleur verte exprime la vigueur avec laquelle se développent les vertus, et l'ornement merveilleux qui les recouvre représente le mérite de chaque vertu ; c'est une distinction que je dois aux mérites de chacune des personnes qui servent Dieu dans mon monastère. Ce joyau brillant désigne le désir de la vénérable Abbesse, et il ressemble à une étoile, parce qu'une étoile semble toujours en mouvement, et que son désir fut toujours continu ; et comme une étoile est très-pure, ainsi fut l'intention qui dirigeait son désir ; car toujours et par-dessus tout elle désirait la gloire de Dieu et le salut du prochain. L'or et les gemmes qui parent ce joyau, indiquent l'application et le travail de son cœur, qui étaient conformes à son désir. Enfin ce manteau d'or qui figure l'amour et la connaissance, ainsi que cette couronne d'amour, m'a été donné tout récemment par le Seigneur, lorsque cette aigle admirable a pénétré dans les hauteurs les plus inaccessibles des cieux. »

Celle-ci lui dit alors : « Dites-nous donc la joie qu'eurent alors les Saints. » L'âme répondit : « Lorsqu'elle eut pour la dernière fois communiqué en sa maladie, elle resta tellement unie à Dieu, que nous la voyons dans le ciel au dedans de Dieu. Alors un nouveau rayon sortant de la divinité vint illuminer tous les Saints, en quoi nous vîmes et reconnûmes tout le mérite et la dignité que cette âme bienheureuse allait recevoir, et dès lors nous nous préparâmes avec une grande allégresse. Au moment de son passage, le Seigneur par son souffle divin l'attira avec tant de

suavité et de tendresse qu'on ne peut l'exprimer. Tous les Saints, du moindre au plus grand, nous fûmes tous présents, et lorsque le Seigneur la prit avec lui, tous se mirent à chanter en triomphe : *Prudens et vigilans Virgo, qualis es cum sponso illo ?* Vierge prudente et vigilante, comment êtes-vous avec cet époux qui vous a élue ; à ces paroles : « *quam pulchra es, quam mirabilis, quanta luce spectabilis !* » Que vous êtes belle, que vous êtes admirable ! de quelle lumière êtes-vous brillante ! cette âme débordant de délices, ainsi qu'une épouse sort de la chambre nuptiale, s'élança du Cœur divin et se tint devant le trône, sous le manteau de la divinité, et toute remplie de Dieu. Lorsque ensuite les Saints chantèrent : *thalamo gaudes regio, conjuncta Dei Filio*, vous êtes reçue en épouse royale, unie que vous êtes au Fils de Dieu, le Seigneur la prenant de nouveau avec amour dans ses bras ; chanta avec douceur à sa louange : *Ista est speciosa inter filias Jerusalem, sicut vidistis eam plenam charitate et dilectione*, Voici celle qui est belle entre les filles de Jérusalem, comme vous l'avez vue remplie de charité et d'amour, savoir, pour Dieu et pour le prochain, *in cubilibus*, dans les retraites, c'est-à-dire dans la contemplation, *et in hortis aromatum*, et dans les jardins embaumés, c'est-à-dire, la doctrine féconde qu'elle a répandue dans les cœurs. »

« Tous les Saints cependant offraient à Dieu leurs mérites en l'honneur de son épouse, et comme je m'approchais avec eux, le Seigneur, m'embrassant avec effusion, me donna ce manteau d'or, symbole d'amour et de connaissance, pour les mérites de sa bien-aimée, et posa sur ma tête la couronne de l'a-

mour. Dès lors j'ai eu plus de connaissance et plus d'amour de la toujours adorable Trinité, et j'en aurai plus éternellement. » En ce moment, celle-ci lui dit : « Que désigne cette splendeur dont vous êtes entouré ? » L'âme répondit : « Dans cette lumière je reconnais la bénignité et la miséricorde de mon Dieu envers moi ; et j'y goûte l'ineffable amour et la douceur avec laquelle il m'a aimé de toute éternité. » Celle-ci lui demanda encore quel profit il retirait des anniversaires que la Congrégation célébrait pour lui sur la terre avec des chants solennels. Il répondit : « Mon Seigneur envoie aux âmes du purgatoire tout ce qui se fait pour moi, et plusieurs en reçoivent leur délivrance ; il me donne ces âmes, comme un empereur qui donne des soldats à des princes, et ce sera pour moi un éternel honneur dans les cieux. »

CHAPITRE XXI.

DE LA MERVEILLEUSE AFFECTION DE DIEU POUR L'ÂME DE LA BIENHEUREUSE MECHTILDE.

Au trentième jour, comme cette personne voyait apparaître encore l'âme de la Sœur M. de bienheureuse mémoire, et l'interrogeait sur sa gloire, elle répondit : « Ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme n'a conçu mon mérite et ma gloire. » En entendant ces paroles, celle-ci en fut affligée, mais l'âme la consola et lui dit : « Sœur très-chérie, ne t'afflige pas ; quand un enfant veut embrasser son père, et que sa petitesse l'empêche d'atteindre jusqu'à

lui, celui-ci, par une extrême affection et par compassion, s'incline vers l'enfant, pour qu'il puisse l'embrasser et le baiser. Ainsi le Seigneur, s'inclinant vers l'âme aimante, lui révèle par des comparaisons ce qu'il y a d'invisible et d'ineffable dans les secrets des cieux. Je suis tellement entrée dans la divinité, je lui suis si heureusement unie, que je suis en quelque manière toute-puissante de sa toute-puissance, sage de sa sagesse, et bénigne de sa bénignité ; en un mot, j'ai été enrichie de tous les biens qui sont en Dieu. C'est pourquoi tout ce que vous avez fait pour moi dans ces trente jours, en prières, en actions de grâces, et en autres bonnes œuvres, a été accepté par le Seigneur absolument comme si vous l'aviez fait directement pour lui-même ; et il a exaucé vos prières selon le bon plaisir de sa volonté bienveillante. Sachez aussi que toutes les prières que vous ferez avec une pieuse foi et dévotion au tombeau de ma sœur bien-aimée, seront exaucées, en telle sorte que si l'objet de votre demande ne vous était pas utile, la libéralité de Dieu le changera en un autre qui vous sera meilleur et plus avantageux. » Alors celle-ci lui dit : « Toutes les âmes des Élus ont-elles avec Dieu cette bienheureuse union dont vous parlez ? » L'âme répondit : « Oui, mais avec quelque différence, selon qu'elles ont mérité, les unes recevant plus de libéralité, d'autres plus de connaissance, et ainsi du reste.

CHAPITRE XXII.

CETTE ÂME SE RAPPROCHE EN QUELQUE SORTE DE
LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE DANS SES VERTUS.

PENDANT la messe, comme la glorieuse Vierge Marie apparaissait à la même, celle-ci lui demanda si cette âme heureuse avait avec elle quelque ressemblance. Et la bénigne Vierge Marie lui répondit : « Oui ; elle me ressemble en toutes les vertus, mais spécialement en les sept suivantes. D'abord elle se distingua en l'humilité, car elle se tint pour rien, et ne se préféra à personne ; et pour cela le Seigneur l'a élevée au rang des plus grands Saints. Secondement, en la pureté du cœur, et en l'innocence de vie, pour quoi elle est associée à ceux qui sont les plus rapprochés de Dieu, et ont de lui une plus grande connaissance. Troisièmement, en un amour fidèle, dont elle est récompensée en ce qu'il répand en elle le bien le plus grand qu'une âme puisse contenir, savoir la joie, les délices, l'honneur et la béatitude. Quatrièmement, elle me ressemble en le désir qu'elle eut de la gloire de Dieu, cherchant sur la terre et procurant de toutes ses forces la louange divine. Aussi est-elle placée parmi ceux qui célèbrent avec le plus de délices les louanges de Dieu, et le Seigneur acceptera comme rendu à lui-même tout hommage de louange et d'action de grâces accompli pour elle sur la terre. De plus il accomplira les désirs qu'elle n'a pu accomplir elle-même. Sixièmement, elle me ressemble en bénignité

14***

et gratitude ; et pour cela le Seigneur influe en elle comme en une fontaine dont la redondance remplit les Saints d'une allégresse particulière, dont ils bénissent pour elle le Seigneur. Septièmement, en l'union intime ; c'est pourquoi maintenant elle est unie plus étroitement à Dieu, et jouit de la prérogative d'exaucer tous ceux qui invoqueront Dieu au nom de ce mutuel amour dont Dieu l'a chérie et dont elle a aimé Dieu à son tour. »

Elle ajouta ensuite : « Depuis le jour où Dieu vous a enlevé votre mère que vous chérissiez comme votre âme, il vous a confiées à moi en cette foi et cet amour qui l'a fait me choisir pour sa mère ; aussi tout mon soin est de voir comment je vous parerai, ainsi qu'il convient à des épouses de mon Fils. Et maintenant qu'il vous a enlevé cette consolatrice, il s'est donné lui-même, avec tout ce qu'il est lui-même, pour votre consolateur. »

Qu'il soit béni pendant les siècles des siècles.
Amen.



TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
PRÉFACE.	I
PROLOGUE.	1
Préambule historique. Naissance de sainte Mechtilde ; son entrée au monastère et les vertus qu'elle y montre. . . .	5
CHAPITRE I. De l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie, du Cœur de Notre-Seigneur et de sa louange.	7
II. Comment on doit saluer la sainte Vierge. . .	13
III. De quatre paroles du Seigneur.	14
IV. Pourquoi la Face du Seigneur est comparée au soleil.	15
V. Le Chapitre en la Vigile de Noël.	17
De la douce Nativité de Jésus-Christ. . .	18
De la Nativité et de l'amour divin. . .	20
Encore sur la Nativité du Christ. . . .	24
VI. De saint Jean, apôtre et évangeliste.	25
VII. Comment elle pria pour la communauté, et de la circoncision spirituelle.	29
VIII. De cinq portes, et du baptême de Notre-Sei- gneur.	31
IX. Comment le Christ supplée aux manquements de l'âme.	34
Que le Christ apaise la colère de son Père. . .	35
X. De la vénération de l'image du Christ et de son banquet.	36
De quatre rayons de la Face du Seigneur. . .	39

	Pages.
XI. De sainte Agnès, et que les Saints peuvent donner tous leurs biens à ceux qui les ho- norent.	40
XII. De la Purification de la sainte Vierge.	44
XIII. D'une montagne avec sept étages et sept fon- taines.	48
Du mont des vertus et des Saints qu'elle y vit.	53
XIV. Comment le Seigneur se fit servir par l'âme..	55
XV. De cinq manières de louer Dieu.	56
XVI. Du nom de Jésus de Notre-Seigneur.	58
D'un désir de l'âme.	59
XVII. De l'arbre de la croix de N.-S. Jésus-Christ. .	60
XVIII. De la Passion de N.-S. Jésus-Christ.	61
Qu'est-ce que Dieu aime le plus en l'homme.	71
XIX. De la résurrection de N.-S. et de sa glorifica- tion.	72
De l'onction spirituelle.	73
De la maison du cœur.	74
Ce que le Seigneur servit à la Congrégation.	77
Louange sur les cinq joies de N.-S. en sa ré- surrection.	78
L'humanité du Christ glorifiée en sa résurrec- tion.	80
Du banquet du Seigneur.	82
De l'Octave de Pâques.	84
XX. Comment Dieu le Père reçut son Fils en son Ascension.	85
Comment on peut rappeler à Dieu la rédemp- tion de l'homme.	90
XXI. Des pleurs du Seigneur et des larmes d'amour.	91
XXII. D'une triple opération du Saint-Esprit dans les Apôtres.	93
De la vigne du Seigneur qui est l'âme du juste.	95
De cinq baisers.	96
XXIII. De l'amour ; comment on doit offrir son cœur à Dieu.	98
XXIV. De la source d'eau vive qui est Dieu.	101
XXV. Des blessures de sainte Marie-Madeleine. . . .	103

	Pages.
Que sainte Marie-Madeleine peut obtenir la pénitence à ceux qui l'invoquent.	105
XXVI. De la glorieuse Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.	107
XXVII. Comment la Bienheureuse Vierge accomplit son Assomption.	109
Que celui qui communie s'exerce sur les cinq points suivants.	113
XXVIII. D'une messe et d'une procession célébrées par le Seigneur.	115
XXIX. De saint Bernard abbé.	117
XXX. De la Nativité de la Glorieuse Vierge Marie.	120
XXXI. Des Anges et comment les hommes peuvent s'associer à eux.	123
Comment chaque ange s'occupe de l'âme qui lui est confiée.	126
XXXII. De la fête de tous les Saints, et comment le Christ supplée aux défauts de l'âme.	126
De l'auréole des Vierges.	131
XXXIII. De sainte Catherine et de sa gloire.	133
XXIV. Du dernier des Saints et de la bonté de Dieu.	135
XXV. De saint Barthélemi.	136
Comment on loue Dieu en ses Saints.	137
Fête de la Dédicace de l'Église.	139

PETIT TRAITÉ

SUR LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

XXXVI. De la bienheureuse Vierge Marie et de ses sept suivantes.	143
XXXVII. Comment on peut acquérir une vraie sainteté.	145
XXXVIII. Des couronnes de la bienheureuse Vierge Marie.	147
XXXIX. Des rayons qui sortaient du cœur de la bienheureuse Vierge Marie.	148
XL. Les anges conduisent l'âme à la Vierge Marie.	150
XLI. Des joies de la bienheureuse Vierge Marie.	151

	Pages.
XLII. Qu'on ne peut mieux saluer la bienheureuse Vierge Marie qu'avec l' <i>Ave Maria</i>	152
XLIII. De cinq <i>Ave Maria</i> qu'on doit dire avant de communier.	153
XLIV. De la fidélité de la glorieuse Vierge Marie en trois points.	155
XLV. Comment on salue la bienheureuse Vierge Marie avec les anges et les Saints.	156
XLVI. Encore sur la salutation de la bienheureuse Vierge Marie.	159
XLVII. Trois <i>Ave Maria</i> à réciter pour obtenir la présence de la glorieuse Vierge Marie à la fin de la vie.	161

DEUXIÈME PARTIE.

I. En quelle manière Dieu invite l'âme.	163
II. De la vigne du Seigneur, qui est l'Église, et d'une quadruple prière.	165
III. Comment Dieu vint à l'âme.	168
Comment elle fut embrasée de l'amour de Dieu.	169
IV. De l'embrassement du Seigneur.	169
V. Le Seigneur l'aide à lire.	170
VI. Le Seigneur l'éveille doucement.	170
VII. Des courses et des travaux du Seigneur.	171
VIII. Du baiser du Seigneur.	171
IX. Comment le Seigneur lui apparut.	172
X. Comment elle vit le Seigneur sous la forme d'un diacre.	173
XI. Du fléau du Seigneur.	174
XII. Que la consolation l'accompagnera dans la tentation.	175
XIII. Comment Dieu soutient l'âme affligée.	176
XIV. Du désir qu'elle eut de la confession.	176
XV. Que l'amour répare et supplée toutes ses né- gligences.	178
XVI. Que le Seigneur lui donna l'amour pour mère.	179

	Pages.
XVII. Comment elle ne fit plus qu'un avec son bien-aimé.	181
XVIII. Dieu pare l'âme de ses vertus.	183
XIX. Le Seigneur l'ensevelit en lui-même.	186
XX. Le Christ acquitte pour elle ses louanges à Dieu le Père.	188
XXI. Le Cœur du Seigneur lui apparaît sous la forme d'une lampe.	190
XXII. Un buisson : la verge de justice ; les neuf chœurs des anges.	193
XXIII. La cuisine du Seigneur.	197
XXIV. L'âme fait son nid dans le Cœur du Seigneur.	199
XXV. D'une croix ; d'un vêtement de soie du Seigneur.	200
XXVI. De ses nombreuses et diverses souffrances.	201
XXVII. Le Seigneur lui promet de la revêtir de lui-même.	205
XXVIII. Elle fait boire à tous les Saints de la source de miséricorde.	207
XXIX. Encore la fontaine de miséricorde.	208
XXX. Comment le Seigneur la guérit.	209
XXXI. Puissance de l'amour.	210
XXXII. De l'embrassement du Seigneur.	212
XXXIII. Comment on peut préparer son cœur pour que Dieu y habite.	212
XXXIV. Comment le Seigneur donne à l'âme ses sens pour son usage.	213
XXXV. Comment Dieu appela l'âme à soi.	214
XXXVI. Comment on doit confier à Dieu ses peines.	218
XXXVII. Quelles sont les véritables et pures vierges.	221
XXXVIII. Des arrhes ou fiançailles des vierges.	222
XXXIX. Le Christ se revêt des souffrances de l'âme, etc.	223
XL. Comment la Trinité opère dans l'âme.	224
XLI. Le Christ prend comme rendus à lui-même les services rendus à sa servante.	224
XLII. Du trône de Dieu, et des neuf chœurs des anges.	226
XLIII. Du nom et de l'utilité de ce livre.	229

TROISIÈME PARTIE.

	Pages.
I. D'un anneau décoré de sept pierres précieuses.	231
II. D'une rose qui sortit du Cœur du Seigneur. .	234
III. De cinq paroles de la louange divine.	235
IV. Le Seigneur doit être loué en trois manières.	236
V. Trois choses à méditer tous les jours.	238
VI. Comment le Christ doit être loué en son corps.	241
VII. Comment l'homme invite toutes les créatures à louer Dieu.	244
VIII. Comment l'homme doit saluer le Cœur divin.	245
IX. Salutation du Seigneur ; sa consolation. . . .	247
X. Comment l'homme doit élever son cœur vers Dieu.	248
XI. Que le mieux est de jouir de la grâce infuse.	249
XII. De trois dispositions du cœur humain.	250
XIII. Trois instructions bonnes et utiles.	251
XIV. Comment l'homme peut s'attribuer toute la vie de Jésus-Christ.	252
XV. Les membres du Christ sont pour nous comme de brillants miroirs.	254
XVI. Comment l'homme vit selon le bon plaisir de Dieu.	255
XVII. Comment on doit saluer le Cœur divin, et offrir son cœur à Dieu.	258
XVIII. Satisfaction de l'homme pour ses négligences.	260
XIX. Qu'il est bon d'assister à la messe.	262
XX. Comment on doit chasser la torpeur et le som- meil.	264
XXI. Comment la face de l'âme doit être contemplée comme celle de Dieu, quand elle veut com- munier.	265
XXII. Comment on doit se préparer à la sainte com- munion.	267
XXIII. Avec quel désir on doit s'approcher de la sainte communion.	268

	Pages.
De sept pierres précieuses.	269
XXIV. Comment on doit s'approcher de la communion.	269
XXV. De la triple onction de l'âme.	271
XXVI. Qu'il est bon pour l'homme de communier souvent.	272
XXVII. Comment le cœur de l'homme s'unit au Cœur divin.	273
XXVIII. D'un meuble divisé en trois parties représentant le cœur de l'homme.	274
XXIX. Des sept Heures canoniales.	276
XXX. De trois sujets à méditer pendant les Heures.	278
XXXI. Quel est le moindre bien que l'on peut faire.	279
XXXII. Comment on peut réparer ses négligences.	281
XXXIII. Comment on doit recommander sa foi à la sainte Trinité.	281
XXXIV. Cinq soupirs sur lesquels on doit s'endormir.	282
XXXV. Comment le Christ se lève au gémissement du pauvre.	284
XXXVI. Comment le Christ rafraîchit dans l'âme l'ardeur de son Cœur divin.	285
XXXVII. Les hommes sont les gages de Dieu.	287
XXXVIII. De la robe nuptiale.	288
XXXIX. En quoi l'âme peut s'assimiler au Seigneur.	289
XL. Dieu est désireux de notre cœur.	289
XLI. Comment on doit exercer sa mémoire.	290
XLII. Que dans toutes ses actions elle consultait Dieu.	291
XLIII. Surmontez en Dieu tout ce qui peut vous déplaire.	292
XLIV. Comment vous pouvez chercher Dieu dans vos cinq sens.	293
XLV. De l'obéissance et de la crainte ; comment on doit accepter les services d'autrui.	294
XLVI. Du désir du Christ.	296
XLVII. De quatre sortes de prières.	296
XLVIII. Quel est le plus grand bien qu'on puisse faire avec son corps.	297

	Pages.
XLIX. De la noblesse et de la valeur de l'ame. . . .	298
L. Du jardin et des arbres des vertus.	299
LI. Comment on doit s'examiner avant la confession.	301
LII. De la chasteté de la glorieuse Vierge Marie, et comment il faut garder la robe de l'innocence.	302

QUATRIÈME PARTIE.

I. Collation du Seigneur ; trois dispositions de son Cœur.	305
II. De la robe blanche et de la couronne du royaume.	307
III. Comment les vertus brillent dans la couronne du Seigneur.	308
IV. En quelle manière la Congrégation parut aller à la communion.	309
V. Qu'est-ce qui fait avancer le plus dans la religion.	310
VI. Ce qui conserve l'homme dans la religion.	311
VII. Trois choses très-agréables à Dieu.	313
VIII. Comment les Saints priaient pour la Congrégation.	314
IX. Bienheureux sont ceux-la qui vivent pour servir le Seigneur.	316
X. Dieu accorde la pluie à sa prière.	317
XI. A raison de ses mérites le Seigneur protège le monastère.	318
XII. A cause d'elle le Seigneur rend la paix.	319
XIII. Comment Dieu l'appela.	319
XIV. Comment doit être élue l'Abbesse.	321
XV. Comment on peut renouveler ses engagements.	322
XVI. Comment les jeunes novices doivent se comporter.	324
XVII. Comment le Christ les reçoit quand elles font profession.	326

	Pages.
XVIII. Comment le Seigneur retient ceux qui s'engagent à lui.	327
XIX. Combien il est utile de briser sa volonté propre.	328
XX. Du libre arbitre de l'homme.	329
XXI. Il est utile à l'homme de réfréner ses sens en ce qui peut nuire.	330
XXII. Combien est bonne la prière en commun. . .	331
XXIII. Comment Notre-Seigneur supplée pour l'homme ce qui lui manque.	332
XXIV. Ce qu'on doit faire dans la tristesse. . . .	333
XXV. Comment on doit confier à Dieu toutes ses peines.	334
XXVI. Comment on doit offrir à Dieu son cœur dans la tribulation.	335
XXVII. Comment l'âme joua aux dés avec le Seigneur.	337
XXVIII. Que l'âme doit chercher tout ce qu'elle désire dans le Cœur divin.	339
XXIX. Comment on peut par la louange réparer ses négligences.	340
XXX. Comment Dieu se revêt de l'âme.	341
XXXI. Comment on doit vivre selon le bon plaisir de Dieu.	343
XXXII. Comment on doit se comporter envers Dieu. Trois points à observer quand on est avec les autres.	344 346
XXXIII. Comment l'âme doit s'associer à Jésus-Christ. .	347
XXXIV. Comment Dieu communique ses œuvres à l'homme.	348
XXXV. Comment Dieu console avec douceur.	349
XXXVI. De trois voies suivies par Notre-Seigneur Jésus-Christ.	350
XXXVII. Comment l'âme se réfugie dans le Seigneur. .	350
XXXVIII. L'utilité des larmes.	352
XXXIX. D'une personne tentée qu'elle délivra. . . .	354
XL. D'un Frère de l'Ordre des Prêcheurs.	354
XLI. D'un autre Frère Prêcheur.	356

	Pages.
XLII. Comment elle pria pour un autre.	356
XLIII. Le Seigneur se compare à une abeille. . . .	357
XLIV. Comment le Seigneur Jésus se fait le serviteur de ceux qui le servent.	357
XLV. Joie du Seigneur à la conversion d'un pécheur.	358
XLVI. Le Seigneur Jésus se donne tout entier à l'âme fidèle.	358
XLVII. D'une personne qui craignait de communier souvent.	359
XLVIII. D'une autre qui craignait pareillement. . . .	360
XLIX. Que l'on fait pour Dieu tout ce qu'on fait pour l'homme en vue de Dieu.	360
L. Autre chose fort remarquable.	361
LI. Que l'homme doit donner à Dieu ses ennemis.	362
LII. Que Dieu reçoit la volonté pour le fait. . . .	362
LIII. Que Dieu désire la conversion des pécheurs.	363
LIV. Que Dieu prend ses délices dans le cœur de l'homme.	363
LV. Le Seigneur Jésus se tient auprès de Dieu le Père pour les pécheurs.	364
LVI. De la récitation de cinq mille quatre cent soixante <i>Pater</i>	364
LVII. Le Seigneur lui accorde cent pécheurs. . . .	366
LVIII. Combien Dieu est disposé à recevoir les pé- cheurs.	367
LIX. Ce qu'elle écrivit à une dame du siècle qui était son amie.	368
Excellente consolation adressée à la même. .	370
Excellente instruction adressée à la même. .	372
Avis utile à la même.	373
LX. Triple interrogation du Seigneur.	374

CINQUIÈME PARTIE.

	Pages.
I. Elle voit l'âme de sa sœur défunte l'abbesse Gertrude.	377
II. Encore de l'âme de sa sœur, et comment les âmes bienheureuses offrent à Dieu les prières qui sont récitées à leur intention.	379
III. De l'âme de la sœur Mechtilde.	381
IV. De l'âme de la pieuse Ysentruide recluse. . .	382
V. De l'âme de B. de Bar, moniale.	384
VI. D'une âme qui s'envola dans les bras de la bienheureuse Vierge Marie en sortant de son corps.	386
VII. De l'âme du Frère N. de l'Ordre des Prêcheurs. . .	391
VIII. De l'âme du Frère H. de Plauen.	393
IX. Des âmes des frères Albert et Thomas de l'Ordre des Prêcheurs.	395
X. De l'âme du seigneur B., fondateur du monastère.	396
XI. De l'âme du comte B. mort à l'âge de dix-neuf ans.	399
XII. De l'âme d'une petite fille appelée d'Orlamunde.	403
XIII. D'une autre âme.	404
XIV. De la Résurrection future.	404
XV. De l'âme du comte B. (Burchard).	405
XVI. Des âmes de Salomon, de Samson, d'Origène et de Trajan.	408
XVII. Des âmes qui ont été délivrées par ses prières. . .	409
XVIII. De la prière appelée <i>Fons vivus</i> , source vive. . .	411
Comment on peut prier avec succès pour les âmes des défunts.	412
XIX. De cinq <i>Pater</i> qui doivent être dits aussitôt qu'une personne vient d'expirer.	415

	Pages.
XX. De l'Enfer et du Purgatoire.	416
XXI. Comment l'âme du juste sort de son corps. . .	417
XXII. De la véracité de ce livre de <i>La grâce spéciale</i> . .	418
XXIII. Que ceux qui aiment le don de Dieu dans les autres en auront un mérite pareil.	421
XXIV. Comment ce livre fut composé.	422
XXV. Que les œuvres de charité purifient de tout péché véniel.	424
XXVI. Comment on doit rendre à Dieu des actions de grâces pour cette personne.	426
XXVII. De la Résurrection future.	428
XXVIII. Comment on doit prier pour ceux qui sont en captivité tant corporelle que spirituelle. . .	428
XXIX. Comment le Seigneur Jésus la recommanda à sa mère.	429
XXX. De la vie et louable conversation de cette vierge.	430
XXXI. Action de grâces pour l'achèvement de ce livre. .	437
XXXII. De trois battements du Cœur divin lorsque le Seigneur expira.	438

SIXIÈME PARTIE.

I. De la vie et de la mort de la vénérable dame abbesse Gertrude.	441
II. Douze anges assistent la malade.	446
III. Le Christ Jésus se reçoit en elle-même. . . .	448
IV. De son heureux trépas.	450
V. De son trépas.	451
VI. Du moment de son très-heureux trépas. . .	452
VII. Comment fut saluée cette âme bienheureuse. .	455
VIII. Comment elle apparut le trentième jour après son décès.	457
IX. De l'anniversaire de la même dame Abbess. .	459

SEPTIÈME PARTIE.

	Pages.
I. Des derniers moments de Sœur Mechtilde, illustre vierge du monastère de Helfta. . . .	463
II. Comment elle fut appelée par le Seigneur Jésus.	464
III. Elle est divinement avertie de recevoir l'Onc-tion.	465
IV. Tous les Saints lui font don du fruit de leurs mérites.	466
V. De sa fervente dévotion et de son désir ardent.	468
VI. La bienheureuse Vierge Marie se charge de la Congrégation qu'elle lui recommande. . .	469
VII. D'une vapeur qui paraissait s'élever des membres de la malade, et de diverses prières récitées auprès d'elle.	470
VIII. Le Christ salue cette âme bienheureuse d'une manière inestimable.	473
IX. La sainte Trinité et tous les Saints saluent l'âme.	476
X. Le Seigneur dispose merveilleusement cette âme à la gloire future.	477
XI. Comment elle s'envole et est reçue dans le Cœur divin.	479
XII. De la joie et de l'accroissement du mérite des Saints.	480
XIII. Comment on peut prier Dieu par les mérites de cette Sainte.	482
Prière pour remercier Dieu des faveurs qu'il a octroyées à cette vierge.	482
XIV. Utilité d'offrir à la messe les mérites de Jésus et des Saints pour les âmes.	483
XV. Le jour de sa mort, aucune âme chrétienne ne descendit en enfer.	484
XVI. On doit chercher en tout la gloire de Dieu. .	485

	Pages.
XVII. Du nom et de l'utilité de ce livre de <i>La grâce spéciale</i>	488
XVIII. Assurance donnée aux personnes qui célèbrent ses funérailles.	489
XIX. Notre-Seigneur Jésus-Christ aime et reprend les siens.	490
XX. De l'âme heureuse du comte B. fondateur du monastère.	491
XXI. De la merveilleuse affection de Dieu pour l'âme de la bienheureuse Mechtilde. . . .	495
XXII. Cette âme se rapproche en quelque sorte de la bienheureuse Vierge Marie dans ses vertus. . .	497

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

